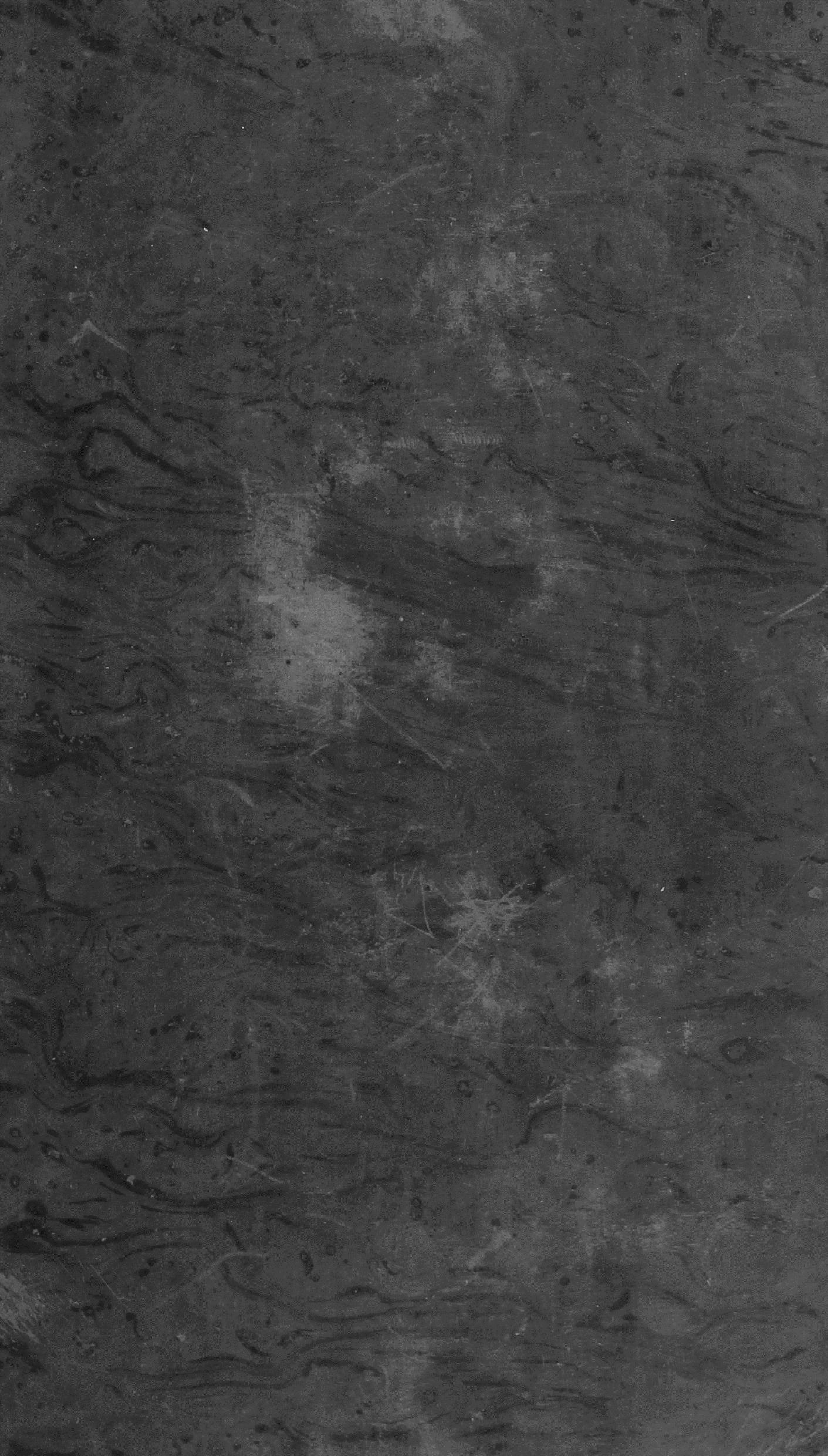
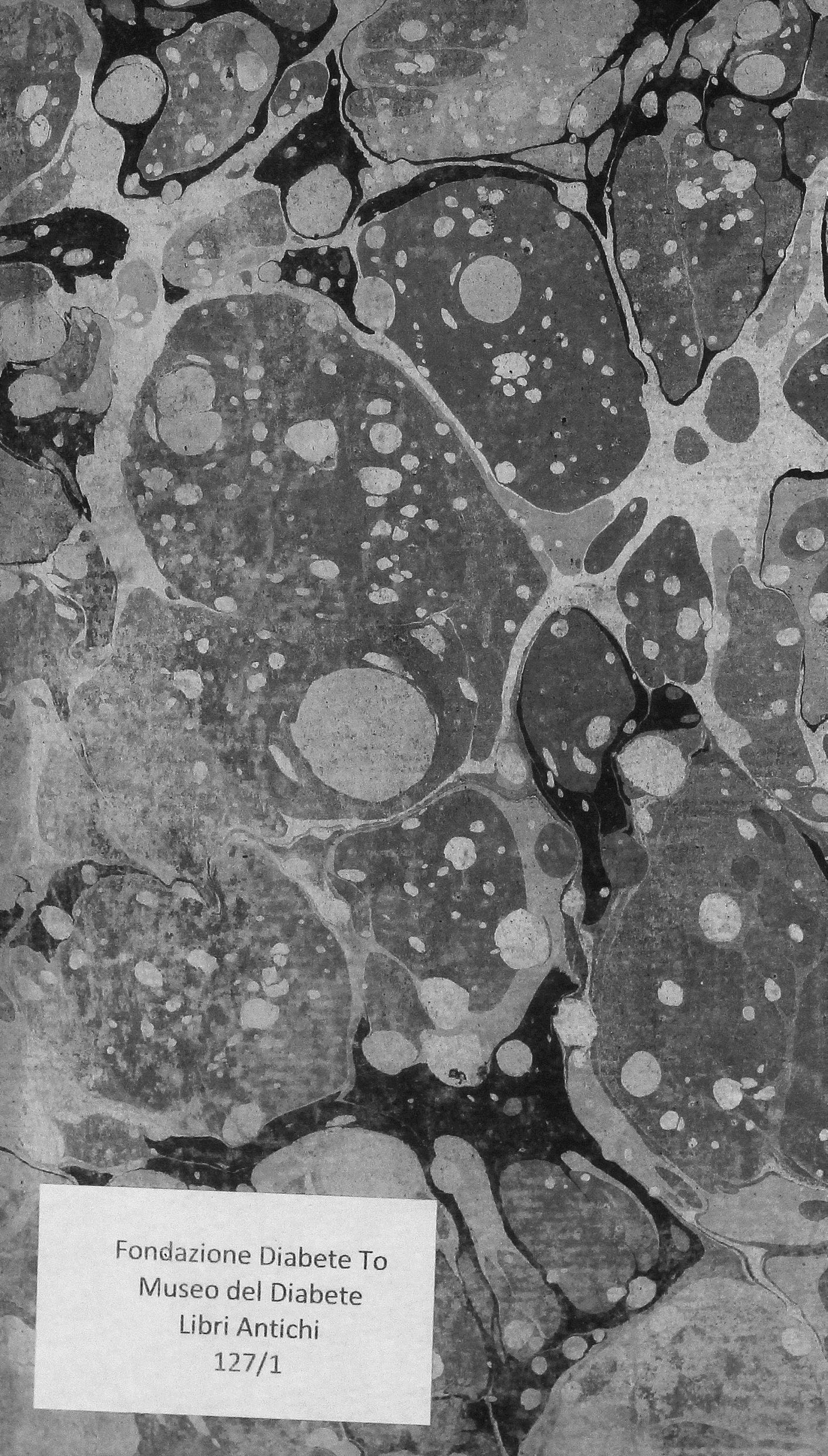
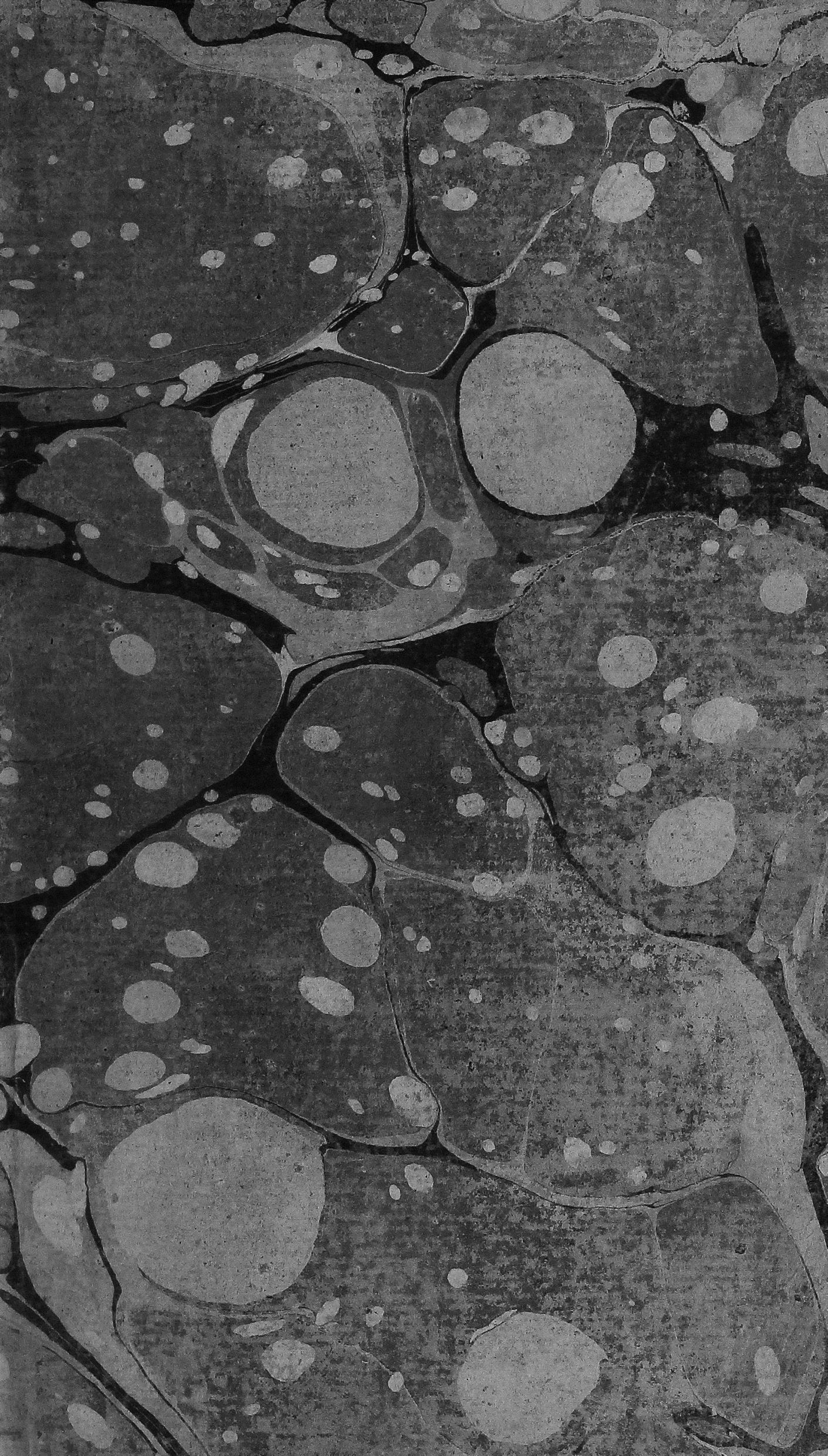
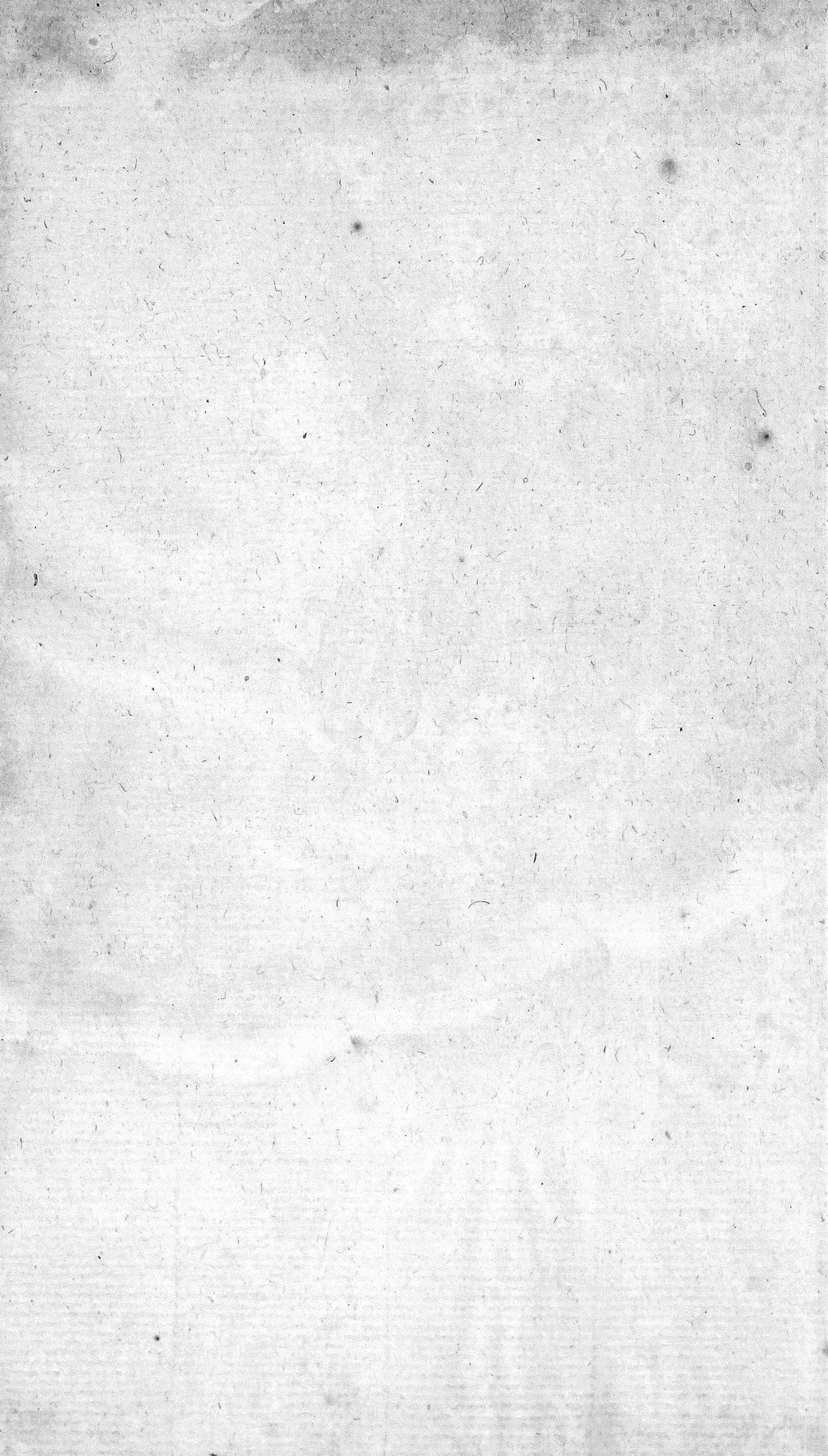



Fondazione Diabete To
Museo del Diabete
Libri Antichi
127/1



di Madalena Pozzi Gautieri


EX LIBRIS
B. B.



HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

TOME PREMIER.



HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE,

Par LESAGE.

Édition ornée de Figures en taille douce, gravées par les meilleurs Artistes de Paris.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

A PARIS,

Chez { JANET, rue Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.
HUBERT, graveur, place du Panthéon, n° 16.

L'AN TROISIÈME.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

COMME il y a des personnes qui ne sauraient lire sans faire des applications des caractères vicieux ou ridicules qu'elles trouvent dans les ouvrages, je déclare à ces lecteurs malins qu'ils auraient tort d'appliquer les portraits qui sont dans le présent livre. J'en fais un aveu public : je ne me suis proposé que de représenter la vie des hommes telle qu'elle est ; à Dieu ne plaise que j'aie eu dessein de désigner quelqu'un en particulier. Qu'aucun lecteur ne prenne donc pour lui ce qui peut convenir à d'autres aussi bien qu'à lui ; autrement, comme dit Phèdre, il se fera connaître mal à propos : *Stultè nudabit animi conscientiam.*

On voit en Castille comme en France, des médecins dont la méthode est de faire un peu trop saigner les malades. On voit par-tout les mêmes vices et les mêmes originaux. J'avoue que je n'ai pas toujours exactement suivi les mœurs espagnoles ; et ceux qui savent dans quel désordre vivent les comédiennes de Madrid, pourraient me reprocher de n'avoir pas fait une peinture assez forte de leurs déréglemens ; mais j'ai cru devoir les adoucir, pour les conformer à nos manières.

GIL BLAS
AU LECTEUR.

Avant que d'entendre l'histoire de ma vie, écoute, ami lecteur, un conte que je vais te faire.

Deux écoliers allaient ensemble de Penafiel à Salamanque. Se sentant las et altérés, ils s'arrêtèrent au bord d'une fontaine qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Là, tandis qu'ils se délassaient après s'être désaltérés, ils aperçurent par hasard auprès d'eux, sur une pierre à fleur de terre, quelques mots déja un peu effacés par le temps et par les pieds des troupeaux qu'on venait abreuver à cette fontaine. Ils jetèrent de l'eau sur la pierre pour la laver, et ils lurent ces paroles castillanes : *Aqui está encerrada el alma del licenciado Pedro Garcias.* Ici est enfermée l'ame du licencié Pierre Garcias.

Le plus jeune des écoliers, qui était vif et étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inscription, qu'il dit en riant de toute sa force : Rien n'est plus plaisant. Ici est en-

fermée l'ame..... Une ame enfermée!..... Je voudrais savoir quel original a pu faire une si ridicule épitaphe. En achevant ces paroles, il se leva pour s'en aller. Son compagnon, plus judicieux, dit en lui-même : Il y a là-dessous quelque mystère ; je veux demeurer ici pour l'éclaircir. Celui-ci laissa donc partir l'autre, et sans perdre de temps se mit à creuser avec son couteau, tout autour de la pierre. Il fit si bien qu'il l'enleva. Il trouva dessous une bourse de cuir qu'il ouvrit. Il y avait dedans cent ducats, avec une carte sur laquelle étaient écrites ces paroles en latin : *Sois mon héritier, toi qui as eu assez d'esprit pour démêler le sens de l'inscription, et fais un meilleur usage que moi de mon argent.* L'écolier, ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle était auparavant, et reprit le chemin de Salamanque avec l'ame du licencié.

Qui que tu sois, ami lecteur, tu vas ressembler à l'un ou à l'autre de ces deux écoliers. Si tu lis mes aventures sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet ouvrage; mais si tu le lis avec attention, tu y trouveras, suivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable.

HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE,
LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

De la naissance de Gil Blas, et de son éducation.

BLAS de Santillane mon père, après avoir long-temps porté les armes pour le service de la monarchie espagnole, se retira dans la ville où il avait pris naissance. Il y épousa une femme-de-chambre qui n'était plus dans sa première jeunesse, et je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allèrent ensuite demeurer à Oviédo, où ma mère se fit duegne et mon

père écuyer. Comme ils n'avaient pour tout bien que leurs gages, j'aurais couru risque d'être assez mal élevé, si je n'eusse pas eu dans la ville un oncle chanoine. Il se nommait Gil Perez. Il était frère aîné de ma mère, et mon parrain. Représentez-vous un petit homme haut de trois pieds et demi, extraordinairement gros, avec une tête enfoncée entre les deux épaules : voilà mon oncle. Au reste, c'était un ecclésiastique qui ne songeait qu'à bien vivre, c'est-à-dire, qu'à faire bonne chère ; et sa prébende, qui n'était pas mauvaise, lui en fournissait les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance, et se chargea de mon éducation. Je lui parus si éveillé, qu'il résolut de cultiver mon esprit. Il m'acheta un alphabet, et entreprit de m'apprendre lui-même à lire : ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi ; car, en me faisant connaître mes lettres, il se remit à la lecture qu'il avait toujours fort négligée ; et, à force de s'y appliquer, il parvint à lire couramment son bréviaire ; ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Il aurait encore bien voulu m'enseigner la langue latine ; c'eût été autant d'argent épargné pour lui : mais, hélas ! le pauvre Gil Perez ! il n'en

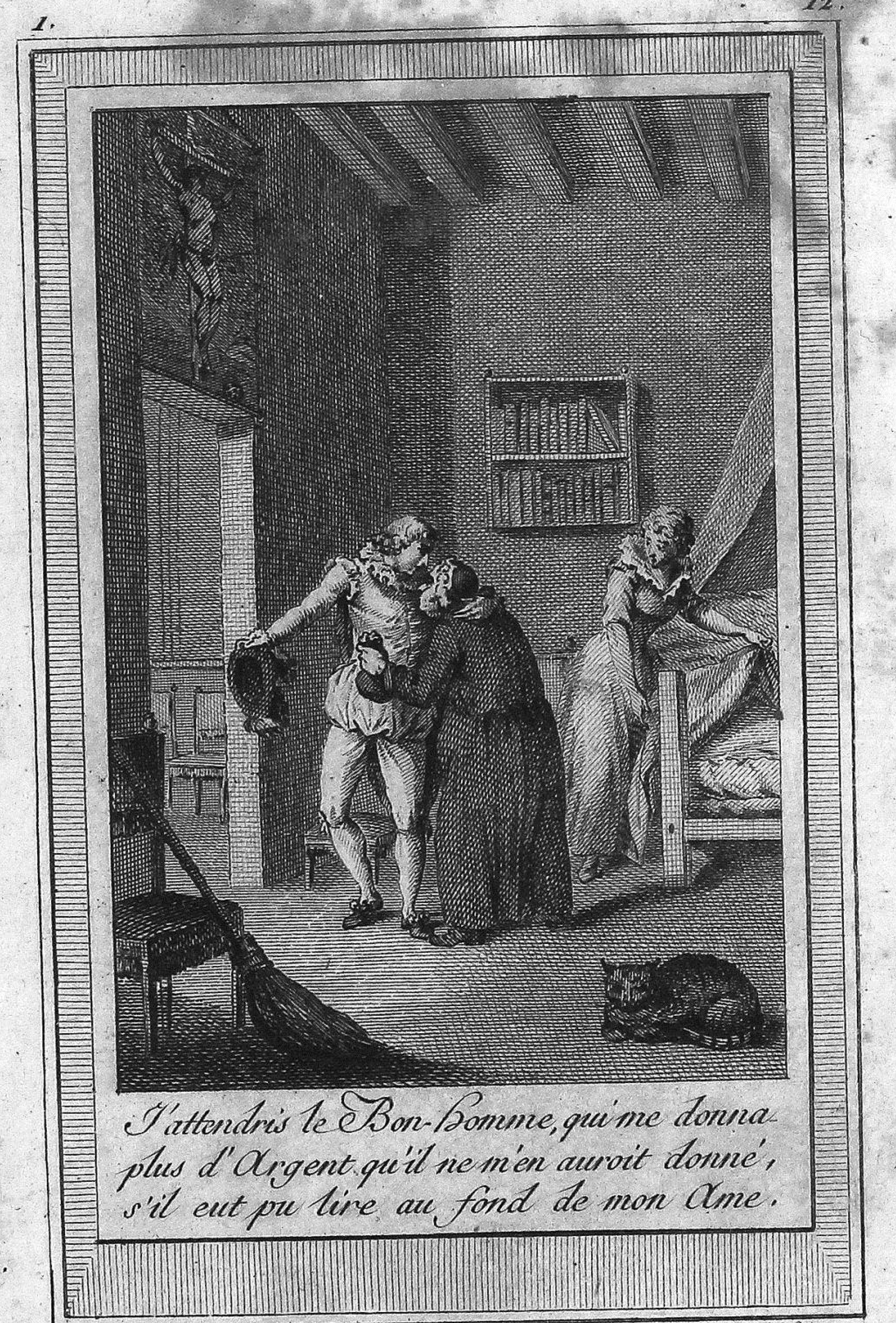
avait de sa vie su les premiers principes ; c'était peut-être (car je n'avance pas cela comme un fait certain) le chanoine du chapitre le plus ignorant. Aussi j'ai ouï dire qu'il n'avait point obtenu son bénéfice par son érudition : il le devait uniquement à la reconnaissance de quelques bonnes religieuses dont il avait été le discret commissionnaire, et qui avaient eu le crédit de lui faire donner l'ordre de prêtrise sans examen.

Il fut donc obligé de me mettre sous la férule d'un maître : il m'envoya chez le docteur Godinez, qui passait pour le plus habile pédant d'Oviédo. Je profitai si bien des instructions qu'on me donna, qu'au bout de cinq à six années j'entendis un peu les auteurs grecs, et assez bien les poètes latins. Je m'appliquai aussi à la logique, qui m'apprit à raisonner beaucoup. J'aimais tant la dispute, que j'arrêtais les passans, connus ou inconnus, pour leur proposer des argumens. Je m'adressais quelquefois à des figures hibernoises qui ne demandaient pas mieux ; et il fallait alors nous voir disputer ! Quels gestes ! quelles grimaces ! quelles contorsions ! Nos yeux étaient pleins de fureur, et nos bouches écumantes : on nous

devait plutôt prendre pour des possédés que pour des philosophes.

Je m'acquis toutefois par-là dans la ville, la réputation de savant. Mon oncle en fut ravi, parce qu'il fit réflexion que je cesserais bientôt de lui être à charge. Ho çà, Gil Blas, me dit-il un jour, le temps de ton enfance est passé. Tu as déja dix-sept ans, et te voilà devenu habile garçon : il faut songer à te pousser. Je suis d'avis de t'envoyer à l'université de Salamanque : avec l'esprit que je te vois, tu ne manqueras pas de trouver un bon poste. Je te donnerai quelques ducats pour faire ton voyage, avec ma mule qui vaut bien dix à douze pistoles; tu la vendras à Salamanque, et tu en emploieras l'argent à t'entretenir jusqu'à ce que tu sois placé.

Il ne pouvait rien me proposer qui me fût plus agréable; car je mourais d'envie de voir le pays. Cependant j'eus assez de force sur moi pour cacher ma joie; et lorsqu'il fallut partir, ne paraissant sensible qu'à la douleur de quitter un oncle à qui j'avais tant d'obligations, j'attendris le bon homme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en aurait donné s'il eût pu lire au fond de mon ame. Avant mon dé-



J'attendris le Bon-homme, qui me donna plus d'Argent qu'il ne m'en auroit donné, s'il eut pu lire au fond de mon Ame.

Bornet del.   J. J. Hubert direx.



part, j'allai embrasser mon père et ma mère, qui ne m'épargnèrent pas les remontrances. Ils m'exhortèrent à prier Dieu pour mon oncle, à vivre en honnête homme, à ne me point engager dans de mauvaises affaires, et, sur toutes choses, à ne pas prendre le bien d'autrui. Après qu'ils m'eurent très long-temps harangué, ils me firent présent de leur bénédiction, qui était le seul bien que j'attendais d'eux. Aussitôt je montai sur ma mule, et sortis de la ville.

CHAPITRE II.

Des alarmes qu'il eut en allant à Pegnaflor; de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville, et avec quel homme il soupa.

ME voilà donc hors d'Oviédo, sur le chemin de Pegnaflor, au milieu de la campagne, maître de mes actions, d'une mauvaise mule et de quarante bons ducats, sans compter quelques réaux que j'avais volés à mon très-honoré oncle. La première chose que je fis fut de laisser ma mule aller à discrétion, c'est-à-dire, au petit pas.

Je lui mis la bride sur le cou, et, tirant de ma poche mes ducats, je commençai à les compter et recompter dans mon chapeau. Je n'étais pas maître de ma joie : je n'avais jamais vu tant d'argent; je ne pouvais me lasser de le regarder et de le manier. Je le comptais peut-être pour la vingtième fois, quand tout-à-coup ma mule, levant la tête et les oreilles, s'arrêta au milieu du grand chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayait; je regardai ce que ce pouvait être : j'aperçus sur la terre un chapeau renversé, sur lequel il y avait un rosaire à gros grains, et en même temps j'entendis une voix lamentable qui prononça ces paroles : Seigneur passant, ayez pitié, de grace, d'un pauvre soldat estropié; jetez, s'il vous plaît, quelques pièces d'argent dans ce chapeau; vous en serez récompensé dans l'autre monde. Je tournai aussitôt les yeux du côté que partait la voix; je vis au pied d'un buisson, à vingt ou trente pas de moi, une espèce de soldat qui, sur deux bâtons croisés, appuyait le bout d'une escopette qui me parut plus longue qu'une pique, et avec laquelle il me couchait en joue. A cette vue, qui me fit trembler pour le bien de l'église, je m'arrêtai tout court; je serrai promptement



Je tirai quelques Reaux, et m'approchant du Chapeau &c. Je les y jettai l'un aprés l'autre.

Bonnet del. J.J. Hubert direx.

mes ducats, je tirai quelques réaux, et, m'approchant du chapeau disposé à recevoir la charité des fidèles effrayés, je les jetai dedans l'un après l'autre, pour montrer au soldat que j'en usais noblement. Il fut satisfait de ma générosité, et me donna autant de bénédictions que je donnai de coups de pied dans les flancs de ma mule, pour m'éloigner promptement de lui; mais la maudite bête, trompant mon impatience, n'en alla pas plus vîte: la longue habitude qu'elle avait de marcher pas à pas sous mon oncle, lui avait fait perdre l'usage du galop.

Je ne tirai pas de cette aventure un augure trop favorable pour mon voyage. Je me représentai que je n'étais pas encore à Salamanque, et que je pourrais bien faire une plus mauvaise rencontre. Mon oncle me parut très-imprudent de ne m'avoir pas mis entre les mains d'un muletier. C'était sans doute ce qu'il aurait dû faire; mais il avait songé qu'en me donnant sa mule mon voyage me coûterait moins, et il avait plus pensé à cela qu'aux périls que je pouvais courir en chemin. Ainsi, pour réparer sa faute, je résolus, si j'avais le bonheur d'arriver à Pegnaflor, d'y vendre ma mule, et de

prendre la voie du muletier pour aller à Astorga, d'où je me rendrais à Salamanque par la même voiture. Quoique je ne fusse jamais sorti d'Oviédo, je n'ignorais pas le nom des villes par où je devais passer ; je m'en étais fait instruire avant mon départ.

J'arrivai heureusement à Pegnaflor : je m'arrêtai à la porte d'une hôtellerie d'assez bonne apparence. Je n'eus pas mis pied à terre, que l'hôte vint me recevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valise, la chargea sur ses épaules, et me conduisit à une chambre, pendant qu'un de ses valets menait ma mule à l'écurie. Cet hôte, le plus grand babillard des Asturies, et aussi prompt à conter sans nécessité ses propres affaires, que curieux de savoir celles d'autrui, m'apprit qu'il se nommait André Corcuelo ; qu'il avait servi long-temps dans les armées du roi en qualité de sergent, et que depuis quinze mois il avait quitté le service pour épouser une fille de Castropol, qui, bien que tant soit peu basannée, ne laissait pas de faire valoir le bouchon. Il me dit encore une infinité d'autres choses que je me serais fort bien passé d'entendre. Après cette confidence, se croyant en droit de tout exiger de moi, il

me demanda d'où je venais, où j'allais, et qui j'étais. A quoi il me fallut répondre article par article, parce qu'il accompagnait d'une profonde révérence chaque question qu'il me faisait, en me priant d'un air si respectueux d'excuser sa curiosité, que je ne pouvais me défendre de la satisfaire. Cela m'engagea dans un long entretien avec lui, et me donna lieu de parler du dessein et des raisons que j'avais de me défaire de ma mule, pour prendre la voie du muletier. Ce qu'il approuva fort, non succinctement; car il me représenta là-dessus tous les accidens fâcheux qui pouvaient m'arriver sur la route; il me rapporta même plusieurs histoires sinistres de voyageurs. Je croyais qu'il ne finirait point. Il finit pourtant, en disant que, si je voulais vendre ma mule, il connaissait un honnête maquignon qui l'acheterait. Je lui témoignai qu'il me ferait plaisir de l'envoyer chercher: il y alla sur le champ lui-même avec empressement.

Il revint bientôt accompagné de son homme qu'il me présenta, et dont il loua fort la probité. Nous entrâmes tous trois dans la cour, où l'on amena ma mule. On la fit passer et repasser devant le maquignon, qui se mit à l'examiner

depuis les pieds jusqu'à la tête. Il ne manqua pas d'en dire beaucoup de mal. J'avoue qu'on n'en pouvait dire beaucoup de bien : mais, quand ç'aurait été la mule du pape, il y aurait trouvé à redire. Il assurait donc qu'elle avait tous les défauts du monde; et, pour mieux me le persuader, il en attestait l'hôte, qui sans doute avait ses raisons pour en convenir. Eh bien! me dit froidement le maquignon, combien prétendez-vous vendre ce vilain animal-là? Après l'éloge qu'il en avait fait, et l'attestation du seigneur Corcuelo, que je croyais homme sincère et bon connaisseur, j'aurais donné ma mule pour rien : c'est pourquoi je dis au marchand que je m'en rapportais à sa bonne foi; qu'il n'avait qu'à priser la bête en conscience, et que je m'en tiendrais à la prisée. Alors, faisant l'homme d'honneur, il me répondit qu'en intéressant sa conscience, je le prenais par son faible. Ce n'était pas effectivement par son fort; car, au lieu de faire monter l'estimation à dix ou douze pistoles, comme mon oncle, il n'eut pas honte de la fixer à trois ducats, que je reçus avec autant de joie que si j'eusse gagné à ce marché-là.

Après m'être si avantageusement défait de

ma mule, l'hôte me mena chez un muletier qui devait partir le lendemain pour Astorga. Ce muletier me dit qu'il partirait avant le jour, et qu'il aurait soin de me venir réveiller. Nous convînmes de prix, tant pour le louage d'une mule que pour ma nourriture; et quand tout fut réglé entre nous, je m'en retournai vers l'hôtellerie avec Corcuelo, qui, chemin faisant, se mit à me raconter l'histoire de ce muletier. Il m'apprit tout ce qu'on en disait dans la ville. Enfin il allait de nouveau m'étourdir de son babil importun, si par bonheur un homme assez bien fait ne fût venu l'interrompre en l'abordant avec beaucoup de civilité. Je les laissai ensemble, et continuai mon chemin, sans soupçonner que j'eusse la moindre part à leur entretien.

Je demandai à souper dès que je fus dans l'hôtellerie. C'était un jour maigre : on m'accommoda des œufs. Pendant qu'on me les apprêtait, je liai conversation avec l'hôtesse, que je n'avais point encore vue. Elle me parut assez jolie; et je trouvai ses allures si vives, que j'aurais bien jugé, quand son mari ne me l'aurait pas dit, que ce cabaret devait être fort achalandé. Lorsque l'omelette qu'on me faisait

fut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avais pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, suivi de l'homme qui l'avait arrêté dans la rue. Ce cavalier portait une longue rapière, et pouvait bien avoir trente ans. Il s'approcha de moi d'un air empressé. Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo et le flambeau de la philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce savantissime, ce bel esprit dont la réputation est si grande en ce pays-ci? Vous ne savez pas, continua-t-il en s'adressant à l'hôte et à l'hôtesse, vous ne savez pas ce que vous possédez : vous avez un trésor dans votre maison. Vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitième merveille du monde. Puis, se tournant de mon côté et me jetant les bras au cou, Excusez mes transports, ajouta-t-il; je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause.

Je ne pus lui répondre sur le champ, parce qu'il me tenait si serré, que je n'avais pas la respiration libre; et ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade, que je lui dis : Seigneur cavalier, je ne croyais pas

mon nom connu à Pegnaflor. Comment connu? reprit-il sur le même ton ; nous tenons registre de tous les grands personnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez ici pour un prodige ; et je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit, que la Grèce d'avoir vu naître ses sept sages. Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade, qu'il me fallut encore essuyer, au hasard d'avoir le sort d'Anthée. Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurais pas été la dupe de ses démonstrations ni de ses hyperboles ; j'aurais bien connu, à ses flatteries outrées, que c'était un de ces parasites que l'on trouve dans toutes les villes, et qui, dès qu'un étranger arrive, s'introduisent auprès de lui pour remplir leur ventre à ses dépens ; mais ma jeunesse et ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, et je l'invitai à souper avec moi. Ah! très-volontiers, s'écria-t-il ; je sais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus long-temps que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il ; je vais me mettre à table pour

vous tenir compagnie seulement, et je mangerai quelques morceaux par complaisance.

En parlant ainsi, mon panégyriste s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il semblait n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenait, je vis bien qu'elle serait bientôt expédiée. J'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promptement, qu'on nous la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevait de manger la première. Il y procédait pourtant d'une vitesse toujours égale, et trouvait moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges; ce qui me rendait fort content de ma petite personne. Il buvait aussi fort souvent: tantôt c'était à ma santé, et tantôt à celle de mon père et de ma mère, dont il ne pouvait assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même temps il versait du vin dans mon verre, et m'excitait à lui faire raison. Je ne répondais point mal aux santés qu'il me portait; ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si belle humeur, que, voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avait pas de poisson à

nous donner. Le seigneur Corcuelo, qui, selon toutes les apparences, s'entendait avec le parasite, me répondit : J'ai une truite excellente ; mais elle coûtera cher à ceux qui la mangeront : c'est un morceau trop friand pour vous. Qu'appelez-vous, trop friand ? dit alors mon flatteur d'un ton de voix élevé : vous n'y pensez pas, mon ami : apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince.

Je fus bien aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte, et il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentais offensé, et je dis fièrement à Corcuelo : Apportez-nous votre truite, et ne vous embarrassez pas du reste. L'hôte, qui ne demandait pas mieux, se mit à l'apprêter, et ne tarda guère à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paraître une nouvelle complaisance, c'est-à-dire, qu'il donna sur le poisson comme il avait donné sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre, crainte d'accident ; car il en avait jusqu'à la gorge. Enfin, après avoir bu et mangé tout son saoul, il voulut finir la co-

médie. Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite, pour vous quitter sans vous donner un avis important dont vous me paraissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges. Défiez-vous des gens que vous ne connaîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres qui voudront, comme moi, se divertir de votre crédulité, et peut-être pousser les choses encore plus loin; n'en soyez point la dupe, et ne vous croyez point, sur leur parole, la huitième merveille du monde. En achevant ces mots, il me rit au nez, et s'en alla.

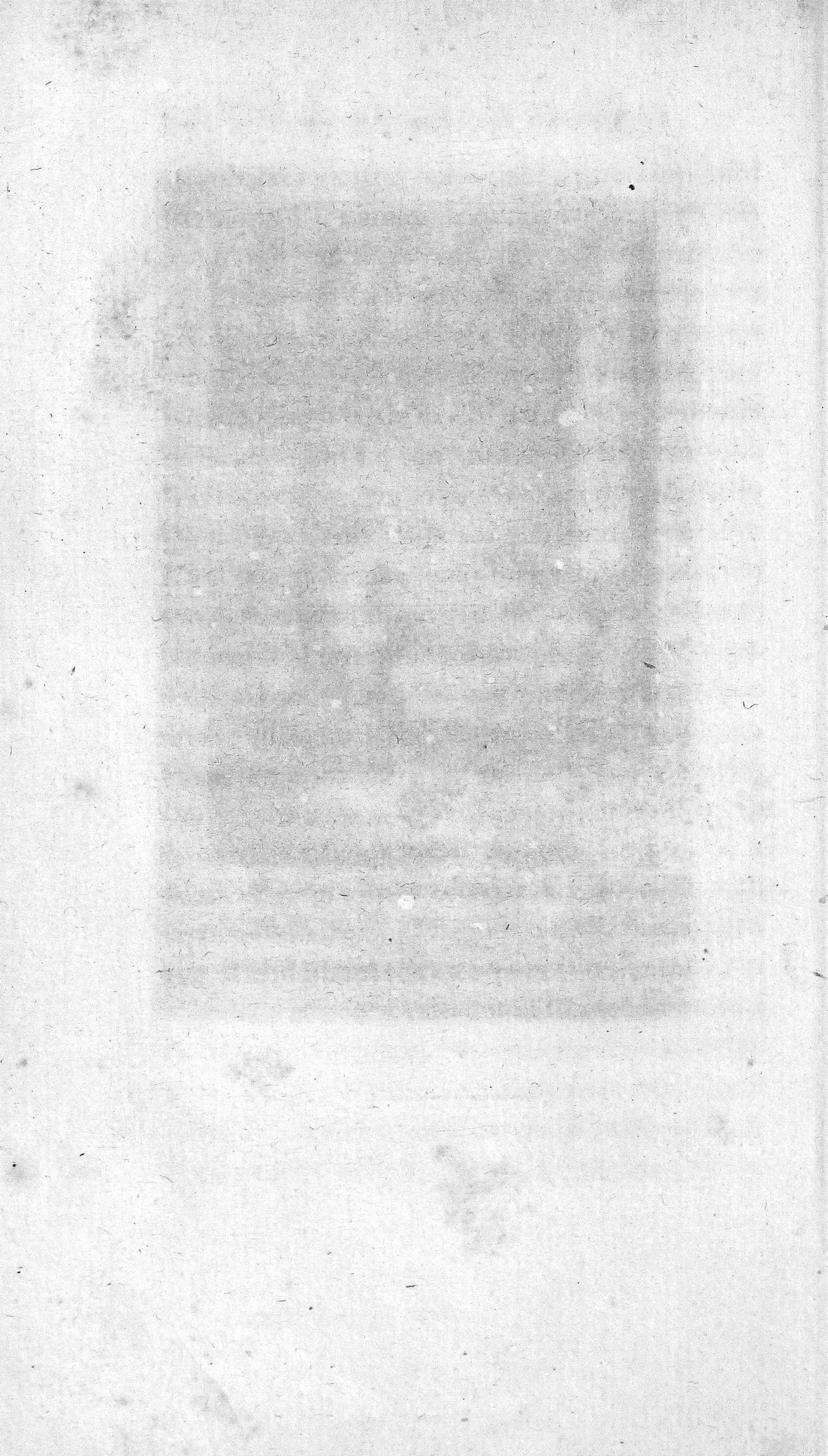
Je fus aussi sensible à cette baye, que je l'ai été dans la suite aux plus grandes disgraces qui me sont arrivées. Je ne pouvais me consoler de m'être laissé tromper si grossièrement, ou, pour mieux dire, de sentir mon orgueil humilié. Eh quoi! dis-je, le traître s'est donc joué de moi? Il n'a tantôt abordé mon hôte que pour lui tirer les vers du nez, ou plutôt ils étaient d'intelligence tous deux. Ah! pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir donné à ces fripons un juste sujet de te tourner en ridicule. Ils vont composer de tout ceci une belle his-

1. 24.



Soyez désormais en garde contre les louanges, Défiez-vous des Gens que vous ne connaîtrez point.

Borniel Inv. J.J. Hubert dirx



toire qui pourra bien aller jusqu'à Oviédo, et qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parens se repentiront sans doute d'avoir tant harangué un sot : loin de m'exhorter à ne tromper personne, ils devaient me recommander de ne me pas laisser duper. Agité de ces pensées mortifiantes, enflammé de dépit, je m'enfermai dans ma chambre et me mis au lit ; mais je ne pus dormir, et je n'avais pas encore fermé l'œil lorsque le muletier me vint avertir qu'il n'attendait plus que moi pour partir. Je me levai aussitôt ; et pendant que je m'habillais, Corcuelo arriva avec un mémoire de la dépense, où la truite n'était pas oubliée ; et non-seulement il m'en fallut passer par où il voulut, j'eus même le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'apercevoir que le bourreau se ressouvenait de mon aventure. Après avoir bien payé un souper dont j'avais fait si désagréablement la digestion, je me rendis chez le muletier avec ma valise, en donnant à tous les diables le parasite, l'hôte et l'hôtellerie.

CHAPITRE III.

De la tentation qu'eut le muletier sur la route; quelle en fut la suite, et comment Gil Blas tomba dans Carybde en voulant éviter Scylla.

Je ne me trouvai pas seul avec le muletier; il y avait deux enfans de famille de Pegnaflor, un petit chantre de Mondognedo, qui courait le pays, et un jeune bourgeois d'Astorga, qui s'en retournait chez lui avec une jeune personne qu'il venait d'épouser à Verco. Nous fîmes tous connaissance en peu de temps, et chacun eut bientôt dit d'où il venait et où il allait. La nouvelle mariée, quoique jeune, était si noire et si peu piquante, que je ne prenais pas grand plaisir à la regarder : cependant sa jeunesse et son embonpoint donnèrent dans la vue du muletier, qui résolut de faire une tentative pour obtenir ses bonnes graces. Il passa la journée à méditer ce beau dessein, et il en remit l'exécution à la dernière couchée.

Ce fut à Cacabelos. Il nous fit descendre à la première hôtellerie en entrant. Cette maison était plus dans la campagne que dans le bourg, et il en connaissait l'hôte pour un homme discret et complaisant. Il eut soin de nous faire conduire dans une chambre écartée, où il nous laissa souper tranquillement; mais sur la fin du repas, nous le vîmes entrer d'un air furieux: Par la mort! s'écria-t-il, on m'a volé. J'avais dans un sac de cuir cent pistoles; il faut que je les retrouve. Je vais chez le juge du bourg, qui n'entend pas raillerie là-dessus, et vous allez tous avoir la question, jusqu'à ce que vous ayez confessé le crime et rendu l'argent. En disant cela d'un air fort naturel, il sortit, et nous demeurâmes dans un extrême étonnement.

Il ne nous vint pas dans l'esprit que ce pouvait être une feinte, parce que nous ne nous connaissions pas les uns les autres. Je soupçonnai même le petit chantre d'avoir fait le coup, comme il eut peut-être de moi la même pensée. D'ailleurs nous étions tous de jeunes sots. Nous ne savions pas quelles formalités s'observent en pareil cas: nous crûmes de bonne foi qu'on commencerait par nous mettre à la gêne. Ainsi,

cédant à notre frayeur, nous sortîmes de la chambre fort brusquement. Les uns gagnent la rue, les autres le jardin; chacun cherche son salut dans la fuite : et le jeune bourgeois d'Astorga, aussi troublé que nous de l'idée de la question, se sauva comme un autre Enée, sans s'embarrasser de sa femme. Alors le muletier, à ce que j'appris dans la suite, plus incontinent que ses mulets, ravi de voir que son stratagême produisait l'effet qu'il en avait attendu, alla vanter cette ruse ingénieuse à la bourgeoise, et tâcher de profiter de l'occasion; mais cette Lucrèce des Asturies, à qui la mauvaise mine de son tentateur prêtait de nouvelles forces, fit une vigoureuse résistance, et poussa de grands cris. La patrouille, qui par hasard en ce moment se trouva près de l'hôtellerie, qu'elle connaissait pour un lieu digne de son attention, y entra, et demanda la cause de ces cris. L'hôte, qui chantait dans sa cuisine et feignait de ne rien entendre, fut obligé de conduire le commandant et ses archers à la chambre de la personne qui criait. Ils arrivèrent bien à propos; l'Asturienne n'en pouvait plus. Le commandant, homme grossier et brutal, ne vit pas plutôt de quoi il s'agissait,

qu'il donna cinq ou six coups du bois de sa hallebarde sur l'amoureux muletier, en l'apostrophant dans des termes dont la pudeur n'était guère moins blessée que de l'action même qui les lui suggérait. Ce ne fut pas tout, il se saisit du coupable, et le mena devant le juge avec l'accusatrice, qui, malgré le désordre où elle était, voulut aller elle-même demander justice de cet attentat. Le juge l'écouta, et, l'ayant attentivement considérée, jugea que l'accusé était indigne de pardon. Il le fit dépouiller sur le champ et fustiger en sa présence; puis il ordonna que le lendemain, si le mari de l'Asturienne ne paraissait point, deux archers, aux frais et dépens du délinquant, escorteraient la complaignante jusqu'à la ville d'Astorga.

Pour moi, plus épouvanté peut-être que les autres, je gagnai la campagne, je traversai je ne sais combien de champs et de bruyères, et sautant tous les fossés que je trouvais sur mon passage, j'arrivai enfin auprès d'une forêt. J'allais m'y jeter et me cacher dans le plus épais hallier, lorsque deux hommes à cheval s'offrirent tout-à-coup au devant de mes pas. Ils crièrent qui va là? et comme ma surprise

ne me permit pas de répondre sur le champ, ils s'approchèrent de moi; et me mettant chacun un pistolet sur la gorge, ils me sommèrent de leur apprendre qui j'étais, d'où je venais, ce que je voulais aller faire en cette forêt, et sur-tout de ne leur rien déguiser. A cette manière d'interroger, qui me parut bien valoir la question dont le muletier nous avait fait fête, je leur répondis que j'étais un jeune homme d'Oviédo qui allait à Salamanque : je leur contai même l'alarme qu'on venait de nous donner, et j'avouai que la crainte d'être appliqué à la torture m'avait fait prendre la fuite. Ils firent un éclat de rire à ce discours, qui marquait ma simplicité; et l'un d'eux me dit : Rassure-toi, mon ami; viens avec nous, et ne crains rien; nous allons te mettre en sureté. A ces mots, il me fit monter en croupe sur son cheval, et nous nous enfonçâmes dans la forêt.

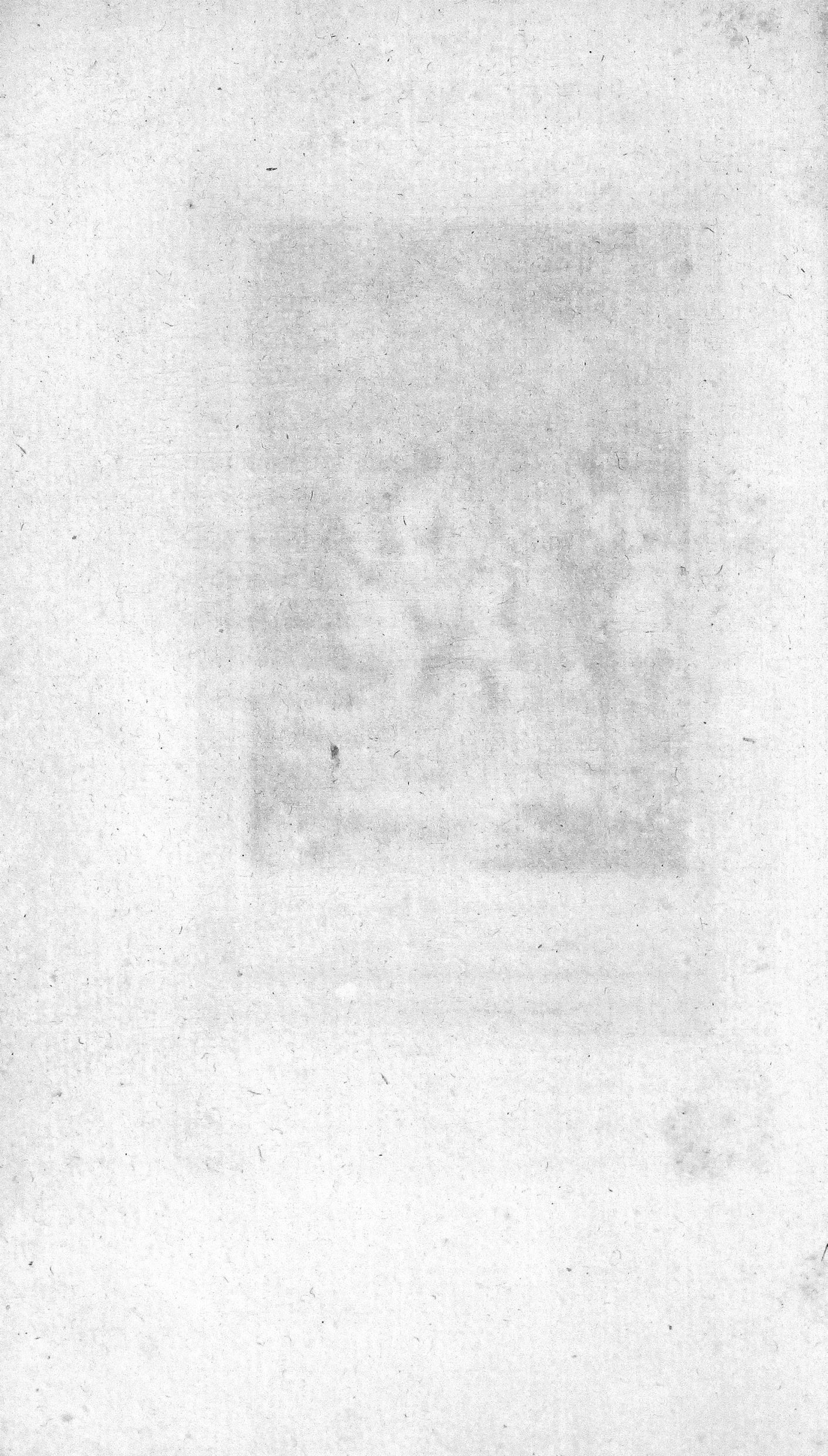
Je ne savais ce que je devais penser de cette rencontre; je n'en augurais pourtant rien de sinistre. Si ces gens-ci, disais-je en moi-même, étaient des voleurs, ils m'auraient volé, et peut-être assassiné. Il faut que ce soient de bons gentilshommes de ce pays-ci, qui, me voyant effrayé, ont pitié de moi, et m'emmènent chez

I. 30.



Ils me sommerent de leur apprendre qui j'étois, d'ou je venois,

Bornet del. J.J. Hubert direx.



eux par charité. Je ne fus pas long-temps dans l'incertitude. Après quelques détours que nous fîmes dans un grand silence, nous nous trouvâmes au pied d'une colline, où nous descendîmes de cheval. C'est ici que nous demeurons, me dit un des cavaliers. J'avais beau regarder de tous côtés, je n'apercevais ni maison, ni cabane, pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes levèrent une grande trappe de bois, couverte de terre et de broussailles, qui cachait l'entrée d'une longue allée en pente et souterraine, où les chevaux se jetèrent d'eux-mêmes, comme des animaux qui y étaient accoutumés. Les cavaliers m'y firent entrer avec eux; puis, baissant la trappe avec des cordes qui y étaient attachées pour cet effet, voilà le digne neveu de mon oncle Perez pris comme un rat dans une ratière.

CHAPITRE IV.

Description du souterrain, et quelles choses y vit Gil Blas.

Je connus alors avec quelle sorte de gens j'étais, et l'on doit bien juger que cette connaissance m'ôta ma première crainte. Une frayeur plus grande et plus juste vint s'emparer de mes sens; je crus que j'allais perdre la vie avec mes ducats. Ainsi, me regardant comme une victime qu'on conduit à l'autel, je marchais, déja plus mort que vif, entre mes deux conducteurs, qui, sentant bien que je tremblais, m'exhortaient inutilement à ne rien craindre. Quand nous eûmes fait environ deux cents pas, en tournant et en descendant toujours, nous entrâmes dans une écurie qu'éclairaient deux grosses lampes de fer pendues à la voûte. Il y avait une bonne provision de paille, et plusieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt chevaux y pouvaient être à l'aise; mais il n'y avait alors que les deux qui venaient d'arriver. Un vieux nègre, qui paraissait pour-

tant encore assez vigoureux, s'occupait à les attacher au ratelier.

Nous sortîmes de l'écurie; et, à la triste lueur de quelques autres lampes qui semblaient n'éclairer ces lieux que pour en montrer l'horreur, nous parvînmes à une cuisine où une vieille femme faisait rôtir des viandes sur des brasiers, et préparait le souper. La cuisine était ornée des ustensiles nécessaires, et tout auprès on voyait une office pourvue de toute sorte de provisions. La cuisinière (il faut que j'en fasse le portrait) était une personne de soixante et quelques années. Elle avait eu dans sa jeunesse les cheveux d'un blond très-ardent; car le temps ne les avait pas si bien blanchis, qu'ils n'eussent encore quelques nuances de leur première couleur. Outre un teint olivâtre, elle avait un menton pointu et relevé, avec des lèvres fort enfoncées; un grand nez aquilin lui descendait sur la bouche, et ses yeux paraissaient d'un très-beau rouge pourpré.

Tenez, dame Léonarde, dit un des cavaliers en me présentant à ce bel ange de ténèbres, voici un jeune garçon que nous vous amenons. Puis il se tourna de mon côté, et remarquant que j'étais pâle et défait : Mon ami, me dit-il,

reviens de ta frayeur : on ne te veut faire aucun mal. Nous avions besoin d'un valet pour soulager notre cuisinière; nous t'avons rencontré, cela est heureux pour toi. Tu tiendras ici la place d'un garçon qui s'est laissé mourir depuis quinze jours. C'était un jeune homme d'une complexion très-délicate. Tu me parais plus robuste que lui, tu ne mourras pas sitôt. Véritablement tu ne reverras plus le soleil; mais, en récompense, tu feras bonne chère et bon feu. Tu passeras tes jours avec Léonarde, qui est une créature fort humaine : tu auras toutes tes petites commodités. Je veux te faire voir, ajouta-t-il, que tu n'es pas ici avec des gueux. En même temps il prit un flambeau, et m'ordonna de le suivre.

Il me mena dans une cave, où je vis une infinité de bouteilles et de pots de terre bien bouchés, qui étaient pleins, disait-il, d'un vin excellent. Ensuite il me fit traverser plusieurs chambres. Dans les unes, il y avait des pièces de toile; dans les autres, des étoffes de laine et de soie. J'aperçus dans une autre de l'or et de l'argent, et beaucoup de vaisselle à diverses armoiries. Après cela, je le suivis dans un grand salon que trois lustres de cuivre éclai-

raient, et qui servait de communication à d'autres chambres. Il me fit là de nouvelles questions. Il me demanda comment je me nommais, pourquoi j'étais sorti d'Oviédo ; et lorsque j'eus satisfait sa curiosité : Eh bien! Gil Blas, me dit-il, puisque tu n'as quitté ta patrie que pour chercher quelque bon poste, il faut que tu sois né coîffé, pour être tombé entre nos mains. Je te l'ai déja dit, tu vivras ici dans l'abondance, et rouleras sur l'or et sur l'argent. D'ailleurs, tu y seras en sureté. Tel est ce souterrain, que les officiers de la sainte Hermandad viendraient cent fois dans cette forêt sans le découvrir. L'entrée n'en est connue que de moi seul et de mes camarades. Peut-être me demanderas-tu comment nous l'avons pu faire, sans que les habitans des environs s'en soient aperçus ; mais apprends, mon ami, que ce n'est point notre ouvrage, et qu'il est fait depuis long-temps. Après que les Maures se furent rendus maîtres de Grenade, de l'Arragon et de presque toute l'Espagne, les chrétiens qui ne voulurent point subir le joug des infidèles, prirent la fuite, et vinrent se cacher dans ce pays-ci, dans la Biscaye, et dans les Asturies, où le vaillant dom Pélage s'était retiré. Fugitifs

et dispersés par pelotons, ils vivaient dans les montagnes ou dans les bois. Les uns demeuraient dans des cavernes, et les autres firent plusieurs souterrains, du nombre desquels est celui-ci. Ayant ensuite eu le bonheur de chasser d'Espagne leurs ennemis, ils retournèrent dans les villes. Depuis ce temps-là leurs retraites ont servi d'asile aux gens de notre profession. Il est vrai que la sainte Hermandad en a découvert et détruit quelques-unes; mais il en reste encore; et, graces au ciel, il y a près de quinze années que j'habite impunément celle-ci. Je m'appelle le capitaine Rolando. Je suis chef de la compagnie; et l'homme que tu as vu avec moi, est un de mes cavaliers.

CHAPITRE V.

De l'arrivée de plusieurs autres voleurs dans le souterrain, et de l'agréable conversation qu'ils eurent tous ensemble.

COMME le seigneur Rolando achevait de parler de cette sorte, il parut dans le salon six nouveaux visages. C'était le lieutenant avec cinq hommes de la troupe, qui revenaient chargés de butin. Ils apportaient deux mannequins remplis de sucre, de canelle, de poivre, de figues, d'amandes et de raisins secs. Le lieutenant adressa la parole au capitaine, et lui dit qu'il venait d'enlever ces mannequins à un épicier de Benavente, dont il avait aussi pris le mulet. Après qu'il eut rendu compte de son expédition au bureau, les dépouilles de l'épicier furent portées dans l'office. Alors il ne fut plus question que de se réjouir. On dressa dans le salon une grande table, et l'on me renvoya dans la cuisine, où la dame Léonarde m'instruisit de ce que j'avais à faire. Je cédai

à la nécessité, puisque mon mauvais sort le voulait ainsi ; et, dévorant ma douleur, je me préparai à servir ces honnêtes gens.

Je débutai par le buffet que je parai de tasses d'argent, et de plusieurs bouteilles de terre pleines de ce bon vin que le seigneur Rolando m'avait vanté : j'apportai ensuite deux ragoûts, qui ne furent pas plutôt servis que tous les cavaliers se mirent à table. Ils commencèrent à manger avec beaucoup d'appétit ; et moi, debout derrière eux, je me tins prêt à leur verser du vin. Je m'en acquittai de si bonne grace, que j'eus le bonheur de m'attirer des complimens. Le capitaine, en peu de mots, leur conta mon histoire, qui les divertit fort. Ensuite il leur dit que j'avais du mérite : mais j'étais alors revenu des louanges, et j'en pouvais entendre sans péril. Là-dessus ils me louèrent tous ; ils dirent que je paraîssais né pour être leur échanson, que je valais cent fois mieux que mon prédécesseur. Et comme, depuis sa mort, c'était la segnora Léonarda qui avait l'honneur de présenter le nectar à ces dieux infernaux, ils la privèrent de ce glorieux emploi, pour m'en revêtir. Ainsi, nouveau Ganimède, je succédai à cette vieille Hébé.

Un grand plat de rôt, servi peu de temps après les ragoûts, vint achever de rassasier les voleurs, qui, buvant à proportion qu'ils mangeaient, furent bientôt de belle humeur, et firent un beau bruit. Les voilà qui parlent tous à la fois. L'un commence une histoire, l'autre rapporte un bon-mot; un autre crie, un autre chante; ils ne s'entendent point. Enfin Rolando, fatigué d'une scène où il mettoit inutilement beaucoup du sien, le prit d'un ton si haut, qu'il imposa silence à la compagnie. Messieurs, leur dit-il, écoutez ce que j'ai à vous proposer. Au lieu de nous étourdir les uns les autres en parlant tous ensemble, ne ferions-nous pas mieux de nous entretenir comme des gens raisonnables? Il me vient une pensée. Depuis que nous sommes associés, nous n'avons pas eu la curiosité de nous demander quelles sont nos familles, et par quel enchaînement d'aventures nous avons embrassé notre profession. Cela me paraît toutefois digne d'être su. Faisons-nous cette confidence, pour nous divertir. Le lieutenant et les autres, comme s'ils avaient eu quelque chose de beau à raconter, acceptèrent avec de grandes démonstrations de joie la proposition

du capitaine, qui parla le premier dans ces termes:

Messieurs, vous saurez que je suis fils unique d'un riche bourgeois de Madrid. Le jour de ma naissance fut célébré dans la famille par des réjouissances infinies. Mon père, qui était déja vieux, sentit une joie extrême de se voir un héritier, et ma mère entreprit de me nourrir de son propre lait. Mon aïeul maternel vivait encore en ce temps-là. C'était un bon vieillard qui ne se mêlait plus de rien que de dire son rosaire et de raconter ses exploits guerriers ; car il avait long-temps porté les armes. Je devins insensiblement l'idole de ces trois personnes ; j'étais sans cesse dans leurs bras. De peur que l'étude ne me fatiguât dans mes premières années, on me les laissa passer dans les amusemens les plus puérils. Il ne faut pas, disait mon père, que les enfans s'appliquent sérieusement, que le temps n'ait un peu mûri leur esprit. En attendant cette maturité, je n'apprenais ni à lire ni à écrire ; mais je ne perdais pas pour cela mon temps. Mon père m'enseignait mille sortes de jeux. Je connaissais parfaitement les cartes, je savais jouer aux dés, et mon grand-père m'apprenait des ro-

mances sur les expéditions militaires où il s'était trouvé. Il me chantait tous les jours les mêmes couplets ; et, lorsqu'après avoir répété pendant trois mois dix ou douze vers, je venais à les réciter sans faute, mes parens admiraient ma mémoire. Ils ne paraissaient pas moins contens de mon esprit, quand, profitant de la liberté que j'avais de tout dire, j'interrompais leur entretien, pour parler à tort et à travers. Ah ! qu'il est joli ! s'écriait mon père en me regardant avec des yeux charmés. Ma mère m'accablait aussitôt de caresses, et mon grand-père en pleurait de joie. Je faisais aussi devant eux impunément les actions les plus indécentes ; ils me pardonnaient tout : ils m'adoraient. Cependant j'entrais déja dans ma douzième année, que je n'avais point encore eu de maître. On m'en donna un ; mais il reçut en même temps des ordres précis de m'enseigner, sans en venir aux voies de fait ; on lui permit seulement de me menacer quelquefois, pour m'inspirer un peu de crainte. Cette permission ne fut pas fort salutaire ; car, ou je me moquais des menaces de mon précepteur, ou bien, les larmes aux yeux, j'allais m'en plaindre à ma mère ou à mon aïeul ; et je leur disais qu'il m'avait maltraité. Le pauvre

diable avait beau venir me démentir, il passait pour un brutal, et l'on me croyait toujours plutôt que lui. Il arriva même un jour que je m'égratignai moi-même; puis je me mis à crier, comme si l'on m'eût écorché : ma mère accourut, et chassa le maître sur le champ, quoiqu'il protestât et prît le ciel à témoin qu'il ne m'avait pas touché.

Je me défis ainsi de tous mes précepteurs, jusqu'à ce qu'il vint s'en présenter un tel qu'il me le fallait. C'était un bachelier d'Alcala. L'excellent maître pour un enfant de famille! Il aimait les femmes, le jeu et le cabaret : je ne pouvais être en meilleures mains. Il s'attacha d'abord à gagner mon esprit par la douceur : il y réussit, et par là se fit aimer de mes parens, qui m'abandonnèrent à sa conduite. Ils n'eurent pas sujet de s'en repentir ; il me perfectionna de bonne heure dans la science du monde. A force de me mener avec lui dans tous les lieux qu'il aimait, il m'en inspira si bien le goût, qu'au latin près, je devins un garçon universel. Dès qu'il vit que je n'avais plus besoin de ses préceptes, il alla les offrir ailleurs.

Si dans mon enfance j'avais vécu au logis fort librement, ce fut bien autre chose quand

je commençai à devenir maître de mes actions. Je me moquais à tout moment de mon père et de ma mère. Ils ne faisaient que rire de mes saillies; et plus elles étaient vives, plus ils les trouvaient agréables. Cependant je faisais toutes sortes de débauches avec des jeunes gens de mon humeur; et, comme nos parens ne nous donnaient point assez d'argent pour continuer une vie aussi délicieuse, chacun dérobait chez lui ce qu'il pouvait prendre; et cela ne suffisant point encore, nous commençâmes à voler la nuit. Malheureusement le corrégidor apprit de nos nouvelles. Il voulut nous faire arrêter; mais on nous avertit de son mauvais dessein. Nous eûmes recours à la fuite, et nous nous mîmes à exploiter sur les grands chemins. Depuis ce temps-là, messieurs, Dieu m'a fait la grace de vieillir dans la profession, malgré les périls qui y sont attachés.

Le capitaine cessa de parler en cet endroit, et le lieutenant prit ainsi la parole: Messieurs, une éducation toute opposée à celle du seigneur Rolando, a produit le même effet. Mon père était boucher à Tolède; il passait avec justice pour le plus grand brutal de la ville, et ma mère n'avait pas un naturel plus doux. Ils me

fouettaient dans mon enfance comme à l'envi l'un de l'autre ; j'en recevais tous les jours mille coups. La moindre faute que je commettais était suivie des plus rudes châtimens. J'avais beau demander grace les larmes aux yeux, et protester que je me repentais de ce que j'avais fait, on ne me pardonnait rien, et le plus souvent on me frappait sans raison. Quand mon père me battait, ma mère, comme s'il ne s'en fût pas bien acquitté, se mettait de la partie, au lieu d'intercéder pour moi. Ces traitemens m'inspirèrent tant d'aversion pour la maison paternelle, que je la quittai avant que j'eusse atteint ma quatorzième année. Je pris le chemin d'Arragon, et me rendis à Sarragoce en demandant l'aumône. Là je me faufilai avec des gueux qui menaient une vie assez heureuse. Ils m'apprirent à contrefaire l'aveugle, à paraître estropié, à mettre sur les jambes des ulcères postiches, etc. Le matin, comme des acteurs qui se préparent à jouer une comédie, nous nous disposions à faire nos personnages. Chacun courait à son poste ; et le soir nous réunissant tous, nous nous réjouissions pendant la nuit aux dépens de ceux qui avaient eu pitié de nous pendant le jour. Je m'ennuyai pourtant

d'être avec ces misérables; et, voulant vivre avec de plus honnêtes gens, je m'associai avec des chevaliers d'industrie. Ils m'apprirent à faire de bons tours : mais il nous fallut bientôt sortir de Sarragoce, parce que nous nous brouillâmes avec un homme de justice qui nous avait toujours protégés. Chacun prit son parti. Pour moi, j'entrai dans une troupe d'hommes courageux qui faisaient contribuer les voyageurs; et je me suis si bien trouvé de leur façon de vivre, que je n'en ai pas voulu chercher d'autre depuis ce temps-là. Je sais donc, Messieurs, très-bon gré à mes parens de m'avoir si maltraité; car, s'ils m'avaient élevé un peu plus doucement, je ne serais présentement sans doute qu'un malheureux boucher; au lieu que j'ai l'honneur d'être votre lieutenant.

Messieurs, dit alors un jeune voleur qui était assis entre le capitaine et le lieutenant, les histoires que nous venons d'entendre, ne sont pas si composées ni si curieuses que la mienne. Je dois le jour à une paysanne des environs de Séville. Trois semaines après qu'elle m'eut mis au monde (elle était encore jeune, propre, et bonne nourrice), on lui proposa un nourrisson. C'était un enfant de qualité, un fils unique

qui venait de naître dans Séville. Ma mère accepta volontiers la proposition; elle alla chercher l'enfant. On le lui confia; et elle ne l'eut pas sitôt apporté dans son village, que, trouvant quelque ressemblance entre nous, cela lui inspira le dessein de me faire passer pour l'enfant de qualité, dans l'espérance qu'un jour je reconnaîtrais bien ce bon office. Mon père, qui n'était pas plus scrupuleux qu'un autre paysan, approuva la supercherie; de sorte qu'après nous avoir fait changer de langes, le fils de dom Rodrigue de Herrera fut envoyé, sous mon nom, à une autre nourrice, et ma mère me nourrit sous le sien.

Malgré tout ce qu'on peut dire de l'instinct et de la force du sang, les parens du petit gentilhomme prirent aisément le change. Ils n'eurent pas le moindre soupçon du tour qu'on leur avait joué; et jusqu'à l'âge de sept ans je fus toujours dans leurs bras. Leur intention étant de me rendre un cavalier parfait, ils me donnèrent toutes sortes de maîtres: mais j'avais peu de disposition pour les exercices qu'on m'apprenait, et encore moins de goût pour les sciences qu'on me voulait enseigner. J'aimais beaucoup mieux jouer avec les valets que

j'allais chercher à tous momens dans les cuisines ou dans les écuries. Le jeu ne fut pas toutefois long-temps ma passion dominante : je n'avais pas dix-sept ans, que je m'enivrais tous les jours. J'agaçais aussi toutes les femmes du logis. Je m'attachai principalement à une servante de cuisine, qui me parut mériter mes premiers soins. C'était une grosse joufflue, dont l'enjouement et l'embonpoint me plaisaient fort. Je lui faisais l'amour avec si peu de circonspection, que dom Rodrigue même s'en aperçut. Il m'en reprit aigrement, me reprocha la bassesse de mes inclinations; et, de peur que la vue de l'objet aimé ne rendît ses remontrances inutiles, il mit ma princesse à la porte.

Ce procédé me déplut; je résolus de m'en venger. Je volai les pierreries de la femme de dom Rodrigue; et courant chercher ma belle Hélène, qui s'était retirée chez une blanchisseuse de ses amies, je l'enlevai en plein midi, afin que personne n'en ignorât. Je passai plus avant; je la menai dans son pays, où je l'épousai solennellement, tant pour faire plus de dépit aux Herrera, que pour laisser aux enfans de famille un si bel exemple à suivre. Trois mois après ce mariage, j'appris que dom Ro-

drigue était mort. Je ne fus pas insensible à cette nouvelle. Je me rendis promptement à Séville pour demander son bien ; mais j'y trouvai du changement. Ma mère n'était plus, et en mourant elle avait eu l'indiscrétion d'avouer tout, en présence du curé de son village et d'autres bons témoins. Le fils de dom Rodrigue tenait déja ma place, ou plutôt la sienne, et il venait d'être reconnu avec d'autant plus de joie, qu'on était moins satisfait de moi ; de manière que n'ayant rien à espérer de ce côté-là, et ne me sentant plus de goût pour ma grosse femme, je me joignis à des chevaliers de la fortune, avec qui je commençai mes caravanes.

Le jeune voleur ayant achevé son histoire, un autre dit qu'il était fils d'un marchand de Burgos ; que dans sa jeunesse, poussé d'une dévotion indiscrète, il avait pris l'habit et fait profession dans un ordre fort austère, et que quelques années après il avait apostasié. Enfin les huit voleurs parlèrent tour à tour ; et lorsque je les eus tous entendus, je ne fus pas surpris de les voir ensemble. Ils changèrent ensuite de discours. Ils mirent sur le tapis divers projets pour la campagne prochaine ; et, après avoir formé une résolution, ils se levèrent de

table pour s'aller coucher. Ils allumèrent des bougies, et se retirèrent dans leurs chambres. Je suivis le capitaine Rolando dans la sienne, où, pendant que je l'aidais à se déshabiller : Eh bien ! Gil Blas, me dit-il, tu vois de quelle manière nous vivons. Nous sommes toujours dans la joie ; la haine ni l'envie ne se glissent point parmi nous ; nous n'avons jamais ensemble le moindre démêlé ; nous sommes plus unis que des moines. Tu vas, mon enfant, poursuivit-il, mener ici une vie bien agréable ; car je ne te crois pas assez sot pour te faire une peine d'être avec des voleurs. Eh ! voit-on d'autres gens dans le monde ? Non, mon ami, tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui ; c'est un sentiment général ; la manière seule en est différente. Les conquérans, par exemple, s'emparent des états de leurs voisins. Les personnes de qualité empruntent, et ne rendent point. Les banquiers, trésoriers, agens de change, commis, et tous les marchands, tant gros que petits, ne sont pas fort scrupuleux. Pour les gens de justice, je n'en parlerai point ; on n'ignore pas ce qu'ils savent faire. Il faut pourtant avouer qu'ils sont plus humains que nous ; car souvent nous ôtons la vie aux inno-

cens, et eux quelquefois la sauvent aux coupables.

CHAPITRE VI.

De la tentative que fit Gil Blas pour se sauver, et quel en fut le succès.

Après que le capitaine des voleurs eut fait ainsi l'apologie de sa profession, il se mit au lit; et moi je retournai dans le salon, où je desservis et remis tout en ordre. J'allai ensuite à la cuisine, où Domingo (c'était le nom du vieux nègre) et la dame Léonarde soupaient en m'attendant. Quoique je n'eusse point d'appétit, je ne laissai pas de m'asseoir auprès d'eux. Je ne pouvais manger; et, comme je paraissais aussi triste que j'avais sujet de l'être, ces deux figures équivalentes entreprirent de me consoler. Pourquoi vous affligez-vous, mon fils, me dit la vieille? vous devez plutôt vous réjouir de vous voir ici. Vous êtes jeune, et vous paraissez facile; vous vous seriez bientôt perdu dans le monde. Vous y auriez rencontré

des libertins qui vous auraient engagé dans toutes sortes de débauches, au lieu que votre innocence se trouve ici dans un port assuré. La dame Léonarde a raison, dit gravement à son tour le vieux nègre, et l'on peut ajouter à cela qu'il n'y a dans le monde que des peines. Rendez graces au ciel, mon ami, d'être tout d'un coup délivré des périls, des embarras et des afflictions de la vie.

J'essuyai tranquillement ce discours, parce qu'il ne m'eût servi de rien de m'en fâcher. Enfin Domingo, après avoir bien bu et bien mangé, se retira dans son écurie. Léonarde prit aussitôt une lampe, et me conduisit dans un caveau qui servait de cimetière aux voleurs qui mouraient de leur mort naturelle, et où je vis un grabat qui avait plus l'air d'un tombeau que d'un lit. Voilà votre chambre, me dit-elle. Le garçon dont vous avez le bonheur d'occuper la place, y a couché tant qu'il a vécu parmi nous, et il y repose encore après sa mort. Il s'est laissé mourir à la fleur de son âge ; ne soyez pas assez simple pour suivre son exemple. En achevant ces paroles, elle me donna la lampe, et retourna dans sa cuisine. Je posai la lampe à terre, et me jetai sur le grabat,

moins pour prendre du repos, que pour me livrer tout entier à mes réflexions. O ciel! m'écriai-je, est-il une destinée aussi affreuse que la mienne? On veut que je renonce à la vue du soleil; et, comme si ce n'était pas assez d'être enterré tout vif à dix-huit ans, il faut encore que je sois réduit à servir des voleurs, à passer le jour avec des brigands, et la nuit avec des morts! Ces pensées, qui me semblaient très-mortifiantes, et qui l'étaient en effet, me faisaient pleurer amèrement. Je maudis cent fois l'envie que mon oncle avait eue de m'envoyer à Salamanque; je me repentis d'avoir craint la justice de Cacabelos; j'aurais voulu être à la question. Mais, considérant que je me consumais en plaintes vaines, je me mis à rêver aux moyens de me sauver. Eh quoi! dis-je, est-il donc impossible de me tirer d'ici? Les voleurs dorment; la cuisinière et le nègre en feront bientôt autant: pendant qu'ils seront tous endormis, ne puis-je, avec cette lampe, trouver l'allée par où je suis descendu dans cet enfer? Il est vrai que je ne me crois pas assez fort pour lever la trappe qui est à l'entrée. Cependant voyons; je ne veux rien avoir à me reprocher. Mon désespoir me prê-

tera des forces, et j'en viendrai peut-être à bout.

Je formai donc ce grand dessein. Je me levai, quand je jugeai que Léonarde et Domingo reposaient. Je pris la lampe, et sortis du caveau en me recommandant à tous les saints du paradis. Ce ne fut pas sans peine que je démêlai les détours de ce nouveau labyrinthe. J'arrivai pourtant à la porte de l'écurie, et j'aperçus enfin l'allée que je cherchais. Je marche, je m'avance vers la trappe avec autant de légéreté que de joie : mais hélas! au milieu de l'allée je rencontrai une maudite grille de fer bien fermée, et dont les barreaux étaient si près l'un de l'autre, qu'on y pouvait à peine passer la main. Je me trouvai bien sot à la vue de ce nouvel obstacle, dont je ne m'étais point aperçu en entrant, parceque la grille était alors ouverte. Je ne laissai pas pourtant de tâter les barreaux. J'examinai la serrure, je tâchais même de la forcer, lorsque tout-à-coup je me sentis appliquer entre les deux épaules cinq ou six bons coups de nerf de bœuf. Je poussai un cri si perçant, que le souterrain en retentit; et, regardant aussitôt derrière moi, je vis le vieux nègre en chemise, qui d'une main tenait une

lanterne sourde, et de l'autre l'instrument de mon supplice. Ah! ah! dit-il, petit drôle, vous voulez vous sauver! Oh! ne pensez pas que vous puissiez me surprendre; je vous ai bien entendu. Vous avez cru la grille ouverte, n'est-ce pas? Apprenez, mon ami, que vous la trouverez désormais toujours fermée. Quand nous retenons ici quelqu'un malgré lui, il faut qu'il soit plus fin que vous s'il nous échappe.

Cependant, au cri que j'avais fait, deux ou trois voleurs se réveillèrent en sursaut; et, ne sachant si c'était la sainte Hermandad qui venait fondre sur eux, ils se levèrent et appelèrent leurs camarades. Dans un instant ils sont tous sur pied. Ils prennent leurs épées et leurs carabines, et s'avancent presque nus jusqu'à l'endroit où j'étais avec Domingo. Mais sitôt qu'ils surent la cause du bruit qu'ils avaient entendu, leur inquiétude se convertit en éclats de rire. Comment donc, Gil Blas, me dit le voleur apostat, il n'y a pas six heures que tu es avec nous, et tu veux déja t'en aller? Il faut que tu aies bien de l'aversion pour la retraite. Eh! que ferais-tu donc si tu étais chartreux? Va te coucher. Tu en seras quitte cette fois-ci pour les coups que Domingo t'a donnés; mais s'il

t'arrive jamais de faire un nouvel effort pour te sauver, par saint Barthélemi! nous t'écorcherons tout vif. A ces mots, il se retira. Les autres voleurs s'en retournèrent aussi dans leurs chambres. Le vieux nègre, fort satisfait de son expédition, rentra dans son écurie; et je regagnai mon cimetière, où je passai le reste de la nuit à soupirer et à pleurer.

CHAPITRE VII.

De ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux.

JE pensai succomber les premiers jours au chagrin qui me dévorait. Je ne faisais que traîner une vie mourante; mais enfin mon bon génie m'inspira la pensée de dissimuler. J'affectai de paraître moins triste; je commençai à rire et à chanter, quoique je n'en eusse aucune envie: en un mot, je me contraignis si bien, que Léonarde et Domingo y furent trompés. Ils crurent que l'oiseau s'accoutumait à la cage. Les voleurs s'imaginèrent la même

chose. Je prenais un air gai en leur versant à boire, et je me mêlais à leur entretien, quand je trouvais occasion d'y placer quelque plaisanterie. Ma liberté, loin de leur déplaire, les divertissait. Gil Blas, me dit le capitaine, un soir que je faisais le plaisant, tu as bien fait, mon ami, de bannir la mélancolie ; je suis charmé de ton humeur et de ton esprit. On ne connaît pas d'abord les gens : je ne te croyais pas si spirituel, ni si enjoué.

Les autres me donnèrent aussi mille louanges. Ils me parurent si contens de moi, que, profitant d'une si bonne disposition, Messieurs, leur dis-je, permettez que je vous découvre mes sentimens. Depuis que je demeure ici, je me sens tout autre qu'auparavant. Vous m'avez défait des préjugés de mon éducation; j'ai pris insensiblement votre esprit. J'ai du goût pour votre profession : je meurs d'envie d'avoir l'honneur d'être un de vos confrères, et de partager avec vous les périls de vos expéditions. Toute la compagnie applaudit à ce discours. On loua ma bonne volonté. Puis il fut résolu tout d'une voix qu'on me laisserait servir encore quelque temps pour éprouver ma vocation ; qu'ensuite on me ferait faire mes caravanes ; après quoi

on m'accorderait la place honorable que je demandais.

Il fallut donc continuer de me contraindre, et d'exercer mon emploi d'échanson. J'en fus très-mortifié; car je n'aspirais à devenir voleur, que pour avoir la liberté de sortir comme les autres; et j'espérais qu'en faisant des courses avec eux, je leur échapperais quelque jour. Cette seule espérance soutenait ma vie. L'attente néanmoins me paraîssait longue, et je ne laissai pas d'essayer plus d'une fois de surprendre la vigilance de Domingo : mais il n'y eut pas moyen; il était trop sur ses gardes. J'aurais défié cent Orphées de charmer ce Cerbère. Il est vrai aussi que, de peur de me rendre suspect, je ne faisais pas tout ce que j'aurais pu faire pour le tromper. Il m'observait, et j'étais obligé d'agir avec beaucoup de circonspection, pour ne me pas trahir. Je m'en remettais donc au temps que les voleurs m'avaient prescrit pour me recevoir dans leur troupe, et je l'attendais avec autant d'impatience, qui si j'eusse dû entrer dans une compagnie de traitans.

Graces au ciel, six mois après, ce temps arriva. Le seigneur Rolando dit à ses cavaliers :

Messieurs, il faut tenir la parole que nous avons donnée à Gil Blas. Je n'ai pas mauvaise opinion de ce garçon-là; je crois que nous en ferons quelque chose. Je suis d'avis que nous le menions demain avec nous cueillir des lauriers sur les grands chemins. Prenons soin nous-mêmes de le dresser à la gloire. Les voleurs furent tous du sentiment de leur capitaine; et, pour me faire voir qu'ils me regardaient déja comme un de leurs compagnons, dès ce moment ils me dispensèrent de les servir. Ils rétablirent la dame Léonarde dans l'emploi qu'on lui avait ôté, pour m'en charger. Ils me firent quitter mon habillement, qui consistait en une simple soutanelle fort usée, et ils me parèrent de toute la dépouille d'un gentilhomme nouvellement volé. Après cela, je me disposai à faire ma première campagne.

CHAPITRE VIII.

Gil Blas accompagne les voleurs. Quel exploit il fait sur les grands chemins.

Ce fut sur la fin d'une nuit du mois de septembre, que je sortis du souterrain avec les voleurs. J'étais armé, comme eux, d'une carabine, de deux pistolets, d'une épée et d'une baïonnette, et je montais un assez bon cheval, qu'on avait pris au même gentilhomme dont je portais les habits. Il y avait si long-temps que je vivais dans les ténèbres, que le jour naissant ne manqua pas de m'éblouir; mais peu à peu mes yeux s'accoutumèrent à le souffrir.

Nous passâmes auprès de Pontferrada, et nous allâmes nous mettre en embuscade dans un petit bois qui bordait le grand chemin de Léon. Là, nous attendions que la fortune nous offrît quelque bon coup à faire, quand nous aperçûmes un religieux de l'ordre de S. Dominique, monté, contre l'ordinaire de ces bons pères, sur une mauvaise mule. Dieu soit loué,

s'écria le capitaine en riant, voici le chef-d'œuvre de Gil Blas. Il faut qu'il aille détrousser ce moine: voyons comme il s'y prendra. Tous les voleurs jugèrent qu'effectivement cette commission me convenait, et ils m'exhortèrent à m'en bien acquitter. Messieurs, leur dis-je, vous serez contens; je vais mettre ce père nu comme la main, et vous amener ici sa mule. Non, non, dit Rolando, elle n'en vaut pas la peine: apporte-nous seulement la bourse de sa révérence; c'est tout ce que nous exigeons de toi. Là-dessus, je sortis du bois et poussai vers le religieux, en priant le ciel de me pardonner l'action que j'allais faire. J'aurais bien voulu m'échapper dès ce moment-là; mais la plupart des voleurs étaient encore mieux montés que moi: s'ils m'eussent vu fuir, ils se seraient mis à mes trousses, et m'auraient bientôt rattrapé, ou peut-être auraient-ils fait sur moi une décharge de leurs carabines, dont je me serais fort mal trouvé. Je n'osai donc hasarder une démarche si délicate. Je joignis le père, et lui demandai la bourse, en lui présentant le bout d'un pistolet. Il s'arrêta tout court pour me considérer; et, sans paraître fort effrayé, Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien jeune; vous faites

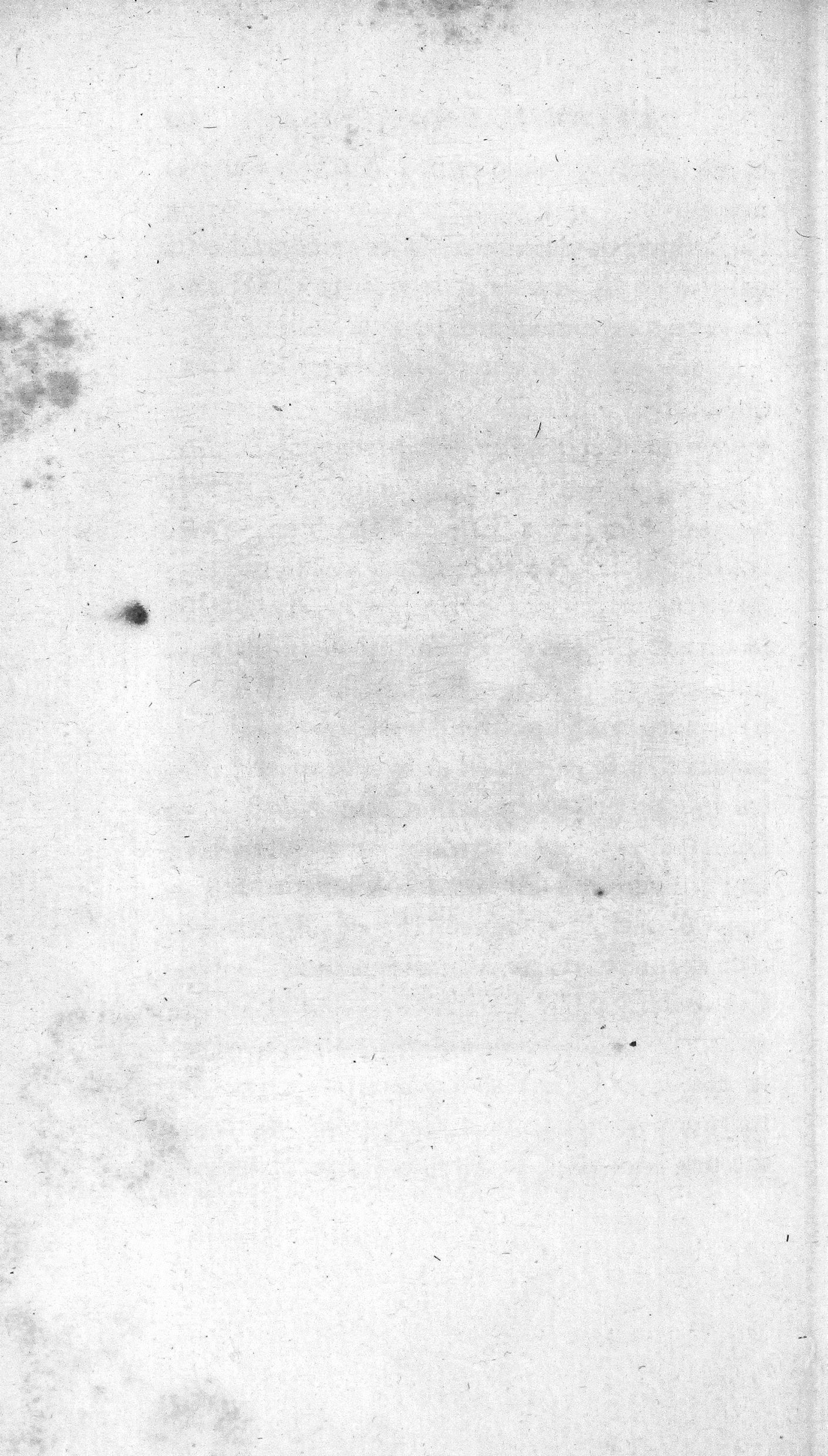
de bonne heure un vilain métier. Mon père, lui répondis-je, tout vilain qu'il est, je voudrais l'avoir commencé plus tôt. Ah! mon fils, répliqua le bon religieux, qui n'avait garde de comprendre le vrai sens de mes paroles, que dites-vous? quel aveuglement! souffrez que je vous représente l'état malheureux... Oh! mon père, interrompis-je avec précipitation, trève de morale, s'il vous plaît; je ne viens pas sur les grands chemins pour entendre des sermons: je veux de l'argent. De l'argent? me dit-il d'un air étonné; vous jugez bien mal de la charité des Espagnols, si vous croyez que les personnes de mon caractère aient besoin d'argent pour voyager en Espagne. Détrompez-vous. On nous reçoit agréablement par-tout; on nous loge, on nous nourrit, et l'on ne nous demande que des prières. Enfin nous ne portons point d'argent sur la route; nous nous abandonnons à la providence. Eh! non, non, lui repartis-je, vous ne vous y abandonnez pas, vous avez toujours de bonnes pistoles pour être plus sûrs de la providence. Mais, mon père, ajoutai-je, finissons: mes camarades qui sont dans ce bois, s'impatientent; jetez tout à l'heure votre bourse à terre, ou bien je vous tue.

A ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le religieux sembla craindre pour sa vie. Attendez, me dit-il, je vais donc vous satisfaire, puisqu'il le faut absolument. Je vois bien qu'avec vous autres les figures de rhétorique sont inutiles. En disant cela, il tira de dessous sa robe une grosse bourse de peau de chamois, qu'il laissa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvait continuer son chemin, ce qu'il ne me donna pas la peine de répéter. Il pressa les flancs de sa mule, qui, démentant l'opinion que j'avais d'elle, car je ne la croyais pas meilleure que celle de mon oncle, prit tout-à-coup un assez bon train. Tandis qu'il s'éloignait, je mis pied à terre. Je ramassai la bourse, qui me parut pesante. Je remontai sur ma bête, et regagnai promptement le bois, où les voleurs m'attendaient avec impatience, pour me féliciter de ma victoire. A peine me donnèrent-ils le temps de descendre de cheval, tant ils s'empressaient de m'embrasser. Courage, Gil Blas, me dit Rolando; tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux sur toi pendant ton expédition; j'ai observé ta contenance; je te prédis que tu deviendras un excellent voleur de grands chemins. Le lieutenant



Tandis qu'il s'éloignait je mis Pied à Terre, je ramassai la Bourse qui me parut pésante.

Bornet Inv. J.J. Hubert dirx



et les autres applaudirent à la prédiction, et m'assurèrent que je ne pouvais manquer de l'accomplir quelque jour. Je les remerciai de la haute idée qu'ils avaient de moi, et leur promis de faire tous mes efforts pour la soutenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué, que je méritais moins de l'être, il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenais chargé. Voyons, dirent-ils, voyons ce qu'il y a dans la bourse du religieux. Elle doit être bien garnie, continua l'un d'entre eux, car ces bons pères ne voyagent pas en pélerins. Le capitaine délia la bourse, l'ouvrit, et en tira deux ou trois poignées de petites médailles de cuivre, entremêlées d'*Agnus-Dei*, avec quelques scapulaires. A la vue d'un larcin si nouveau, tous les voleurs éclatèrent en ris immodérés. Vive Dieu! s'écria le lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas; il vient, pour son coup d'essai, de faire un vol fort salutaire à la compagnie. Cette plaisanterie en attira d'autres. Ces scélérats, et particulièrement celui qui avait apostasié, commencèrent à s'égayer sur la matière. Il leur échappa mille traits qui marquaient bien le déréglement de leurs mœurs. Moi seul, je ne riais point. Il est vrai

que les railleurs m'en ôtaient l'envie, en se réjouissant ainsi à mes dépens. Chacun me lança son trait, et le capitaine me dit : Ma foi, Gil Blas, je te conseille en ami de ne te plus jouer aux moines, ce sont des gens trop fins et trop rusés pour toi.

CHAPITRE IX.

De l'événement sérieux qui suivit cette aventure.

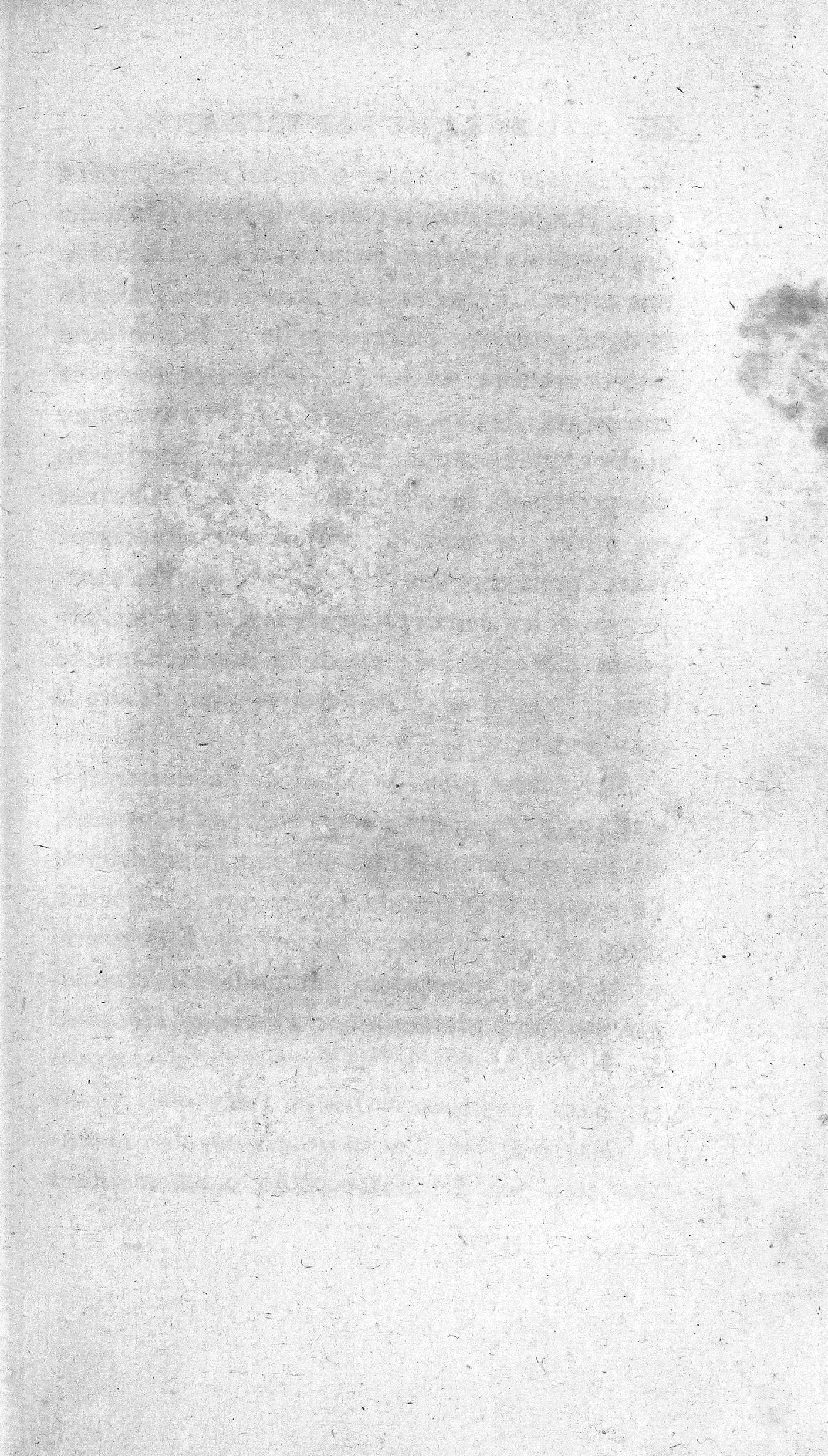
Nous demeurâmes dans le bois la plus grande partie de la journée, sans apercevoir aucun voyageur qui pût payer pour le religieux. Enfin nous en sortîmes pour retourner au souterrain, bornant nos exploits à ce risible événement, qui faisait encore le sujet de notre entretien, lorsque nous découvrîmes de loin un carrosse à quatre mules. Il venait à nous au grand trot, et il était accompagné de trois hommes à cheval qui nous parurent bien armés. Rolando fit faire halte à la troupe, pour tenir conseil là-dessus, et le résultat fut qu'on attaquerait. Aussitôt il nous

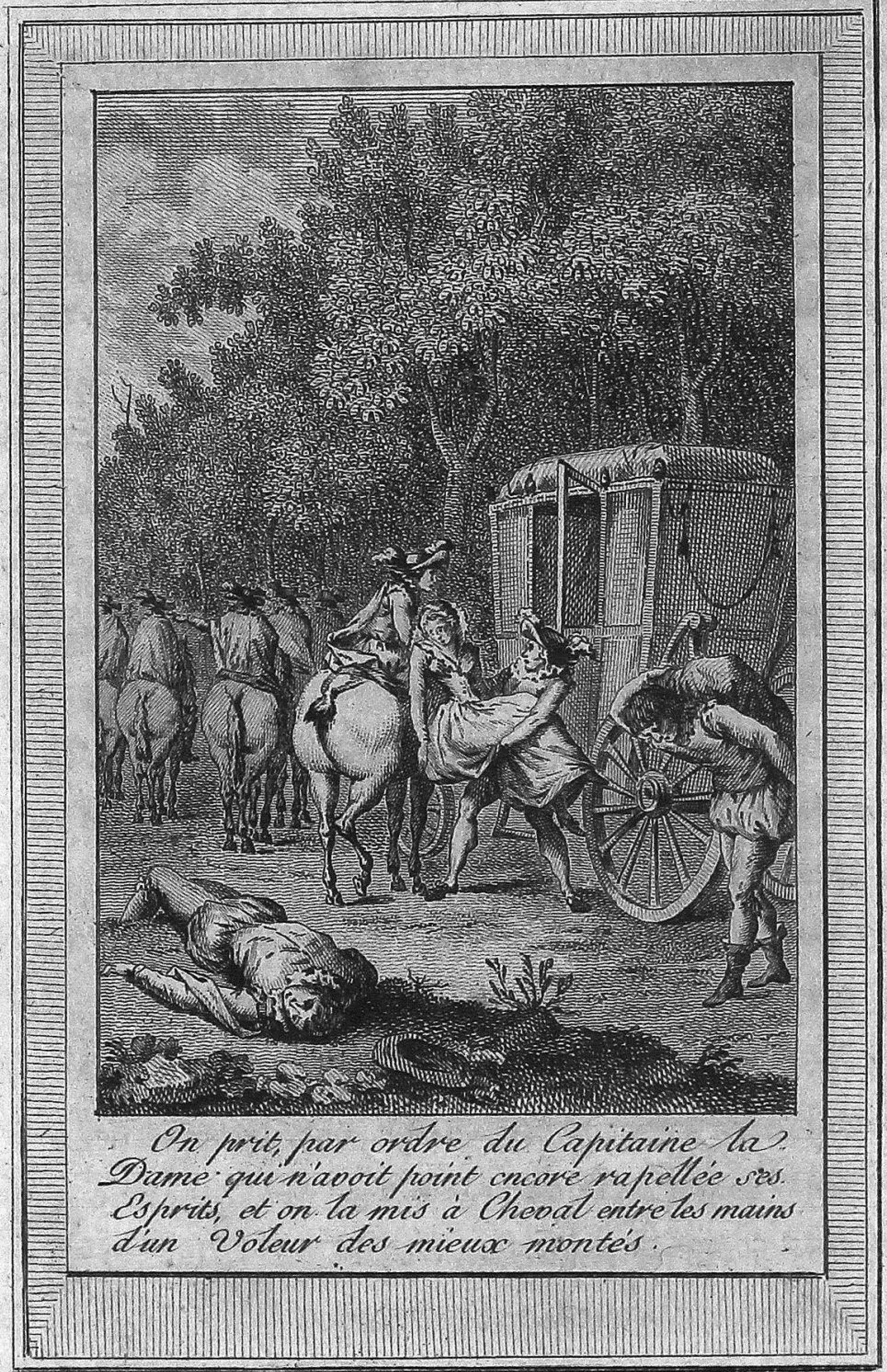
rangea de la manière qu'il voulut, et nous marchâmes en bataille au devant du carrosse. Malgré les applaudissemens que j'avais reçus dans le bois, je me sentis saisir d'un grand tremblement, et bientôt il sortit de tout mon corps une sueur froide, qui ne me présageait rien de bon. Pour surcroît de bonheur, j'étais au front de la bataille, entre le capitaine et le lieutenant, qui m'avaient placé là pour m'accoutumer au feu tout d'un coup. Rolando, remarquant jusqu'à quel point nature pâtissait chez moi, me regarda de travers, et me dit d'un air brusque: Ecoute, Gil Blas, songe à faire ton devoir; je t'avertis que si tu recules, je te casserai la tête d'un coup de pistolet. J'étais trop persuadé qu'il le ferait comme il le disait, pour négliger l'avertissement, c'est pourquoi je ne pensai plus qu'à recommander mon ame à Dieu.

Pendant ce temps-là, le carrosse et les cavaliers s'approchaient. Ils connurent quelle sorte de gens nous étions; et devinant notre dessein à notre contenance, ils s'arrêtèrent à la portée d'une escopette. Ils avaient, aussi bien que nous, des carabines et des pistolets. Tandis qu'ils se préparaient à nous recevoir, il sortit

du carrosse un homme bien fait et richement vêtu. Il monta sur un cheval de main, dont un des cavaliers tenait la bride, et il se mit à la tête des autres. Il n'avait pour armes que son épée et deux pistolets. Encore qu'ils ne fussent que quatre contre neuf, car le cocher demeura sur son siège, ils s'avancèrent vers nous avec une audace qui redoubla mon effroi. Je ne laissai pas pourtant, bien que tremblant de tous mes membres, de me tenir prêt à tirer mon coup : mais, pour dire les choses comme elles sont, je fermai les yeux et tournai la tête en déchargeant ma carabine ; et, de la manière que je tirai, je ne dois point avoir ce coup-là sur la conscience.

Je ne ferai point le détail de l'action : quoique présent, je ne voyais rien ; et ma peur, en me troublant l'imagination, me cachait l'horreur du spectacle même qui m'effrayait. Tout ce que je sais, c'est qu'après un grand bruit de mousquetades, j'entendis mes compagnons crier à pleines têtes : *Victoire! victoire!* A cette acclamation, la terreur qui s'était emparée de mes sens se dissipa, et j'aperçus sur le champ de bataille les quatre cavaliers étendus sans vie. De notre côté, nous n'eûmes





On prit, par ordre du Capitaine la Dame qui n'avoit point encore rapellée ses Esprits, et on la mis à Cheval entre les mains d'un Voleur des mieux montés.

Bornet Inv.   J.J. Hubert direxit

qu'un homme de tué. Ce fut l'apostat, qui n'eut en cette occasion que ce qu'il méritait pour son apostasie, et pour ses mauvaises plaisanteries sur les scapulaires. Le lieutenant reçut au bras une blessure, mais elle se trouva très-légère, le coup n'ayant fait qu'effleurer la peau.

Le seigneur Rolando courut d'abord à la portière du carrosse. Il y avait dedans une dame de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui lui parut très-belle, malgré le triste état où il la voyait. Elle s'était évanouie pendant le combat, et son évanouissement durait encore. Tandis qu'il s'occupait à la regarder, nous songeâmes nous autres au butin. Nous commençâmes par nous assurer des chevaux des cavaliers tués; car ces animaux, épouvantés du bruit des coups, s'étaient un peu écartés, après avoir perdu leurs guides. Pour les mules, elles n'avaient pas branlé, quoique durant l'action le cocher eût quitté son siége pour se sauver. Nous mîmes pied à terre pour les dételer, et nous les chargeâmes de plusieurs malles que nous trouvâmes attachées devant et derrière le carrosse. Cela fait, on prit, par ordre du capitaine, la dame qui n'avait point encore rappelé ses esprits, et on la mit à cheval entre les mains d'un

voleur des mieux montés; puis, laissant sur le grand chemin le carrosse et les morts dépouillés, nous emmenâmes avec nous la dame, les mules et les chevaux.

CHAPITRE X.

De quelle manière les voleurs en usèrent avec la dame. Du grand dessein que forma Gil Blas, et quel en fut l'événement.

Il y avait déja plus d'une heure qu'il était nuit, quand nous arrivâmes au souterrain. Nous menâmes d'abord les bêtes à l'écurie, où nous fûmes obligés nous-mêmes de les attacher au ratelier et d'en avoir soin, parce que le vieux nègre était au lit depuis trois jours. Outre que la goutte l'avait pris violemment, un rhumatisme le tenait entrepris de tous ses membres. Il ne lui restait rien de libre que la langue, qu'il employait à témoigner son impatience par d'horribles blasphêmes. Nous laissâmes ce misérable jurer et blasphémer, et nous allâmes

à la cuisine, où nous donnâmes toute notre attention à la dame. Nous fîmes si bien, que nous vînmes à bout de la tirer de son évanouissement. Mais quand elle eut repris l'usage de ses sens, et qu'elle se vit entre les bras de plusieurs hommes qui lui étaient inconnus, elle sentit son malheur; elle en frémit. Tout ce que la douleur et le désespoir ensemble peuvent avoir de plus affreux, parut peint dans ses yeux, qu'elle leva au ciel, comme pour lui reprocher les indignités dont elle était menacée. Puis, cédant tout-à-coup à ces images épouvantables, elle retombe en défaillance, sa paupière se referme, et les voleurs s'imaginent que la mort va leur enlever leur proie. Alors le capitaine, jugeant plus à propos de l'abandonner à elle-même que de la tourmenter par de nouveaux secours, la fit porter sur le lit de Léonarde, où on la laissa toute seule, au hasard de ce qu'il en pouvait arriver.

Nous passâmes dans le salon, où un des voleurs, qui avait été chirurgien, visita le bras du lieutenant et le frotta de baume. L'opération faite, on voulut voir ce qu'il y avait dans les malles. Les unes se trouvèrent remplies de dentelles et de linges, les autres d'habits: mais la

dernière qu'on ouvrit renfermait quelques sacs pleins de pistoles ; ce qui réjouit infiniment messieurs les intéressés. Après cet examen, la cuisinière dressa le buffet, mit le couvert, et servit. Nous nous entretînmes d'abord de la grande victoire que nous avions remportée. Sur quoi Rolando m'adressant la parole : Avoue, Gil Blas, me dit-il, avoue que tu as eu grand'-peur. Je répondis que j'en demeurais d'accord de bonne foi ; mais que je me battrais comme un paladin, quand j'aurais fait seulement deux ou trois campagnes. Là-dessus toute la compagnie prit mon parti, en disant qu'on devait me le pardonner ; que l'action avait été vive ; et que pour un jeune homme qui n'avait jamais vu le feu, je ne m'étais point mal tiré d'affaire.

La conversation tomba ensuite sur les mules et les chevaux que nous venions d'amener au souterrain. Il fut arrêté que le lendemain, avant le jour, nous partirions tous pour les aller vendre à Mansilla, où probablement on n'aurait point encore entendu parler de notre expédition. Cette résolution prise, nous achevâmes de souper ; puis nous retournâmes à la cuisine pour voir la dame. Nous la trouvâmes dans la même situation. Néanmoins, quoi-

qu'elle parût à peine jouir d'un reste de vie, quelques voleurs ne laissèrent pas de jeter sur elle un œil profane, et de témoigner une brutale envie, qu'ils auraient satisfaite si Rolando ne les en eût empêchés, en leur représentant qu'ils devaient du moins attendre que la dame fût sortie de cet accablement de tristesse, qui lui ôtait tout sentiment. Le respect qu'ils avaient pour leur capitaine, retint leur incontinence; sans cela, rien ne pouvait sauver la dame; sa mort même n'aurait peut-être pas mis son honneur en sureté.

Nous laissâmes encore cette malheureuse femme dans l'état où elle était. Rolando se contenta de charger Léonarde d'en avoir soin, et chacun se retira dans sa chambre. Pour moi, lorsque je fus couché, au lieu de me livrer au sommeil, je ne fis que m'occuper du malheur de la dame. Je ne doutais point que ce ne fût une personne de qualité, et j'en trouvais son sort plus déplorable. Je ne pouvais, sans frémir, me peindre les horreurs qui l'attendaient; et je m'en sentais aussi vivement touché, que si le sang ou l'amitié m'eût attaché à elle. Enfin, après avoir bien plaint sa destinée, je rêvai aux moyens de préserver son honneur

du péril où il était, et de me tirer en même temps du souterrain. Je songeai que le vieux nègre ne pouvait se remuer, et que depuis son indisposition la cuisinière avait la clef de la grille. Cette pensée m'échauffa l'imagination, et me fit concevoir un projet que je digérai bien : puis j'en commençai sur le champ l'exécution de la manière suivante.

Je feignis d'avoir la colique. Je poussai d'abord des plaintes et des gémissemens; ensuite, élevant la voix, je jetai de grands cris. Les voleurs se réveillent et sont bientôt auprès de moi. Ils me demandent ce qui m'oblige à crier ainsi. Je répondis que j'avais une colique horrible; et, pour mieux le leur persuader, je me mis à grincer les dents, à faire des grimaces et des contorsions effroyables, et à m'agiter d'une étrange façon. Après cela, je devins tout-à-coup tranquille, comme si mes douleurs m'eussent donné quelque relâche. Un instant après, je me remis à faire des bonds sur mon grabat et à me tordre les bras. En un mot, je jouai si bien mon rôle, que les voleurs, tout fins qu'ils étaient, s'y laissèrent tromper, et crurent qu'en effet je sentais des tranchées violentes. Aussitôt ils s'empressent tous à me

soulager. L'un m'apporte une bouteille d'eau-de-vie, et m'en fait avaler la moitié; l'autre me donne, malgré moi, un lavement d'huile d'amandes douces : un autre va chauffer une serviette, et vient me l'appliquer toute brûlante sur le ventre. J'avais beau crier miséricorde; ils imputaient mes cris à ma colique, et continuaient à me faire souffrir des maux véritables, en voulant m'en ôter un que je n'avais point. Enfin, ne pouvant plus y résister, je fus obligé de leur dire que je ne sentais plus de tranchées, et que je les conjurais de me donner quartier. Ils cessèrent de me fatiguer de leurs remèdes, et je me gardai bien de me plaindre davantage, de peur d'éprouver encore leur secours.

Cette scène dura près de trois heures. Après quoi les voleurs, jugeant que le jour ne devait pas être fort éloigné, se préparèrent à partir pour Mansilla. Je voulus me lever, pour leur faire croire que j'avais grande envie de les accompagner : mais ils m'en empêchèrent. Non, non, Gil Blas, me dit le seigneur Rolando, demeure içi, mon fils : ta colique pourrait te reprendre. Tu viendras une autre fois avec nous; pour aujourd'hui, tu n'es pas en état de

nous suivre. Je ne crus pas devoir insister fort sur cela, de crainte qu'on ne se rendît à mes instances; je parus seulement très-mortifié de ne pouvoir être de la partie; ce que je fis d'un air si naturel, qu'ils sortirent tous du souterrain, sans avoir le moindre soupçon de mon projet. Après leur départ, que j'avais tâché de hâter par mes vœux, je me dis à moi-même: Oh çà, Gil Blas, c'est à présent qu'il faut avoir de la résolution. Arme-toi de courage, pour achever ce que tu as si heureusement commencé. Domingo n'est point en état de s'opposer à ton entreprise, et Léonarde ne peut t'empêcher de l'exécuter: saisis cette occasion de t'échapper; tu n'en trouveras jamais peut-être une plus favorable. Ces réflexions me remplirent de confiance. Je me levai. Je pris mon épée et mes pistolets, et j'allai d'abord à la cuisine; mais avant que d'y entrer, comme j'entendis parler Léonarde, je m'arrêtai pour l'écouter. Elle parlait à la dame inconnue, qui avait repris ses esprits, et qui, considérant toute son infortune, pleurait alors et se désespérait. Pleurez, ma fille, lui disait-elle, fondez en larmes, n'épargnez point les soupirs, cela vous soulagera. Votre saisissement était dan-

gereux; mais il n'y a plus rien à craindre, puisque vous versez des pleurs. Votre douleur s'appaisera peu à peu, et vous vous accoutumerez à vivre ici avec nos messieurs, qui sont d'honnêtes gens. Vous serez mieux traitée qu'une princesse; ils auront pour vous mille complaisances, et vous témoigneront tous les jours de l'affection. Il y a bien des femmes qui voudraient être à votre place.

Je ne donnai pas le temps à Léonarde d'en dire davantage. J'entrai; et, lui mettant un pistolet sur la gorge, je la pressai d'un air menaçant de me remettre la clef de la grille. Elle fut troublée de mon action; et, quoique très-avancée dans sa carrière, elle se sentit encore assez attachée à la vie pour n'oser me refuser ce que je lui demandais. Lorsque j'eus la clef entre les mains, j'adressai la parole à la dame affligée: Madame, lui dis-je, le ciel vous envoie un libérateur, levez-vous pour me suivre; je vais vous mener où il vous plaira que je vous conduise. La dame ne fut pas sourde à ma voix; et mes paroles firent tant d'impression sur son esprit, que, rappelant tout ce qui lui restait de forces, elle se leva, vint se jeter à mes pieds, et me conjura de conserver son honneur. Je la

relevai, et l'assurai qu'elle pouvait compter sur moi. Ensuite je pris des cordes que j'aperçus dans la cuisine; et, à l'aide de la dame, je liai Léonarde aux pieds d'une grosse table, en lui protestant que je la tuerais si elle poussait le moindre cri. Après cela, j'allumai de la bougie, et j'allai avec l'inconnue à la chambre où étaient les espèces d'or et d'argent. Je mis dans mes poches autant de pistoles et de doubles pistoles qu'il y en put tenir; et pour obliger la dame à s'en charger aussi, je lui représentai qu'elle ne faisait que reprendre son bien. Quand nous en eûmes une bonne provision, nous marchâmes vers l'écurie, où j'entrai seul, avec mes pistolets en état. Je comptais bien que le vieux nègre, malgré sa goutte et son rhumatisme, ne me laisserait pas tranquillement seller et brider mon cheval, et j'étais dans la résolution de le guérir pour jamais de ses maux, s'il s'avisait de vouloir faire le méchant: mais, par bonheur, il était alors si accablé des douleurs qu'il avait souffertes et de celles qu'il souffrait encore, que je tirai mon cheval de l'écurie sans même qu'il parût s'en apercevoir. La dame m'attendait à la porte. Nous enfilâmes promptement l'allée par où l'on sortait du



A l'aide de la Dame je liai Léonarde aux pieds d'une grosse Table, en lui protestant que je la tuerois si elle poussoit le moindre cri.

Bornet Inv. — J.J. Hubert direxit

souterrain. Nous arrivons à la grille, nous l'ouvrons, et nous parvenons enfin à la trappe. Nous eûmes beaucoup de peine à la lever, ou plutôt, pour en venir à bout, nous eûmes besoin de la force nouvelle que nous prêta l'envie de nous sauver.

Le jour commençait à paraître, lorsque nous nous vîmes hors de cet abîme. Nous songeâmes aussitôt à nous en éloigner. Je me jetai en selle : la dame monta derrière moi, et, suivant au galop le premier sentier qui se présenta, nous sortîmes bientôt de la forêt. Nous entrâmes dans une plaine coupée de plusieurs routes ; nous en prîmes une au hasard. Je mourais de peur qu'elle ne nous conduisît à Mansilla, et que nous ne rencontrassions Rolando et ses camarades. Heureusement ma crainte fut vaine. Nous arrivâmes à la ville d'Astorga sur les deux heures après midi. J'aperçus des gens qui nous regardaient avec une extrême attention, comme si c'eût été pour eux un spectacle nouveau de voir une femme à cheval derrière un homme. Nous descendîmes à la première hôtellerie. J'ordonnai d'abord qu'on mît à la broche une perdrix et un lapereau. Pendant qu'on exécutait mes ordres, je conduisis la

dame à une chambre, où nous commençâmes à nous entretenir ; ce que nous n'avions pu faire en chemin, parce que nous étions venus trop vîte. Elle me témoigna combien elle était sensible au service que je venais de lui rendre, et me dit qu'après une action si généreuse, elle ne pouvait se persuader que je fusse un compagnon des brigands à qui je l'avais arrachée. Je lui contai mon histoire, pour confirmer la bonne opinion qu'elle avait conçue de moi. Par-là, je l'engageai à me donner sa confiance, et à m'apprendre ses malheurs, qu'elle me raconta comme je vais le dire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

Histoire de dona Mencia de Mosquera.

Je suis née à Valladolid, et je m'appelle dona Mencia de Mosquera. Dom Martin mon père, après avoir consumé presque tout son patrimoine dans le service, fut tué en Portugal à la tête d'un régiment qu'il commandait. Il me

laissa si peu de bien, que j'étais un assez mauvais parti, quoique je fusse fille unique. Je ne manquai pas toutefois d'amans, malgré la médiocrité de ma fortune. Plusieurs cavaliers des plus considérables d'Espagne me recherchèrent en mariage. Celui qui s'attira mon attention, fut dom Alvar de Mello. Véritablement il était mieux fait que ses rivaux ; mais des qualités plus solides me déterminèrent en sa faveur. Il avait de l'esprit, de la discrétion, de la valeur et de la probité. D'ailleurs, il pouvait passer pour l'homme du monde le plus galant. Fallait-il donner une fête ? rien n'était mieux entendu ; et s'il paraissait dans des joûtes, il y faisait toujours admirer sa force et son adresse. Je le préférai donc à tous les autres, et je l'épousai.

Peu de jours après notre mariage, il rencontra dans un endroit écarté dom André de Baësa, qui avait été un de ses rivaux. Ils se piquèrent l'un l'autre, et mirent l'épée à la main. Il en coûta la vie à dom André. Comme il était neveu du corrégidor de Valladolid, homme violent et mortel ennemi de la maison de Mello, dom Alvar crut ne pouvoir assez tôt sortir de la ville. Il revint promptement au

logis, où, pendant qu'on lui préparait un cheval, il me conta ce qui venait de lui arriver. Ma chère Mencia, me dit-il ensuite, il faut nous séparer. Vous connaissez le corrégidor: ne nous flattons point, il va me poursuivre vivement. Vous n'ignorez pas quel est son crédit; je ne serai pas en sureté dans le royaume. Il était si pénétré de sa douleur et de celle dont il me voyait saisie, qu'il n'en put dire davantage. Je lui fis prendre de l'or et quelques pierreries: puis il me tendit les bras, et nous ne fîmes, pendant un quart d'heure, que confondre nos soupirs et nos larmes. Enfin on vint l'avertir que le cheval était prêt. Il s'arrache d'auprès de moi; il part, et me laisse dans un état qu'on ne saurait représenter: heureuse si l'excès de mon affliction m'eût alors fait mourir! Que ma mort m'aurait épargné de peines et d'ennuis! Quelques heures après que dom Alvar fut parti, le corrégidor apprit sa fuite. Il le fit poursuivre, et n'épargna rien pour l'avoir en sa puissance. Mon époux toutefois trompa sa poursuite, et sut se mettre en sureté; de manière que le juge, se voyant réduit à borner sa vengeance à la seule satisfaction d'ôter les biens à un homme dont il aurait voulu verser le sang, il

n'y travailla pas en vain. Tout ce que dom Alvar pouvait avoir de fortune fut confisqué.

Je demeurai dans une situation très-affligeante ; j'avais à peine de quoi subsister. Je commençai à mener une vie retirée, n'ayant qu'une femme pour tout domestique. Je passais les jours à pleurer, non une indigence que je supportais patiemment, mais l'absence d'un époux chéri, dont je ne recevais aucunes nouvelles. Il m'avait pourtant promis, dans nos tristes adieux, qu'il aurait soin de m'informer de son sort, dans quelque endroit du monde où sa mauvaise étoile pût le conduire. Cependant sept années s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de lui. L'incertitude où j'étais de sa destinée me causait une profonde tristesse. Enfin j'appris qu'en combattant pour le roi de Portugal, dans le royaume de Fez, il avait perdu la vie dans une bataille. Un homme revenu depuis peu d'Afrique me fit ce rapport, en m'assurant qu'il avait parfaitement connu dom Alvar de Mello ; qu'il avait servi dans l'armée portugaise avec lui, et qu'il l'avait vu périr dans l'action. Il ajoutait à cela d'autres circonstances encore qui achevèrent de me persuader que mon époux n'était plus.

Dans ce temps-là, dom Ambrosio Mesia Carrillo, marquis de la Guardia, vint à Valladolid. C'était un de ces vieux seigneurs qui, par leurs manières galantes et polies, font oublier leur âge, et savent encore plaire aux femmes. Un jour, on lui conta par hasard l'histoire de dom Alvar; et, sur le portrait qu'on lui fit de moi, il eut envie de me voir. Pour satisfaire sa curiosité, il gagna une de mes parentes qui m'attira chez elle. Il s'y trouva. Il me vit, et je lui plus, malgré l'impression de douleur qu'on remarquait sur mon visage : mais que dis-je, malgré? peut-être ne fut-il touché que de mon air triste et languissant, qui le prévenait en faveur de ma fidélité. Ma mélancolie peut-être fit naître son amour. Aussi bien il me dit plus d'une fois qu'il me regardait comme un prodige de constance, et même qu'il enviait le sort de mon mari, quelque déplorable qu'il fût d'ailleurs. En un mot, il fut frappé de ma vue, et il n'eut pas besoin de me voir une seconde fois, pour prendre la résolution de m'épouser.

Il choisit l'entremise de ma parente, pour me faire agréer son dessein. Elle me vint trouver, et me représenta que mon époux ayant

achevé son destin dans le royaume de Fez, comme on nous l'avait rapporté, il n'était pas raisonnable d'ensevelir plus long-temps mes charmes; que j'avais assez pleuré un homme avec qui je n'avais été unie que quelques momens, et que je devais profiter de l'occasion qui se présentait; que je serais la plus heureuse femme du monde. Là-dessus elle me vanta la noblesse du vieux marquis, ses grands biens, et son bon caractère; mais elle eut beau s'étendre avec éloquence sur tous les avantages qu'il possédait, elle ne put me persuader. Ce n'est pas que je doutasse de la mort de dom Alvar, ni que la crainte de le voir tout-à-coup, lorsque j'y penserais le moins, m'arrêtât. Le peu de penchant, ou plutôt la répugnance que je me sentais pour un second mariage, après tous les malheurs du premier, faisait le seul obstacle que ma parente eût à lever. Aussi ne se rebuta-t-elle point : au contraire, son zèle pour dom Ambrosio en redoubla. Elle engagea toute ma famille dans les intérêts de ce vieux seigneur. Mes parens commencèrent à me presser d'accepter un parti si avantageux : j'en étais à tout moment obsédée, importunée, tourmentée. Il est vrai que ma misère, qui devenait de jour

en jour plus grande, ne contribua pas peu à laisser vaincre ma résistance.

Je ne pus donc m'en défendre ; je cédai à leurs pressantes instances, et j'épousai le marquis de la Guardia, qui dès le lendemain de mes noces m'emmena dans un très-beau château qu'il a auprès de Burgos, entre Grajal et Rodillas. Il conçut pour moi un amour violent: je remarquais dans toutes ses actions une envie de me plaire : il s'étudiait à prévenir mes moindres desirs. Jamais époux n'a eu tant d'égards pour une femme, et jamais amant n'a fait voir tant de complaisance pour une maîtresse. J'aurais passionnément aimé dom Ambrosio, malgré la disproportion de nos âges, si j'eusse été capable d'aimer quelqu'un après dom Alvar. Mais les cœurs constans ne sauraient avoir qu'une passion. Le souvenir de mon premier époux rendait inutiles tous les soins que le second prenait pour me plaire. Je ne pouvais donc payer sa tendresse que de purs sentimens de reconnaissance.

J'étais dans cette disposition, quand, prenant l'air un jour à une fenêtre de mon appartement, j'aperçus dans le jardin une manière de paysan qui me regardait avec attention. Je

crus que c'était un garçon jardinier. Je pris peu garde à lui; mais le lendemain, m'étant remise à la fenêtre, je le vis au même endroit, et il me parut encore fort attaché à me considérer. Cela me frappa. Je l'envisageai à mon tour; et, après l'avoir observé quelque temps, il me sembla reconnaître les traits du malheureux dom Alvar. Cette apparition excita dans tous mes sens un trouble inconcevable: je poussai un grand cri. J'étais alors, par bonheur, seule avec Inès, celle de toutes mes femmes qui avait le plus de part à ma confiance. Je lui dis le soupçon qui agitait mes esprits. Elle ne fit qu'en rire, et elle s'imagina qu'une légère resssemblance avait trompé mes yeux. Rassurez-vous, madame, me dit-elle, et ne pensez pas que vous ayez vu votre premier époux. Quelle apparence y a-t-il qu'il soit ici sous une forme de paysan? est-il même croyable qu'il vive encore? Je vais, ajouta-t-elle, descendre au jardin et parler à ce villageois. Je saurai quel homme c'est, et je reviendrai dans un moment vous en instruire. Inès alla donc au jardin; et peu de temps après je la vis rentrer dans mon appartement fort émue: Madame, dit-elle, votre soupçon n'est que trop bien

éclairci ; c'est dom Alvar lui-même que vous venez de voir; il s'est découvert d'abord, et il vous demande un entretien secret.

Comme je pouvais à l'heure même recevoir dom Alvar, parceque le marquis était à Burgos, je chargeai ma suivante de me l'amener dans mon cabinet par un escalier dérobé. Vous jugez bien que j'étais dans une terrible agitation. Je ne pus soutenir la vue d'un homme qui était en droit de m'accabler de reproches : je m'évanouis dès qu'il se présenta devant moi. Ils me secoururent promptement, Inès et lui ; et quand ils m'eurent fait revenir de mon évanouissement, dom Alvar me dit : Madame, remettez-vous, de grace ; que ma présence ne soit pas un supplice pour vous ; je n'ai pas dessein de vous faire la moindre peine. Je ne viens point en époux furieux vous demander compte de la foi jurée, et vous faire un crime du second engagement que vous avez contracté. Je n'ignore pas que c'est l'ouvrage de votre famille : toutes les persécutions que vous avez souffertes à ce sujet me sont connues. D'ailleurs on a répandu dans Valladolid le bruit de ma mort ; et vous l'avez cru avec d'autant plus de fondement, qu'aucune lettre de ma part ne vous

assurait du contraire. Enfin je sais de quelle manière vous avez vécu depuis notre cruelle séparation, et que la nécessité, plutôt que l'amour, vous a jetée dans les bras.... Ah! seigneur, interrompis-je en pleurant, pourquoi voulez-vous excuser votre épouse? elle est coupable, puisque vous vivez. Que ne suis-je encore dans la misérable situation où j'étais avant que d'épouser dom Ambrosio! Funeste hyménée! hélas! j'aurais du moins, dans ma misère, la consolation de vous revoir sans rougir.

Ma chère Mencia, reprit dom Alvar d'un air qui marquait jusqu'à quel point il était pénétré de mes larmes, je ne me plains pas de vous; et bien loin de vous reprocher l'état brillant où je vous retrouve, je jure que j'en rends graces au ciel. Depuis le triste jour de mon départ de Valladolid, j'ai toujours eu la fortune contraire: ma vie n'a été qu'un enchaînement d'infortunes; et, pour comble de malheurs, je n'ai pu vous donner de mes nouvelles. Trop sûr de votre amour, je me représentais sans cesse la situation où ma fatale tendresse vous avait réduite; je me peignais dona Mencia dans les pleurs: vous faisiez le plus grand de mes maux. Quel-

quefois, je l'avouerai, je me suis reproché comme un crime le bonheur de vous avoir plu. J'ai souhaité que vous eussiez penché vers quelqu'un de mes rivaux, puisque la préférence que vous m'aviez donnée sur eux vous coûtait si cher. Cependant, après sept années de souffrances, plus épris de vous que jamais, j'ai voulu vous revoir. Je n'ai pu résister à cette envie, et la fin d'un long esclavage m'ayant permis de la satisfaire, j'ai été sous ce déguisement à Valladolid, au hasard d'être découvert. Là, j'ai tout appris. Je suis venu ensuite à ce château, et j'ai trouvé moyen de m'introduire chez le jardinier, qui m'a retenu pour travailler dans les jardins. Voilà de quelle manière je me suis conduit pour parvenir à vous parler secrètement. Mais ne vous imaginez pas que j'aie dessein de troubler, par mon séjour ici, la félicité dont vous jouissez. Je vous aime plus que moi-même; je respecte votre repos, et je vais, après cet entretien, achever loin de vous de tristes jours que je vous sacrifie.

Non, dom Alvar, non, m'écriai-je à ces paroles; je ne souffrirai pas que vous me quittiez une seconde fois: je veux partir avec vous; il n'y a que la mort qui puisse désormais nous séparer.

Croyez-moi, reprit-il, vivez avec dom Ambrosio; ne vous associez point à mes malheurs; laissez-m'en soutenir tout le poids. Il me dit encore d'autres choses semblables; mais plus il paraissait vouloir s'immoler à mon bonheur, moins je me sentais disposée à y consentir. Lorsqu'il me vit ferme dans la résolution de le suivre, il changea tout-à-coup de ton; et prenant un air plus content: Madame, me dit-il, puisque vous aimez encore assez dom Alvar, pour préférer sa misère à la prospérité où vous êtes, allons donc demeurer à Bétancos, dans le fond du royaume de Galice. J'ai là une retraite assurée. Si mes disgraces m'ont ôté tous mes biens, elles ne m'ont point fait perdre tous mes amis; il m'en reste encore de fidèles, qui m'ont mis en état de vous enlever. J'ai fait faire un carrosse à Zamora par leur secours; j'ai acheté des mules et des chevaux, et je suis accompagné de trois Galiciens des plus résolus. Ils sont armés de carabines et de pistolets, et ils attendent mes ordres dans le village de Rodillas. Profitons, ajouta-t-il, de l'absence de dom Ambrosio. Je vais faire venir le carrosse jusqu'à la porte de ce château, et nous partirons dans le moment. J'y consentis. Dom Alvar vola vers

Rodillas, et revint en peu de temps, avec ses trois cavaliers, m'enlever au milieu de mes femmes, qui, ne sachant que penser de cet enlèvement, se sauvèrent fort effrayées. Inès seule était au fait; mais elle refusa de lier son sort au mien, parce qu'elle aimait un valet de chambre de dom Ambrosio.

Je montai donc en carrosse avec dom Alvar, n'emportant que mes hardes et quelques pierreries que j'avais avant mon second mariage; car je ne voulus rien prendre de tout ce que le marquis m'avait donné en m'épousant. Nous prîmes la route du royaume de Galice, sans savoir si nous serions assez heureux pour y arriver. Nous avions sujet de craindre que dom Ambrosio, à son retour, ne se mît sur nos traces avec un grand nombre de personnes, et ne nous joignît. Cependant nous marchâmes pendant deux jours, sans voir paraître à nos trousses aucun cavalier. Nous espérions que la troisième journée se passerait de même, et déja nous nous entretenions fort tranquillement. Dom Alvar me contait la triste aventure qui avait donné lieu au bruit de sa mort, et comment, après cinq années d'esclavage, il avait recouvré la liberté, quand nous rencon-

trâmes hier sur le chemin de Léon les voleurs avec qui vous étiez. C'est lui qu'ils ont tué avec tous ses gens, et c'est lui qui fait couler les pleurs que vous me voyez répandre en ce moment.

CHAPITRE XII.

De quelle manière désagréable Gil Blas et la dame furent interrompus.

DONA Mencia fondit en larmes après avoir achevé ce récit. Je la laissai donner un libre cours à ses soupirs; je pleurai même aussi, tant il est naturel de s'intéresser pour les malheureux, et particulièrement pour une belle personne affligée. J'allais lui demander quel parti elle voulait prendre dans la conjoncture où elle se trouvait, et peut-être allait-elle me consulter là-dessus, si notre conversation n'eût pas été interrompue: mais nous entendîmes dans l'hôtellerie un grand bruit, qui, malgré nous, attira notre attention. Ce bruit était causé par l'arrivée du corrégidor, suivi de deux algua-

zils * et de plusieurs archers. Ils vinrent dans la chambre où nous étions. Un jeune cavalier, qui les accompagnait, s'approcha de moi le premier, et se mit à regarder de près mon habit. Il n'eut pas besoin de l'examiner long-temps. Par saint Jacques, s'écria-t-il, voilà mon pourpoint! c'est lui-même; il n'est pas plus difficile à reconnaître que mon cheval. Vous pouvez arrêter ce galant sur ma parole; c'est un de ces voleurs qui ont une retraite inconnue en ce pays-ci.

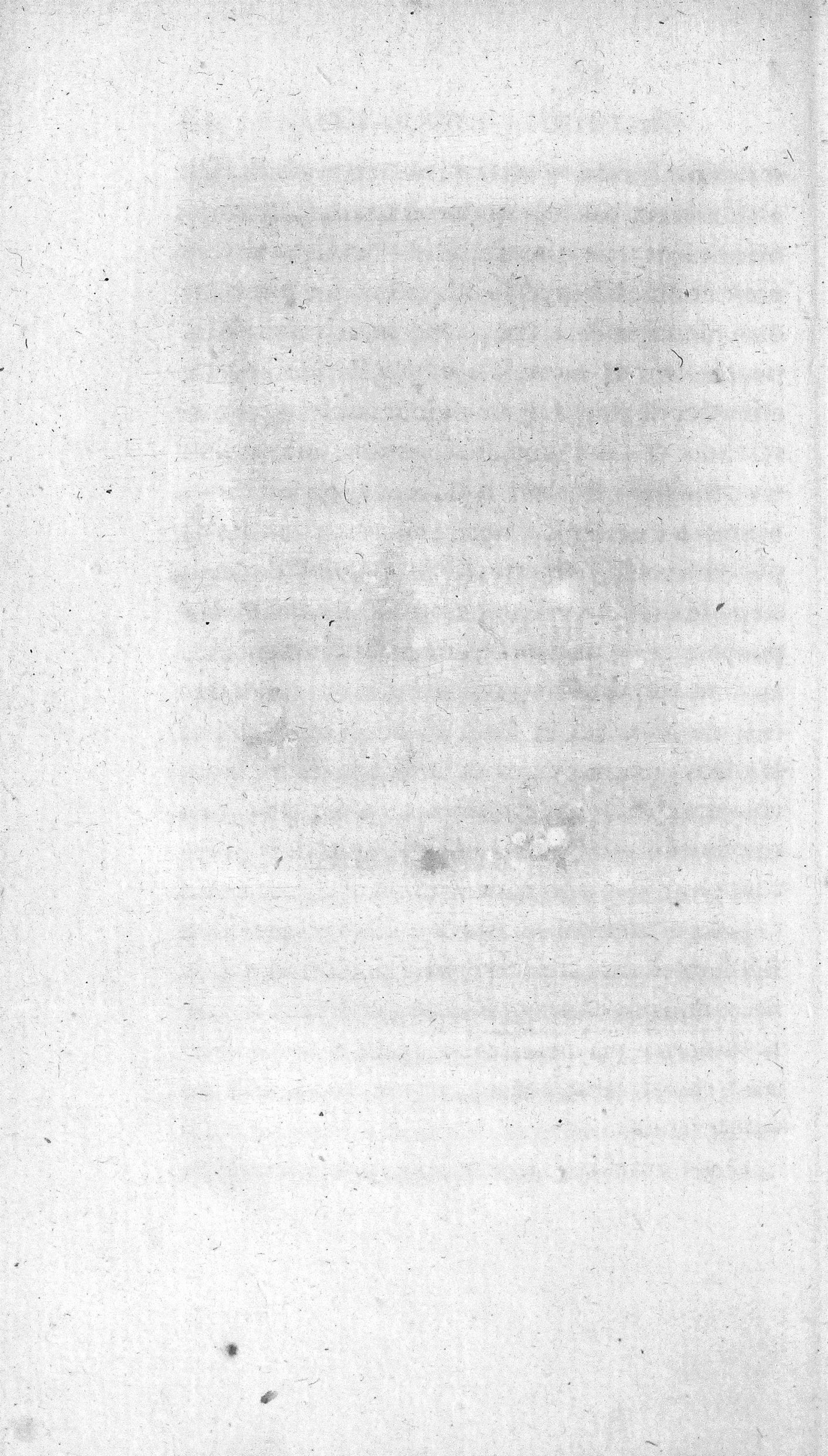
A ce discours, qui m'apprenait que ce cavalier était le gentilhomme volé, dont j'avais, par malheur, toute la dépouille, je demeurai surpris, confus, déconcerté. Le corrégidor, que sa charge obligeait plutôt à tirer une mauvaise conséquence de mon embarras, qu'à l'expliquer favorablement, jugea que l'accusation n'était pas mal fondée; et présumant que la dame pouvait être complice, il nous fit emprisonner tous deux séparément. Ce juge n'était pas de ceux qui ont le regard terrible; il avait l'air doux et riant. Dieu sait s'il en valait mieux pour cela! Sitôt que je fus en prison, il y vint avec

* *Alguazil* : c'est un huissier exécuteur des ordres du corrégidor, une manière d'exempt.



Par S.t Jacques, s'écria-t'il, voila mon Pourpoint, c'est lui même, il n'est pas plus difficile à reconnaître que mon Cheval

Bornet Inv. J. J. Hubert direx.



ses deux furets, c'est-à-dire, ses alguails. Ils n'oublièrent pas leur bonne coutume ; ils commencèrent par me fouiller. Quelle aubaine pour ces messieurs ! Ils n'avaient jamais peut-être fait un si beau coup. A chaque poignée de pistoles qu'ils tiraient, je voyais leurs yeux étinceler de joie. Le corrégidor sur-tout paraissait hors de lui-même. Mon enfant, me disait-il d'un ton de voix plein de douceur, nous faisons notre charge : mais ne crains rien ; si tu n'es pas coupable, on ne te fera point de mal. Cependant ils vidèrent tout doucement mes poches, et me prirent ce que les voleurs mêmes avaient respecté, je veux dire les quarante ducats de mon oncle. Ils n'en demeurèrent pas là : leurs mains avides et infatigables me parcoururent depuis la tête jusqu'aux pieds ; ils me tournèrent de tous côtés, et me dépouillèrent pour voir si je n'avais point d'argent entre la peau et la chemise. Après qu'ils eurent si bien fait leur charge, le corrégidor m'interrogea. Je lui contai ingénument tout ce qui m'était arrivé. Il fit écrire ma déposition ; puis il sortit avec ses gens et mes espèces, et me laissa tout nu sur la paille.

O vie humaine ! m'écriai-je quand je me vis

seul et dans cet état, que tu es remplie d'aventures bizarres et de contre-temps! Depuis que je suis sorti d'Oviédo, je n'éprouve que des disgraces : à peine suis-je hors d'un péril, que je retombe dans un autre. En arrivant dans cette ville, j'étais bien éloigné de penser que j'y ferais bientôt connaissance avec le corrégidor. En faisant ces réflexions inutiles, je remis le maudit pourpoint et le reste de l'habillement qui m'avait porté malheur; puis, m'exhortant moi-même à prendre courage, Allons, dis-je, Gil Blas, aie de la fermeté. Te sied-il bien de te désespérer dans une prison ordinaire, après avoir fait un si pénible essai de patience dans le souterrain? Mais, hélas! ajoutai-je tristement, je m'abuse. Comment pourrai-je sortir d'ici? On vient de m'en ôter les moyens. En effet, j'avais raison de parler ainsi; un prisonnier sans argent est un oiseau à qui l'on a coupé les ailes.

Au lieu de la perdrix et du lapereau que j'avais fait mettre à la broche, on m'apporta un petit pain bis avec une cruche d'eau, et on me laissa ronger mon frein dans mon cachot. J'y demeurai quinze jours entiers sans voir personne que le concierge, qui avait soin de venir

tous les matins renouveler ma provision. Dès que je le voyais, j'affectais de lui parler, je tâchais de lier conversation avec lui pour me désennuyer un peu : mais ce personnage ne répondait rien à tout ce que je lui disais; il ne me fut pas possible d'en tirer une parole; il entrait même et sortait le plus souvent sans me regarder. Le seizième jour, le corrégidor parut, et me dit : Tu peux t'abandonner à la joie; je viens t'annoncer une agréable nouvelle. J'ai fait conduire à Burgos la dame qui était avec toi; je l'ai interrogée avant son départ, et ses réponses vont à ta décharge. Tu seras élargi dès aujourd'hui, pourvu que le muletier avec qui tu es venu de Pegnaflor à Cacabelos, comme tu me l'as dit, confirme ta déposition. Il est dans Astorga. Je l'ai envoyé chercher; je l'attends : s'il convient de l'aventure de la question, je te mettrai sur le champ en liberté.

Ces paroles me réjouirent. Dès ce moment, je me crus hors d'affaire. Je remerciai le juge de la bonne et briève justice qu'il voulait me rendre; et je n'avais pas encore achevé mon compliment, que le muletier, conduit par deux archers, arriva. Je le reconnus aussitôt : mais le muletier, qui sans doute avait vendu ma

valise avec tout ce qui était dedans, craignant d'être obligé de restituer l'argent qu'il en avait touché, s'il avouait qu'il me reconnaissait, dit effrontément qu'il ne savait qui j'étais, et qu'il ne m'avait jamais vu. Ah! traître, m'écriai-je, confesse plutôt que tu as vendu mes hardes, et rends témoignage à la vérité. Regarde-moi bien : je suis un de ces jeunes gens que tu menaças de la question dans le bourg de Cacabelos, et à qui tu fis si grand'peur. Le muletier répondit d'un air froid, que je lui parlais d'une chose dont il n'avait aucune connaissance; et comme il soutint jusqu'au bout que je lui étais inconnu, mon élargissement fut remis à une autre fois. Il fallut m'armer d'une nouvelle patience, me résoudre à jeûner encore au pain et à l'eau, et à voir le silencieux concierge. Quand je songeais que je ne pouvais me tirer des griffes de la justice, bien que je n'eusse pas commis le moindre crime, cette pensée me mettait au désespoir; je regrettais le souterrain. Dans le fond, disais-je, j'y avais moins de désagrément que dans ce cachot : je faisais bonne chère avec les voleurs, je m'entretenais avec eux, et je vivais dans la douce espérance de m'échapper; au lieu que, malgré mon inno-

cence, je serai peut-être trop heureux de sortir d'ici pour aller aux galères.

CHAPITRE XIII.

Par quel hasard Gil Blas sortit enfin de prison, et où il alla.

TANDIS que je passais les jours à m'égayer dans mes réflexions, mes aventures, telles que je les avais dictées dans ma déposition, se répandirent dans la ville. Plusieurs personnes me voulurent voir par curiosité. Ils venaient l'un après l'autre se présenter à une petite fenêtre par où le jour entrait dans ma prison, et lorsqu'ils m'avaient considéré quelque temps, ils s'en allaient. Je fus surpris de cette nouveauté. Depuis que j'étais prisonnier, je n'avais pas vu un seul homme se montrer à cette fenêtre, qui donnait sur une cour où régnaient le silence et l'horreur. Je compris par-là que je faisais du bruit dans la ville, et je ne savais si j'en devais concevoir un bon ou un mauvais présage.

Un de ceux qui s'offrirent des premiers à ma vue, fut le petit chantre de Mondognedo, qui avait aussi bien que moi craint la question et pris la fuite. Je le reconnus, et il ne feignit point de me méconnaître. Nous nous saluâmes de part et d'autre; puis nous nous engageâmes dans un long entretien. Je fus obligé de faire un nouveau détail de mes aventures. De son côté, le chantre me conta ce qui s'était passé dans l'hôtellerie de Cacabelos, entre le muletier et la jeune femme, après qu'une terreur panique nous en eut écartés; en un mot, il m'apprit tout ce que j'en ai dit ci-devant. Ensuite, prenant congé de moi, il me promit que, sans perdre de temps, il allait travailler à ma délivrance. Alors tous ceux qui étaient venus là comme lui par curiosité, me témoignèrent que mon malheur excitait leur compassion; ils m'assurèrent même qu'ils se joindraient au petit chantre, et feraient tout leur possible pour me procurer la liberté.

Ils tinrent effectivement leur promesse. Ils parlèrent en ma faveur au corrégidor, qui, ne doutant plus de mon innocence, sur-tout lorsque le chantre lui eut conté ce qu'il savait, vint trois semaines après dans ma prison. Gil

Blas, me dit-il, je ne veux pas traîner les choses en longueur : va, tu es libre; tu peux sortir quand il te plaira. Mais, dis-moi, poursuivit-il, si l'on te menait dans la forêt où est le souterrain, ne pourrais-tu pas le découvrir? Non, seigneur, lui répondis-je : comme je n'y suis entré que la nuit, et que j'en suis sorti avant le jour, il me serait impossible de reconnaître l'endroit où il est. Là-dessus le juge se retira, en disant qu'il allait ordonner au concierge de m'ouvrir les portes. En effet, un moment après le geolier vint dans mon cachot avec un de ses guichetiers qui portait un paquet de toile. Ils m'ôtèrent tous deux d'un air grave, et sans me dire un seul mot, mon pourpoint et mon haut-de-chausses qui étaient d'un drap fin et presque neuf; puis, m'ayant revêtu d'une vieille souquenille, ils me mirent dehors par les épaules.

La confusion que j'avais de me voir si mal équipé, modérait la joie qu'ont ordinairement les prisonniers de recouvrer leur liberté. J'étais tenté de sortir de la ville à l'heure même, pour me soustraire aux yeux du peuple, dont je ne soutenais les regards qu'avec peine. Ma reconnaissance pourtant l'emporta sur ma honte :

j'allai remercier le petit chantre à qui j'avais tant d'obligation. Il ne put s'empêcher de rire lorsqu'il m'aperçut. Comme vous voilà ! me dit-il. La justice, à ce que je vois, vous en a donné de toutes les façons. Je ne me plains pas de la justice, lui répondis-je ; elle est très-équitable ; je voudrais seulement que tous ses officiers fussent d'honnêtes gens : ils devaient du moins me laisser mon habit ; il me semble que je ne l'avais pas mal payé. J'en conviens, reprit-il ; mais on vous dira que ce sont des formalités qui s'observent. Eh ! vous imaginez-vous, par exemple, que votre cheval ait été rendu à son premier maître ? Non pas, s'il vous plaît ; il est actuellement dans les écuries du greffier, où il a été déposé comme une preuve du vol : je ne crois pas que le pauvre gentilhomme en retire seulement la croupière. Mais changeons de discours, continua-t-il. Quel est votre dessein ? que prétendez-vous faire présentement ? J'ai envie, lui dis-je, de prendre le chemin de Burgos : j'irai trouver la dame dont je suis le libérateur ; elle me donnera quelques pistoles ; j'achèterai une soutanelle neuve, et me rendrai à Salamanque, où je tâcherai de mettre mon latin à profit. Tout ce

qui m'embarrasse, c'est que je ne suis point encore à Burgos : il faut vivre sur la route. Je vous entends, répliqua-t-il, et je vous offre ma bourse : elle est un peu plate à la vérité ; mais vous savez qu'un chantre n'est pas un évêque. En même temps il la tira, et me la mit entre les mains de si bonne grace, que je ne pus me défendre de la retenir telle qu'elle était. Je le remerciai comme s'il m'eût donné tout l'or du monde, et lui fis mille protestations de services qui n'ont jamais eu d'effet. Après cela, je le quittai, et sortis de la ville sans aller voir les autres personnes qui avaient contribué à mon élargissement ; je me contentai de leur donner en moi-même mille bénédictions.

Le petit chantre avait eu raison de ne me pas vanter sa bourse ; j'y trouvai fort peu d'argent : par bonheur, j'étais accoutumé depuis deux mois à une vie très-frugale, et il me restait encore quelques réaux lorsque j'arrivai au bourg de Ponte de Mula, qui n'est pas éloigné de Burgos. Je m'y arrêtai pour demander des nouvelles de dona Mencia. J'entrai dans une hôtellerie dont l'hôtesse était une petite femme fort sèche, vive et hagarde. Je m'aperçus d'abord, à la mauvaise mine qu'elle me fit, que

ma souquenille n'était guère de son goût; ce que je lui pardonnai volontiers. Je m'assis à une table. Je mangeai du pain et du fromage, et bus quelques coups de vin détestable qu'on m'apporta. Pendant ce repas, qui s'accordait assez avec mon habillement, je voulus entrer en conversation avec l'hôtesse. Je la priai de me dire si elle connaissait le marquis de la Guardia, si son château était éloigné du bourg, et sur-tout si elle savait ce que la marquise sa femme pouvait être devenue. Vous demandez bien des choses, me répondit-elle d'un air dédaigneux. Elle m'apprit pourtant, quoique de fort mauvaise grace, que le château de dom Ambrosio n'était qu'à une petite lieue de Ponte de Mula.

Après que j'eus achevé de boire et de manger, comme il était nuit, je témoignai que je souhaitais de me reposer, et je demandai une chambre. A vous une chambre! me dit l'hôtesse en me lançant un regard plein de mépris et de fierté; je n'ai point de chambre pour les gens qui font leur souper d'un morceau de fromage. Tous mes lits sont retenus. J'attends des cavaliers d'importance, qui doivent venir loger ici ce soir. Tout ce que je puis faire pour

votre service, c'est de vous mettre dans ma grange : ce ne sera pas, je pense, la première fois que vous aurez couché sur la paille. Elle ne croyait pas si bien dire qu'elle disait. Je ne répliquai rien à son discours, et je pris sagement le parti de gagner le pailler, où je m'endormis bientôt, comme un homme qui depuis long-temps était fait à la fatigue.

CHAPITRE XIV.

De la réception que dona Mencia lui fit à Burgos.

Je ne fus pas paresseux à me lever le lendemain matin. J'allai compter avec l'hôtesse, qui était déja sur pied, et qui me parut un peu moins fière et de meilleure humeur que le soir précédent ; ce que j'attribuai à la présence de trois honnêtes archers de la sainte Hermandad, qui s'entretenaient avec elle d'une façon très-familière. Ils avaient couché dans l'hôtellerie ; et c'était sans doute par ces cavaliers d'importance que tous les lits avaient été retenus.

Je demandai dans le bourg le chemin du château où je voulais me rendre. Je m'adressai par hasard à un homme du caractère de mon hôte de Pegnaflor. Il ne se contenta pas de répondre à la question que je lui faisais ; il m'apprit que dom Ambrosio était mort depuis trois semaines, et que la marquise sa femme avait pris le parti de se retirer dans un couvent de Burgos, qu'il me nomma. Je marchai aussitôt vers cette ville, au lieu de suivre la route du château, comme j'en avais dessein auparavant, et je volai d'abord au monastère où demeurait dona Mencia. Je priai la tourière de dire à cette dame qu'un jeune homme nouvellement sorti des prisons d'Astorga, souhaitait de lui parler. La tourière alla sur le champ faire ce que je desirais. Elle revint, et me fit entrer dans un parloir où je ne fus pas longtemps sans voir paraître en grand deuil, à la grille, la veuve de dom Ambrosio.

Soyez le bien-venu, me dit cette dame. Il y a quatre jours que j'ai écrit à une personne d'Astorga. Je lui mandais de vous aller voir de ma part, et de vous dire que je vous priais instamment de me venir trouver au sortir de votre prison. Je ne doutais pas qu'on ne vous élargît

bientôt : les choses que j'avais dites au corrégidor à votre décharge, suffisaient pour cela. Aussi m'a-t-on fait réponse que vous aviez recouvré la liberté, mais qu'on ne savait ce que vous étiez devenu. Je craignais de ne vous plus revoir, et d'être privée du plaisir de vous témoigner ma reconnaissance. Consolez-vous, ajouta-t-elle, en remarquant la honte que j'avais de me présenter à ses yeux sous un si misérable habillement; que l'état où je vous vois ne vous fasse point de peine. Après le service important que vous m'avez rendu, je serais la plus ingrate de toutes les femmes, si je ne faisais rien pour vous. Je prétends vous tirer de la mauvaise situation où vous êtes; je le dois, et je le puis. J'ai des biens assez considérables pour pouvoir m'acquitter envers vous, sans m'incommoder.

Vous savez, continua-t-elle, mes aventures jusqu'au jour où nous fûmes emprisonnés tous deux : je vais vous conter ce qui m'est arrivé depuis. Lorsque le corrégidor d'Astorga m'eut fait conduire à Burgos, après avoir entendu de ma bouche un fidèle récit de mon histoire, je me rendis au château d'Ambrosio. Mon retour y causa une extrême surprise : mais on

me dit que je revenais trop tard ; que le marquis, frappé de ma fuite comme d'un coup de foudre, était tombé malade, et que les médecins désespéraient de sa vie. Ce fut pour moi un nouveau sujet de me plaindre de la rigueur de ma destinée. Cependant je le fis avertir que je venais d'arriver. Puis j'entrai dans sa chambre, et courus me jeter à genoux au chevet de son lit, le visage couvert de larmes et le cœur pressé de la plus vive douleur. Qui vous ramène ici? me dit-il dès qu'il m'aperçut; venez-vous contempler votre ouvrage? Ne vous suffit-il pas de m'ôter la vie? Faut-il, pour vous contenter, que vos yeux soient témoins de ma mort? Seigneur, lui répondis-je, Inès a dû vous dire que je fuyais avec mon premier époux; et, sans le triste accident qui me l'a fait perdre, vous ne m'auriez jamais revue. En même temps, je lui appris que dom Alvar avait été tué par des voleurs, qu'ensuite on m'avait menée dans un souterrain. Je racontai tout le reste; et lorsque j'eus achevé de parler, dom Ambrosio me tendit la main. C'est assez, me dit-il tendrement, je cesse de me plaindre de vous. Eh! dois-je en effet vous faire des reproches? Vous retrouvez un époux chéri; vous

m'abandonnez pour le suivre : puis-je blâmer cette conduite ? Non, madame, j'aurais tort d'en murmurer. Aussi je n'ai point voulu qu'on vous poursuivît. Je respectais dans votre ravisseur ses droits sacrés, et le penchant même que vous aviez pour lui. Enfin je vous fais justice, et par votre retour ici vous regagnez toute ma tendresse. Oui, ma chère Mencia, votre présence me comble de joie : mais, hélas! je n'en jouirai pas long-temps. Je sens approcher ma dernière heure. A peine m'êtes-vous rendue, qu'il faut vous dire un éternel adieu. A ces paroles touchantes, mes pleurs redoublèrent. Je sentis et fis éclater une affliction immodérée. Je doute que la mort de dom Alvar, que j'adorais, m'ait fait verser plus de larmes. Dom Ambrosio n'avait pas un faux pressentiment de sa mort ; il mourut dès le lendemain, et je demeurai maîtresse du bien considérable dont il m'avait avantagée en m'épousant. Je n'en prétends pas faire un mauvais usage. On ne me verra point, quoique je sois jeune encore, passer dans les bras d'un troisième époux. Outre que cela ne convient, ce me semble, qu'à des femmes sans pudeur et sans délicatesse, je vous dirai que je n'ai plus de goût pour le monde ; je veux

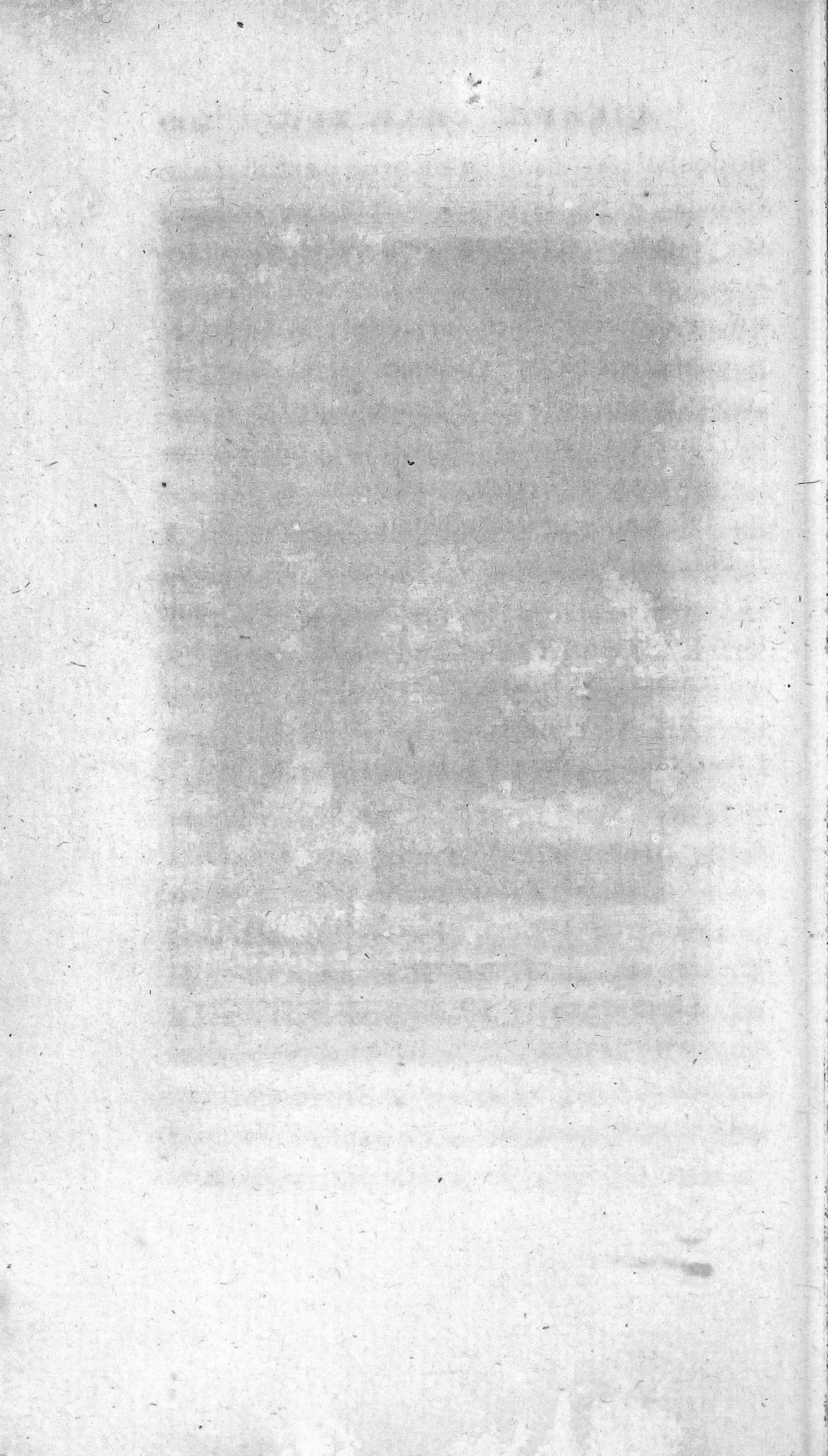
finir mes jours dans ce couvent, et en devenir une bienfaitrice.

Tel fut le discours que me tint dona Mencia. Puis elle tira de dessous sa robe une bourse qu'elle me mit entre les mains, en me disant : Voilà cent ducats que je vous donne seulement pour vous faire habiller. Revenez me voir après cela; je n'ai pas dessein de borner ma reconnaissance à si peu de chose. Je rendis mille graces à la dame, et lui jurai que je ne sortirais point de Burgos, sans prendre congé d'elle. Ensuite de ce serment, que je n'avais pas envie de violer, j'allai chercher une hôtellerie. J'entrai dans la première que je rencontrai. Je demandai une chambre; et, pour prévenir la mauvaise opinion que ma souquenille pouvait encore donner de moi, je dis à l'hôte, que, tel qu'il me voyait, j'étais en état de bien payer mon gîte. A ces mots, l'hôte, appelé Majuelo, grand railleur de son naturel, me parcourant des yeux depuis le haut jusqu'en bas, me répondit d'un air froid et malin, qu'il n'avait pas besoin de cette assurance pour être persuadé que je ferais beaucoup de dépense chez lui; qu'au travers de mon habillement, il démêlait en moi quelque chose de noble, et qu'enfin il



Voila cent Ducats que je vous donne,
seulement pour vous faire habiller.;
Revenez me voir aprés céla,

Bornet Invenit — J. J. Huber direxit



ne doutait pas que je ne fusse un gentilhomme fort aisé. Je vis bien que le traître me raillait ; et, pour mettre fin tout-à-coup à ses plaisanteries, je lui montrai ma bourse. Je comptai même devant lui mes ducats sur une table, et je m'aperçus que mes espèces le disposaient à juger de moi plus favorablement. Je le priai de me faire venir un tailleur. Il vaut mieux, me dit-il, envoyer chercher un fripier ; il vous apportera toutes sortes d'habits, et vous serez habillé sur le champ. J'approuvai ce conseil, et résolus de le suivre : mais, comme le jour était prêt à se fermer, je remis l'emplette au lendemain, et je ne songeai qu'à bien souper, pour me dédommager des mauvais repas que j'avais faits depuis ma sortie du souterrain.

CHAPITRE XV.

De quelle façon s'habilla Gil Blas, du nouveau présent qu'il reçut de la dame, et dans quel équipage il partit de Burgos.

On me servit une copieuse fricassée de pieds de mouton, que je mangeai presque toute entière. Je bus à proportion : puis je me couchai. J'avais un assez bon lit, et j'espérais qu'un profond sommeil ne tarderait guère à s'emparer de mes sens. Je ne pus toutefois fermer l'œil ; je ne fis que rêver à l'habit que je devais prendre. Que faut-il que je fasse ? disais-je : suivrai-je mon premier dessein ? Acheterai-je une soutanelle pour aller à Salamanque chercher une place de précepteur ? Pourquoi m'habiller en licencié ? Ai-je envie de me consacrer à l'état ecclésiastique ? Y suis-je entraîné par mon penchant ? Non ; je me sens même des inclinations très-opposées à ce parti-là. Je veux porter l'épée, et tâcher de faire fortune dans le monde.

Je me résolus à prendre un habit de cavalier. J'attendis le jour avec la dernière impatience, et ses premiers rayons ne frappèrent pas plutôt mes yeux, que je me levai. Je fis tant de bruit dans l'hôtellerie, que je réveillai tous ceux qui dormaient. J'appelai les valets qui étaient encore au lit, et qui ne répondirent à ma voix qu'en me chargeant de malédictions. Ils furent pourtant obligés de se lever, et je ne leur donnai point de repos, qu'ils ne m'eussent fait venir un fripier. J'en vis bientôt paraître un qu'on m'amena. Il était suivi de deux garçons qui portaient chacun un gros paquet de toile verte. Il me salua fort civilement, et me dit: Seigneur cavalier, vous êtes bien heureux qu'on se soit adressé à moi plutôt qu'à un autre. Je ne veux point ici décrier mes confrères; à Dieu ne plaise que je fasse le moindre tort à leur réputation! Mais, entre nous, il n'y en a pas un qui ait de la conscience; ils sont tous plus durs que des Juifs. Je suis le seul fripier qui ait de la morale. Je me borne à un profit raisonnable : je me contente de la livre pour sou; je veux dire, du sou pour livre. Graces au ciel, j'exerce rondement ma profession

Le fripier, après ce préambule, que je pris

sottement au pied de la lettre, dit à ses garçons de défaire leurs paquets. On me montra des habits de toutes sortes de couleurs. On m'en fit voir plusieurs de drap tout uni. Je les rejetai avec mépris, parce que je les trouvai trop modestes; mais ils m'en firent essayer un qui semblait avoir été fait exprès pour ma taille, et qui m'éblouit, quoiqu'il fût un peu passé. C'était un pourpoint à manches tailladées, avec un haut-de-chausses et un manteau, le tout de velours bleu et brodé d'or. Je m'attachai à celui-là, et je le marchandai. Le fripier, qui s'aperçut qu'il me plaisait, me dit que j'avais le goût délicat. Vive Dieu! s'écria-t-il, on voit bien que vous vous y connaissez. Apprenez que cet habit a été fait pour un des plus grands seigneurs du royaume, qui ne l'a pas porté trois fois. Examinez-en le velours: il n'y en a point de plus beau; et pour la broderie, avouez que rien n'est mieux travaillé. Combien, lui dis-je, voulez-vous le vendre? Soixante ducats, répondit-il: je les ai refusés, ou je ne suis pas honnête homme. L'alternative était convaincante. J'en offris quarante-cinq; il en valait peut-être la moitié. Seigneur gentilhomme, reprit froidement le fripier, je ne

surfais point; je n'ai qu'un mot. Tenez, continua-t-il en me présentant les habits que j'avais rebutés, prenez ceux-ci; je vous en ferai meilleur marché. Il ne faisait qu'irriter par-là l'envie que j'avais d'acheter celui que je marchandais; et comme je m'imaginai qu'il ne voulait rien rabattre, je lui comptai soixante ducats. Quand il vit que je les donnais si facilement, je crois que, malgré sa morale, il fut bien fâché de n'en avoir pas demandé davantage. Assez satisfait pourtant d'avoir gagné la livre pour sou, il sortit avec ses garçons, que je n'avais pas oubliés.

J'avais donc un manteau, un pourpoint et un haut-de-chausses fort propre. Il fallut songer au reste de l'habillement; ce qui m'occupa toute la matinée. J'achetai du linge, un chapeau, des bas de soie, des souliers et une épée; après quoi je m'habillai. Quel plaisir j'avais de me voir si bien équipé! Mes yeux ne pouvaient, pour ainsi dire, se rassasier de mon ajustement. Jamais paon n'a regardé son plumage avec plus de complaisance. Dès ce jour-là, je fis une seconde visite à dona Mencia, qui me reçut encore d'un air très-gracieux. Elle me remercia de nouveau du service que

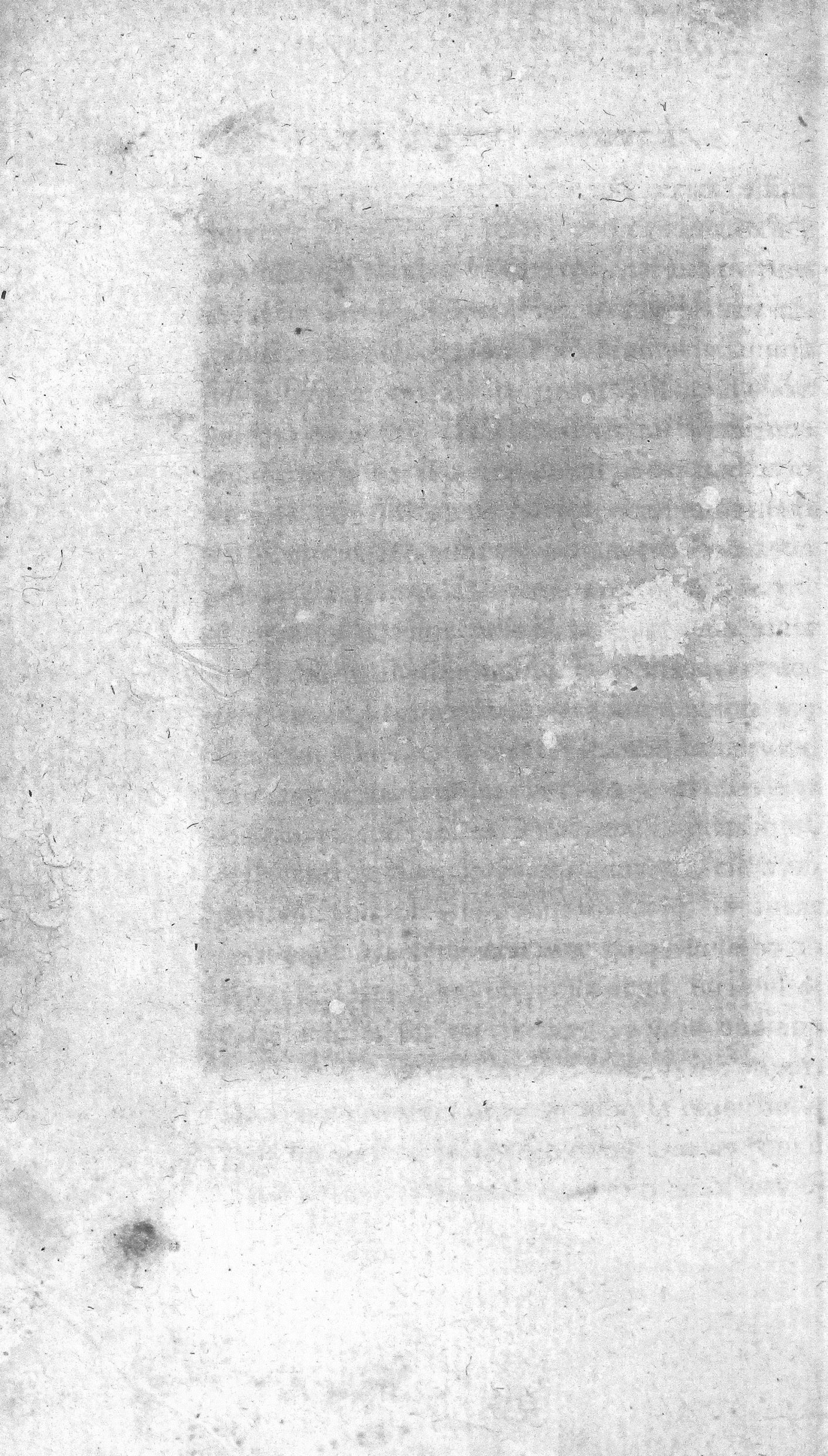
je lui avais rendu. Là-dessus, grands complimens de part et d'autre. Puis, me souhaitant toutes sortes de prospérités, elle me dit adieu, et se retira, sans me donner rien autre chose qu'une bague de trente pistoles, qu'elle me pria de garder pour me souvenir d'elle.

Je demeurai bien sot avec ma bague; j'avais compté sur un présent plus considérable. Ainsi, peu content de la générosité de la dame, je regagnai mon hôtellerie en rêvant: mais comme j'y entrais, il y arriva un homme qui marchait sur mes pas, et qui tout-à-coup, se débarrassant de son manteau qu'il avait sur le nez, laissa voir un gros sac qu'il portait sous l'aisselle. A l'apparition du sac qui avait tout l'air d'être plein d'espèces, j'ouvris de grands yeux, aussibien que quelques personnes qui étaient présentes; et je crus entendre la voix d'un séraphin, lorsque cet homme me dit, en posant le sac sur une table: Seigneur Gil Blas, voilà ce que madame la marquise vous envoie. Je fis de profondes révérences au porteur, je l'accablai de civilités; et dès qu'il fut hors de l'hôtellerie, je me jetai sur le sac, comme un faucon sur sa proie, et l'emportai dans ma chambre. Je le déliai sans perdre de temps, et j'y trouvai



Tout à coup, se débarrassant de son Manteau qu'il avoit sur le nez, laissa voir un gros Sac, &c.

Bornet Inv. J.J. hubert direxit



mille ducats. J'achevais de les compter, quand l'hôte, qui avait entendu les paroles du porteur, entra pour savoir ce qu'il y avait dans le sac. La vue de mes espèces étalées sur une table, le frappa vivement. Comment diable, s'écria-t-il, voilà bien de l'argent! Il faut, poursuivit-il en souriant d'un air malicieux, que vous sachiez tirer bon parti des femmes. Il n'y a pas vingt-quatre heures que vous êtes à Burgos, et vous avez déja des marquises sous contribution!

Ce discours ne me déplut point; je fus tenté de laisser Majuelo dans son erreur; je sentais qu'elle me faisait plaisir. Je ne m'étonne pas si les jeunes gens aiment à passer pour hommes à bonnes fortunes. Cependant l'innocence de mes mœurs l'emporta sur ma vanité. Je désabusai mon hôte. Je lui contai l'histoire de dona Mencia, qu'il écouta fort attentivement. Je lui dis ensuite l'état de mes affaires; et, comme il paraissait entrer dans mes intérêts, je le priai de m'aider de ses conseils. Il rêva quelque temps; puis il me dit d'un air sérieux: Seigneur Gil Blas, j'ai de l'inclination pour vous; et puisque vous avez assez de confiance en moi pour me parler à cœur ouvert, je vais vous dire sans flatterie à quoi je vous

crois propre. Vous me semblez né pour la cour; je vous conseille d'y aller, et de vous attacher à quelque grand seigneur: mais tâchez de vous mêler de ses affaires, ou d'entrer dans ses plaisirs; autrement, vous perdrez votre temps chez lui. Je connais les grands; ils comptent pour rien le zèle et l'attachement d'un honnête homme; ils ne se soucient que des personnes qui leur sont nécessaires. Vous avez encore une ressource, continua-t-il; vous êtes jeune, bien fait, et quand vous n'auriez pas d'esprit, c'est plus qu'il n'en faut pour entêter une riche veuve ou quelque jolie femme mal mariée. Si l'amour ruine des hommes qui ont du bien, il en fait souvent subsister d'autres qui n'en ont pas. Je suis donc d'avis que vous alliez à Madrid; mais il ne faut pas que vous y paraissiez sans suite. On juge, là comme ailleurs, sur les apparences, et vous n'y serez considéré qu'à proportion de la figure qu'on vous verra faire. Je veux vous donner un valet, un domestique fidèle, un garçon sage, en un mot, un homme de ma main. Achetez deux mules, l'une pour vous, l'autre pour lui; et partez le plus tôt qu'il vous sera possible.

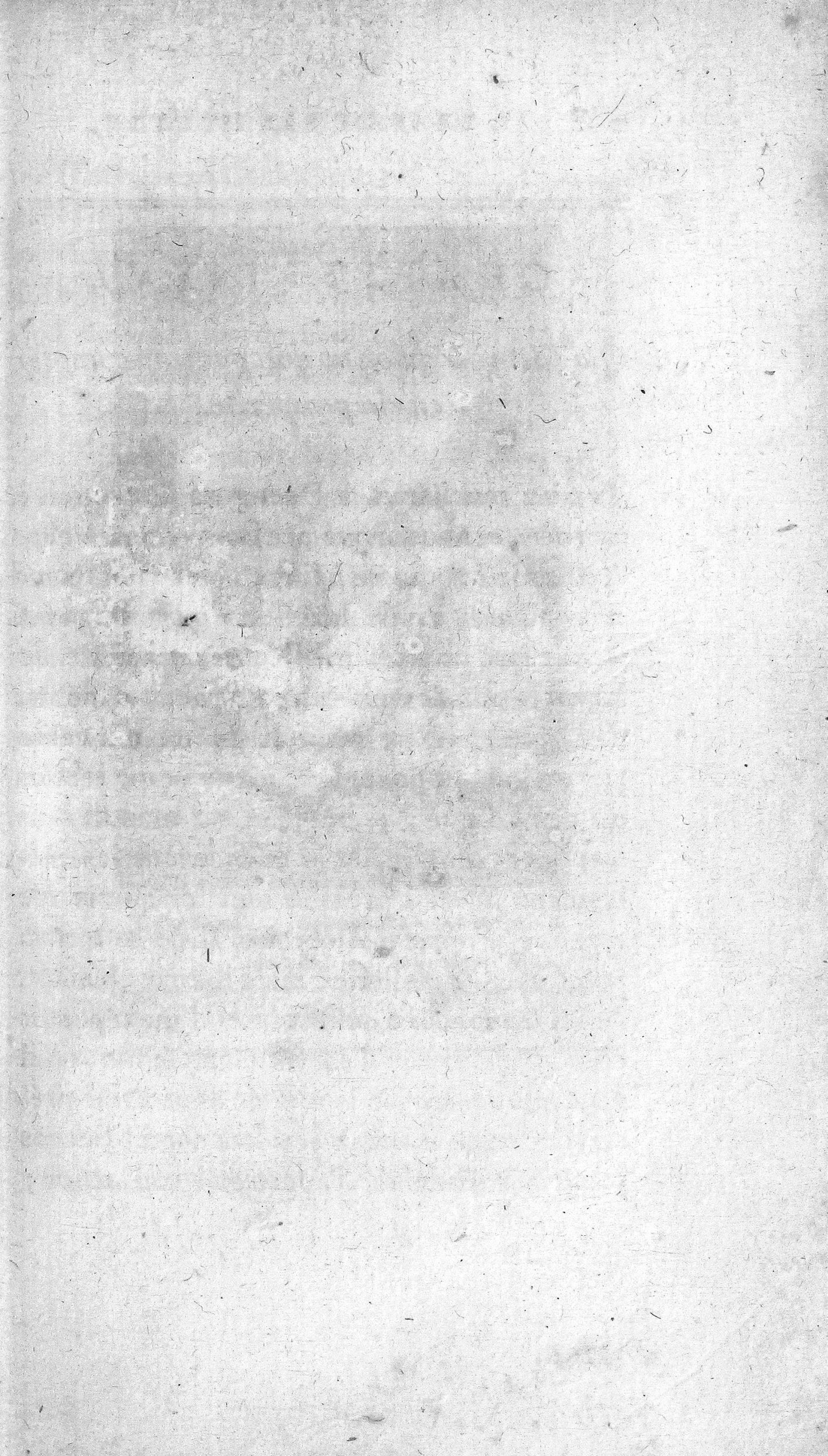
Ce conseil était trop de mon goût, pour ne

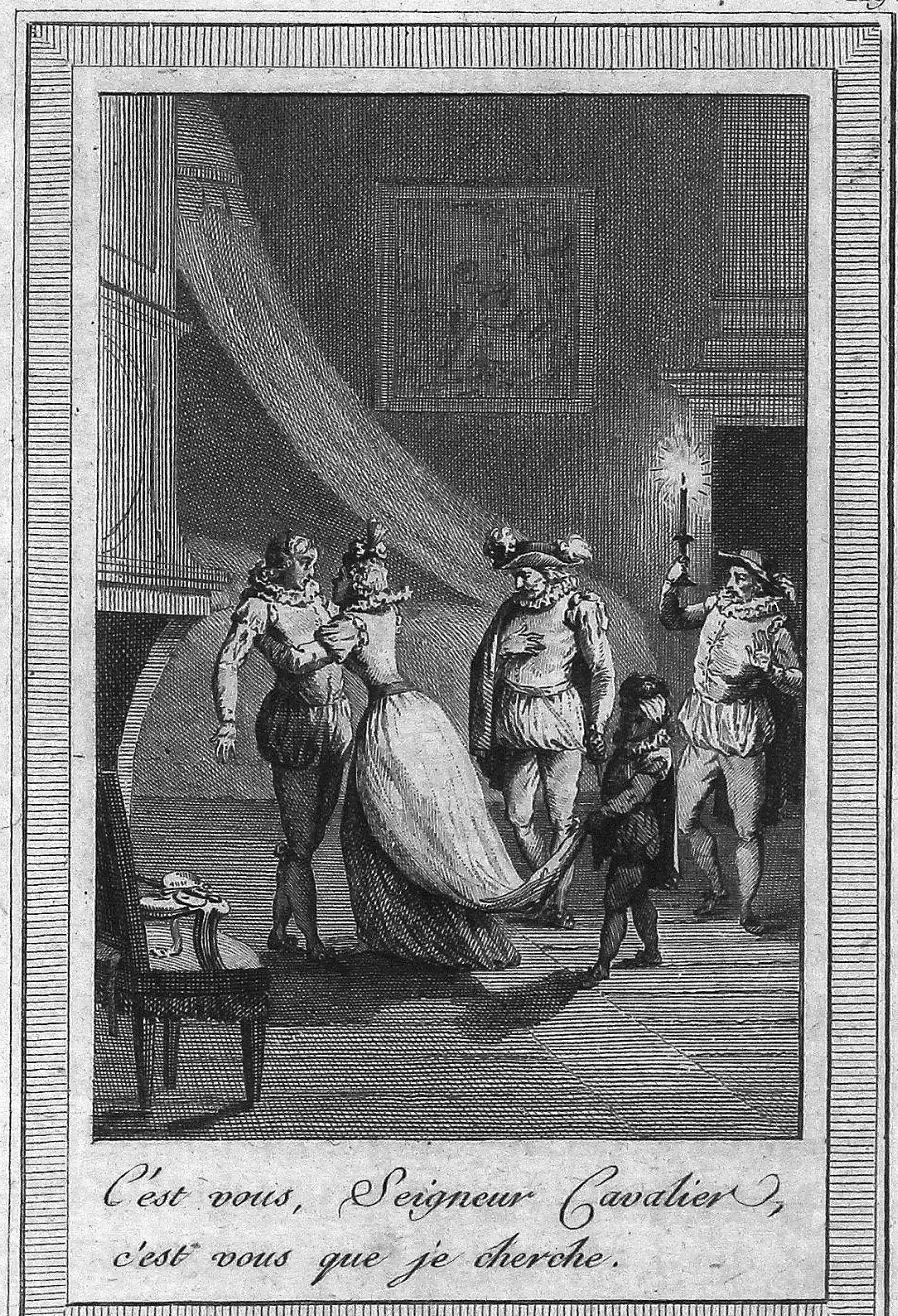
pas le suivre. Dès le lendemain, j'achetai deux belles mules, et j'arrêtai le valet dont on m'avait parlé. C'était un garçon de trente ans, qui avait l'air simple et dévot. Il me dit qu'il était du royaume de Galice, et qu'il se nommait Ambroise de Lamela. Au lieu que les autres domestiques sont fort intéressés, celui-ci ne se souciait point de gagner de bons gages; il me témoigna même qu'il était homme à se contenter de ce que je voudrais bien avoir la bonté de lui donner. J'achetai aussi des bottines, avec une valise pour serrer mon linge et mes ducats. Ensuite je satisfis mon hôte; et le jour suivant, je partis de Burgos avant l'aurore, pour aller à Madrid.

CHAPITRE XVI.

Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter sur la prospérité.

Nous couchâmes à Duengnas la première journée, et nous arrivâmes la seconde à Valladolid, sur les quatre heures après midi. Nous descendîmes à une hôtellerie qui me parut devoir être une des meilleures de la ville. Je laissai le soin des mules à mon valet, et montai dans une chambre où je fis porter ma valise par un garçon du logis. Comme je me sentais un peu fatigué, je me jetai sur mon lit sans ôter mes bottines, et je m'endormis insensiblement. Il était presque nuit lorsque je me réveillai. J'appelai Ambroise. Il ne se trouva point dans l'hôtellerie; mais il arriva bientôt. Je lui demandai d'où il venait: il me répondit d'un air pieux, qu'il sortait d'une église, où il était allé remercier le ciel de nous avoir préservés de tout mauvais accident depuis Burgos jusqu'à Valladolid. J'approuvai son action;





C'est vous, Seigneur Cavalier, c'est vous que je cherche.

Lornel. Inv.... J. J. Gubert direxit

ensuite je lui ordonnai de faire mettre à la broche un poulet pour mon souper.

Dans le temps que je lui donnais cet ordre, mon hôte entra dans ma chambre un flambeau à la main. Il éclairait une dame qui me parut plus belle que jeune, et très-richement vêtue. Elle s'appuyait sur un vieil écuyer, et un petit maure lui portait la queue. Je ne fus pas peu surpris quand cette dame, après m'avoir fait une profonde révérence, me demanda si par hasard je n'étais point le seigneur Gil Blas de Santillane? Je n'eus pas sitôt répondu qu'oui, qu'elle quitta la main de son écuyer, pour venir m'embrasser avec un transport de joie qui redoubla mon étonnement. Le ciel, s'écria-t-elle, soit à jamais béni de cette aventure! C'est vous, seigneur cavalier, c'est vous que je cherche. A ce début, je me ressouvins du parasite de Pegnaflor, et j'allais soupçonner la dame d'être une franche aventurière; mais ce qu'elle ajouta m'en fit juger plus avantageusement. Je suis, poursuivit-elle, cousine-germaine de dona Mencia de Mosquera, qui vous a tant d'obligations. J'ai reçu ce matin une lettre de sa part. Elle me mande qu'ayant appris que vous alliez à Madrid, elle me prie de

vous bien régaler, si vous passez par ici. Il y a deux heures que je parcours toute la ville. Je vais d'hôtellerie en hôtellerie m'informer des étrangers qui y sont; et j'ai jugé, sur le portrait que votre hôte m'a fait de vous, que vous pouviez être le libérateur de ma cousine. Ah! puisque je vous ai rencontré, continua-t-elle, je veux vous faire voir combien je suis sensible aux services qu'on rend à ma famille, et particulièrement à ma chère cousine. Vous viendrez, s'il vous plaît, dès ce moment loger chez moi; vous y serez plus commodément qu'ici. Je voulus m'en défendre, et représenter à la dame que je pourrais l'incommoder chez elle : mais il n'y eut pas moyen de résister à ses instances. Il y avait à la porte de l'hôtellerie un carrosse qui nous attendait. Elle prit soin elle-même de faire mettre ma valise dedans, parce qu'il y avait, disait-elle, bien des fripons à Valladolid; ce qui n'était que trop véritable. Enfin je montai en carrosse avec elle et son vieil écuyer, et je me laissai de cette manière enlever de l'hôtellerie, au grand déplaisir de l'hôte, qui se voyait par-là sevrer de la dépense qu'il avait compté que je ferais chez lui.

Notre carrosse, après avoir quelque temps roulé, s'arrêta. Nous en descendîmes pour entrer dans une assez grande maison, et nous montâmes dans un appartement qui n'était pas mal propre, et que vingt ou trente bougies éclairaient. Il y avait là plusieurs domestiques à qui la dame demanda d'abord si dom Raphaël était arrivé; ils répondirent que non. Alors m'adressant la parole: Seigneur Gil Blas, me dit-elle, j'attends mon frère qui doit revenir ce soir d'un château que nous avons à deux lieues d'ici. Quelle agréable surprise pour lui de trouver dans sa maison un homme à qui toute notre famille est si redevable! Dans le moment qu'elle achevait de parler ainsi, nous entendîmes du bruit, et nous apprîmes en même temps qu'il était causé par l'arrivée de dom Raphaël. Ce cavalier parut bientôt. Je vis un jeune homme de belle taille et de fort bon air. Je suis ravie de votre retour, mon frère, lui dit la dame; vous m'aiderez à bien recevoir le seigneur Gil Blas de Santillane. Nous ne saurions assez reconnaître ce qu'il a fait pour dona Mencia, notre parente. Tenez, ajouta-t-elle en lui présentant une lettre, lisez ce qu'elle m'écrit. Dom Raphaël ouvrit le billet, et lut tout

haut ces mots : *Ma chère Camille, le seigneur Gil Blas de Santillane, qui m'a sauvé l'honneur et la vie, vient de partir pour la cour. Il passera sans doute par Valladolid. Je vous conjure par le sang, et plus encore par l'amitié qui nous unit, de le régaler, et de le retenir quelque temps chez vous. Je me flatte que vous me donnerez cette satisfaction, et que mon libérateur recevra de vous, et de dom Raphaël mon cousin, toutes sortes de bons traitemens. A Burgos, votre affectionnée cousine* DONA MENCIA.

Comment ! s'écria dom Raphaël après avoir lu la lettre, c'est à ce cavalier que ma parente doit l'honneur et la vie? Ah! je rends graces au ciel de cette heureuse rencontre. En parlant de cette sorte, il s'approcha de moi; et me serrant étroitement entre ses bras : Quelle joie, poursuivit-il, j'ai de voir ici le seigneur Gil Blas de Santillane! Il n'était pas besoin que ma cousine la marquise nous recommandât de vous régaler; elle n'avait seulement qu'à nous mander que vous deviez passer par Valladolid; cela suffisait. Nous savons bien, ma sœur Camille et moi, comme il en faut user avec un jeune homme qui a rendu le plus grand ser-

vice du monde à la personne de notre famille que nous aimons le plus tendrement. Je répondis le mieux qu'il me fut possible à ces discours, qui furent suivis de beaucoup d'autres semblables, et entremêlés de mille caresses. Après quoi, s'apercevant que j'avais encore mes bottines, il me les fit ôter par ses valets.

Nous passâmes ensuite dans une chambre où l'on avait servi. Nous nous mîmes à table, le cavalier, la dame et moi. Ils me dirent cent choses obligeantes pendant le souper. Il ne m'échappait pas un mot, qu'ils ne relevassent comme un trait admirable ; et il fallait voir l'attention qu'ils avaient tous deux à me présenter de tous les mets. Dom Raphaël buvait souvent à la santé de dona Mencia. Je suivais son exemple ; et il me semblait quelquefois que Camille, qui trinquait avec nous, me lançait des regards qui signifiaient quelque chose. Je crus même remarquer qu'elle prenait son temps pour cela, comme si elle eût craint que son frère ne s'en aperçût. Il n'en fallut pas davantage pour me persuader que la dame en tenait; et je me flattai de profiter de cette découverte, pour peu que je demeurasse à Valladolid. Cette espérance fut cause que je me

rendis sans peine à la prière qu'ils me firent de vouloir bien passer quelques jours chez eux. Ils me remercièrent de ma complaisance; et la joie qu'en témoigna Camille, confirma l'opinion que j'avais qu'elle me trouvait fort à son gré.

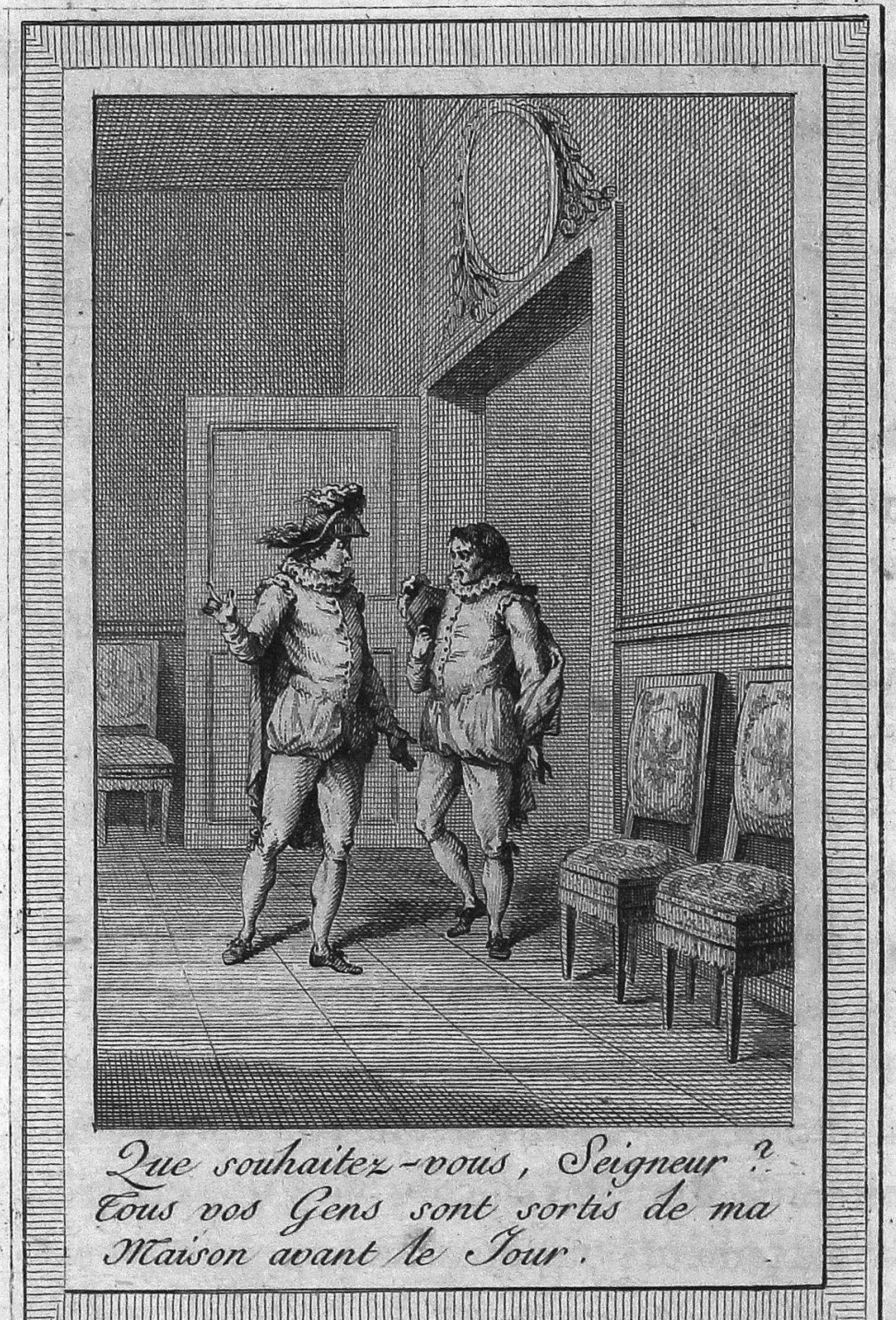
Dom Raphaël, me voyant déterminé à faire quelque séjour chez lui, me proposa de me mener à son château. Il m'en fit une description magnifique, et me parla des plaisirs qu'il prétendait m'y donner. Tantôt, disait-il, nous prendrons le divertissement de la chasse, tantôt celui de la pêche; et si vous aimez la promenade, nous avons des bois et des jardins délicieux. D'ailleurs, nous aurons bonne compagnie: j'espère que vous ne vous ennuierez point. J'acceptai la proposition, et il fut résolu que nous irions à ce beau château dès le jour suivant. Nous nous levâmes de table en formant un si agréable dessein. Dom Raphaël en parut transporté de joie. Seigneur Gil Blas, dit-il en m'embrassant, je vous laisse avec ma sœur. Je vais de ce pas donner les ordres nécessaires, et faire avertir toutes les personnes que je veux mettre de la partie. A ces paroles, il sortit de la chambre où nous étions; et je continuai de

m'entretenir avec la dame, qui ne démentit point par ses discours les douces œillades qu'elle m'avait jetées. Elle me prit la main, et regardant ma bague : Vous avez là, dit-elle, un diamant assez joli ; mais il est bien petit. Vous connaissez-vous en pierreries? Je répondis que non. J'en suis fâchée, reprit-elle ; car vous me diriez ce que vaut celle-ci. En achevant ces mots, elle me montra un gros rubis qu'elle avait au doigt ; et, pendant que je le considérais, elle me dit : Un de mes oncles, qui a été gouverneur dans les habitations que les Espagnols ont aux îles philippines, m'a donné ce rubis. Les joailliers de Valladolid l'estiment trois cents pistoles. Je le croirais bien, lui dis-je ; je le trouve parfaitement beau. Puisqu'il vous plaît, répliqua-t-elle, je veux faire un troc avec vous. Aussitôt elle prit ma bague, et me mit la sienne au petit doigt. Après ce troc, qui me parut une manière galante de faire un présent, Camille me serra la main et me regarda d'un air tendre ; puis tout-à-coup rompant l'entretien, elle me donna le bon soir, et se retira toute confuse, comme si elle eût eu honte de me faire trop connaître ses sentimens.

Quoique galant des plus novices, je sentis

tout ce que cette retraite précipitée avait d'obligeant pour moi; et je jugeai que je ne passerais point mal le temps à la campagne. Plein de cette idée flatteuse et de l'état brillant de mes affaires, je m'enfermai dans la chambre où je devais coucher, après avoir dit à mon valet de me venir réveiller de bonne heure le lendemain. Au lieu de songer à me reposer, je m'abandonnai aux réflexions agréables que ma valise, qui était sur une table, et mon rubis m'inspirèrent. Graces au ciel, disais-je, si j'ai été malheureux, je ne le suis plus. Mille ducats d'un côté, une bague de trois cents pistoles de l'autre: me voilà pour long-temps en fonds. Majuelo ne m'a point flatté, je le vois bien: j'enflammerai mille femmes à Madrid, puisque j'ai plu si facilement à Camille. Les bontés de cette généreuse dame se présentaient à mon esprit avec tous leurs charmes, et je goûtais aussi par avance les divertissemens que dom Raphaël me préparait dans son château. Cependant, parmi tant d'images de plaisir, le sommeil ne laissa pas de venir répandre sur moi ses pavots. Dès que je me sentis assoupi, je me déshabillai et me couchai.

Le lendemain matin, lorsque je me réveillai,



Que souhaitez-vous, Seigneur ? Tous vos Gens sont sortis de ma Maison avant le Jour.

Bornet Inv. J. J. Hubert direxit

je m'aperçus qu'il était déja tard. Je fus assez surpris de ne pas voir paraître mon valet, après l'ordre qu'il avait reçu de moi. Ambroise, dis-je en moi-même, mon fidèle Ambroise est à l'église, ou bien il est aujourd'hui fort paresseux. Mais je perdis bientôt cette opinion de lui, pour en prendre une plus mauvaise ; car m'étant levé, et ne voyant plus ma valise, je le soupçonnai de l'avoir volée pendant la nuit. Pour éclaircir mes soupçons, j'ouvris la porte de ma chambre, et j'appelai l'hypocrite à plusieurs reprises. Il vint à ma voix un vieillard, qui me dit : Que souhaitez-vous, seigneur? tous vos gens sont sortis de ma maison avant le jour. Comment de votre maison! m'écriai-je : est-ce que je ne suis pas ici chez dom Raphaël? Je ne sais ce que c'est que ce cavalier, dit-il. Vous êtes dans un hôtel garni, et j'en suis l'hôte. Hier au soir, une heure avant votre arrivée, la dame qui a soupé avec vous vint ici, et arrêta cet appartement pour un grand seigneur, disait-elle, qui voyage *incognito*. Elle m'a même payé d'avance.

Je fus alors au fait. Je sus ce que je devais penser de Camille et de dom Raphaël ; et je compris que mon valet, ayant une entière

connaissance de mes affaires, m'avait vendu à ces fourbes. Au lieu de n'imputer qu'à moi ce triste incident, et de songer qu'il ne me serait point arrivé si je n'eusse pas eu l'indiscrétion de m'ouvrir à Majuelo sans nécessité, je m'en pris à la fortune innocente, et maudis cent fois mon étoile. Le maître de l'hôtel garni, à qui je contai l'aventure, qu'il savait peut-être aussi bien que moi, se montra sensible à ma douleur. Il me plaignit, et me témoigna qu'il était très-mortifié que cette scène se fût passée chez lui : mais je crois, malgré ses démonstrations, qu'il n'avait pas moins de part à cette fourberie, que mon hôte de Burgos, à qni j'ai toujours attribué l'honneur de l'invention.

CHAPITRE XVII.

Quel parti prit Gil Blas après l'aventure de l'hôtel garni.

LORSQUE j'eus bien déploré mon malheur, je fis réflexion qu'au lieu de céder à mon chagrin, je devais plutôt me roidir contre mon mauvais sort. Je rappelai mon courage, et pour me consoler, je disais en m'habillant : Je suis encore trop heureux que les fripons n'aient pas emporté mes habits et quelques ducats que j'ai dans mes poches. Je leur tenais compte de cette discrétion. Ils avaient même été assez généreux pour me laisser mes bottines, que je donnai à l'hôte pour un tiers de ce qu'elles m'avaient coûté. Enfin je sortis de l'hôtel garni, sans avoir, Dieu merci, besoin de personne pour porter mes hardes. La première chose que je fis, fut d'aller voir si mes mules ne seraient pas dans l'hôtellerie où j'étais descendu le jour précédent. Je jugeais bien qu'Ambroise ne les y avait pas laissées; et plût au ciel que j'eusse

toujours jugé aussi sainement de lui! J'appris que dès le soir même il avait eu soin de les en retirer. Ainsi, comptant de ne les plus revoir non plus que ma valise, je marchais tristement dans les rues, en rêvant au parti que je devais prendre. Je fus tenté de retourner à Burgos, pour avoir encore une fois recours à dona Mencia; mais, considérant que ce serait abuser des bontés de cette dame, et que d'ailleurs je passerais pour une bête, j'abandonnai cette pensée. Je jurai bien aussi que dans la suite je serais en garde contre les femmes: je me serais alors défié de la chaste Suzanne. Je jetais de temps en temps les yeux sur ma bague; et quand je venais à songer que c'était un présent de Camille, j'en soupirais de douleur. Hélas! disais-je en moi-même, je ne me connais point en rubis; mais je connais les gens qui les troquent. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que j'aille chez un joaillier, pour être persuadé que je suis un sot.

Je ne laissai pas toutefois de vouloir m'éclaircir de ce que valait ma bague, et je l'allai montrer à un lapidaire qui l'estima trois ducats. A cette estimation, quoiqu'elle ne m'étonnât point, je donnai au diable la nièce du gouver-

neur des îles philippines, ou plutôt, je ne fis que lui en renouveler le don. Comme je sortais de chez le lapidaire, il passa près de moi un jeune homme qui s'arrêta pour me considérer. Je ne le remis pas d'abord, bien que je le connusse parfaitement. Comment donc, Gil Blas, me dit-il, feignez-vous d'ignorer qui je suis? ou deux années ont-elles si fort changé le fils du barbier Nunez, que vous le méconnaissiez? Ressouvenez-vous de Fabrice, votre compatriote et votre compagnon d'école. Nous avons si souvent disputé chez le docteur Godinez sur les universaux et les degrés métaphysiques.

Je le reconnus avant qu'il eût achevé ces paroles, et nous nous embrassâmes tous deux avec transport. Eh! mon ami, reprit-il ensuite, que je suis ravi de te rencontrer! je ne puis t'exprimer la joie que j'en ressens.... Mais, poursuivit-il d'un air surpris, dans quel état t'offres-tu à ma vue? Vive Dieu, te voilà vêtu comme un prince! Une belle épée, des bas de soie, un pourpoint et un manteau de velours, relevés d'une broderie d'argent! Malepeste! cela sent diablement les bonnes fortunes. Je vais parier que quelque vieille femme libérale te fait part de ses largesses. Tu te trompes, lui

dis-je ; mes affaires ne sont pas si florissantes que tu te l'imagines. A d'autres, répliqua-t-il, à d'autres : tu veux faire le discret. Et ce beau rubis que je vous vois au doigt, Monsieur Gil Blas, d'où vous vient-il, s'il vous plaît ? Il me vient, lui repartis-je, d'une franche friponne. Fabrice, mon cher Fabrice, bien loin d'être la coqueluche des femmes de Valladolid, apprends, mon ami, que j'en suis la dupe.

Je prononçai ces dernières paroles si tristement, que Fabrice vit bien qu'on m'avait joué quelque tour. Il me pressa de lui dire pourquoi je me plaignais ainsi du beau sexe. Je me résolus sans peine à contenter sa curiosité ; mais comme j'avais un assez long récit à faire, et que d'ailleurs nous ne voulions pas nous séparer sitôt, nous entrâmes dans un cabaret, pour nous entretenir plus commodément. Là, je lui contai, en déjeûnant, tout ce qui m'était arrivé depuis ma sortie d'Oviédo. Il trouva mes aventures assez bizarres ; et après m'avoir témoigné qu'il prenait beaucoup de part à la fâcheuse situation où j'étais, il me dit : Il faut se consoler, mon enfant, de tous les malheurs de la vie. Un homme d'esprit est-il dans la misère ? il attend avec patience un temps plus

heureux. Jamais, comme dit Cicéron, il ne doit se laisser abattre jusqu'à ne se plus souvenir qu'il est homme. Pour moi, je suis de ce caractère-là : mes disgraces ne m'accablent point; je suis toujours au dessus de la mauvaise fortune. Par exemple, j'aimais une fille de famille d'Oviédo, j'en étais aimé : je la demandai en mariage à son père, il me la refusa. Un autre en serait mort de douleur; moi, admire la force de mon esprit, j'enlevai la petite personne. Elle était vive, étourdie, coquette; le plaisir par conséquent la déterminait toujours au préjudice du devoir. Je la promenai pendant six mois dans le royaume de Galice: de là, comme je l'avais mise dans le goût de voyager, elle eut envie d'aller en Portugal; mais elle prit un autre compagnon de voyage : autre sujet de désespoir. Je ne succombai point encore sous le poids de ce nouveau malheur; et plus sage que Ménélas, au lieu de m'armer contre le Pâris qui m'avait soufflé mon Hélène, je lui sus bon gré de m'en avoir défait. Après cela, ne voulant plus retourner dans les Asturies, pour éviter toute discussion avec la justice, je m'avançai dans le royaume de Léon, dépensant de ville en ville l'argent qui me restait de l'en-

lèvement de mon infante; car nous avions tous deux fait notre main en partant d'Oviédo. J'arrivai à Palencia avec un seul ducat, sur quoi je fus obligé d'acheter une paire de souliers. Le reste ne me mena pas bien loin. Ma situation devint embarrassante ; je commençais déja même à faire diète : il fallut promptement prendre un parti. Je résolus de me mettre dans le service. Je me plaçai d'abord chez un gros marchand de drap qui avait un fils libertin : j'y trouvai un asile contre l'abstinence, et en même temps un grand embarras. Le père m'ordonna d'épier son fils, le fils me pria de l'aider à tromper son père : il fallait opter. Je préférai la prière au commandement, et cette préférence me fit donner mon congé. Je passai ensuite au service d'un vieux peintre, qui voulut, par amitié, m'enseigner les principes de son art ; mais, en me les montrant, il me laissait mourir de faim. Cela me dégoûta de la peinture et du séjour de Palencia. Je vins à Valladolid, où, par le plus grand bonheur du monde, j'entrai dans la maison d'un administrateur de l'hôpital ; j'y demeure encore, et je suis charmé de ma condition. Le seigneur Manuel Ordonnez, mon maître, est un homme

d'une piété profonde. Il marche toujours les yeux baissés, avec un gros rosaire à la main. On dit que dès sa jeunesse, n'ayant en vue que le bien des pauvres, il s'y est attaché avec un zèle infatigable. Aussi ses soins ne sont-ils pas demeurés sans récompense: tout lui a prospéré. Quelle bénédiction! en faisant les affaires des pauvres, il s'est enrichi.

Quand Fabrice m'eut tenu ce discours, je lui dis: Je suis bien aise que tu sois satisfait de ton sort; mais, entre nous, tu pourrais, ce me semble, faire un plus beau rôle dans le monde. Tu n'y penses pas, Gil Blas, me répondit-il; sache que pour un homme de mon humeur, il n'y a point de situation plus agréable que la mienne. Le métier de laquais est pénible, je l'avoue, pour un imbécille; mais il n'a que des charmes pour un garçon d'esprit. Un génie supérieur, qui se met en condition, ne fait pas son service matériellement comme un nigaud. Il entre dans une maison pour commander, plutôt que pour servir. Il commence par étudier son maître; il se prête à ses défauts, gagne sa confiance, et le mène ensuite par le nez. C'est ainsi que je me suis conduit chez mon administrateur. Je connus d'abord le pélerin:

je m'aperçus qu'il voulait passer pour un saint personnage; je feignis d'en être la dupe; cela ne coûte rien : je fis plus, je le copiai; et jouant devant lui le même rôle qu'il fait devant les autres, je trompai le trompeur, et je suis devenu peu à peu son *factoton.* J'espère que quelque jour je pourrai, sous ses auspices, me mêler des affaires des pauvres. Je ferai peut-être fortune aussi; car je me sens autant d'amour que lui pour leur bien.

Voilà de belles espérances, repris-je, mon cher Fabrice; et je t'en félicite. Pour moi, je reviens à mon premier dessein. Je vais convertir mon habit brodé en soutanelle, me rendre à Salamanque, et là, me rangeant sous les drapeaux de l'université, remplir l'emploi de précepteur. Beau projet! s'écria Fabrice, l'agréable imagination! Quelle folie de vouloir, à ton âge, te faire pédant! Sais-tu bien, malheureux, à quoi tu t'engages en prenant ce parti? Sitôt que tu seras placé, toute la maison t'observera, tes moindres actions seront scrupuleusement examinées. Il faudra que tu te contraignes sans cesse, que tu te pares d'un extérieur hypocrite, et paraisses posséder toutes les vertus. Tu n'auras presque pas un moment

à donner à tes plaisirs. Censeur éternel de ton écolier, tu passeras les journées à lui enseigner le latin, et à le reprendre quand il dira ou fera des choses contre la bienséance. Après tant de peine et de contrainte, quel sera le fruit de tes soins? Si le petit gentilhomme est un mauvais sujet, on dira que tu l'auras mal élevé; et les parens te renverront sans récompense, peut-être même sans te payer tes appointemens. Ne me parle donc point d'un poste de précepteur; c'est un bénéfice à charge d'ames. Mais parle-moi de l'emploi d'un laquais; c'est un bénéfice simple, qui n'engage à rien. Un maître a-t-il des vices? le génie supérieur qui le sert les flatte, et souvent même les fait tourner à son profit. Un valet vit sans inquiétude dans une bonne maison. Après avoir bu et mangé tout son saoul, il s'endort tranquillement comme un enfant de famille, sans s'embarrasser du boucher ni du boulanger.

Je ne finirais point, mon enfant, poursuivit-il, si je voulais dire tous les avantages des valets. Crois-moi, Gil Blas, perds pour jamais l'envie d'être précepteur, et suis mon exemple. Oui; mais, Fabrice, lui repartis-je, on ne trouve pas tous les jours des administrateurs;

et si je me résolvais à servir, je voudrais du moins n'être pas mal placé. Oh! tu as raison, me dit-il, et j'en fais mon affaire. Je te réponds d'une bonne condition, quand ce ne serait que pour arracher un galant homme à l'université.

La prochaine misère dont j'étais menacé, et l'air satisfait qu'avait Fabrice, me persuadant plus que ses raisons, je me déterminai à me mettre dans le service. Là-dessus, nous sortîmes du cabaret, et mon compatriote me dit: Je vais de ce pas te conduire chez un homme à qui s'adressent la plupart des laquais qui sont sur le pavé; il a des grisons qui l'informent de tout ce qui se passe dans les familles. Il sait où l'on a besoin de valets, et il tient un registre exact, non-seulement des places vacantes, mais même des bonnes et des mauvaises qualités des maîtres. C'est un homme qui a été frère dans je ne ne sais quel couvent de religieux. Enfin c'est lui qui m'a placé.

En nous entretenant d'un bureau d'adresse si singulier, le fils du barbier Nunez me mena dans un cul-de-sac. Nous entrâmes dans une petite maison, où nous trouvâmes un homme de cinquante ans, qui écrivait sur une table. Nous le saluâmes, assez respectueusement

même; mais, soit qu'il fût fier de son naturel, soit que, n'ayant coutume de voir que des laquais et des cochers, il eût pris l'habitude de recevoir son monde cavalièrement, il ne se leva point; il se contenta de nous faire une légère inclination de tête. Il me regarda pourtant avec attention. Je vis bien qu'il était surpris qu'un jeune homme en habit de velours brodé voulût devenir laquais; il avait plutôt lieu de penser que je venais lui en demander un. Il ne put toutefois douter long-temps de mon intention, puisque Fabrice lui dit d'abord: Seigneur Arias de Londona, vous voulez bien que je vous présente le meilleur de mes amis. C'est un garçon de famille, que ses malheurs réduisent à la nécessité de servir. Enseignez-lui, de grace, une bonne condition, et comptez sur sa reconnaissance. Messieurs, répondit froidement Arias, voilà comme vous êtes tous; avant qu'on vous place, vous faites les plus belles promesses du monde: êtes-vous bien placés? vous ne vous en souvenez plus. Comment donc, reprit Fabrice, vous plaignez-vous de moi? N'ai-je pas bien fait les choses? Vous auriez pu les faire encore mieux, repartit Arias: votre condition vaut un emploi de com-

mis, et vous m'avez payé comme si je vous eusse mis chez un auteur. Je pris alors la parole, et dis au seigneur Arias, que pour lui faire connaître que je n'étais pas un ingrat, je voulais que la reconnaissance précédât le service. En même temps je tirai de mes poches deux ducats que je lui donnai, avec promesse de n'en pas demeurer là si je me voyais dans une bonne maison.

Il parut content de mes manières. J'aime, dit-il, qu'on en use de la sorte avec moi. Il y a, continua-t-il, d'excellens postes vacans; je vais vous les nommer, et vous choisirez celui qui vous plaira. En achevant ces paroles, il mit ses lunettes, ouvrit un registre qui était sur la table, tourna quelques feuillets, et commença de lire dans ces termes : Il faut un laquais au capitaine Torbellino, homme emporté, brutal et fantasque; il gronde sans cesse, jure, frappe, et le plus souvent estropie ses domestiques. Passons à un autre, m'écriai-je à ce portrait; ce capitaine-là n'est pas de mon goût. Ma vivacité fit sourire Arias, qui poursuivit ainsi sa lecture : Dona Manuela de Sandoval, douairière surannée, hargneuse et bizarre, est actuellement sans laquais; elle n'en a qu'un d'ordinaire,

encore ne le peut-elle garder un jour entier. Il y a dans la maison, depuis dix ans, un habit qui sert à tous les valets qui entrent, de quelque taille qu'ils soient : on peut dire qu'ils ne font que l'essayer ; car il est encore tout neuf, quoique deux mille laquais l'aient porté. Il manque un valet au docteur Alvar Fanez ; c'est un médecin chimiste. Il nourrit bien ses domestiques, les entretient proprement, leur donne même de gros gages ; mais il fait sur eux l'épreuve de ses remèdes. Il y a souvent des places de laquais à remplir chez cet homme-là.

Oh ! je le crois bien, interrompit Fabrice en riant. Vive Dieu, vous nous enseignez là de bonnes conditions ! Patience, dit Arias de Londona ; nous ne sommes pas au bout : il y a de quoi vous contenter. Là-dessus il continua de lire de cette sorte : Dona Alfonsa de Solis, vieille dévote, qui passe les deux tiers de la journée dans l'église, et veut que son valet y soit toujours auprès d'elle, n'a point de laquais depuis trois semaines. Le licencié Sédillo, vieux chanoine du chapitre de cette ville, chassa hier au soir son valet. . . . Alte-là, seigneur Arias de Londona, s'écria Fabrice en cet endroit ; nous nous en tenons à ce dernier poste. Le

licencié Sédillo est des amis de mon maître, et je le connaîs parfaitement. Je sais qu'il a pour gouvernante une vieille béate qu'on nomme la dame Jacinte, et qui dispose de tout chez lui. C'est une des meilleures maisons de Valladolid. On y vit doucement et l'on y fait très-bonne chère. D'ailleurs, le chanoine est un homme infirme, un vieux goutteux qui fera bientôt son testament : il y a un legs à espérer. La charmante perspective pour un valet! Gil Blas, ajouta-t-il en se tournant de mon côté, ne perdons point de temps, mon ami; allons tout-à-l'heure chez le licencié. Je veux te présenter moi-même, et te servir de répondant. A ces mots, de crainte de manquer une si belle occasion, nous prîmes brusquement congé du seigneur Arias, qui m'assura, pour mon argent, que si cette condition m'échappait, je pouvais compter qu'il m'en ferait trouver une aussi bonne.

Fin du Livre premier.

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE,

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Fabrice mène et fait recevoir Gil Blas chez le licencié Sédillo. Dans quel état était ce chanoine. Portrait de sa gouvernante.

Nous avions si grand'peur d'arriver trop tard chez le vieux licencié, que nous ne fîmes qu'un saut du cul-de-sac à sa maison. Nous en trouvâmes la porte fermée : nous frappâmes. Une fille de dix ans, que la gouvernante faisait passer pour sa nièce, en dépit de la médisance, vint ouvrir; et comme nous lui demandions si

l'on pouvait parler au chanoine, la dame Jacinte parut. C'était une personne déja parvenue à l'âge de discrétion, mais belle encore; et j'admirai particulièrement la fraîcheur de son teint. Elle portait une longue robe d'une étoffe de laine la plus commune, avec une large ceinture de cuir, d'où pendait d'un côté un trousseau de clefs, et de l'autre un chapelet à gros grains. D'abord que nous l'aperçûmes, nous la saluâmes avec beaucoup de respect; elle nous rendit le salut fort civilement, mais d'un air modeste et les yeux baissés.

J'ai appris, lui dit mon camarade, qu'il faut un honnête garçon au seigneur licencié Sédillo, et je viens lui en présenter un dont j'espère qu'il sera content. La gouvernante leva les yeux à ces paroles, me regarda fixement; et ne pouvant accorder ma broderie avec le discours de Fabrice, elle demanda si c'était moi qui recherchait la place vacante. Oui, lui dit le fils de Nunez, c'est ce jeune homme. Tel que vous le voyez, il lui est arrivé des disgraces qui l'obligent à se mettre en condition; il se consolera de ses malheurs, ajouta-t-il d'un ton doucereux, s'il a le bonheur d'entrer dans cette maison, et de vivre avec la vertueuse Jacinte,

qui mériterait d'être la gouvernante du patriarche des Indes. A ces mots, la vieille béate cessa de me regarder, pour considérer le gracieux personnage qui lui parlait; et, frappée de ses traits qu'elle crut ne lui être pas inconnus, j'ai une idée confuse de vous avoir vu, lui dit-elle; aidez-moi à la débrouiller. Chaste Jacinte, lui répondit Fabrice, il m'est bien glorieux de m'être attiré vos regards. Je suis venu deux fois dans cette maison avec mon maître le seigneur Manuel Ordonnez, administrateur de l'hôpital. Eh! justement, répliqua la gouvernante, je m'en souviens, et je vous remets. Ah! puisque vous appartenez au seigneur Ordonnez, il faut que vous soyez un garçon de bien et d'honneur. Votre condition fait votre éloge, et ce jeune homme ne saurait avoir un meilleur répondant que vous. Venez, poursuivit-elle, je vais vous faire parler au seigneur Sédillo. Je crois qu'il sera bien aise d'avoir un garçon de votre main.

Nous suivîmes la dame Jacinte. Le chanoine était logé par bas, et son appartement consistait en quatre pièces de plein-pied, bien boisées. Elle nous pria d'attendre un moment dans la première, et nous y laissa pour passer dans la seconde où était le licencié. Après y avoir de-

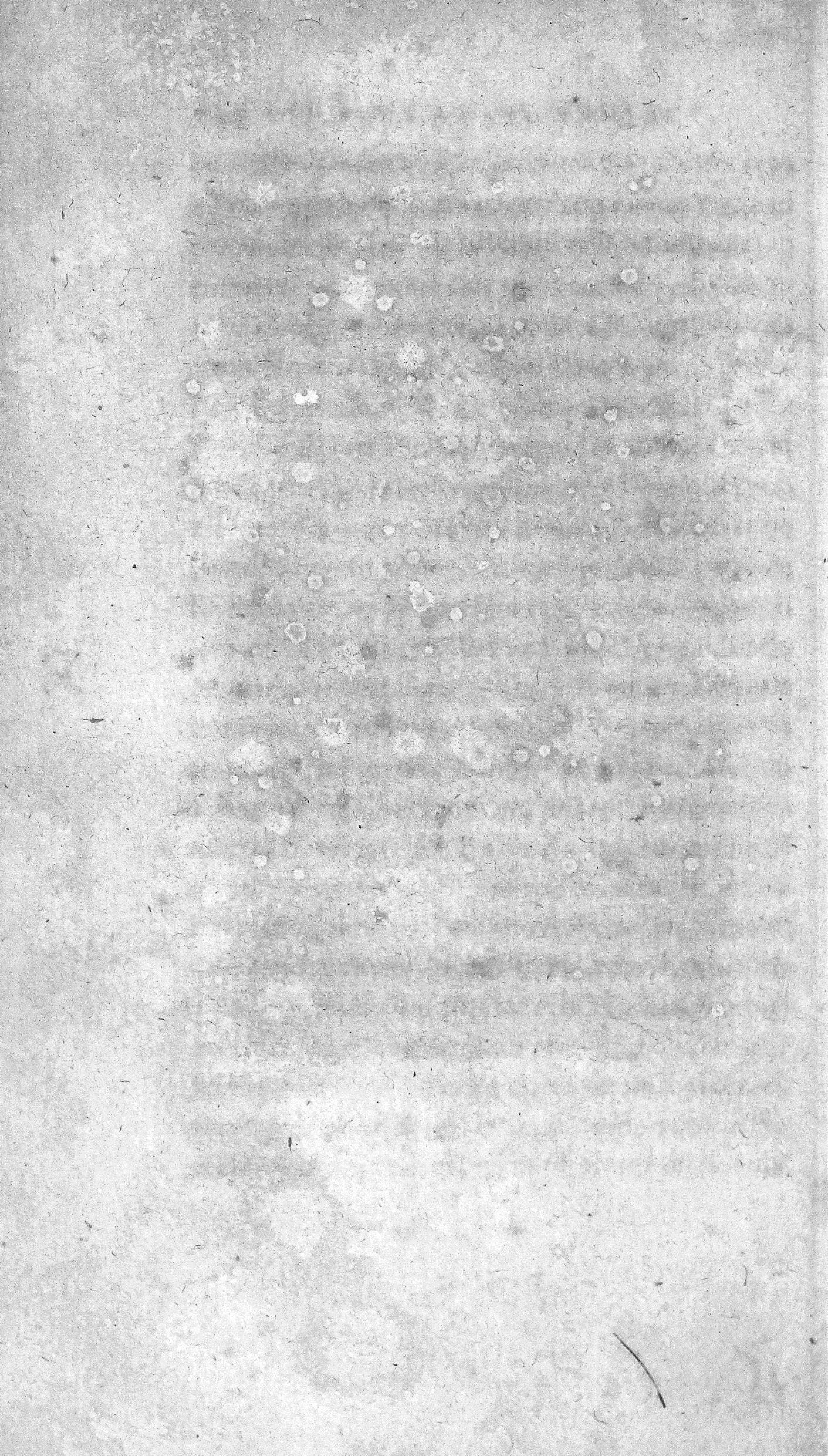
meuré quelque temps en particulier avec lui, pour le mettre au fait, elle vint nous dire que nous pouvions entrer. Nous aperçûmes le vieux podagre enfoncé dans un fauteuil, un oreiller sous la tête, des coussins sous les bras, et les jambes appuyées sur un gros carreau plein de duvet. Nous nous approchâmes de lui sans ménager les révérences; et Fabrice, portant encore la parole, ne se contenta pas de redire ce qu'il avait dit à la gouvernante, il se mit à vanter mon mérite, et s'étendit principalement sur l'honneur que je m'étais acquis chez le docteur Godinez dans les disputes de philosophie; comme s'il eût fallu que je fusse un grand philosophe pour être valet d'un chanoine. Cependant, par le bel éloge qu'il fit de moi, il ne laissa pas de jeter de la poudre aux yeux du licencié, qui, remarquant d'ailleurs que je ne déplaisais pas à la dame Jacinte, dit à mon répondant: L'ami, je reçois à mon service le garçon que tu m'amènes, il me revient assez, et je juge favorablement de ses mœurs, puisqu'il m'est présenté par un domestique du seigneur Ordonnez.

D'abord que Fabrice vit que j'étais arrêté, il fit une grande révérence au chanoine, une autre encore plus profonde à la gouvernante,



L'Ami, je reçois à mon service le Garçon que tu m'amènes, il me revient assez,

Borel Inv.... J.J. Hubert direxit



et se retira fort satisfait, après m'avoir dit tout bas que nous nous reverrions, et que je n'avais qu'à rester là. Dès qu'il fut sorti, le licencié me demanda comment je m'appelais, pourquoi j'avais quitté ma patrie; et par ses questions il m'engagea, devant la dame Jacinte, à raconter mon histoire. Je les divertis tous deux, sur-tout par le récit de ma dernière aventure. Camille et dom Raphaël leur donnèrent une si forte envie de rire, qu'il en pensa coûter la vie au vieux goutteux: car, comme il riait de toute sa force, il lui prit une toux si violente, que je crus qu'il allait passer. Il n'avait pas encore fait son testament, jugez si la gouvernante fut alarmée. Je la vis tremblante, éperdue, courir au secours du bon homme, et, faisant ce qu'on fait pour soulager les enfans qui toussent, lui frotter le front et lui taper le dos. Ce ne fut pourtant qu'une fausse alarme : le vieillard cessa de tousser, et sa gouvernante de le tourmenter. Alors je voulus achever mon récit; mais la dame Jacinte, craignant une seconde toux, s'y opposa. Elle m'emmena même de la chambre du chanoine dans une garde-robe où, parmi plusieurs habits, était celui de mon prédécesseur. Elle me le fit prendre, et mit à sa place

le mien, que je n'étais pas fâché de conserver, dans l'espérance qu'il me servirait encore. Nous allâmes ensuite tous deux préparer le dîner.

Je ne parus pas neuf dans l'art de faire la cuisine. Il est vrai que j'en avais fait l'heureux apprentissage sous la dame Léonarde, qui pouvait passer pour une bonne cuisinière; elle n'était pas toutefois comparable à la dame Jacinte. Celle-ci l'emportait peut-être sur le cuisinier même de l'archevêque de Tolède. Elle excellait en tout; on trouvait ses bisques exquises, tant elle savait bien choisir et mêler les sucs de viandes qu'elle y faisait entrer; et ses hachis étaient assaisonnés d'une manière qui les rendait très-agréables au goût. Quand le dîner fut prêt, nous retournâmes dans la chambre du chanoine, où, pendant que je dressais une table auprès de son fauteuil, la gouvernante passa sous le menton du vieillard une serviette, et la lui attacha aux épaules. Un moment après, je servis un potage qu'on aurait pu présenter au plus fameux directeur de Madrid, et deux entrées qui auraient eu de quoi piquer la sensualité d'un vice-roi, si la dame Jacinte n'y eût pas épargné les épices, de peur d'ir-

riter la goutte du licencié. A la vue de ces bons plats, mon vieux maître, que je croyais perclus de tous ses membres, me montra qu'il n'avait pas entièrement perdu l'usage de ses bras. Il s'en aida pour se débarrasser de son oreiller et de ses coussins, et se disposa gaiement à manger. Quoique la main lui tremblât, elle ne refusa pas le service. Il la faisait aller et venir assez librement, de façon pourtant qu'il répandait sur la nappe et sur sa serviette la moitié de ce qu'il portait à sa bouche. J'ôtai la bisque lorsqu'il n'en voulut plus, et j'apportai une perdrix flanquée de deux cailles rôties, que la dame Jacinte lui dépeça. Elle avait aussi soin de lui faire boire de temps en temps de grands coups de vin un peu trempé, dans une coupe d'argent large et profonde, qu'elle lui tenait comme à un enfant de quinze mois. Il s'acharna sur les entrées, et ne fit pas moins d'honneur aux petits-pieds. Quand il se fut bien empiffré, la béate lui détacha sa serviette, lui remit son oreiller et ses coussins; puis, le laissant dans son fauteuil goûter tranquillement le repos qu'on prend d'ordinaire après le dîné, nous desservîmes, et nous allâmes manger à notre tour.

Voilà de quelle manière dînait tous les jours notre chanoine, qui était peut-être le plus grand mangeur du chapitre. Mais il soupait plus légèrement ; il se contentait d'un poulet et de quelques compotes de fruits. Je faisais bonne chère dans cette maison, j'y menais une vie très-douce ; je n'y avais qu'un désagrément, c'est qu'il me fallait veiller mon maître et passer la nuit comme un garde-malade. Outre une rétention d'urine qui l'obligeait à demander dix fois par heure son pot de chambre, il était sujet à suer, et quand cela arrivait, je lui changeais de chemise. Gil Blas, me dit-il dès la seconde nuit, tu as de l'adresse et de l'activité ; je prévois que je m'accommoderai bien de ton service. Je te recommande seulement d'avoir de la complaisance pour la dame Jacinte ; c'est une fille qui me sert depuis quinze années avec un zèle tout particulier ; elle a un soin de ma personne, que je ne puis assez reconnaître. Aussi, je te l'avoue, elle m'est plus chère que toute ma famille. J'ai chassé de chez moi, pour l'amour d'elle, mon neveu, le fils de ma propre sœur. Il n'avait aucune considération pour cette pauvre fille ; et bien loin de rendre justice à l'attachement sincère qu'elle a pour

moi, l'insolent la traitait de fausse dévote : car aujourd'hui la vertu ne paraît qu'hypocrisie aux jeunes gens. Graces au ciel, je me suis défait de ce maraud-là. Je préfère aux droits du sang, l'affection qu'on me témoigne, et je ne me laisse prendre seulement que par le bien qu'on me fait. Vous avez raison, Monsieur, dis-je alors au licencié ; la reconnaissance doit avoir plus de force sur nous, que les lois de la nature. Sans doute, reprit-il ; et mon testament fera bien voir que je ne me soucie guère de mes parens. Ma gouvernante y aura bonne part ; et tu n'y seras point oublié, si tu continues comme tu commences à me servir. Le valet que j'ai mis dehors hier, a perdu, par sa faute, un bon legs. Si ce misérable ne m'eût pas obligé, par ses manières, à lui donner son congé, je l'aurais enrichi ; mais c'était un orgueilleux qui manquait de respect à la dame Jacinte, un paresseux qui craignait la peine. Il n'aimait point à me veiller ; et c'était pour lui une chose bien fatigante, que de passer les nuits à me soulager. Ah, le malheureux ! m'écriai-je, comme si le génie de Fabrice m'eût inspiré, il ne méritait pas d'être auprès d'un si honnête homme que vous. Un garçon qui a le bonheur

de vous appartenir, doit avoir un zèle infatigable ; il doit se faire un plaisir de son devoir, et ne se pas croire occupé, lors même qu'il sue sang et eau pour vous.

Je m'aperçus que ces paroles plurent fort au licencié. Il ne fut pas moins content de l'assurance que je lui donnai d'être toujours parfaitement soumis aux volontés de la dame Jacinte. Voulant donc passer pour un valet que la fatigue ne pouvait rebuter, je faisais mon service de la meilleure grace qu'il m'était possible. Je ne me plaignais point d'être toutes les nuits sur pied. Je ne laissais pas pourtant de trouver cela très-désagréable, et sans le legs dont je repaissais mon espérance, je me serais bientôt dégoûté de ma condition. Je me reposais, à la vérité, quelques heures pendant le jour. La gouvernante, je lui dois cette justice, avait beaucoup d'égards pour moi ; ce qu'il fallait attribuer au soin que je prenais de gagner ses bonnes graces par des manières complaisantes et respectueuses. Étais-je à table avec elle, et sa nièce qu'on appelait Inésille? je leur changeais d'assiette, je leur versais à boire, j'avais une attention toute particulière à les servir. Je m'insinuai par-là dans leur amitié. Un jour que

la dame Jacinte était sortie pour aller à la provision, me voyant seul avec Inésille, je commençai à l'entretenir. Je lui demandai si son père et sa mère vivaient encore. Oh! que non, me répondit-elle; il y a bien long-temps, bien long-temps qu'ils sont morts; car ma bonne tante me l'a dit, et je ne les ai jamais vus. Je crus pieusement la petite fille, quoique sa réponse ne fût pas catégorique; et je la mis si bien en train de parler, qu'elle m'en dit plus que je n'en voulais savoir. Elle m'apprit, ou plutôt je compris par les naïvetés qui lui échappèrent, que sa bonne tante avait un bon ami, qui demeurait aussi auprès d'un vieux chanoine dont il administrait le temporel, et que ces heureux domestiques comptaient d'assembler les dépouilles de leurs maîtres par un hyménée dont ils goûtaient les douceurs par avance. J'ai déja dit que la dame Jacinte, bien qu'un peu surannée, avait encore de la fraîcheur. Il est vrai qu'elle n'épargnait rien pour se conserver: outre qu'elle prenait tous les matins un clistère, elle avalait pendant le jour, et en se couchant, d'excellens coulis. De plus, elle dormait tranquillement la nuit, tandis que je veillais mon maître. Mais ce qui peut-être contribuait encore

plus que toutes ces choses à lui rendre le teint frais, c'était, à ce que me dit Inésille, une fontaine qu'elle avait à chaque jambe.

CHAPITRE II.

De quelle manière le chanoine, étant tombé malade, fut traité; ce qu'il en arriva; et ce qu'il laissa par testament à Gil Blas.

Je servis pendant trois mois le licencié Sédillo, sans me plaindre des mauvaises nuits qu'il me faisait passer. Au bout de ce temps-là, il tomba malade. La fièvre le prit; et avec le mal qu'elle lui causait, il sentit irriter sa goutte. Pour la première fois de sa vie, qui avait été longue, il eut recours aux médecins. Il demanda le docteur Sangrado, que tout Valladolid regardait comme un Hippocrate. La dame Jacinte aurait mieux aimé que le chanoine eût commencé par faire son testament; elle lui en toucha même quelques mots; mais, outre qu'il ne se croyait pas encore proche de sa fin, il avait de l'opi-

niâtreté dans certaines choses. J'allai donc chercher le docteur Sangrado ; je l'amenai au logis. C'était un grand homme sec et pâle, et qui depuis quarante ans, pour le moins, occupait le ciseau des Parques. Ce savant médecin avait l'extérieur grave ; il pesait ses discours, et donnait de la noblesse à ses expressions. Ses raisonnemens paraissaient géométriques, et ses opinions fort singulières.

Après avoir observé mon maître, il lui dit d'un air doctoral : Il s'agit ici de suppléer au défaut de la transpiration arrêtée. D'autres, à ma place, ordonneraient sans doute des remèdes salins, urineux, volatils, et qui, pour la plupart, participent du soufre et du mercure : mais les purgatifs et les sudorifiques sont des drogues pernicieuses ; toutes les préparations chimiques ne semblent faites que pour nuire. J'emploie des moyens plus simples et plus sûrs. A quelle nourriture, continua-t-il, êtes-vous accoutumé ? Je mange ordinairement, répondit le chanoine, des bisques et des viandes succulentes. Des bisques et des viandes succulentes ! s'écria le docteur avec surprise. Ah, vraiment, je ne m'étonne point si vous êtes malade ! Les mets délicieux sont des plaisirs empoisonnés ;

ce sont des piéges que la volupté tend aux hommes, pour les faire périr plus sûrement. Il faut que vous renonciez aux alimens de bon goût; les plus fades sont les meilleurs pour la santé. Comme le sang est insipide, il veut des mets qui tiennent de sa nature: Et buvez-vous du vin? ajouta-t-il. Oui, dit le licencié, du vin trempé. Oh, trempé tant qu'il vous plaira, reprit le médecin. Quel déréglement! voilà un régime épouvantable! Il y a long-temps que vous devriez être mort. Quel âge avez-vous? J'entre dans ma soixante-neuvième année, répondit le chanoine. Justement, répliqua le médecin, une vieillesse anticipée est toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'eussiez bu que de l'eau claire toute votre vie, et que vous vous fussiez contenté d'une nourriture simple, de pommes cuites, par exemple, vous ne seriez pas présentement tourmenté de la goutte, et tous vos membres feraient encore facilement leurs fonctions. Je ne désespère pas toutefois de vous remettre sur pied, pourvu que vous vous abandonniez à mes ordonnances. Le licencié promit de lui obéir en toutes choses.

Alors Sangrado m'envoya chercher un chirurgien qu'il me nomma, et fit tirer à mon

maître six bonnes palettes de sang, pour commencer à suppléer au défaut de la transpiration. Puis il dit au chirurgien : Maître Martin Onez, revenez dans trois heures en faire autant, et demain vous recommencerez. C'est une erreur de penser que le sang soit nécessaire à la conservation de la vie; on ne peut trop saigner un malade. Comme il n'est obligé à aucun mouvement ou exercice considérable, et qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas plus de sang pour vivre qu'à un homme endormi; la vie, dans tous les deux, ne consiste que dans le pouls et dans la respiration. Lorsque le docteur eut ordonné de fréquentes et copieuses saignées, il dit qu'il fallait aussi donner au chanoine de l'eau chaude à tout moment, assurant que l'eau bue en abondance pouvait passer pour le véritable spécifique contre toutes sortes de maladies. Il sortit ensuite, en disant d'un air de confiance à la dame Jacinte et à moi, qu'il répondait de la vie du malade, si on le traitait de la manière qu'il venait de prescrire. La gouvernante, qui jugeait peut-être autrement que lui de sa méthode, protesta qu'on la suivrait avec exactitude. En effet, nous mîmes promptement de l'eau à chauffer; et,

comme le médecin nous avait recommandé sur toutes choses de ne la point épargner, nous en fîmes d'abord boire à mon maître deux ou trois pintes à longs traits. Une heure après, nous réitérâmes; puis, retournant encore de temps en temps à la charge, nous versâmes dans son estomac un déluge d'eau. D'un autre côté, le chirurgien nous secondant par la quantité de sang qu'il tirait, nous réduisîmes, en moins de deux jours, le vieux chanoine à l'extrémité.

Ce bon ecclésiastique n'en pouvant plus, comme je voulais lui faire avaler encore un grand verre de spécifique, me dit d'une voix faible : Arrête, Gil Blas; ne m'en donne pas davantage, mon ami. Je vois bien qu'il faut mourir, malgré la vertu de l'eau; et, quoiqu'il me reste à peine une goutte de sang, je ne m'en porte pas mieux pour cela; ce qui prouve bien que le plus habile médecin du monde ne saurait prolonger nos jours, quand leur terme fatal est arrivé. Va me chercher un notaire; je veux faire mon testament. A ces derniers mots, que je n'étais pas fâché d'entendre, j'affectai de paraître fort triste; et cachant l'envie que j'avais de m'acquitter de la commission qu'il me donnait: Eh mais, Monsieur, lui dis-je, vous n'êtes

pas si bas, Dieu merci, que vous ne puissiez vous relever. Non, non, repartit-il, mon enfant, c'en est fait; je sens que la goutte remonte et que la mort s'approche : hâte-toi d'aller où je t'ai dit. Je m'aperçus effectivement qu'il changeait à vue d'œil; et la chose me parut si pressante, que je sortis vîte pour faire ce qu'il m'ordonnait, laissant auprès de lui la dame Jacinte, qui craignait encore plus que moi qu'il ne mourût sans tester. J'entrai dans la maison du premier notaire dont on m'enseigna la demeure, et le trouvant chez lui : Monsieur, lui dis-je, le licencié Sédillo, mon maître, tire à sa fin; il veut faire écrire ses dernières volontés; il n'y a pas un moment à perdre. Le notaire était un petit vieillard gai, qui se plaisait à railler : il me demanda quel médecin voyait le chanoine. Je lui répondis que c'était le docteur Sangrado. A ce nom, prenant brusquement son manteau et son chapeau : Vive Dieu! s'écria-t-il, partons donc en diligence; car ce docteur est si expéditif, qu'il ne donne pas le temps à ses malades d'appeler des notaires. Cet homme-là m'a bien soufflé des testamens.

En parlant de cette sorte, il s'empressa de

sortir avec moi, et, pendant que nous marchions tous deux à grands pas pour prévenir l'agonie, je lui dis : Monsieur, vous savez qu'un testateur mourant manque souvent de mémoire ; si par hasard mon maître vient à m'oublier, je vous prie de le faire souvenir de mon zèle. Je le veux bien, mon enfant, me répondit le petit notaire ; tu peux compter là-dessus. Je l'exhorterai même à te donner quelque chose de considérable, pour peu qu'il soit disposé à reconnaître tes services. Le licencié, quand nous arrivâmes dans sa chambre, avait encore tout son bon sens. La dame Jacinte, le visage baigné de pleurs de commande, était auprès de lui. Elle venait de jouer son rôle, et de préparer le bon homme à lui faire beaucoup de bien. Nous laissâmes le notaire seul avec mon maître, et passâmes, elle et moi, dans l'antichambre, où nous rencontrâmes le chirurgien, que le médecin envoyait pour faire une nouvelle et dernière saignée. Nous l'arrêtâmes. Attendez, maître Martin, lui dit la gouvernante, vous ne sauriez entrer présentement dans la chambre du seigneur Sédillo. Il va dicter ses dernières volontés à un notaire qui est avec lui ; vous le saignerez quand il aura fait son testament.

Nous avions grand'peur, la béate et moi, que le licencié ne mourût en testant; mais, par bonheur, l'acte qui causait notre inquiétude se fit. Nous vîmes sortir le notaire, qui, me trouvant sur son passage, me frappa sur l'épaule, et me dit en souriant : On n'a point oublié Gil Blas. A ces mots, je ressentis une joie toute des plus vives; et je sus si bon gré à mon maître de s'être souvenu de moi, que je me promis de bien prier Dieu pour lui après sa mort, qui ne manqua pas d'arriver bientôt; car le chirurgien l'ayant encore saigné, le pauvre vieillard, qui n'était déja que trop affaibli, expira presque dans le moment. Comme il rendait les derniers soupirs, le médecin parut, et demeura un peu sot, malgré l'habitude qu'il avait de dépêcher ses malades. Cependant, loin d'imputer la mort du chanoine à la boisson et aux saignées, il sortit en disant d'un air froid, qu'on ne lui avait pas tiré assez de sang ni fait boire assez d'eau chaude. L'exécuteur de la haute médecine, je veux dire le chirurgien, voyant aussi qu'on n'avait plus besoin de son ministère, suivit le docteur Sangrado.

Sitôt que nous vîmes le patron sans vie, nous fîmes, la dame Jacinte, Inésille et moi,

un concert de cris funèbres qui fut entendu de tout le voisinage. La béate sur-tout, qui avait le plus grand sujet de se réjouir, poussait des accens si plaintifs, qu'elle semblait être la personne du monde la plus touchée. La chambre, en un instant, se remplit de gens, moins attirés par la compassion que par la curiosité. Les parens du défunt n'eurent pas plutôt vent de sa mort, qu'ils vinrent fondre au logis, et faire mettre le scellé par-tout. Ils trouvèrent la gouvernante si affligée, qu'ils crurent d'abord que le chanoine n'avait point fait de testament : mais ils apprirent bientôt qu'il y en avait un, revêtu de toutes les formalités nécessaires; et lorsqu'on vint à l'ouvrir, et qu'ils virent que le testateur avait disposé de ses meilleurs effets en faveur de la dame Jacinte et de la petite fille, ils firent son oraison funèbre dans des termes peu honorables à sa mémoire. Ils apostrophèrent en même temps la béate, et me donnèrent aussi quelques louanges. Il faut avouer que je les méritais bien. Le licencié, devant Dieu soit son ame, pour m'engager à me souvenir de lui toute ma vie, s'expliquait ainsi pour mon compte par un article de son testament : *Item, puisque Gil Blas est un garçon*

qui a déja de la littérature, pour achever de le rendre savant, je lui laisse ma bibliothèque, tous mes livres et mes manuscrits, sans aucune exception.

J'ignorais où pouvait être cette prétendue bibliothèque; je ne m'étais point aperçu qu'il y en eût dans la maison. Je savais seulement qu'il y avait quelques papiers, avec cinq ou six volumes, sur deux petits ais de sapin dans le cabinet de mon maître: c'était-là mon legs. Encore les livres ne me pouvaient-ils être d'une grande utilité: l'un avait pour titre, le Cuisinier parfait; l'autre traitait de l'indigestion et de la manière de la guérir; et les autres étaient les quatre parties du bréviaire, que les vers avaient à demi rongées. A l'égard des manuscrits, le plus curieux contenait toutes les pièces d'un procès que le chanoine avait eu autrefois pour sa prébende. Après avoir examiné mon legs avec plus d'attention qu'il n'en méritait, je l'abandonnai aux parens qui me l'avaient tant envié. Je leur remis même l'habit dont j'étais revêtu, et je repris le mien, bornant à mes gages le fruit de mes services. J'allai chercher ensuite une autre maison. Pour la dame Jacinte, outre les sommes qui lui avaient été léguées, elle eut encore

de bonnes nippes, qu'à l'aide de son bon ami elle avait détournées pendant la maladie du licencié.

CHAPITRE III.

Gil Blas s'engage au service du docteur Sangrado, et devient un célèbre médecin.

JE résolus d'aller trouver le seigneur Arias de Londona, et de choisir dans son registre une nouvelle condition; mais, comme j'étais près d'entrer dans le cul-de-sac où il demeurait, je rencontrai le docteur Sangrado, que je n'avais point vu depuis le jour de la mort de mon maître, et je pris la liberté de le saluer. Il me remit dans le moment, quoique j'eusse changé d'habit; et témoignant quelque joie de me voir: Eh! te voilà mon enfant, me dit-il, je pensais à toi tout à l'heure. J'ai besoin d'un bon garçon pour me servir, et je songeais que tu serais bien mon fait, si tu savais lire et écrire. Monsieur, lui répondis-je, sur ce pied-là je suis

donc votre affaire. Cela étant, reprit-il, tu es l'homme qu'il me faut. Viens chez moi; tu n'y auras que de l'agrément, je te traiterai avec distinction. Je ne te donnerai point de gages; mais rien ne te manquera. J'aurai soin de t'entretenir proprement, et je t'enseignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En un mot, tu seras plutôt mon élève que mon valet.

J'acceptai la proposition du docteur, dans l'espérance que je pourrais, sous un si savant maître, me rendre illustre dans la médecine. Il me mena chez lui sur le champ, pour m'installer dans l'emploi qu'il me destinait; et cet emploi consistait à écrire le nom et la demeure des malades qui l'envoyaient chercher pendant qu'il était en ville. Il y avait pour cet effet au logis un registre, dans lequel une vieille servante, qu'il avait pour tout domestique, marquait les adresses; mais, outre qu'elle ne savait point l'orthographe, elle écrivait si mal, qu'on ne pouvait, le plus souvent, déchiffrer son écriture. Il me chargea du soin de tenir ce livre, qu'on pouvait justement appeler un registre mortuaire, puisque les gens dont je prenais les noms mouraient presque tous. J'inscrivais, pour ainsi parler, les personnes qui

voulaient partir pour l'autre monde, comme un commis, dans un bureau de voiture publique, écrit le nom de ceux qui retiennent des places. J'avais souvent la plume à la main, parce qu'il n'y avait point en ce temps-là de médecin à Valladolid plus accrédité que le docteur Sangrado. Il s'était mis en réputation dans le public par un verbiage spécieux, soutenu d'un air imposant, et par quelques cures heureuses, qui lui avaient fait plus d'honneur qu'il n'en méritait.

Il ne manquait pas de pratique, ni par conséquent de bien. Il n'en faisait pas toutefois meilleure chère : on vivait chez lui très-frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois, des fèves, des pommes cuites ou du fromage. Il disait que ces alimens étaient les plus convenables à l'estomac, comme étant les plus propres à la trituration, c'est-à-dire, à être broyés plus aisément. Néanmoins, bien qu'il les crût de facile digestion, il ne voulait point qu'on s'en rassasiât; en quoi, certes, il se montrait fort raisonnable. Mais s'il nous défendait, à la servante et à moi, de manger beaucoup, en récompense il nous permettait de boire de l'eau à discrétion. Bien loin de nous prescrire des

bornes là-dessus, il nous disait quelquefois : Buvez, mes enfans ; la santé consiste dans la souplesse et l'humectation des parties. Buvez de l'eau abondamment ; c'est un dissolvant universel ; l'eau fond tous les sels. Le cours du sang est-il ralenti ? elle le précipite ; est-il trop rapide ? elle en arrête l'impétuosité. Notre docteur était de si bonne foi sur cela, qu'il ne buvait jamais lui-même que de l'eau, bien qu'il fût dans un âge avancé. Il définissait la vieillesse, une phthisie naturelle qui nous dessèche et nous consume ; et sur cette définition, il déplorait l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards. Il soutenait que le vin les use et les détruit, et disait fort éloquemment que cette liqueur funeste est pour eux comme pour tout le monde, un ami qui trahit et un plaisir qui trompe.

Malgré ces beaux raisonnemens, après avoir été huit jours dans cette maison, il me prit un cours de ventre, et je commençai à sentir de grands maux d'estomac, que j'eus la témérité d'attribuer au dissolvant universel et à la mauvaise nourriture que je prenais. Je m'en plaignis à mon maître, dans la pensée qu'il pourrait se relâcher et me donner un peu de vin à mes

repas; mais il était trop ennemi de cette liqueur, pour me l'accorder. Si tu te sens, me dit-il, quelque dégoût pour l'eau pure, il y a des secours innocens pour soutenir l'estomac contre la fadeur des boissons aqueuses. La sauge, par exemple, et la véronique leur donnent un goût délectable; et si tu veux les rendre encore plus délicieuses, tu n'as qu'à y mêler de la fleur d'œillet, de romarin ou de coquelicot.

Il avait beau vanter l'eau, et m'enseigner le secret d'en composer des breuvages exquis, j'en buvais avec tant de modération, que, s'en étant aperçu, il me dit : Eh! vraiment, Gil Blas, je ne m'étonne point si tu ne jouis pas d'une parfaite santé; tu ne bois pas assez, mon ami. L'eau prise en petite quantité ne sert qu'à développer les parties de la bile, et qu'à leur donner plus d'activité; au lieu qu'il les faut noyer par un délayant copieux. Ne crains pas, mon enfant, que l'abondance de l'eau affaiblisse ou refroidisse ton estomac : loin de toi cette terreur panique que tu te fais peut-être de la boisson fréquente. Je te garantis de l'évènement; et si tu ne me trouves pas bon pour t'en répondre, Celse même t'en sera garant. Cet oracle latin fait un éloge admirable de l'eau:

ensuite il dit en termes exprès que ceux qui, pour boire du vin, s'excusent sur la faiblesse de leur estomac, font une injustice manifeste à ce viscère, et cherchent à couvrir leur sensualité.

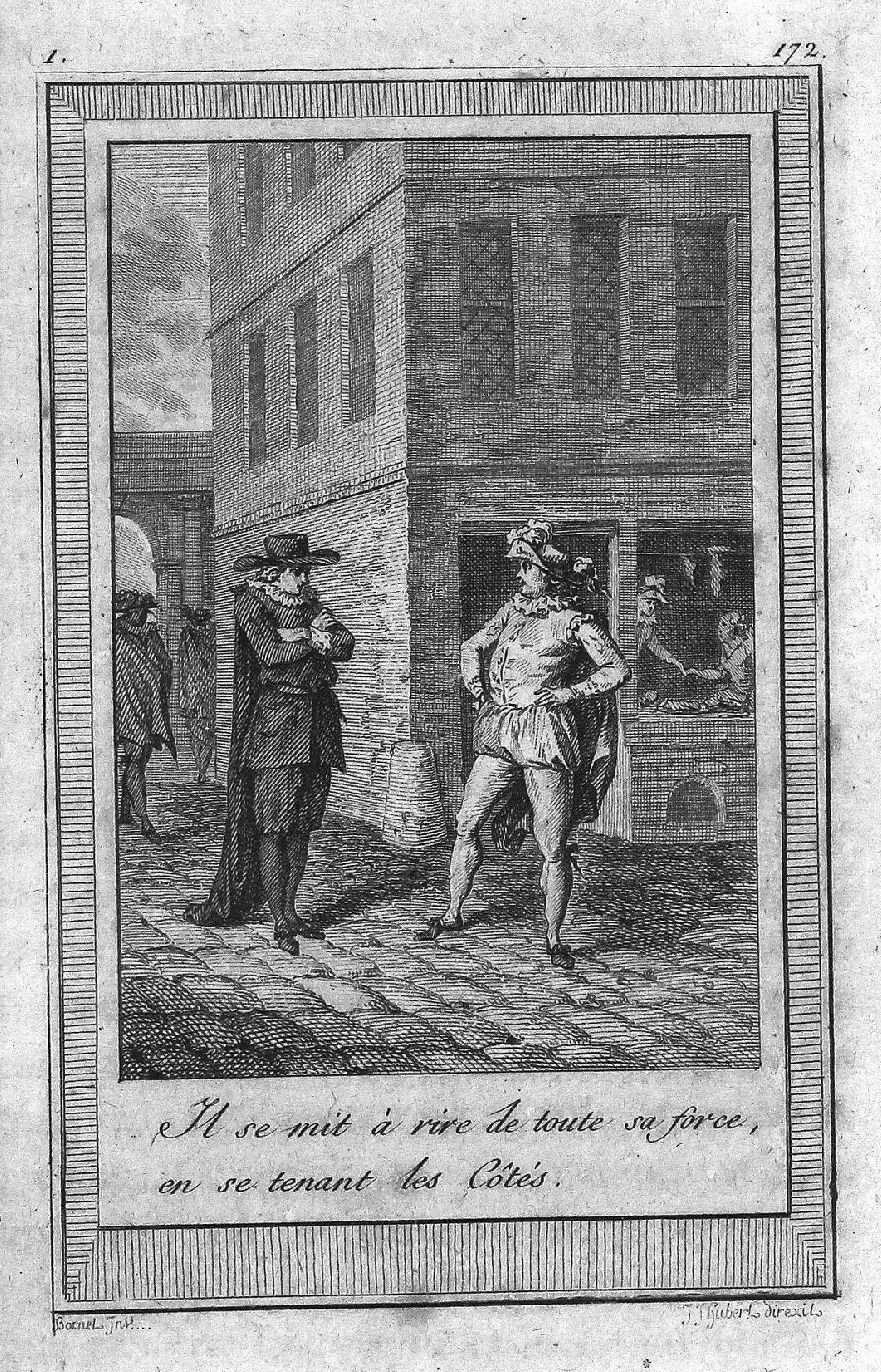
Comme j'aurais eu mauvaise grace de me montrer indocile en entrant dans la carrière de la médecine, je parus persuadé qu'il avait raison; j'avouerai même que je le crus effectivement. Je continuai donc à boire de l'eau sur la garantie de Celse, ou plutôt je commençai à noyer la bile en buvant copieusement de cette liqueur; et quoique de jour en jour je m'en sentisse plus incommodé, le préjugé l'emportait sur l'expérience. J'avais, comme l'on voit, une heureuse disposition à devenir médecin. Je ne pus pourtant résister toujours à la violence de mes maux, qui s'accrurent à un point, que je pris enfin la résolution de sortir de chez le docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi qui me fit changer de sentiment. Ecoute, mon enfant, me dit-il un jour, je ne suis point de ces maîtres durs et ingrats, qui laissent vieillir leurs domestiques dans la servitude avant que de les récompenser. Je suis content de toi, je t'aime; et sans atten-

dre que tu m'aies servi plus long-temps, je vais faire ton bonheur. Je veux tout à l'heure te découvrir le fin de l'art salutaire que je professe depuis tant d'années. Les autres médecins en font consister la connaissance dans mille sciences pénibles; et moi, je prétends t'abréger un chemin si long, et t'épargner la peine d'étudier la physique, la pharmacie, la botanique et l'anatomie. Sache, mon ami, qu'il ne faut que saigner et faire boire de l'eau chaude: voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde. Oui, ce merveilleux secret que je te révèle, et que la nature, impénétrable à mes confrères, n'a pu dérober à mes observations, est renfermé dans ces deux points, dans la saignée et dans la boisson fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre, tu sais la médecine à fond; et, profitant du fruit de ma longue expérience, tu deviens tout d'un coup aussi habile que moi. Tu peux, continua-t-il, me soulager présentement: tu tiendras le matin notre registre, et l'après-midi tu sortiras pour aller voir une partie de mes malades. Tandis que j'aurai soin de la noblesse et du clergé, tu iras pour moi dans les maisons du tiers-état où l'on m'appellera; et lorsque tu auras travaillé quelque temps, je te ferai

agréger à notre corps. Tu es savant, Gil Blas, avant que d'être médecin ; au lieu que les autres sont long-temps médecins, et la plupart toute leur vie, avant que d'être savans.

Je remerciai le docteur de m'avoir si promptement rendu capable de lui servir de substitut; et, pour reconnaître les bontés qu'il avait pour moi, je l'assurai que je suivrais toute ma vie ses opinions, quand elles seraient contraires à celles d'Hippocrate. Cette assurance pourtant n'était pas tout-à-fait sincère. Je désapprouvais son sentiment sur l'eau, et je me proposais de boire du vin tous les jours en allant voir mes malades. Je pendis au croc une seconde fois mon habit, pour en prendre un de mon maître et me donner l'air d'un médecin. Après quoi, je me disposai à exercer la médecine aux dépens de qui il appartiendrait. Je débutai par un alguazil qui avait une pleurésie : j'ordonnai qu'on le saignât sans miséricorde, et qu'on ne lui plaignît point l'eau. J'entrai ensuite chez un pâtissier à qui la goutte faisait pousser de grands cris. Je ne ménageai pas plus son sang que celui de l'alguazil, et je ne lui défendis point la boisson. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances ; ce qui me fit prendre tant de

goût à la profession, que je ne demandai plus que plaie et bosse. En sortant de la maison du pâtissier, je rencontrai Fabrice, que je n'avais point vu depuis la mort du licencié Sédillo. Il me regarda pendant quelques momens avec surprise; puis il se mit à rire de toute sa force, en se tenant les côtés. Ce n'était pas sans raison: j'avais un manteau qui traînait à terre, avec un pourpoint et un haut-de-chausses quatre fois plus longs et plus larges qu'il ne fallait. Je pouvais passer pour une figure originale. Je le laissai s'épanouir la rate, non sans être tenté de suivre son exemple; mais je me contraignis, pour garder le *decorum* dans la rue, et mieux contrefaire le médecin, qui n'est pas un animal risible. Si mon air ridicule avait excité les ris de Fabrice, mon sérieux les redoubla; et lorsqu'il s'en fut bien donné: Vive Dieu! Gil Blas, me dit-il, te voilà plaisemment équipé. Qui diable t'a déguisé de la sorte? Tout beau, mon ami, lui répondis-je, tout beau; respecte un nouvel Hippocrate. Apprends que je suis le substitut du docteur Sangrado, qui est le plus fameux médecin de Valladolid. Je demeure chez lui depuis trois semaines. Il m'a montré la médecine à fond; et, comme il ne peut four-



Il se mit à rire de toute sa force, en se tenant les Côtés.

Borel. Inv. J. J. Hubert direxit.

nir à tous les malades qui le demandent, j'en vois une partie pour le soulager. Il va dans les grandes maisons, et moi dans les petites. Fort bien, reprit Fabrice; c'est-à-dire qu'il t'abandonne le sang du peuple, et se réserve celui des personnes de qualité. Je te félicite de ton partage; il vaut mieux avoir affaire à la populace qu'au grand monde. Vive un médecin de faubourg! ses fautes sont moins en vue, et ses assassinats ne font point de bruit. Oui, mon enfant, ajouta-t-il, ton sort me paraît digne d'envie; et pour parler comme Alexandre, si je n'étais pas Fabrice, je voudrais être Gil Blas.

Pour faire voir au fils du barbier Nunez qu'il n'avait pas tort de vanter le bonheur de ma condition présente, je lui montrai les réaux de l'alguazil et du pâtissier; puis nous entrâmes dans un cabaret pour en boire une partie. On nous apporta d'assez bon vin, que l'envie d'en goûter me fit trouver encore meilleur qu'il n'était. J'en bus à longs traits; et, n'en déplaise à l'oracle latin, à mesure que j'en versais dans mon estomac, je sentais que ce viscère ne me savait pas mauvais gré des injustices que je lui faisais. Nous demeurâmes long-temps dans ce cabaret, Fabrice et moi; nous y rîmes bien aux

dépens de nos maîtres, comme cela se pratique entre valets. Ensuite, voyant que la nuit approchait, nous nous séparâmes, après nous être mutuellement promis que le jour suivant, l'après-dînée, nous nous retrouverions au même lieu.

CHAPITRE IV.

Gil Blas continue d'exercer la médecine avec autant de succès que de capacité. Aventure de la bague retrouvée.

Je ne fus pas sitôt au logis, que le docteur Sangrado y arriva. Je lui parlai des malades que j'avais vus, et lui remis entre les mains huit réaux qui me restaient des douze que j'avais reçus pour mes ordonnances. Huit réaux, me dit-il, après les avoir comptés, c'est peu de chose pour deux visites : mais il faut tout prendre. Aussi les prit-il presque tous. Il en garda six, et me donna les deux autres : Tiens, Gil Blas, poursuivit-il, voilà pour commencer à te faire un fonds ; je t'abandonne le quart de ce

que tu m'apporteras. Tu seras bientôt riche, mon ami, car il y aura, s'il plaît à Dieu, bien des maladies cette année.

J'avais lieu d'être content de mon partage, puisqu'ayant dessein de retenir toujours le quart de ce que je recevrais en ville, et touchant encore le quart du reste, c'était, si l'arithmétique est une science certaine, la moitié de tout qui me revenait. Cela m'inspira une nouvelle ardeur pour la médecine. Le lendemain, dès que j'eus dîné, je repris mon habit de substitut, et me remis en campagne. Je visitai plusieurs malades que j'avais inscrits, et je les traitai tous de la même manière, bien qu'ils eussent des maux différens. Jusques-là, les choses s'étaient passées sans bruit, et personne, graces au ciel, ne s'était encore révolté contre mes ordonnances : mais quelque excellente que soit la pratique d'un médecin, elle ne saurait manquer de censeurs. J'entrai chez un marchand épicier qui avait un fils hydropique. J'y trouvai un petit médecin brun, qu'on nommait le docteur Cuchillo, et qu'un parent du maître de la maison venait d'amener. Je fis de profondes révérences à tout le monde, et particulièrement au personnage que je jugeai qu'on avait appelé

pour le consulter sur la maladie dont il s'agissait. Il me salua d'un air grave; puis, m'ayant envisagé quelques momens avec beaucoup d'attention: Seigneur docteur, me dit-il, je vous prie d'excuser ma curiosité : je croyais connaître tous les médecins de Valladolid, mes confrères, et je vous avoue que vos traits me sont inconnus. Il faut que depuis très-peu de temps vous soyez venu vous établir dans cette ville. Je répondis que j'étais un jeune praticien, et que je ne travaillais encore que sous les auspices du docteur Sangrado. Je vous félicite, reprit-il poliment, d'avoir embrassé la méthode d'un si grand homme. Je ne doute point que vous ne soyez déja très-habile, quoique vous paraissiez fort jeune. Il dit cela d'un air si naturel, que je ne savais s'il avait parlé sérieusement, ou s'il s'était moqué de moi; et je rêvais à ce que je devais lui répliquer, lorsque l'épicier, prenant ce moment pour parler, nous dit: Messieurs, je suis persuadé que vous savez parfaitement l'un et l'autre l'art de la médecine: examinez, s'il vous plaît, mon fils, et ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on fasse pour le guérir.

Là-dessus le petit médecin se mit à observer

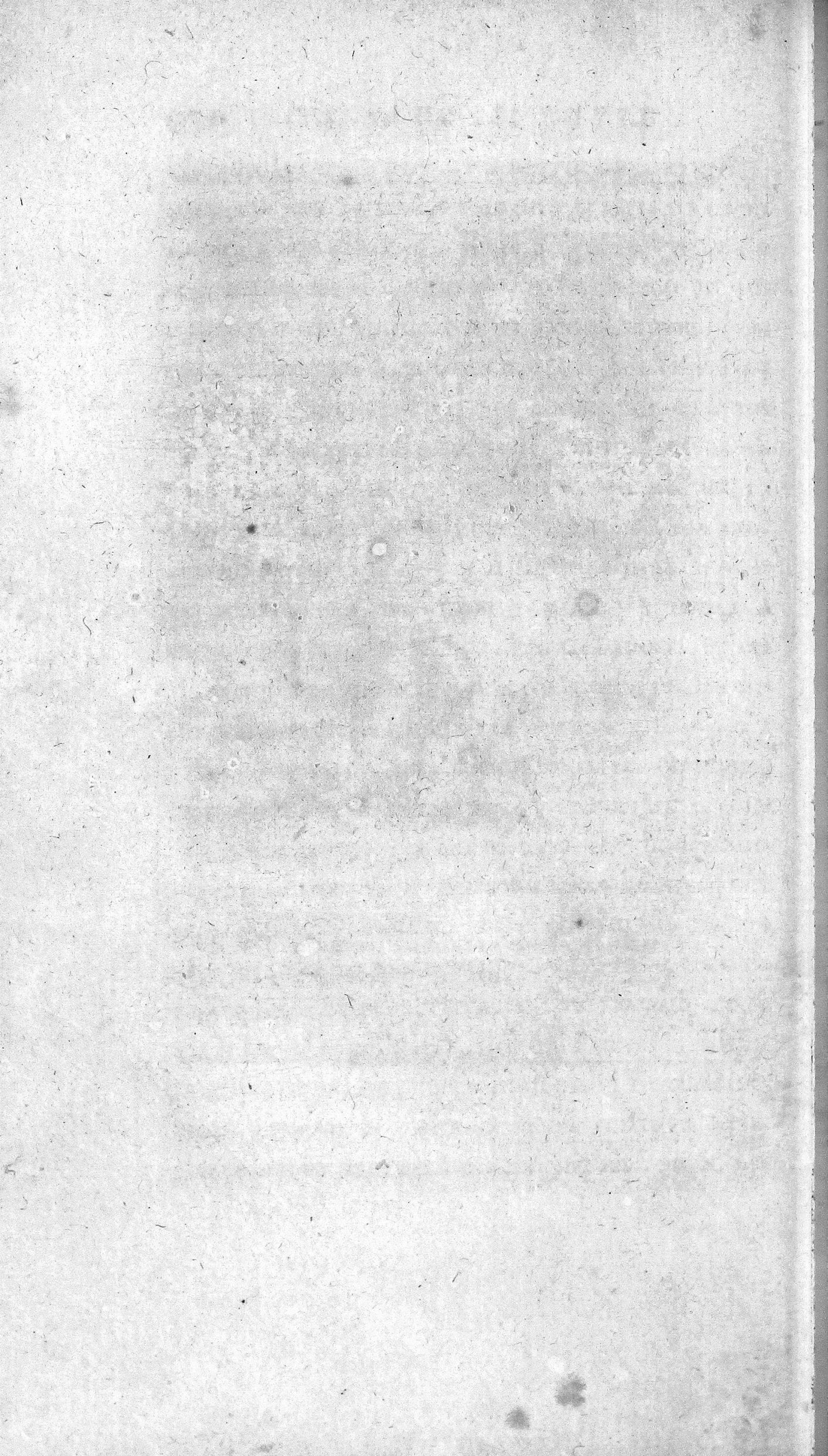
le malade; et après m'avoir fait remarquer tous les symptômes qui découvraient la nature de la maladie, il me demanda de quelle manière je pensais qu'on dût le traiter. Je suis d'avis, répondis-je, qu'on le saigne tous les jours, et qu'on lui fasse boire de l'eau chaude abondamment. A ces paroles, le petit médecin me dit en souriant d'un air plein de malice : Et vous croyez que ces remèdes lui sauveront la vie? N'en doutez pas, m'écriai-je d'un ton ferme; ils doivent produire cet effet, puisque ce sont des spécifiques contre toutes sortes de maladies. Demandez au seigneur Sangrado. Sur ce pied-là, reprit-il, Celse a grand tort d'assurer que pour guérir plus facilement un hydropique, il est à propos de lui faire souffrir la soif et la faim. Oh! Celse, lui repartis-je, n'est pas mon oracle; il se trompait comme un autre, et quelquefois je me sais bon gré d'aller contre ses opinions. Je reconnais à vos discours, me dit Cuchillo, la pratique sûre et satisfaisante dont le docteur Sangrado veut insinuer la méthode aux jeunes praticiens. La saignée et la boisson font sa médecine universelle. Je ne suis pas surpris si tant d'honnêtes gens périssent entre ses mains.... N'en venons point aux invectives,

interrompis-je assez brusquement : un homme de votre profession a bonne grace de faire de pareils reproches! Allez, allez, monsieur le docteur, sans saigner et sans faire boire de l'eau chaude, on envoie bien des malades en l'autre monde; et vous en avez peut-être vous-même expédié plus qu'un autre. Si vous en voulez au seigneur Sangrado, écrivez contre lui; il vous répondra, et nous verrons de quel côté seront les rieurs. Par saint Jacques et par saint Denis! interrompit-il à son tour avec emportement, vous ne connaissez guère le docteur Cuchillo. Sachez, mon ami, que j'ai bec et ongles, et que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré sa présomption et sa vanité, n'est qu'un original. La figure du petit médecin me fit mépriser sa colère. Je lui répliquai avec aigreur; il me repartit de la même sorte, et bientôt nous en vinmes aux gourmades. Nous eûmes le temps de nous donner quelques coups de poing, et de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux, avant que l'épicier et son parent pussent nous séparer. Lorsqu'ils en furent venus à bout, ils me payèrent ma visite, et retinrent mon antagoniste, qui leur parut apparemment plus habile que moi.



Nous eûmes le tems de nous donner quelques coups de poing, et de nous arracher l'un à l'autre une poignée de Cheveux,

Bornet Inv. J. J. Hubert direxit.



Après cette aventure, peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât une autre. J'allai voir un gros chantre qui avait la fièvre. Sitôt qu'il m'entendit parler d'eau chaude, il se montra si récalcitrant contre ce spécifique, qu'il se mit à jurer. Il me dit un million d'injures, et me menaça même de me jeter par les fenêtres. Je sortis de chez lui plus vîte que je n'y étais entré. Je ne voulus plus voir de malades ce jour-là, et je gagnai l'hôtellerie où j'avais donné rendez-vous à Fabrice. Il y était déja. Comme nous nous trouvâmes en humeur de boire, nous fîmes la débauche, et nous nous en retournâmes chez nos maîtres en bon état, c'est-à-dire entre deux vins. Le seigneur Sangrado ne s'aperçut point de mon ivresse, parce que je lui racontai avec tant d'action le démêlé que j'avais eu avec le petit docteur, qu'il prit ma vivacité pour un effet de l'émotion qui me restait encore de mon combat. D'ailleurs, il entrait pour son compte dans le rapport que je lui faisais; et, se sentant piqué contre Cuchillo, Tu as bien fait, Gil Blas, me dit-il, de défendre l'honneur de nos remèdes contre ce petit avorton de la faculté. Il prétend donc qu'on ne doit pas permettre les boissons aqueu-

ses aux hydropiques? l'ignorant! Je soutiens, moi, qu'il faut leur en accorder l'usage. Oui, l'eau, poursuivit-il, peut guérir toute sorte d'hydropisies, comme elle est bonne pour les rhumatismes et pour les pâles-couleurs; elle est encore excellente dans ces fièvres où l'on brûle et glace tout à la fois, et merveilleuse même dans ces maladies qu'on impute à des humeurs froides, séreuses, flegmatiques et pituiteuses. Cette opinion paraît étrange aux jeunes médecins tels que Cuchillo; mais elle est très-soutenable en bonne médecine; et si ces gens-là étaient capables de raisonner en philosophes, au lieu qu'ils me décrient, ils deviendraient mes plus zélés partisans.

Il ne me soupçonna donc point d'avoir bu, tant il était en colère; car, pour l'aigrir encore davantage contre le petit docteur, j'avais mis dans mon rapport quelques circonstances de mon crû. Cependant, tout occupé qu'il était de ce que je venais de lui dire, il ne laissa pas de s'apercevoir que je buvais ce soir-là plus d'eau qu'à l'ordinaire.

Effectivement, le vin m'avait fort altéré. Tout autre que Sangrado se serait défié de la soif qui me pressait, et des grands coups que

j'avalais : mais lui, il s'imagina bonnement que je commençais à prendre goût aux boissons aqueuses. A ce que je vois, Gil Blas, me dit-il en souriant, tu n'as plus tant d'aversion pour l'eau. Vive Dieu! tu la bois comme du nectar. Cela ne m'étonne point, mon ami, je savais bien que tu t'accoutumerais à cette liqueur. Monsieur, lui répondis-je, chaque chose a son temps : je donnerais à l'heure qu'il est un muid de vin pour une pinte d'eau. Cette réponse charma le docteur, qui ne perdit pas une si belle occasion de relever l'excellence de l'eau. Il entreprit d'en faire un nouvel éloge, non en orateur froid, mais en enthousiaste. Mille fois, s'écria-t-il, mille et mille fois plus estimables et plus innocens que les cabarets de nos jours, ces thermopoles des siècles passés, où l'on n'allait pas honteusement prostituer son bien et sa vie en se gorgeant de vin, mais où l'on s'assemblait pour s'amuser honnêtement et sans risque, à boire de l'eau chaude. On ne peut trop admirer la sage prévoyance de ces anciens maîtres de la vie civile, qui avaient établi des lieux publics où l'on donnait de l'eau à boire à tout venant, et qui renfermaient le vin dans les boutiques des apothicaires, pour n'en permettre l'usage que

par l'ordonnance des médecins. Quel trait de sagesse! C'est sans doute, ajouta-t-il, par un heureux reste de cette ancienne frugalité digne du siècle d'or, qu'il se trouve encore aujourd'hui des personnes qui, comme toi et moi, ne boivent que de l'eau, et qui croient se préserver ou se guérir de tous maux, en buvant de l'eau chaude qui n'a pas bouilli; car j'ai observé que l'eau, quand elle a bouilli, est plus pesante et moins commode à l'estomac.

Tandis qu'il tenait ce discours éloquent, je pensai plus d'une fois éclater de rire. Je gardai pourtant mon sérieux. Je fis plus; j'entrai dans les sentimens du docteur. Je blâmai l'usage du vin, et plaignis les hommes d'avoir malheureusement pris goût à une boisson si pernicieuse. Ensuite, comme je ne me sentais pas encore bien désaltéré, je remplis d'eau un grand gobelet, et après avoir bu à longs traits: Allons, monsieur, dis-je à mon maître, abreuvons-nous de cette liqueur bienfaisante. Faisons revivre dans votre maison ces anciens thermopoles que vous regrettez si fort. Il applaudit à ces paroles, et m'exhorta pendant une heure entière à ne boire jamais que de l'eau. Pour m'accoutumer à cette boisson, je

lui promis d'en boire une grande quantité tous les soirs; et, pour tenir plus facilement ma promesse, je me couchai dans la résolution d'aller tous les jours au cabaret.

Le désagrément que j'avais eu chez l'épicier, ne m'empêcha pas d'ordonner, dès le lendemain, des saignées et de l'eau chaude. Au sortir d'une maison où je venais de voir un poëte qui avait la phrénésie, je rencontrai dans la rue une vieille femme qui m'aborda pour me demander si j'étais médecin. Je lui répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, je vous supplie très-humblement de venir avec moi: ma nièce est malade depuis hier, et j'ignore quelle est sa maladie. Je suivis la vieille, qui me conduisit à sa maison, et me fit entrer dans une chambre assez propre, où je vis une personne alitée. Je m'approchai d'elle pour l'observer. D'abord ses traits me frappèrent; et, après l'avoir envisagée quelques momens, je reconnus, à n'en pouvoir douter, que c'était l'aventurière qui avait si bien fait le rôle de Camille. Pour elle, il ne me parut point qu'elle me remît, soit qu'elle fût accablée de son mal, soit que mon habit de médecin me rendît méconnaissable à ses yeux. Je lui pris le bras,

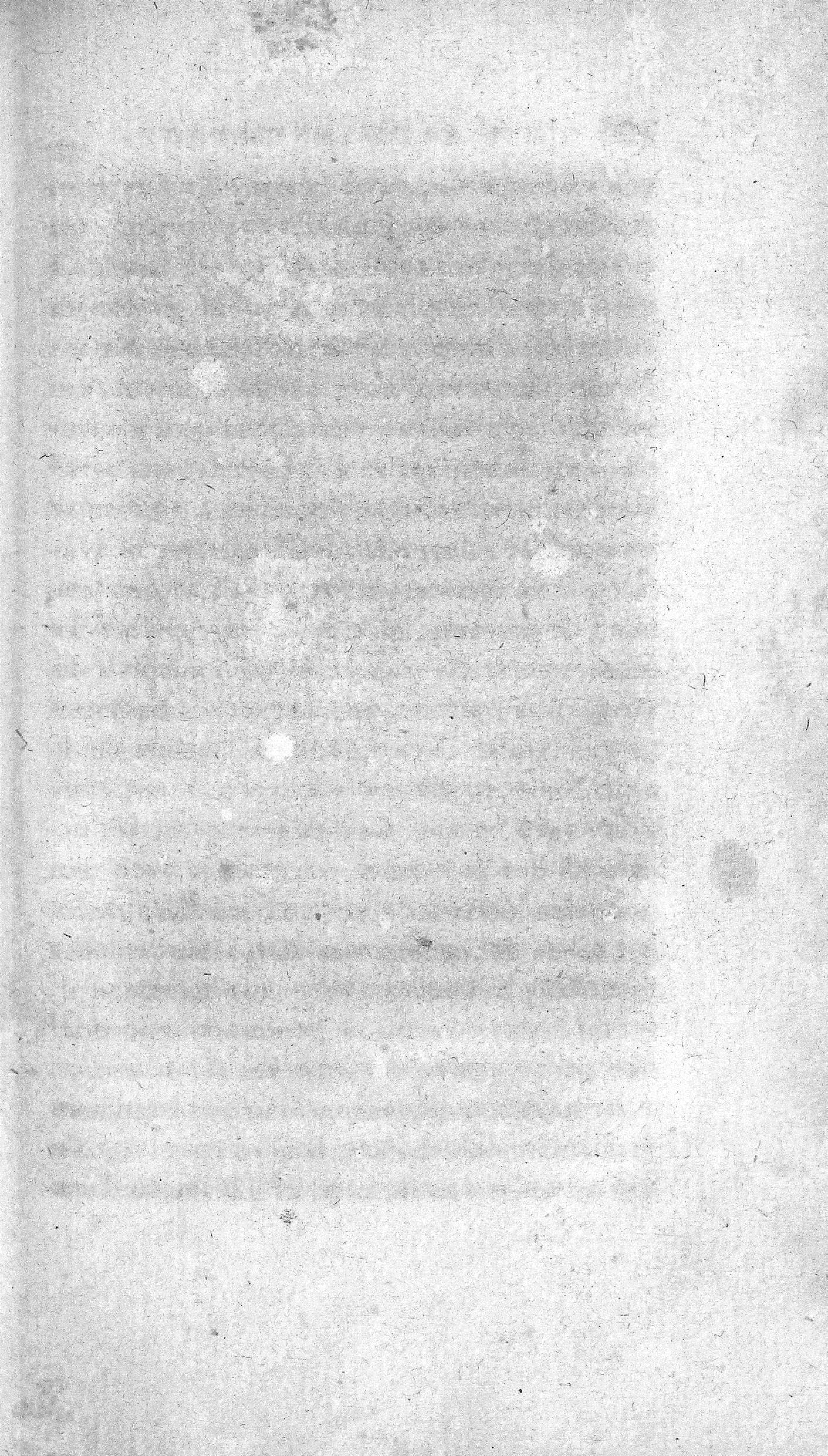
pour lui tâter le pouls; et j'aperçus ma bague à son doigt. Je fus terriblement ému à la vue d'un bien dont j'étais en droit de me saisir, et j'eus grande envie de faire un effort pour le reprendre; mais considérant que ces femmes se mettraient à crier, et que dom Raphaël ou quelqu'autre défenseur du beau sexe pourrait accourir à leurs cris, je me gardai de céder à la tentation. Je songeai qu'il valait mieux dissimuler, et consulter là-dessus Fabrice. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Cependant la vieille me pressait de lui apprendre de quel mal sa nièce était atteinte. Je ne fus pas assez sot pour avouer que je n'en savais rien; au contraire, je fis le capable, et copiant mon maître, je dis gravement que le mal provenait de ce que la malade ne transpirait point; qu'il fallait par conséquent se hâter de la saigner, parce que la saignée était le substitut naturel de la transpiration: et j'ordonnai aussi de l'eau chaude, pour faire les choses suivant nos règles.

J'abrégeai ma visite le plus qu'il me fut possible, et je courus chez le fils de Nunez, que je rencontrai comme il sortait pour aller faire une commission dont son maître venait de le charger. Je lui contai ma nouvelle aven-

ture, et lui demandai s'il jugeait à propos que je fisse arrêter Camille par des gens de justice. Eh non! me répondit-il; ce ne serait pas le moyen de ravoir ta bague. Ces gens-là n'aiment point à faire des restitutions. Souviens-toi de ta prison d'Astorga; ton cheval, ton argent, jusqu'à ton habit, tout n'est-il pas demeuré entre leurs mains? Il faut plutôt nous servir de notre industrie pour rattraper ton diamant. Je me charge du soin de trouver quelque ruse pour cet effet. Je vais y rêver en allant à l'hôpital, où j'ai deux mots à dire au pourvoyeur de la part de mon maître. Toi, va m'attendre à notre cabaret, et ne t'impatiente point; je t'y joindrai dans peu de temps.

Il y avait pourtant déja plus de trois heures que j'étais au rendez-vous, quand il arriva. Je ne le reconnus pas d'abord. Outre qu'il avait changé d'habit et natté ses cheveux, une moustache postiche lui couvrait la moitié du visage. Il portait une grande épée dont la garde avait pour le moins trois pieds de circonférence, et marchait à la tête de cinq hommes qui avaient, comme lui, l'air déterminé, des moustaches épaisses, avec de longues rapières. Serviteur au seigneur Gil Blas, dit-il en m'abordant; il

voit en moi un alguazil de nouvelle fabrique, et dans ces braves gens qui m'accompagnent, des archers de la même trempe. Il n'a qu'à nous mener chez la femme qui lui a volé un diamant, et nous le lui ferons rendre, sur ma parole. J'embrassai Fabrice à ce discours, qui me faisait connaître le stratagême qu'il prétendait employer pour moi, et je lui témoignai que j'approuvais fort l'expédient qu'il avait imaginé. Je saluai aussi les faux archers. C'étaient trois domestiques et deux garçons barbiers de ses amis, qu'il avait engagés à faire ce personnage. J'ordonnai qu'on apportât du vin pour abreuver la brigade, et nous allâmes tous ensemble chez Camille à l'entrée de la nuit. Nous frappâmes à la porte, que nous trouvâmes fermée. La vieille vint ouvrir; et, prenant les personnes qui étaient avec moi pour des lévriers de justice, qui n'entraient pas dans cette maison sans sujet, elle demeura fort effrayée. Rassurez-vous, ma bonne mère, lui dit Fabrice; nous ne venons ici que pour une petite affaire qui sera bientôt terminée. A ces mots nous nous avançâmes, et gagnâmes la chambre de la malade, conduits par la vieille qui marchait devant nous, et à la faveur d'une





Seigneur Gilblas, ayez pitié de moi; je vous en conjure par la chaste Mere à qui vous devez le jour.

Burnet Inv. J.J. Hubert direxit

bougie qu'elle tenait dans un flambeau d'argent. Je pris ce flambeau, je m'approchai du lit; et, faisant remarquer mes traits à Camille, Perfide, lui dis-je, reconnaissez ce trop crédule Gil Blas que vous avez trompé. Ah! scélérate, je vous rencontre enfin! Le corrégidor a reçu ma plainte, et il a chargé cet alguazil de vous arrêter. Allons, monsieur l'officier, dis-je à Fabrice, faites votre charge. Il n'est pas besoin, répondit-il en grossissant sa voix, de m'exhorter à remplir mon devoir. Je me remets cette créature-là : il y a long-temps qu'elle est marquée en lettres rouges sur mes tablettes. Levez-vous, ma princesse, ajouta-t-il; habillez-vous promptement; je vais vous servir d'écuyer, et vous conduire aux prisons de cette ville, si vous l'avez pour agréable.

A ces paroles, Camille, toute malade qu'elle était, s'apercevant que deux archers à grandes moustaches se préparaient à la tirer de son lit par force, se mit d'elle-même à son séant, joignit les mains d'une manière suppliante; et, me regardant avec des yeux où la frayeur était peinte, Seigneur Gil Blas, me dit-elle, ayez pitié de moi; je vous en conjure par la chaste mère à qui vous devez le jour. Quoique

je sois très-coupable, je suis encore plus malheureuse. Je vais vous rendre votre diamant, et ne me perdez point. En parlant de cette sorte, elle tira de son doigt ma bague, et me la donna. Mais je lui répondis que mon diamant ne suffisait point, et que je voulais qu'on me restituât encore les mille ducats qui m'avaient été volés dans l'hôtel garni. Oh! pour vos ducats, seigneur, répliqua-t-elle, ne me les demandez point. Le traître dom Raphaël, que je n'ai pas vu depuis ce temps-là, les emporta dès la nuit même. Eh! petite mignonne, dit alors Fabrice, n'y a-t-il qu'à dire, pour vous tirer d'intrigue, que vous n'avez pas eu de part au gâteau? Vous n'en serez pas quitte à si bon marché. C'est assez que vous soyez des complices de dom Raphaël, pour mériter qu'on vous demande compte de votre vie passée: vous devez bien avoir des choses sur la conscience. Vous viendrez, s'il vous plaît, en prison faire une confession générale. J'y veux mener aussi, continua-t-il, cette bonne vieille; je juge qu'elle sait une infinité d'histoires curieuses que monsieur le corrégidor ne sera pas fâché d'entendre.

Les deux femmes, à ces mots, mirent tout

en usage pour nous attendrir. Elles remplirent la chambre de cris, de plaintes et de lamentations. Tandis que la vieille à genoux, tantôt devant l'alguazil et tantôt devant les archers, tâchait d'exciter la compassion, Camille me priait, de la manière du monde la plus touchante, de la sauver des mains de la justice. Je feignis de me laisser fléchir. Monsieur l'officier, dis-je au fils de Nunez, puisque j'ai mon diamant, je me console du reste. Je ne souhaite pas qu'on fasse de la peine à cette pauvre femme; je ne veux point la mort du pécheur. Fi donc, répondit-il, vous avez de l'humanité! vous ne seriez pas bon à être exempt. Il faut, poursuivit-il, que je m'acquitte de ma commission. Il m'est expressément ordonné d'arrêter ces infantes; monsieur le corrégidor en veut faire un exemple. Eh! de grace, repris-je, ayez quelque égard à ma prière, et relâchez-vous un peu de votre devoir en faveur du présent que ces dames vont vous offrir. Oh! c'est une autre affaire, repartit-il; voilà ce qui s'appelle une figure de rhétorique bien placée. Çà, voyons, qu'ont-elles à me donner? J'ai un collier de perles, lui dit Camille, et des pendans d'oreille d'un prix con-

sidérable. Oui ; mais, interrompit-il brusquement, si cela vient des îles philippines, je n'en veux point. Vous pouvez les prendre en assurance, reprit-elle ; je vous les garantis fins. En même temps elle se fit apporter par la vieille, une petite boîte d'où elle tira le collier et les pendans, qu'elle mit entre les mains de monsieur l'alguazil. Bien qu'il ne se connût guère mieux que moi en pierreries, il ne douta pas que celles qui composaient les pendans ne fussent fines, aussi bien que les perles. Ces bijoux, dit-il, après les avoir considérés attentivement, me paraissent de bon aloi ; et si l'on ajoute à cela le flambeau d'argent que tient le seigneur Gil Blas, je ne réponds plus de ma fidélité. Je ne crois pas, dis-je alors à Camille, que vous vouliez, pour une bagatelle, rompre un accommodement si avantageux pour vous. En prononçant ces dernières paroles, j'ôtai la bougie que je remis à la vieille, et livrai le flambeau à Fabrice, qui, s'en tenant là peut-être parce qu'il n'apercevait plus rien dans la chambre qui se pût aisément emporter, dit aux deux femmes : Adieu, mes princesses, demeurez tranquilles. Je vais parler à monsieur le corrégidor, et vous rendre plus blanches

que la neige. Nous savons lui tourner les choses comme il nous plaît, et nous ne lui faisons des rapports fidèles que quand rien ne nous oblige à lui en faire de faux.

CHAPITRE V.

Suite de l'aventure de la bague retrouvée. Gil Blas abandonne la médecine et le séjour de Valladolid.

Après avoir exécuté de cette manière le projet de Fabrice, nous sortîmes de chez Camille, en nous applaudissant d'un succès qui surpassait notre attente ; car nous n'avions compté que sur la bague. Nous emportions sans façon tout le reste. Bien loin de nous faire un scrupule d'avoir volé des courtisanes, nous nous imaginions avoir fait une action méritoire. Messieurs, nous dit Fabrice lorsque nous fûmes dans la rue, je suis d'avis que nous regagnions notre cabaret, où nous passerons la nuit à nous réjouir. Demain nous vendrons le flambeau, le collier, les pendans d'oreilles, et

nous en partagerons l'argent en frères, après quoi chacun reprendra le chemin de sa maison, et s'excusera du mieux qu'il lui sera possible, auprès de son maître. La pensée de monsieur l'alguazil nous parut très-judicieuse. Nous retournâmes tous au cabaret, les uns jugeant qu'ils trouveraient facilement une excuse pour avoir découché, et les autres ne se souciant guère d'être chassés de chez eux.

Nous fîmes apprêter un bon souper, et nous nous mîmes à table avec autant d'appétit que de gaieté. Le repas fut assaisonné de mille discours agréables. Fabrice sur-tout, qui savait donner de l'enjouement à la conversation, divertit fort la compagnie. Il lui échappa je ne sais combien de traits pleins de sel castillan, qui vaut bien le sel attique. Dans le temps que nous étions le plus en train de rire, notre joie fut tout-à-coup troublée par un événement imprévu. Il entra dans la chambre où nous soupions, un homme assez bien fait, suivi de deux autres de très-mauvaise mine. Après ceux-là trois autres parurent, et nous en comptâmes jusqu'à douze qui survinrent ainsi trois à trois. Ils portaient des carabines, avec des épées et des baïonnettes. Nous vîmes bien que c'étaient

des archers de la patrouille, et il ne nous fut pas difficile de juger de leur intention. Nous eûmes d'abord quelque envie de résister; mais ils nous enveloppèrent en un instant, et nous tinrent en respect, tant par leur nombre que par leurs armes à feu. Messieurs, nous dit le commandant d'un air railleur, je sais par quel ingénieux artifice vous venez de retirer une bague des mains de certaine aventurière. Certes, le trait est excellent, et mérite bien une récompense publique; aussi ne peut-elle vous échapper. La justice, qui vous destine chez elle un logement, ne manquera pas de reconnaître un si bel effort de génie. Toutes les personnes à qui ce discours s'adressait, en furent déconcertées. Nous changeâmes de contenance, et sentîmes à notre tour la même frayeur que nous avions inspirée chez Camille. Fabrice pourtant, quoique pâle et défait, voulut nous justifier. Seigneur, dit-il, nous n'avons pas eu une mauvaise intention, et par conséquent on doit nous pardonner cette petite supercherie. Comment diable, répliqua le commandant avec colère, vous appelez cela une petite supercherie? Savez-vous bien qu'il y va de la corde? Outre qu'il n'est pas permis de se

rendre justice soi-même, vous avez emporté un flambeau, un collier et des pendans d'oreilles, et qui pis est, pour faire ce vol, vous vous êtes travestis en archers. Des misérables se déguiser en honnêtes gens pour mal faire! Je vous trouverai trop heureux si l'on ne vous condamne qu'à faucher le grand pré. Lorsqu'il nous eut fait comprendre que la chose était encore plus sérieuse que nous ne l'avions pensé d'abord, nous nous jetâmes tous à ses pieds, et le priâmes d'avoir pitié de notre jeunesse; mais nos prières furent inutiles. Il rejeta de plus la proposition que nous fîmes de lui abandonner le collier, les pendans et le flambeau; il refusa même ma bague, parce que je la lui offrais peut-être en trop bonne compagnie; enfin il se montra inexorable. Il fit désarmer mes compagnons, et nous emmena tous ensemble aux prisons de la ville. Comme on nous y conduisait, un des archers m'apprit que la vieille qui demeurait avec Camille, nous ayant soupçonnés de n'être pas de véritables valets de pied de la justice, elle nous avait suivis jusqu'au cabaret; et que là, ses soupçons s'étant tournés en certitude, elle en avait averti la patrouille, pour se venger de nous.

On nous fouilla d'abord par-tout. On nous ôta le collier, les pendans et le flambeau : on m'arracha pareillement ma bague, avec le rubis des îles philippines, que j'avais, par malheur, dans mes poches ; on ne me laissa pas seulement les réaux que j'avais reçus ce jour-là pour mes ordonnances ; ce qui me prouva que les gens de justice de Valladolid savaient aussi bien faire leur charge que ceux d'Astorga, et que tous ces messieurs avaient des manières uniformes. Tandis qu'on me spoliait de mes bijoux et de mes espèces, l'officier de la patrouille, qui était présent, contait notre aventure aux ministres de la spoliation. Le fait leur parut si grave, que la plupart d'entre eux nous trouvaient dignes du dernier supplice. Les autres, moins sévères, disaient que nous pourrions en être quittes pour chacun deux cents coups de fouet, avec quelques années de service sur mer. En attendant la décision de monsieur le corrégidor, on nous enferma dans un cachot, où nous nous couchâmes sur la paille, dont il était presque aussi jonché qu'une écurie où l'on a fait la litière aux chevaux. Nous aurions pu y demeurer long-temps, et n'en sortir que pour aller aux galères, si,

dès le lendemain, le seigneur Manuel Ordonez n'eût entendu parler de notre affaire, et résolu de tirer Fabrice de prison ; ce qu'il ne pouvait faire sans nous délivrer tous avec lui. C'était un homme fort estimé dans la ville : il n'épargna point les sollicitations ; et, tant par son crédit que par celui de ses amis, il obtint, au bout de trois jours, notre élargissement. Mais nous ne sortîmes point de ce lieu-là comme nous y étions entrés : le flambeau, le collier, les pendans, ma bague et le rubis, tout y resta. Cela me fit souvenir de ces vers de Virgile, qui commencent par *Sic vos non vobis*.

D'abord que nous fûmes en liberté, nous retournâmes chez nos maîtres. Le docteur Sangrado me reçut bien : mon pauvre Gil Blas, me dit-il, je n'ai su que ce matin ta disgrace. Je me préparais à solliciter fortement pour toi. Il faut te consoler de cet accident, mon ami, et t'attacher plus que jamais à la médecine. Je répondis que j'étais dans ce dessein ; et véritablement je m'y donnai tout entier. Bien loin de manquer d'occupation, il arriva, comme mon maître l'avait si heureusement prédit, qu'il y eut bien des maladies.

La petite vérole et des fièvres malignes commencèrent à régner dans la ville et dans les faubourgs. Tous les médecins de Valladolid eurent de la pratique, et nous particulièrement. Il ne se passait point de jour que nous ne vissions chacun huit ou dix malades; ce qui suppose bien de l'eau bue et du sang répandu. Mais je ne sais comment cela se faisait : ils mouraient tous, soit que nous les traitassions fort mal, soit que leurs maladies fussent incurables. Nous faisions rarement trois visites à un même malade : dès la seconde, ou nous apprenions qu'il venait d'être enterré, ou nous le trouvions à l'agonie. Comme je n'étais qu'un jeune médecin qui n'avait pas encore eu le temps de s'endurcir au meurtre, je m'affligeais des événemens funestes qu'on pouvait m'imputer. Monsieur, dis-je un soir au docteur Sangrado, j'atteste ici le ciel que je suis exactement votre méthode; cependant tous mes malades vont en l'autre monde : on dirait qu'ils prennent plaisir à mourir, pour décréditer notre médecine. J'en ai rencontré aujourd'hui deux qu'on portait en terre. Mon enfant, me répondit-il, je pourrais te dire à-peu-près la même chose; je n'ai pas souvent

la satisfaction de guérir les personnes qui tombent entre mes mains; et, si je n'étais pas aussi sûr de mes principes que je le suis, je croirais mes remèdes contraires à presque toutes les maladies que je traite. Si vous m'en voulez croire, monsieur, repris-je, nous changerons de pratique. Donnons par curiosité des préparations chimiques à nos malades : le pis qu'il en puisse arriver, c'est qu'elles produisent le même effet que notre eau chaude et nos saignées. Je ferais volontiers cet essai, répliqua-t-il, si cela ne tirait point à conséquence ; mais j'ai publié un livre où je vante la fréquente saignée et l'usage de la boisson : veux-tu que j'aille décrier mon ouvrage? Oh! vous avez raison, lui repartis-je ; il ne faut point accorder ce triomphe à vos ennemis : ils diraient que vous vous laissez désabuser ; ils vous perdraient de réputation. Périssent plutôt le peuple, la noblesse et le clergé! Allons donc toujours notre train. Après tout, nos confrères, malgré l'aversion qu'ils ont pour la saignée, ne savent pas faire de plus grands miracles que nous; et je crois que leurs drogues valent bien nos spécifiques.

Nous continuâmes à travailler sur nouveaux frais, et nous y procédâmes de manière qu'en

moins de six semaines nous fîmes autant de veuves et d'orphelins que le siège de Troie. Il semblait que la peste fût dans Valladolid, tant on y faisait de funérailles. Il venait tous les jours au logis quelque père nous demander compte d'un fils que nous lui avions enlevé, ou bien quelque oncle qui nous reprochait la mort de son neveu. Pour les neveux et les fils dont les oncles et les pères s'étaient mal trouvés de nos remèdes, ils ne paraissaient point chez nous. Les maris étaient aussi fort discrets; ils ne nous chicanaient point sur la perte de leurs femmes. Les personnes affligées dont il nous fallait essuyer les reproches, avaient quelquefois une douleur brutale; ils nous appelaient ignorans, assassins; ils ne ménageaient point les termes. J'étais ému de leurs épithètes; mais mon maître, qui était fait à cela, les écoutait de sang-froid. J'aurais pu, comme lui, m'accoutumer aux injures, si le ciel, pour ôter sans doute aux malades de Valladolid un de leurs fléaux, n'eût fait naître une occasion de me dégoûter de la médecine, que je pratiquais avec si peu de succès.

Il y avait dans notre voisinage un jeu de paume où les fainéans de la ville s'assemblaient

chaque jour. On y voyait un de ces braves de profession qui s'érigent en maîtres, et décident les différens dans les tripots. Il était de Biscaye, et se faisait appeler dom Rodrigue de Mondragon. Il paraissait avoir trente ans. C'était un homme d'une taille ordinaire, mais sec et nerveux. Outre deux petits yeux étincelans qui lui roulaient dans la tête, et semblaient menacer tous ceux qu'il regardait, un nez fort épaté lui tombait sur une moustache rousse qui s'élevait en croc jusqu'à la tempe. Il avait la parole si rude et si brusque, qu'il n'avait qu'à parler pour inspirer de l'effroi. Ce casseur de raquettes s'était rendu le tyran du jeu de paume; il jugeait impérieusement les contestations qui survenaient entre les joueurs; et il ne fallait point qu'on appelât de ses jugemens, à moins que l'appelant ne voulût se résoudre à recevoir de lui, le lendemain, un cartel de défi. Tel que je viens de représenter le seigneur dom Rodrigue, que le dom qu'il mettait à la tête de son nom n'empêchait pas d'être roturier, il fit une tendre impression sur la maîtresse du tripot. C'était une femme de quarante ans, riche, assez agréable, et veuve depuis quinze mois. J'ignore comment il put

lui plaire : ce ne fut pas sans doute par sa beauté ; ce fut apparemment par ce je ne sais quoi qu'on ne saurait dire. Quoi qu'il en soit, elle eut du goût pour lui, et forma le dessein de l'épouser ; mais dans le temps qu'elle se préparait à consommer cette affaire, elle tomba malade ; et, malheureusement pour elle, je devins son médecin. Quand sa maladie n'aurait pas été une fièvre maligne, mes remèdes suffisaient pour la rendre dangereuse. Au bout de quatre jours, je remplis de deuil le tripot. La paumière alla où j'envoyais tous mes malades, et ses parens s'emparèrent de son bien. Dom Rodrigue, au désespoir d'avoir perdu sa maîtresse, ou plutôt l'espérance d'un mariage très-avantageux pour lui, ne se contenta pas de jeter feu et flamme contre moi; il jura qu'il me passerait son épée au travers du corps, et m'exterminerait à la première vue. Un voisin charitable m'avertit de ce serment, et me conseilla de ne point sortir du logis, de peur de rencontrer ce diable d'homme. Cet avis, quoique je n'eusse pas envie de le négliger, me remplit de trouble et de frayeur ; je m'imaginais sans cesse que je voyais entrer dans notre maison le Biscayen furieux : je ne pouvais

goûter un moment de repos. Cela me détacha de la médecine, et je ne songeai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit brodé ; et, après avoir dit adieu à mon maître qui ne put me retenir, je sortis de la ville à la pointe du jour, non sans crainte de trouver dom Rodrigue en mon chemin.

CHAPITRE VI.

Quelle route il prit en sortant de Valladolid, et quel homme le joignit en chemin.

JE marchais fort vîte, et regardais de temps en temps derrière moi, pour voir si ce redoutable biscayen ne suivait point mes pas : j'avais l'imagination si remplie de cet homme-là, que je prenais pour lui tous les arbres et les buissons : je sentais à tout moment mon cœur tressaillir d'effroi. Je me rassurai pourtant après avoir fait une bonne lieue, et je continuai plus doucement mon chemin vers Madrid, où je me proposais d'aller. Je quittais sans peine le

séjour de Valladolid ; tout mon regret était de me séparer de Fabrice, mon cher Pylade, à qui je n'avais pu même faire mes adieux. Je n'étais nullement fâché d'avoir renoncé à la médecine ; au contraire, je demandais pardon à dieu de l'avoir exercée. Je ne laissai pas de compter avec plaisir l'argent que j'avais dans mes poches, bien que ce fut le salaire de mes assassinats. Je ressemblais aux femmes qui cessent d'être libertines, mais qui gardent toujours à bon compte le profit de leur libertinage. J'avais, en réaux, à-peu-près la valeur de cinq ducats : c'était là tout mon bien. Je me promettais avec cela de me rendre à Madrid, où je ne doutais point que je ne trouvasse quelque bonne condition. D'ailleurs, je souhaitais passionnément d'être dans cette superbe ville, qu'on m'avait vantée comme l'abrégé de toutes les merveilles du monde.

Tandis que je rappelais tout ce que j'en avais ouï dire, et que je jouissais par avance des plaisirs qu'on y prend, j'entendis la voix d'un homme qui marchait sur mes pas, et qui chantait à plein gosier. Il avait sur le dos un sac de cuir, une guitare pendue au cou, et il portait une assez longue épée. Il allait si bon train,

qu'il me joignit en peu de temps. C'était un des deux garçons barbiers avec qui j'avais été en prison pour l'aventure de la bague. Nous nous reconnûmes d'abord l'un l'autre, quoique nous eussions changé d'habit, et nous demeurâmes fort étonnés de nous rencontrer inopinément sur un grand chemin. Si je lui témoignai que j'étais ravi de l'avoir pour compagnon de voyage, il me parut de son côté sentir une extrême joie de me revoir. Je lui contai pourquoi j'abandonnais Valladolid; et lui, pour me faire la même confidence, m'apprit qu'il avait eu du bruit avec son maître, et qu'ils s'étaient dit tous deux réciproquement un éternel adieu. Si j'eusse voulu, ajouta-t-il, demeurer plus longtemps à Valladolid, j'y aurais trouvé dix boutiques pour une; car, sans vanité, j'ose dire qu'il n'est point de barbier en Espagne, qui sache mieux que moi raser à poil et à contre-poil, et mettre une moustache en papillotes. Mais je n'ai pu résister davantage au violent desir que j'ai de retourner dans ma patrie, d'où il y a dix années entières que je suis sorti. Je veux respirer un peu l'air du pays, et savoir dans quelle situation sont mes parens. Je serai chez eux après demain, puisque l'endroit qu'ils

habitent, et qu'on appelle Olmédo, est un gros village en-deçà de Ségovie.

Je résolus d'accompagner ce barbier jusques chez lui, et d'aller à Ségovie chercher quelque commodité pour Madrid. Nous commençâmes à nous entretenir de choses indifférentes en poursuivant notre route. Ce jeune homme était de bonne humeur et avait l'esprit agréable. Au bout d'une heure de conversation, il me demanda si je me sentais de l'appétit. Je lui répondis qu'il le verrait à la première hôtellerie. En attendant que nous y arrivions, me dit-il, nous pouvons faire une pause : j'ai dans mon sac de quoi déjeûner. Quand je voyage, j'ai toujours soin de porter des provisions. Je ne me charge point d'habit, de linge ni d'autres hardes inutiles : je ne veux rien de superflu. Je ne mets dans mon sac que des munitions de bouche, avec mes rasoirs et une savonette. Je louai sa prudence, et consentis de bon cœur à la pause qu'il proposait. J'avais faim, et je me préparais à faire un bon repas : après ce qu'il venait de dire, je m'y attendais. Nous nous détournâmes un peu du grand chemin, pour nous asseoir sur l'herbe. Là, mon garçon barbier étala ses vivres, qui consistaient dans

cinq ou six oignons, avec quelques morceaux de pain et de fromage : mais ce qu'il produisit comme la meilleure pièce du sac, fut une petite outre, remplie, disait-il, d'un vin délicat et friand. Quoique les mets ne fussent pas bien savoureux, la faim qui nous pressait l'un et l'autre ne nous permit pas de les trouver mauvais ; et nous vidâmes aussi l'outre, où il y avait environ deux pintes d'un vin qu'il se serait fort bien passé de me vanter. Nous nous levâmes après cela, et nous nous remîmes en marche avec beaucoup de gaieté. Le barbier, à qui Fabrice avait dit qu'il m'était arrivé des aventures très-particulières, me pria de les lui apprendre moi-même. Je crus ne pouvoir rien refuser à un homme qui m'avait si bien régalé ; je lui donnai la satisfaction qu'il demandait. Ensuite je lui dis que, pour reconnaître ma complaisance, il fallait qu'il me contât aussi l'histoire de sa vie. Oh! pour mon histoire, s'écria-t-il, elle ne mérite guère d'être entendue : elle ne contient que de simples faits. Néanmoins, ajouta-t-il, puisque nous n'avons rien de meilleur à faire, je vais vous la raconter telle qu'elle est. En même temps, il en fit le récit à-peu-près de cette sorte.

CHAPITRE VII.

Histoire du garçon barbier.

FERNAND Perès de la Fuente, mon grand père (je prends la chose de loin), après avoir été pendant cinquante ans barbier du village d'Olmédo, mourut, et laissa quatre fils. L'aîné, nommé Nicolas, s'empara de sa boutique, et lui succéda dans sa profession. Bertrand, le puîné, se mettant le commerce en tête, devint marchand mercier ; et Thomas, qui était le troisième, se fit maître d'école. Pour le quatrième, qu'on appelait Pédro, comme il se sentait né pour les belles-lettres, il vendit une petite pièce de terre qu'il avait eue pour son partage, et alla demeurer à Madrid, où il espérait qu'un jour il se ferait distinguer par son savoir et par son esprit. Ses trois autres frères ne se séparèrent point : ils s'établirent à Olmédo, en se mariant avec des filles de laboureurs, qui leur apportèrent en mariage peu de bien, mais en récompense une grande

fécondité. Elles firent des enfans comme à l'envi l'une de l'autre. Ma mère, femme du barbier, en mit au monde six pour sa part, dans les cinq premières années de son mariage. Je fus du nombre de ceux-là. Mon père m'apprit de très-bonne heure à raser; et lorsqu'il me vit parvenu à l'âge de quinze ans, il me chargea les épaules de ce sac que vous voyez, me ceignit d'une longue épée, et me dit : Va, Diego, tu es en état présentement de gagner ta vie; va courir le pays. Tu as besoin de voyager, pour te dégourdir et te perfectionner dans ton art. Pars, et ne reviens à Olmédo qu'après avoir fait le tour de l'Espagne ; que je n'entende point parler de toi avant ce temps-là. En achevant ces paroles, il m'embrassa de bonne amitié, et me poussa hors du logis.

Tels furent les adieux de mon père. Pour ma mère, qui avait moins de rudesse dans ses mœurs, elle parut plus sensible à mon départ. Elle laissa couler quelques larmes, et me glissa même dans la main un ducat à la dérobée. Je sortis donc ainsi d'Olmédo, et pris le chemin de Ségovie. Je n'eus pas fait deux cents pas, que je m'arrêtai pour visiter mon sac. J'eus envie de voir ce qu'il y avait dedans, et de

connaître précisément ce que je possédais. J'y trouvai une trousse où étaient deux rasoirs qui semblaient avoir rasé dix générations, tant ils étaient usés, avec une bandelette de cuir pour les repasser, et un morceau de savon. Outre cela, une chemise de chanvre toute neuve, une vieille paire de souliers de mon père, et, ce qui me réjouit plus que tout le reste, une vingtaine de réaux enveloppés dans un chiffon de linge. Voilà quelles étaient mes facultés. Vous jugez bien par-là que maître Nicolas le barbier comptait beaucoup sur mon savoir-faire, puisqu'il me laissait partir avec si peu de chose. Cependant la possession d'un ducat et de vingt réaux ne manqua pas d'éblouir un jeune homme qui n'avait jamais eu d'argent. Je crus mes finances inépuisables; et, transporté de joie, je continuai mon chemin, en regardant de moment en moment la garde de ma rapière, dont la lame me battait, à chaque pas, le mollet ou s'embarrassait dans mes jambes.

J'arrivai sur le soir au village d'Ataquinés, avec un très-rude appétit. J'allai loger à l'hôtellerie; et, comme si j'eusse été en état de faire de la dépense, je demandai, d'un ton

haut, à souper. L'hôte me considéra quelque temps; et, voyant à qui il avait à faire, il me dit d'un air doux : Çà, mon gentilhomme, vous serez satisfait; on va vous traiter comme un prince. En parlant de cette sorte, il me mena dans une petite chambre, où il m'apporta, un quart d'heure après, un civet de matou, que je mangeai avec la même avidité que s'il eût été de lièvre ou de lapin. Il accompagna cet excellent ragoût d'un vin qui était si bon, disait-il, que le roi n'en buvait pas de meilleur. Je m'aperçus pourtant que c'était du vin gâté; mais cela ne m'empêcha pas de lui faire autant d'honneur qu'au matou. Il fallut ensuite, pour achever d'être traité comme un prince, que je me couchasse dans un lit plus propre à causer l'insomnie qu'à l'ôter. Peignez-vous un grabat fort étroit, et si court que je ne pouvais étendre les jambes, tout petit que j'étais. D'ailleurs, il n'avait pour matelas et lit de plume, qu'une simple paillasse piquée, et couverte d'un drap mis en double, qui, depuis le dernier blanchissage, avait servi peut-être à cent voyageurs. Néanmoins, dans ce lit que je viens de représenter, l'estomac plein du civet et de ce vin délicieux que l'hôte m'avait donné,

graces à ma jeunesse et à mon tempérament, je dormis d'un profond sommeil, et passai la nuit sans indigestion.

Le jour suivant, lorsque j'eus déjeûné et bien payé la bonne chère qu'on m'avait faite, je me rendis tout d'une traite à Ségovie. Je n'y fus pas sitôt, que j'eus le bonheur de trouver une boutique, où l'on me reçut pour ma nourriture et mon entretien ; mais je n'y demeurai que six mois : un garçon barbier, avec qui j'avais fait connaissance et qui voulait aller à Madrid, me débaucha, et je partis pour cette ville avec lui. Je me plaçai là sans peine sur le même pied qu'à Ségovie. J'entrai dans une boutique des plus achalandées. Il est vrai qu'elle était auprès de l'église de Sainte-Croix, et que la proximité du *Théâtre du Prince* y attirait bien de la pratique. Mon maître, deux grands garçons et moi, nous ne pouvions presque suffire à servir les hommes qui venaient s'y faire raser. J'en voyais de toutes sortes de conditions, mais, entre autres, des comédiens et des auteurs. Un jour, deux personnages de cette dernière espèce s'y trouvèrent ensemble. Ils commencèrent à s'entretenir des poètes et des poésies du temps, et je

leur entendis prononcer le nom de mon oncle: cela me rendit plus attentif à leur discours que je ne l'avais été. Dom Juan de Zavaleta, disait l'un, est un auteur sur lequel il me paraît que le public ne doit pas compter. C'est un esprit froid, un homme sans imagination: sa dernière pièce l'a furieusement décrié. Et Louis Velez de Guevara, disait l'autre, ne vient-il pas de donner un bel ouvrage au public? A-t-on jamais rien vu de plus misérable? Ils nommèrent encore je ne sais combien d'autres poètes dont j'ai oublié les noms; je me souviens seulement qu'ils en dirent beaucoup de mal. Pour mon oncle, ils en firent une mention plus honorable: ils convinrent tous deux que c'était un garçon de mérite. Oui, dit l'un, dom Pédro de la Fuente est un auteur excellent: il y a dans ses livres une fine plaisanterie, mêlée d'érudition, qui les rend piquans et pleins de sel. Je ne suis pas surpris s'il est estimé de la cour et de la ville, et si plusieurs grands lui font des pensions. Il y a déja bien des années, dit l'autre, qu'il jouit d'un assez gros revenu. Il a sa nourriture et son logement chez le duc de Medina Celi; il ne fait point de dépense; il doit être fort bien dans ses affaires.

Je ne perdis pas un mot de tout ce que ces poètes dirent de mon oncle. Nous avions appris dans la famille, qu'il faisait du bruit à Madrid par ses ouvrages : quelques personnes, en passant par Olmédo, nous l'avaient dit ; mais comme il négligeait de nous donner de ses nouvelles, et qu'il paraissait fort détaché de nous, de notre côté nous vivions dans une très-grande indifférence pour lui. Bon sang toutefois ne peut mentir : dès que j'entendis dire qu'il était dans une belle passe, et que je sus où il demeurait, je fus tenté de l'aller trouver. Une chose m'embarrassait : les auteurs l'avaient appelé dom Pedro. Ce dom me fit quelque peine, et je craignis que ce ne fût un autre poète que mon oncle. Cette crainte pourtant ne m'arrêta point ; je crus qu'il pouvait être devenu noble ainsi que bel-esprit, et je résolus de le voir. Pour cet effet, avec la permission de mon maître, je m'ajustai un matin le mieux que je pus, et je sortis de notre boutique, un peu fier d'être neveu d'un homme qui s'était acquis tant de réputation par son génie. Les barbiers ne sont pas les gens du monde les moins susceptibles de vanité. Je commençai à concevoir une

grande opinion de moi; et marchant d'un air présomptueux, je me fis enseigner l'hôtel du duc de Medina Celi. Je me présentai à la porte, et dis que je souhaitais de parler au seigneur dom Pedro de la Fuente. Le portier me montra du doigt, au fond d'une cour, un petit escalier, et me répondit : Montez par-là, puis frappez à la première porte que vous rencontrerez à main droite. Je fis ce qu'il me disait: je frappai à une porte. Un jeune homme vint ouvrir, et je lui demandai si c'était là que logeait le seigneur dom Pedro de la Fuente. Oui, me répondit-il; mais vous ne sauriez lui parler présentement. Je serais bien aise, lui dis-je, de l'entretenir; je viens lui apprendre des nouvelles de sa famille. Quand vous auriez, repartit-il, des nouvelles du pape à lui dire, je ne vous introduirais pas dans sa chambre en ce moment; il compose, et, lorsqu'il travaille, il faut bien se garder de le distraire de son ouvrage. Il ne sera visible que sur le midi: allez faire un tour, et revenez dans ce temps-là.

Je sortis, et me promenai toute la matinée dans la ville, en songeant sans cesse à la réception que mon oncle me ferait. Je crois, disais-je en moi-même, qu'il sera ravi de me

voir. Je jugeais de ses sentimens par les miens, et je me préparais à une reconnaissance fort touchante. Je retournai chez lui en diligence, à l'heure qu'on m'avait marquée. Vous arrivez à propos, me dit son valet; mon maître va bientôt sortir. Attendez ici un instant : je vais vous annoncer. A ces mots, il me laissa dans l'antichambre. Il y revint un moment après, et me fit entrer dans la chambre de son maître, dont le visage me frappa d'abord par un air de famille. Il me sembla que c'était mon oncle Thomas, tant ils se ressemblaient tous deux. Je le saluai avec un profond respect, et lui dis que j'étais fils de maître Nicolas de la Fuente, barbier d'Olmédo : je lui appris aussi que j'exerçais à Madrid, depuis trois semaines, le métier de mon père en qualité de garçon, et que j'avais dessein de faire le tour de l'Espagne pour me perfectionner. Tandis que je parlais, je m'aperçus que mon oncle rêvait. Il doutait apparemment s'il me désavouerait pour son neveu, ou s'il se déferait adroitement de moi : il choisit ce dernier parti. Il affecta de prendre un air riant, et me dit : Eh bien, mon ami, comment se portent ton père et tes oncles? dans quel état sont leurs affaires? Je commençai là-

dessus à lui représenter la propagation copieuse de notre famille ; je lui en nommai tous les enfans mâles et femelles, et je compris, dans cette liste, jusqu'à leurs parrains et leurs marraines. Il ne parut pas s'intéresser infiniment à ce détail ; et venant à ses fins, Diego, reprit-il, j'approuve fort que tu coures le pays pour te rendre parfait dans ton art, et je te conseille de ne point t'arrêter plus long-temps à Madrid : c'est un séjour pernicieux pour la jeunesse ; tu t'y perdrais, mon enfant. Tu feras mieux d'aller dans les autres villes du royaume : les mœurs n'y sont pas si corrompues. Va-t-en, poursuivit-il ; et quand tu seras prêt à partir, viens me revoir. Je te donnerai une pistole pour t'aider à faire le tour de l'Espagne. En disant ces paroles, il me mit doucement hors de sa chambre, et me renvoya.

Je n'eus pas l'esprit de m'apercevoir qu'il ne cherchait qu'à m'éloigner de lui. Je regagnai notre boutique, et rendis compte à mon maître de la visite que je venais de faire. Il ne pénétra pas mieux que moi l'intention du sieur dom Pedro, et il me dit : Je ne suis pas du sentiment de votre oncle ; au lieu de vous exhorter à courir le pays, il devrait plutôt, ce

me semble, vous engager à demeurer dans cette ville. Il voit tant de personnes de qualité : il peut aisément vous placer dans une grande maison, et vous mettre en état de faire peu à peu une grosse fortune. Frappé de ce discours qui me présentait de flatteuses images, j'allai, deux jours après, retrouver mon oncle, et je lui proposai d'employer son crédit pour me faire entrer chez quelque seigneur de la cour. Mais la proposition ne fut pas de son goût. Un homme vain qui entrait librement chez les grands, et mangeait tous les jours avec eux, n'était pas bien aise, pendant qu'il serait à la table des maîtres, qu'on vît son neveu à la table des valets : le petit Diego aurait fait rougir le seigneur dom Pedro. Il ne manqua donc pas de m'éconduire, et même très-rudement. Comment, petit libertin, me dit-il d'un air furieux, tu veux quitter ta profession ? Va, je t'abandonne aux gens qui te donnent de si pernicieux conseils. Sors de mon appartement, et n'y remets jamais le pied, autrement je te ferai châtier comme tu le mérites. Je fus bien étourdi de ces paroles, et plus encore du ton sur lequel mon oncle le prenait. Je me retirai les larmes aux yeux, et fort

touché de la dureté qu'il avait pour moi. Cependant, comme j'ai toujours été vif et fier de mon naturel, j'essuyai bientôt mes pleurs. Je passai même de la douleur à l'indignation, et je résolus de laisser là ce mauvais parent, dont je m'étais bien passé jusqu'à ce jour.

Je ne pensai plus qu'à cultiver mon talent: je m'attachai au travail. Je rasais toute la journée; et le soir, pour donner quelque récréation à mon esprit, j'apprenais à jouer de la guitare. J'avais pour maître de cet instrument, un vieux *Senor Escudero* à qui je faisais la barbe. Il me montrait aussi la musique, qu'il savait parfaitement. Il est vrai qu'il avait été chantre autrefois dans une cathédrale. Il se nommait Marcos de Obregon. C'était un homme sage, qui avait autant d'esprit que d'expérience, et qui m'aimait comme si j'eusse été son fils. Il servait d'écuyer à la femme d'un médecin qui demeurait à trente pas de notre maison. Je l'allais voir sur la fin du jour, aussitôt que j'avais quitté l'ouvrage, et nous faisions tous deux, assis sur le seuil de la porte, un petit concert qui ne déplaisait pas au voisinage. Ce n'est pas que nous eussions des voix fort agréables; mais en raclant le boyau, nous

chantions l'un et l'autre méthodiquement notre partie, et cela suffisait pour donner du plaisir aux personnes qui nous écoutaient. Nous divertissions particulièrement dona Mergelina, femme du médecin ; elle venait dans l'allée nous entendre, et nous obligeait quelquefois à recommencer les airs qui se trouvaient le plus de son goût. Son mari ne l'empêchait pas de prendre ce divertissement. C'était un homme qui, bien qu'espagnol et déja vieux, n'était nullement jaloux : d'ailleurs, sa profession l'occupait tout entier ; et comme il revenait le soir, fatigué d'avoir été chez ses malades, il se couchait de très-bonne heure, sans s'inquiéter de l'attention que sa femme donnait à nos concerts. Peut-être aussi qu'il ne les croyait pas fort capables de faire de dangereuses impressions. Il faut ajouter à cela qu'il ne pensait pas avoir le moindre sujet de crainte, Mergeline étant une dame jeune et belle à la vérité, mais d'une vertu si sauvage, qu'elle ne pouvait souffrir les regards des hommes. Il ne lui faisait donc pas un crime d'un passe-temps qui lui paraissait innocent et honnête, et il nous laissait chanter tant qu'il nous plaisait.

Un soir, comme j'arrivais à la porte du

médecin, dans l'intention de me réjouir à mon ordinaire, j'y trouvai le vieil écuyer qui m'attendait. Il me prit par la main; il me dit qu'il voulait faire un tour de promenade avec moi, avant que de commencer notre concert. En même temps il m'entraîna dans une rue détournée, où, voyant qu'il pouvait m'entretenir en liberté : Diego, mon fils, me dit-il d'un air triste, j'ai quelque chose de particulier à vous apprendre. Je crains fort, mon enfant, que nous ne nous repentions l'un et l'autre de nous amuser tous les soirs à faire des concerts à la porte de mon maître. J'ai sans doute beaucoup d'amitié pour vous : je suis bien aise de vous avoir montré à jouer de la guitare et à chanter; mais si j'avais prévu le malheur qui nous menace, vive Dieu! j'aurais choisi un autre endroit pour vous donner des leçons. Ce discours m'effraya. Je priai l'écuyer de s'expliquer plus clairement, et de me dire ce que nous avions à craindre; car je n'étais pas homme à braver le péril, et je n'avais pas encore fait mon tour d'Espagne. Je vais, reprit-il, vous conter ce qu'il est nécessaire que vous sachiez pour bien comprendre tout le danger où nous sommes.

Lorsque j'entrai, poursuivit-il, au service

du médecin, et il y a de cela une année, il me dit un matin, après m'avoir conduit devant sa femme : Voyez, Marcos, voyez votre maîtresse ; c'est cette dame que vous devez accompagner par-tout. J'admirai dona Mergelina : je la trouvai merveilleusement belle, faite à peindre, et je fus particulièrement charmé de l'air agréable qu'elle a dans son port. Seigneur, répondis-je au médecin, je suis trop heureux d'avoir à servir une dame si charmante. Ma réponse déplut à Mergeline, qui me dit d'un ton brusque : *Voyez donc celui-là ; il s'émancipe vraiment. Oh! je n'aime point qu'on me dise des douceurs, moi.* Ces paroles, sorties d'une si belle bouche, me surprirent étrangement; je ne pouvais concilier ces façons de parler rustiques et grossières, avec l'agrément que je voyais répandu dans toute la personne de ma maîtresse. Pour son mari, il y était accoutumé; et, s'applaudissant même d'avoir une épouse d'un si rare caractère, Marcos, me dit-il, ma femme est un prodige de vertu. Ensuite, comme il s'aperçut qu'elle se couvrait de sa mante et se disposait à sortir pour aller entendre la messe, il me dit de la mener à l'église. Nous ne fûmes pas plutôt dans la rue,

que nous rencontrâmes, ce qui n'est pas extraordinaire, des hommes qui, frappés du bon air de dona Mergelina, lui dirent, en passant, des choses fort flatteuses. Elle leur répondait; mais vous ne sauriez vous imaginer jusqu'à quel point ses réponses étaient sottes et ridicules. Ils en demeuraient tout étonnés, et ne pouvaient concevoir qu'il y eût au monde une femme qui trouvât mauvais qu'on la louât. Eh! madame, lui dis-je d'abord, ne faites point d'attention aux discours qui vous sont adressés; il vaut mieux garder le silence, que de parler avec aigreur. Non, non, me repartit-elle; je veux apprendre à ces insolens, que je ne suis point femme à souffrir qu'on me manque de respect. Enfin, il lui échappa tant d'impertinences, que je ne pus m'empêcher de lui dire tout ce que je pensais, au hasard de lui déplaire. Je lui représentai, avec le plus de ménagement toutefois qu'il me fut possible, qu'elle faisait tort à la nature, et gâtait mille bonnes qualités par son humeur sauvage; qu'une femme douce et polie pouvait se faire aimer sans le secours de la beauté, au lieu qu'une belle personne, sans la douceur et la politesse, devenait un objet de mépris. J'ajoutai

à ces raisonnemens, je ne sais combien d'autres semblables, qui avaient tous pour but la correction de ses mœurs. Après avoir bien moralisé, je craignais que ma franchise n'excitât la colère de ma maîtresse, et ne m'attirât quelque désagréable repartie; néanmoins elle ne se révolta pas contre ma remontrance; elle se contenta de la rendre inutile, de même que celles qu'il me prit sottement envie de lui faire les jours suivans.

Je me lassai de l'avertir en vain de ses défauts, et je l'abandonnai à la férocité de son naturel. Cependant, le croirez-vous? cet esprit farouche, cette orgueilleuse femme est depuis deux mois entièrement changée d'humeur. Elle a de l'honnêteté pour tout le monde et des manières très-agréables. Ce n'est plus cette même Mergeline qui ne répondait que des sottises aux hommes qui lui tenaient des discours obligeans; elle est devenue sensible aux louanges qu'on lui donne; elle aime qu'on lui dise qu'elle est belle, qu'un homme ne peut la voir impunément : les flatteries lui plaisent; elle est présentement comme une autre femme. Ce changement est à peine concevable; et ce qui doit encore vous étonner davantage, c'est

d'apprendre que vous êtes l'auteur d'un si grand miracle. Oui, mon cher Diego, continua l'écuyer, c'est vous qui avez ainsi métamorphosé dona Mergelina ; vous avez fait une brebis de cette tigresse ; en un mot, vous vous êtes attiré son attention. Je m'en suis aperçu plus d'une fois ; et je me connais mal en femmes, ou bien elle a conçu pour vous un amour très-violent. Voilà, mon fils, la triste nouvelle que j'avais à vous annoncer, et la fâcheuse conjoncture où nous nous trouvons.

Je ne vois pas, dis-je alors au vieillard, qu'il y ait là-dedans un si grand sujet d'affliction pour nous, ni que ce soit un malheur pour moi d'être aimé d'une jolie dame. Ah ! Diego, répliqua-t-il, vous raisonnez en jeune homme ; vous ne voyez que l'appât, vous ne prenez point garde à l'hameçon ; vous ne regardez que le plaisir, et moi, j'envisage tous les désagremens qui le suivent. Tout éclate à la fin. Si vous continuez de venir chanter à notre porte, vous irriterez la passion de Mergeline, qui, perdant peut-être toute retenue, laissera voir sa faiblesse au docteur Oloroso son mari ; et ce mari, qui se montre aujourd'hui si complaisant, parce qu'il ne croit pas avoir sujet

d'être jaloux, deviendra furieux, se vengera d'elle, et pourra nous faire, à vous et à moi, un fort mauvais parti. Eh bien! repris-je, seigneur Marcos, je me rends à vos raisons et m'abandonne à vos conseils. Prescrivez-moi la conduite que je dois tenir, pour prévenir tout sinistre accident. Nous n'avons qu'à ne plus faire de concerts, repartit-il. Cessez de paraître devant ma maîtresse : quand elle ne vous verra plus, elle reprendra sa tranquillité. Demeurez chez votre maître, j'irai vous y trouver, et nous jouerons là de la guitare sans péril. J'y consens, lui dis-je, et je vous promets de ne plus mettre le pied chez vous. Effectivement, je résolus de ne plus aller chanter à la porte du médecin, et de me tenir désormais renfermé dans ma boutique, puisque j'étais un homme si dangereux à voir.

Cependant le bon écuyer Marcos, avec toute sa prudence, éprouva, peu de jours après, que le moyen qu'il avait imaginé pour éteindre les feux de dona Mergelina, produisait un effet tout contraire. La dame, dès la seconde nuit, ne m'entendant point chanter, lui demanda pourquoi nous avions discontinué nos concerts,

et pour quelle raison elle ne me voyait plus. Il répondit que j'étais si occupé, que je n'avais pas un moment à donner à mes plaisirs. Elle parut se contenter de cette excuse, et pendant trois autres jours encore elle soutint mon absence avec assez de fermeté; mais au bout de ce temps-là, ma princesse perdit patience, et dit à son écuyer : Vous me trompez, Marcos; Diego n'a pas cessé sans sujet de venir. Il y a là-dessous un mystère que je veux éclaircir. Parlez, je vous l'ordonne : ne me cachez rien. Madame, lui répondit-il en la payant d'une autre défaite, puisque vous souhaitez de savoir les choses, je vous dirai qu'il lui est souvent arrivé, après nos concerts, de trouver chez lui la table desservie; il n'ose plus s'exposer à se coucher sans souper. Comment, sans souper! s'écria-t-elle avec chagrin; que ne m'avez-vous dit cela plus tôt? Se coucher sans souper! ah! le pauvre enfant! Allez le voir tout à l'heure, et qu'il revienne dès ce soir; il ne s'en retournera plus sans manger; il y aura toujours ici un plat pour lui.

Qu'entends-je? lui dit l'écuyer en feignant d'être surpris de ce discours : quel changement, ô ciel! Est-ce vous, madame, qui me

tenez ce langage? Eh! depuis quand êtes-vous si pitoyable et si sensible? Depuis, répondit-elle brusquement, depuis que vous demeurez dans cette maison, ou plutôt depuis que vous avez condamné mes manières dédaigneuses, et que vous vous êtes efforcé d'adoucir la rudesse de mes mœurs. Mais, hélas! ajouta-t-elle en s'attendrissant, j'ai passé de l'une à l'autre extrémité: d'altière et d'insensible que j'étais, je suis devenue trop douce et trop tendre: j'aime votre jeune ami Diego, sans que je puisse m'en empêcher; et son absence, bien loin d'affaiblir mon amour, semble lui donner de nouvelles forces. Est-il possible, reprit le vieillard, qu'un jeune homme qui n'est ni beau ni bien fait, soit l'objet d'une passion si forte? Je vous pardonnerais vos sentimens, s'ils vous avaient été inspirés par quelque cavalier d'un mérite brillant..... Ah! Marcos, interrompit Mergeline, je ne ressemble donc point aux autres personnes de mon sexe; ou bien, malgré votre longue expérience, vous ne les connaissez guère, si vous croyez que le mérite les détermine à faire un choix. Si j'en juge par moi-même, elles s'engagent sans délibération. L'amour est un déréglement d'esprit qui nous entraîne vers un

objet, et nous y attache malgré nous : c'est une maladie qui nous vient comme la rage aux animaux. Cessez donc de me représenter que Diego n'est pas digne de ma tendresse ; il suffit que je l'aime, pour trouver en lui mille belles qualités qui ne frappent point votre vue, et qu'il ne possède peut-être pas. Vous avez beau me dire que ses traits et sa taille ne méritent pas la moindre attention ; il me paraît fait à ravir et plus beau que le jour. De plus, il a dans la voix une douceur qui me touche ; et il joue, ce me semble, de la guitare avec une grace toute particulière. Mais, madame, répliqua Marcos, songez-vous à ce qu'est Diego? La bassesse de sa condition..... Je ne suis guère plus que lui, interrompit-elle encore ; et quand même je serais une femme de qualité, je ne prendrais pas garde à cela.

Le résultat de cet entretien fut que l'écuyer, jugeant qu'il ne gagnerait rien alors sur l'esprit de sa maîtresse, cessa de combattre son entêtement, comme un adroit pilote cède à la tempête qui l'écarte du port où il s'est proposé d'aller. Il fit plus : pour satisfaire la patrone, il vint me chercher, me prit à part ; et après m'avoir conté ce qui s'était passé entre elle et

lui : Vous voyez, Diego, me dit-il, que nous ne saurions nous dispenser de continuer nos concerts à la porte de Mergeline. Il faut absolument, mon ami, que cette dame vous revoie ; autrement elle pourrait faire quelque folie qui nuirait plus que toute autre chose à sa réputation. Je ne fis point le cruel : je répondis à Marcos que je me rendrais chez lui sur la fin du jour avec ma guitare ; qu'il pouvait aller porter cette agréable nouvelle à sa maîtresse. Il n'y manqua pas ; et ce fut pour cette amante passionnée un grand sujet de ravissement, d'apprendre qu'elle aurait ce soir-là le plaisir de me voir et de m'entendre.

Peu s'en fallut pourtant qu'un incident assez désagréable ne la frustrât de cette espérance. Je ne pus sortir de chez mon maître avant la nuit, qui, pour mes péchés, se trouva très-obscure. Je marchais à tâtons dans la rue ; et j'avais fait peut-être la moitié de mon chemin, lorsque d'une fenêtre on me coiffa d'une cassolette qui ne chatouillait point l'odorat. Je puis dire même que je n'en perdis rien, tant je fus bien ajusté. Dans cette situation, je ne savais à quoi me résoudre : de retourner sur mes pas, quelle scène pour mes camarades !

c'était me livrer à toutes les mauvaises plaisanteries du monde : d'aller aussi chez Mergeline dans le bel état où j'étais, cela me faisait de la peine. Je pris pourtant le parti de gagner la maison du médecin. Je rencontrai à la porte le vieil écuyer qui m'attendait. Il me dit que le docteur Oloroso venait de se coucher, et que nous pouvions librement nous divertir. Je répondis qu'il fallait auparavant nettoyer mes habits ; en même temps je lui contai ma disgrace. Il y parut sensible, et me fit entrer dans une salle où était sa maîtresse. D'abord que cette dame sut mon aventure, et me vit tel que j'étais, elle me plaignit autant que si les plus grands malheurs me fussent arrivés ; puis, apostrophant la personne qui m'avait accommodé de cette manière, elle lui donna mille malédictions. Eh madame ! lui dit Marcos, modérez vos transports ; considérez que cet événement est un pur effet du hasard ; il n'en faut point avoir un ressentiment si vif. Pourquoi, s'écria-t-elle avec emportement, pourquoi ne voulez-vous pas que je ressente vivement l'offense qu'on a faite à ce petit agneau, à cette colombe sans fiel, qui ne se plaint seulement pas de l'outrage qu'il a

reçu? Ah! que ne suis-je homme en ce moment pour le venger!

Elle dit une infinité d'autres choses encore qui marquaient bien l'excès de son amour, qu'elle ne fit pas moins éclater par ses actions; car, tandis que Marcos s'occupait à m'essuyer avec une serviette, elle courut dans sa chambre, et en apporta une boîte remplie de toutes sortes de parfums. Elle brûla des drogues odoriférantes, et en parfuma mes habits; après quoi elle répandit sur eux des essences abondamment. La fumigation et l'aspersion finie, cette charitable femme alla chercher elle-même, dans la cuisine, du pain, du vin, et quelques morceaux de mouton rôti, qu'elle avait mis à part pour moi. Elle m'obligea de manger; et prenant plaisir à me servir, tantôt elle me coupait ma viande, et tantôt elle me versait à boire, malgré tout ce que nous pouvions faire, Marcos et moi, pour l'en empêcher. Quand j'eus soupé, messieurs de la symphonie se préparèrent à bien accorder leur voix avec leur guitare. Nous fîmes un concert qui charma Mergeline. Il est vrai que nous affections de chanter des airs dont les paroles flattaient son amour; et il faut remarquer qu'en

chantant, je la regardais quelquefois du coin de l'œil, d'une manière qui mettait le feu aux étoupes; car le jeu commençait à me plaire. Le concert, quoiqu'il durât depuis long-temps, ne m'ennuyait point. Pour la dame, à qui les heures paraissaient des momens, elle aurait volontiers passé la nuit à nous entendre, si le vieil écuyer, à qui les momens paraissaient des heures, ne l'eût fait souvenir qu'il était déja tard. Elle lui donna bien dix fois la peine de répéter cela. Mais elle avait affaire à un homme infatigable là-dessus; il ne la laissa point en repos que je ne fusse sorti. Comme il était sage et prudent, et qu'il voyait sa maîtresse abandonnée à une folle passion, il craignit qu'il ne nous arrivât quelque traverse. Sa crainte fut bientôt justifiée : le médecin, soit qu'il se doutât de quelque intrigue secrète, soit que le démon de la jalousie, qui l'avait respecté jusqu'alors, voulût l'agiter, s'avisa de blâmer nos concerts. Il fit plus : il les défendit en maître; et, sans dire les raisons qu'il avait d'en user de cette sorte, il déclara qu'il ne souffrirait pas davantage qu'on reçût chez lui des étrangers.

Marcos me signifia cette déclaration, qui

me regardait particulièrement, et dont je fus très-mortifié. J'avais conçu des espérances que j'étais fâché de perdre. Néanmoins, pour rapporter les choses en fidèle historien, je vous avouerai que je pris mon mal en patience. Il n'en fut pas de même de Mergeline : ses sentimens en devinrent plus vifs. Mon cher Marcos, dit-elle à son écuyer, c'est de vous seul que j'attends du secours. Faites ensorte, je vous prie, que je puisse voir secrètement Diego. Que me demandez-vous ? répondit le vieillard avec colère. Je n'ai eu que trop de complaisance pour vous. Je ne prétends point, pour satisfaire votre ardeur insensée, contribuer à déshonorer mon maître, à vous perdre de réputation, et à me couvrir d'infamie, moi qui ai toujours passé pour un domestique d'une conduite irréprochable. J'aime mieux sortir de votre maison, que d'y servir d'une manière si honteuse. Ah ! Marcos, interrompit la dame toute effrayée de ces dernières paroles, vous me percez le cœur quand vous me parlez de vous retirer. Cruel, vous songez à m'abandonner après m'avoir réduite dans l'état où je suis ? Rendez-moi donc auparavant mon orgueil et cet esprit sauvage que vous m'avez

ôté. Que n'ai-je encore ces heureux défauts! je serais aujourd'hui tranquille; au lieu que vos remontrances indiscrètes m'ont ravi le repos dont je jouissais. Vous avez corrompu mes mœurs en voulant les corriger..... Mais, poursuivit-elle en pleurant, que dis-je, malheureuse? pourquoi vous faire d'injustes reproches? Non, mon père, vous n'êtes point l'auteur de mon infortune; c'est mon mauvais sort qui me préparait tant d'ennui. Ne prenez point garde, je vous en conjure, aux discours extravagans qui m'échappent. Hélas! ma passion me trouble l'esprit: ayez pitié de ma faiblesse; vous êtes toute ma consolation; et si ma vie vous est chère, ne me refusez point votre assistance.

A ces mots ses pleurs redoublèrent, de sorte qu'elle ne put continuer. Elle tira son mouchoir; et, s'en couvrant le visage, elle se laissa tomber sur une chaise, comme une personne qui succombe à son affliction. Le vieux Marcos, qui était peut-être la meilleure pâte d'écuyer qu'on vit jamais, ne résista point à un spectacle si touchant; il en fut vivement pénétré; il confondit même ses larmes avec celles de sa maîtresse, et lui dit d'un air atten-

dri : Ah ! madame, que vous êtes séduisante ! Je ne puis tenir contre votre douleur ; elle vient de vaincre ma vertu. Je vous promets mon secours. Je ne m'étonne plus si l'amour a la force de vous faire oublier votre devoir, puisque la compassion seule est capable de m'écarter du mien. Ainsi donc l'écuyer, malgré sa conduite irréprochable, se dévoua fort obligeamment à la passion de Mergeline. Il vint un matin m'instruire de tout cela ; et il me dit, en me quittant, qu'il concertait déja dans son esprit, ce qu'il avait à faire pour me procurer une secrète entrevue avec la dame. Il ranima par-là mon espérance ; mais j'appris, deux heures après, une très-mauvaise nouvelle. Un garçon apothicaire du quartier, une de nos pratiques, entra pour se faire faire la barbe. Tandis que je me disposais à le raser, il me dit : Seigneur Diego, comment gouvernez-vous le vieil écuyer Marcos de Obregon, votre ami ? Savez-vous qu'il va sortir de chez le docteur Oloroso ? Je répondis que non. C'est une chose certaine, reprit-il : on doit aujourd'hui lui donner son congé. Son maître et le mien viennent devant moi, tout à l'heure, de s'entretenir à ce sujet ; et voici, poursuivit-il,

quelle a été leur conversation. Seigneur Apuntador, a dit le médecin, j'ai une prière à vous faire. Je ne suis pas content d'un vieil écuyer que j'ai dans ma maison, et je voudrais bien mettre ma femme sous la conduite d'une duegne fidèle, sévère et vigilante. Je vous entends, a interrompu mon maître. Vous auriez besoin de la dame Melancia, qui a servi de gouvernante à mon épouse, et qui, depuis six semaines que je suis veuf, demeure encore chez moi. Quoiqu'elle me soit utile dans mon ménage, je vous la cède, à cause de l'intérêt particulier que je prends à votre honneur. Vous pourrez vous reposer sur elle de la sureté de votre front : c'est la perle des duegnes, un vrai dragon pour garder la pudicité du sexe. Pendant douze années entières qu'elle a été auprès de ma femme, qui, comme vous savez, avait de la jeunesse et de la beauté, je n'ai pas vu l'ombre d'un galant dans ma maison. Oh! vive Dieu! il ne fallait pas s'y jouer. Je vous dirai même que la défunte, dans les commencemens, avait une grande propension à la coquetterie; mais la dame Melancia la refondit bientôt, et lui inspira du goût pour la vertu. Enfin, c'est un trésor que cette gou-

vernante, et vous me remercierez plus d'une fois de vous avoir fait ce présent. Là-dessus le docteur a témoigné que ce discours lui donnait bien de la joie ; et ils sont convenus, le seigneur Apuntador et lui, que la duegne irait, dès ce jour, remplir la place du vieil écuyer.

Cette nouvelle, que je crus véritable, et qui l'était en effet, troubla les idées de plaisir dont je recommençais à me repaître ; et Marcos, l'après-dîner, acheva de les confondre, en me confirmant le rapport du garçon apothicaire. Mon cher Diego, me dit le bon écuyer, je suis ravi que le docteur Oloroso m'ait chassé de sa maison ; il m'épargne par-là bien des peines. Outre que je me voyais à regret chargé d'un vilain emploi, il m'aurait fallu imaginer des ruses et des détours pour vous faire parler en secret à Mergeline. Quel embarras ! Graces au ciel, je suis délivré de ces soins fâcheux et du danger qui les accompagnait. De votre côté, mon fils, vous devez vous consoler de la perte de quelques doux momens qui auraient pu être suivis de mille chagrins. Je goûtai la morale de Marcos, parce que je n'espérais plus rien, et je quittai la partie. Je n'étais pas, je l'avoue, de ces amans opiniâtres

qui se roidissent contre les obstacles ; mais quand je l'aurais été, la dame Melancia m'eût fait lâcher prise. Le caractère qu'on donnait à cette duegne me paraissait capable de désespérer tous les galans. Cependant, avec quelques couleurs qu'on me l'eût peinte, je ne laissai pas, deux ou trois jours après, d'apprendre que la femme du médecin avait endormi cet Argus, ou corrompu sa fidélité. Comme je sortis pour aller raser un de nos voisins, une bonne vieille m'arrêta dans la rue, et me demanda si je m'appelais Diego de la Fuente. Je répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, c'est à vous que j'ai affaire. Trouvez-vous cette nuit à la porte de dona Mergelina ; et quand vous y serez, faites-le connaître par quelque signal, et l'on vous introduira dans la maison. Eh bien ! lui dis-je, il faut convenir du signe que je donnerai. Je sais contrefaire le chat à ravir ; je miaulerai à diverses reprises. C'est assez, répliqua la messagère de galanterie ; je vais porter votre réponse. Votre servante, seigneur Diego ; que le ciel vous conserve ! Ah ! que vous êtes gentil ! Par sainte Agnès, je voudrais n'avoir que quinze ans, je ne vous chercherais pas pour les autres !

A ces paroles, l'officieuse vieille s'éloigna de moi.

Vous vous imaginez bien que ce message m'agita furieusement : adieu la morale de Marcos. J'attendis la nuit avec impatience, et, quand je jugeai que le docteur Oloroso reposait, je me rendis à sa porte. Là je me mis à faire des miaulemens qu'on devait entendre de loin, et qui sans doute faisaient honneur au maître qui m'avait enseigné un si bel art. Un moment après Mergeline vint elle-même ouvrir doucement la porte, et la referma dès que je fus dans la maison. Nous gagnâmes la salle où notre dernier concert avait été fait, et qu'une petite lampe qui brûlait dans la cheminée, éclairait faiblement. Nous nous assîmes à côté l'un de l'autre pour nous entretenir, tous deux fort émus, avec cette différence que le plaisir seul causait toute son émotion, et qu'il entrait un peu de frayeur dans la mienne. Ma princesse m'assurait vainement que nous n'avions rien à craindre de la part de son mari, je sentais un frisson qui troublait ma joie. Madame, lui dis-je, comment avez-vous pu tromper la vigilance de votre gouvernante ? Après ce que

j'ai ouï dire de la dame Melancia, je ne croyais pas qu'il vous fût possible de trouver les moyens de me donner de vos nouvelles, encore moins de me voir en particulier. Dona Mergelina sourit à ce discours, et me répondit : Vous cesserez d'être surpris de la secrète entrevue que nous avons cette nuit ensemble, lorsque je vous aurai conté ce qui s'est passé entre ma duegne et moi. Lorsqu'elle entra dans cette maison, mon mari lui fit mille caresses, et me dit : Mergeline, je vous abandonne à la conduite de cette discrète dame, qui est un précis de toutes les vertus ; c'est un miroir que vous aurez incessamment devant vous pour vous former à la sagesse. Cette admirable personne a gouverné pendant douze années la femme d'un apothicaire de mes amis ; mais gouverné..... comme on ne gouverne point ; elle en a fait une espèce de sainte.

Cet éloge, que la mine sévère de la dame Melancia ne démentait point, me coûta bien des pleurs et me mit au désespoir. Je me représentai les leçons qu'il me faudrait écouter depuis le matin jusqu'au soir, et les réprimandes que j'aurais à essuyer tous les jours. Enfin, je m'attendais à devenir la femme du

monde la plus malheureuse. Ne ménageant rien daus une si cruelle attente, je dis d'un air brusque à la duegne, d'abord que je me vis seule avec elle : Vous vous préparez sans doute à me bien faire souffrir ; mais je ne suis pas fort patiente, je vous en avertis. Je vous donnerai de mon côté toutes les mortifications possibles. Je vous déclare que j'ai dans le cœur une passion que vos remontrances n'en arracheront pas : vous pouvez prendre vos mesures là-dessus. Redoublez vos soins vigilans ; je vous avoue que je n'épargnerai rien pour les tromper. A ces mots, la duegne renfrognée (je crus qu'elle m'allait bien haranguer pour son coup d'essai) se dérida le front, et me dit d'un air riant : Vous êtes d'une humeur qui me charme, et votre franchise excite la mienne. Je vois que nous sommes faites l'une pour l'autre. Ah ! belle Mergeline, que vous me connaissez mal, si vous jugez de moi par le bien que le docteur votre époux vous en a dit, ou sur ma vue rébarbative ! Je ne suis rien moins qu'une ennemie des plaisirs, et je ne me rends ministre de la jalousie des maris, que pour servir les jolies femmes. Il y a long-temps que je possède

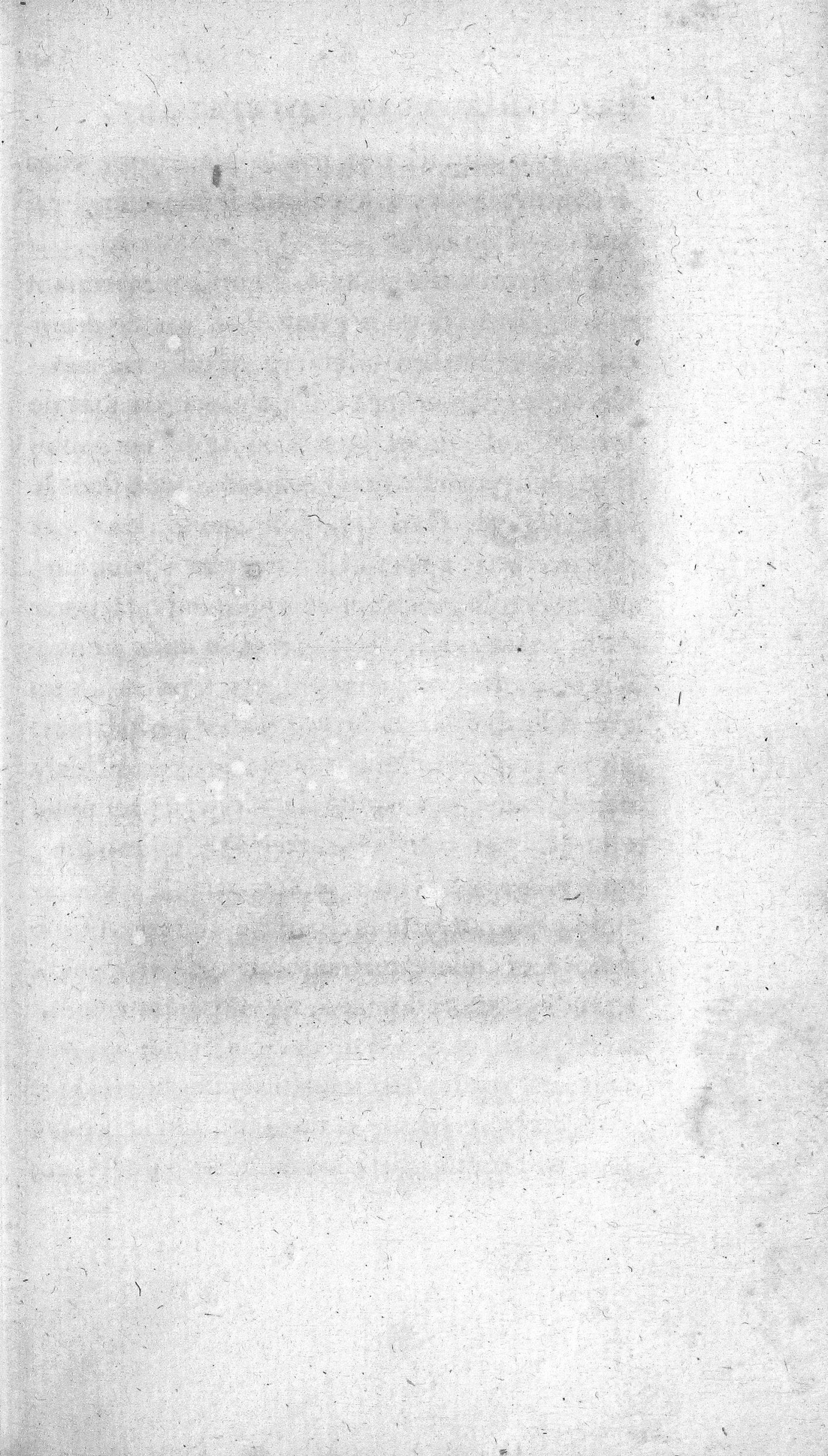
le grand art de me masquer; et je puis dire que je suis doublement heureuse, puisque je jouis tout ensemble de la commodité du vice et de la réputation que donne la vertu. Entre nous, le monde n'est guère vertueux que de cette façon. Il en coûte trop pour acquérir le fond des vertus : on se contente aujourd'hui d'en avoir les apparences.

Laissez-moi vous conduire, poursuivit la gouvernante; nous allons bien en faire accroire au vieux docteur Oloroso. Il aura, par ma foi, le même destin que le seigneur Apuntador. Le front d'un médecin ne me paraît pas plus respectable que celui d'un apothicaire. Le pauvre Apuntador! que nous lui avons joué de tours, sa femme et moi! que cette dame était aimable! le bon petit naturel! Le ciel lui fasse paix! Je vous réponds qu'elle a bien passé sa jeunesse. Elle a eu je ne sais combien d'amans que j'ai introduits dans sa maison, sans que son mari s'en soit jamais aperçu. Regardez-moi donc, madame, d'un œil plus favorable, et soyez persuadée, quelque talent qu'eût le vieil écuyer qui vous servait, que vous ne perdez rien au change. Je vous serai peut-être encore plus utile que lui.

Je vous laisse à penser, Diego, continua Mergeline, si je sus bon gré à la duegne de se découvrir à moi si franchement. Je la croyais d'une vertu austère. Voilà comme on juge mal des femmes. Elle me gagna d'abord par ce caractère de sincérité. Je l'embrassai avec un transport de joie qui lui marqua d'avance que j'étais charmée de l'avoir pour gouvernante. Je lui fis ensuite une confidence entière de mes sentimens, et je la priai de me ménager au plus tôt un entretien secret avec vous. Elle n'y a pas manqué. Dès ce matin elle a mis en campagne cette vieille qui vous a parlé, et qui est une intrigante qu'elle a souvent employée pour la femme de l'apothicaire. Mais ce qu'il y a de plus plaisant dans cette aventure, ajouta-t-elle en riant, c'est que Melancia, sur le rapport que je lui ai fait de l'habitude que mon époux a de passer la nuit fort tranquillement, s'est couchée auprès de lui, et tient ma place en ce moment. Tant pis, madame, dis-je alors à Mergeline; je n'applaudis point à l'invention. Votre mari peut fort bien se réveiller, et s'apercevoir de la supercherie. Il ne s'en apercevra point, répondit-elle avec précipitation: soyez sur cela sans inquiétude, et qu'une vaine

crainte n'empoisonne pas le plaisir que vous devez avoir d'être avec une jeune dame qui vous veut du bien.

La femme du vieux docteur, remarquant que ce discours ne m'empêchait pas de craindre, n'oublia rien de tout ce qu'elle crut capable de me rassurer; et elle s'y prit de tant de façons, qu'elle en vint à bout. Je ne pensai plus qu'à profiter de l'occasion; mais dans le temps que le dieu Cupidon, suivi des ris et des jeux, se disposait à faire mon bonheur, nous entendîmes frapper rudement à la porte de la rue. Aussitôt l'amour et sa suite s'envolèrent, ainsi que des oiseaux timides qu'un grand bruit effarouche tout-à-coup. Mergeline me cacha promptement sous une table qui était dans la salle; elle souffla la lampe; et, comme elle en était convenue avec sa gouvernante, en cas que ce contre-temps arrivât, elle se rendit à la porte de la chambre où reposait son mari. Cependant on continuait de frapper à grands coups redoublés, qui faisaient retentir toute la maison. Le médecin s'éveille en sursaut, et appelle Melancia. La duegne s'élance hors du lit, bien que le docteur, qui la prenait pour sa femme, lui criât de ne se point lever;



I. 245.

Vous n'avez rien à craindre, Diego, me dit Mergeline; remettez-vous.

Borel Inv. J.J. Hubert direxit

elle joignit sa maîtresse, qui, la sentant à ses côtés, appelle aussi Melancia, et lui dit d'aller voir qui frappe à la porte. Madame, lui répond la gouvernante, me voici : recouchez-vous s'il vous plaît; je vais savoir ce que c'est. Pendant ce temps-là Mergeline s'étant déshabillée, se mit au lit auprès du docteur, qui n'eut pas le moindre soupçon qu'on le trompât. Il est vrai que cette scène venait d'être jouée dans l'obscurité par deux actrices, dont l'une était incomparable, et l'autre avait beaucoup de disposition à le devenir.

La duegne, couverte d'une robe-de-chambre, parut bientôt après, tenant un flambeau à la main : Seigneur docteur, dit-elle à son maître, prenez la peine de vous lever. Le libraire Fernandez de Buendia, notre voisin, est tombé en apoplexie : on vous demande de sa part; courez à son secours. Le médecin s'habilla le plus tôt qu'il lui fût possible, et sortit. Sa femme, en robe-de-chambre, vint avec la duegne dans la salle où j'étais. Elles me retirèrent de dessous la table plus mort que vif. Vous n'avez rien à craindre, Diego, me dit Mergeline; remettez-vous. En même temps elle m'apprit en deux mots comment

les choses s'étaient passées. Elle voulut ensuite renouer avec moi l'entretien qui avait été interrompu ; mais la gouvernante s'y opposa. Madame, lui dit-elle, votre époux trouvera peut-être le libraire mort, et reviendra sur ses pas. D'ailleurs, ajouta-t-elle en me voyant transi de peur, que feriez-vous de ce pauvre garçon-là? Il n'est pas en état de soutenir la conversation. Il vaut mieux le renvoyer, et remettre la partie à demain. Dona Mergelina n'y consentit qu'à regret, tant elle aimait le présent; et je crois qu'elle fut bien mortifiée de n'avoir pu faire prendre à son docteur le nouveau bonnet qu'elle lui destinait.

Pour moi, moins affligé d'avoir manqué les plus précieuses faveurs de l'amour, que bien aise d'être hors de péril, je retournai chez mon maître, où je passai le reste de la nuit à faire des réflexions sur mon aventure. Je doutai quelque temps si j'irais au rendez-vous la nuit suivante. Je n'avais pas meilleure opinion de cette seconde équipée que de l'autre; mais le diable, qui nous obsède toujours, ou plutôt nous possède dans de pareilles conjonctures, me représenta que je serais un grand sot d'en demeurer en si beau chemin. Il offrit même à

mon esprit Mergeline avec de nouveaux charmes, et releva le prix des plaisirs qui m'attendaient. Je résolus de poursuivre ma pointe ; et, me promettant bien d'avoir plus de fermeté, je me rendis le lendemain, dans cette belle disposition, à la porte du docteur, entre onze heures et minuit. Le ciel était très-obscur ; je n'y voyais pas briller une étoile. Je miaulai deux ou trois fois pour avertir que j'étais dans la rue ; et, comme personne ne venait ouvrir, je ne me contentai pas de recommencer, je me mis à contrefaire tous les différens cris de chat qu'un berger d'Olmédo m'avait appris ; et je m'en acquittai si bien, qu'un voisin qui rentrait chez lui, me prenant pour un de ces animaux dont j'imitais les miaulemens, ramassa un caillou qui se trouva sous ses pieds, et me le jeta de toute sa force, en disant : Maudit soit le matou ! Je reçus le coup à la tête, et j'en fus si étourdi dans le moment, que je pensai tomber à la renverse. Je sentis que j'étais bien blessé. Il ne m'en fallut pas davantage pour me dégoûter de la galanterie ; et, perdant mon amour avec mon sang, je ragagnai notre maison, où je réveillai et fis lever tout le monde. Mon maître visita et pansa ma blessure, qu'il

jugea dangereuse. Elle n'eut pas pourtant de mauvaises suites, et il n'y paraissait plus trois semaines après. Pendant tout ce temps-là, je n'entendis point parler de Mergeline. Il est à croire que la dame Melancia, pour la détacher de moi, lui fit faire quelque bonne connaissance. Mais c'est de quoi je ne m'embarrassais guère, puisque je sortis de Madrid pour continuer mon tour d'Espagne, d'abord que je me vis parfaitement guéri.

CHAPITRE VIII.

De la rencontre que Gil Blas et son compagnon firent d'un homme qui trempait des croûtes de pain dans une fontaine, et de l'entretien qu'ils eurent avec lui.

Le seigneur Diego de la Fuente me raconta d'autres aventures encore qui lui étaient arrivées depuis; mais elles me semblent si peu dignes d'être rapportées, que je les passerai sous silence. Je fus pourtant obligé d'en entendre le récit, qui ne laissa pas d'être fort

long ; il nous mena jusqu'à Ponte de Duero. Nous nous arrêtâmes dans ce bourg le reste de la journée. Nous fîmes faire dans l'hôtellerie une soupe aux choux, et mettre à la broche un lièvre que nous eûmes grand soin de vérifier. Nous poursuivîmes notre chemin dès la pointe du jour suivant, après avoir rempli notre outre d'un vin assez bon, et notre sac de quelques morceaux de pain, avec la moitié du lièvre qui nous restait de notre souper.

Lorsque nous eûmes fait environ deux lieues, nous nous sentîmes de l'appétit ; et, comme nous aperçûmes à deux cents pas du grand chemin plusieurs gros arbres qui formaient dans la campagne un ombrage très-agréable, nous allâmes faire halte en cet endroit. Nous y rencontrâmes un homme de vingt-sept à vingt-huit ans, qui trempait des croûtes de pain dans une fontaine. Il avait auprès de lui une longue rapière étendue sur l'herbe, avec un havresac dont il s'était déchargé les épaules. Il nous parut mal vêtu, mais bien fait et de bonne mine. Nous l'abordâmes civilement ; il nous salua de même. Ensuite il nous présenta de ses croûtes, et nous demanda, d'un air riant, si nous voulions être de la partie. Nous

lui répondîmes qu'oui, pourvu qu'il trouvât bon que, pour rendre le repas plus solide, nous joignissions notre déjeûné au sien. Il y consentit fort volontiers, et nous exhibâmes aussitôt nos denrées; ce qui ne déplut point à l'inconnu. Comment donc, messieurs, s'écria-t-il tout transporté de joie, voilà bien des munitions? Vous êtes, à ce que je vois, des gens de prévoyance. Je ne voyage pas avec tant de précaution, moi; je donne beaucoup au hasard. Cependant, malgré l'état où vous me trouvez, je puis dire, sans vanité, que je fais quelquefois une figure assez brillante. Savez-vous bien qu'on me traite ordinairement de prince, et que j'ai des gardes à ma suite? Je vous entends, dit Diego; vous voulez nous faire comprendre par-là que vous êtes comédien. Vous l'avez deviné, répondit l'autre; je fais la comédie depuis quinze années pour le moins. Je n'étais encore qu'un enfant, que je jouais déja de petits rôles. Franchement, répliqua le barbier en branlant la tête, j'ai de la peine à vous croire. Je connais les comédiens; ces messieurs-là ne font pas, comme vous, des voyages à pied, ni des repas de saint Antoine; je doute même que vous mouchiez les

chandelles. Vous pouvez, repartit l'histrion, penser de moi tout ce qu'il vous plaira; mais je ne laisse pas de jouer les premiers rôles; je fais les amoureux. Cela étant, dit mon camarade, je vous en félicite, et je suis ravi que le seigneur Gil Blas et moi nous ayons l'honneur de déjeûner avec un personnage d'une si grande importance.

Nous commençâmes alors à ronger nos grignons et les restes précieux du lièvre, en donnant à l'outre de si rudes accolades, que nous l'eûmes bientôt vidée. Nous étions si occupés tous trois de ce que nous faisions, que nous ne parlâmes presque point pendant ce temps-là; mais après avoir mangé, nous reprîmes ainsi la conversation: Je suis surpris, dit le barbier au comédien, que vous paraissiez si mal dans vos affaires. Pour un héros de théâtre, vous avez l'air bien indigent! Pardonnez si je vous dis si librement ma pensée. Si librement! s'écria l'acteur; ah! vraiment, vous ne connaissez guère Melchior Zapata. Graces à Dieu, je n'ai point un esprit à contre-poil. Vous me faites plaisir de me parler avec tant de franchise; car j'aime à dire aussi tout ce que j'ai sur le cœur. J'avoue de bonne foi que

je ne suis pas riche. Tenez, poursuivit-il en nous faisant remarquer que son pourpoint était doublé d'affiches de comédie, voilà l'étoffe ordinaire qui me sert de doublure; et si vous êtes curieux de voir ma garde-robe, je vais satisfaire votre curiosité. En même temps il tira de son havresac un habit couvert de vieux passemens d'argent faux, une mauvaise capeline, avec quelques vieilles plumes; des bas de soie tout pleins de trous, et des souliers de maroquin rouge fort usés. Vous voyez, nous dit-il ensuite, que je suis passablement gueux. Cela m'étonne, répliqua Diego: vous n'avez donc ni femme ni fille? J'ai une femme belle et jeune, repartit Zapata, et je n'en suis pas plus avancé. Admirez la fatalité de mon étoile: j'épouse une aimable actrice, dans l'espérance qu'elle ne me laissera pas mourir de faim; et, pour mon malheur, elle a une sagesse incorruptible. Qui diable n'y aurait pas eté trompé comme moi? Il faut que, parmi les comédiennes de campagne, il s'en trouve une vertueuse, et qu'elle me tombe entre les mains. C'est assurément jouer de malheur, dit le barbier. Aussi, que ne preniez-vous une actrice de la grande troupe de Madrid? vous auriez

été sûr de votre fait. J'en demeure d'accord, reprit l'histrion ; mais, malepeste, il n'est pas permis à un petit comédien de campagne d'élever sa pensée jusqu'à ces fameuses héroïnes. C'est tout ce que pourrait faire un acteur même de la troupe du prince ; encore y en a-t-il qui sont obligés de se pourvoir en ville. Heureusement pour eux la ville est bonne, et l'on y rencontre souvent des sujets qui valent bien des princesses de coulisses.

Eh ! n'avez-vous jamais songé, lui dit mon compagnon, à vous introduire dans cette troupe ? Est-il besoin d'un mérite infini pour y entrer ? Bon ! répondit Melchior, vous moquez-vous, avec votre mérite infini ? Il y a vingt acteurs. Demandez de leurs nouvelles au public, vous en entendrez parler dans de jolis termes. Il y en a plus de la moitié qui mériteraient de porter encore le havresac. Malgré tout cela néanmoins, il n'est pas aisé d'être reçu parmi eux. Il faut des espèces ou de puissans amis pour suppléer à la médiocrité du talent. Je dois le savoir, puisque je viens de débuter à Madrid, où j'ai été hué et sifflé comme tous les diables, quoique je dusse être fort applaudi ; car j'ai crié, j'ai pris des tons

extravagans, et suis sorti cent fois de la nature; de plus, j'ai mis, en déclamant, le poing sous le menton de ma princesse ; en un mot, j'ai joué dans le goût des grands acteurs de ce pays-là ; et cependant le même public, qui trouve en eux ces manières fort agréables, n'a pu les souffrir en moi. Voyez ce que c'est que la prévention ! Ainsi donc, ne pouvant plaire par mon jeu, et n'ayant pas de quoi me faire recevoir, en dépit de ceux qui m'ont sifflé, je m'en retourne à Zamora. J'y vais rejoindre ma femme et mes camarades, qui n'y font pas trop bien leurs affaires. Puissions-nous n'être pas obligés d'y quêter, pour nous mettre en état de nous rendre dans une autre ville, comme cela nous est arrivé plus d'une fois !

A ces mots, le prince dramatique se leva, reprit son havresac et son épée, et nous dit d'un air grave en nous quittant : Adieu, messieurs ; puissent les dieux sur vous épuiser leurs faveurs ! Et vous, lui répondit Diego du même ton, puissiez-vous retrouver à Zamora votre femme changée et bien établie ! Dès que le seigneur Zapata nous eut tourné les talons, il se mit à gesticuler et à déclamer en mar-

chant. Aussitôt le barbier et moi nous commençâmes à le siffler, pour lui rappeler son début. Nos sifflemens frappèrent ses oreilles; il crut entendre encore les sifflets de Madrid. Il regarda derrière lui; et, voyant que nous prenions plaisir à nous égayer à ses dépens, loin de s'offenser de ce trait bouffon, il entra de bonne grace dans la plaisanterie, et continua son chemin en faisant de grands éclats de rire. De notre côté, nous nous en donnâmes à cœur-joie. Puis nous regagnâmes le grand chemin et poursuivîmes notre route.

CHAPITRE IX.

Dans quel état Diego retrouva sa famille, et après quelles réjouissances Gil Blas et lui se séparèrent.

Nous allâmes, ce jour-là, coucher entre Moyados et Valpuesta, dans un petit village dont j'ai oublié le nom; et le lendemain nous arrivâmes, sur les onze heures du matin, dans la plaine d'Olmédo. Seigneur Gil Blas, me

dit mon camarade, voici le lieu de ma naissance ; je ne puis le revoir sans transport, tant il est naturel d'aimer sa patrie. Seigneur Diego, lui répondis-je, un homme qui témoigne tant d'amour pour son pays, en devait parler, ce me semble, un peu plus avantageusement que vous n'avez fait. Olmédo me paraît une ville, et vous m'avez dit que c'était un village ; il fallait du moins le traiter de gros bourg. Je lui fais réparation d'honneur, reprit le barbier ; mais je vous dirai qu'après avoir vu Madrid, Tolède, Saragoce et toutes les autres grandes villes où j'ai demeuré en faisant le tour de l'Espagne, je regarde les petites comme des villages. A mesure que nous avancions dans la plaine, il nous paraissait que nous apercevions beaucoup de monde auprès d'Olmédo ; et, lorsque nous fûmes plus à portée de discerner les objets, nous trouvâmes de quoi occuper nos regards.

Il y avait trois pavillons tendus à quelque distance l'un de l'autre ; et tout auprès, un grand nombre de cuisiniers et de marmitons qui préparaient un festin. Ceux-ci mettaient des couverts sur de longues tables dressées sous les tentes ; ceux-là remplissaient de vin des

cruches de terre. Les autres faisaient bouillir des marmites, et les autres enfin tournaient des broches où il y avait toutes sortes de viandes. Mais je considérai plus attentivement que tout le reste, un grand théâtre qu'on avait élevé. Il était orné d'une décoration de carton peint de diverses couleurs, et chargé de devises grecques et latines. Le barbier n'eut pas plutôt vu ces inscriptions, qu'il me dit : Tous ces mots grecs sentent furieusement mon oncle Thomas; je vais parier qu'il y aura mis la main; car, entre nous, c'est un habile homme. Il sait par cœur une infinité de livres de collège. Tout ce qui me fâche, c'est qu'il en rapporte sans cesse des passages dans la conversation; ce qui ne plaît pas à tout le monde. Outre cela, continua-t-il, mon oncle a traduit des poëtes latins et des auteurs grecs. Il possède l'antiquité, comme on peut le voir dans les belles remarques qu'il a faites. Sans lui, nous ne saurions pas que, dans la ville d'Athènes, les enfans pleuraient quand on leur donnait le fouet : nous devons cette découverte à sa profonde érudition.

Après que, mon camarade et moi, nous eûmes regardé toutes les choses dont je viens de

parler, il nous prit envie d'apprendre pourquoi l'on faisait de pareils préparatifs. Nous allions nous en informer, lorsque, dans un homme qui avait l'air de l'ordonnateur de la fête, Diego reconnut le seigneur Thomas de la Fuente, que nous joignîmes avec empressement. Le maître d'école ne remit pas d'abord le jeune barbier, tant il le trouva changé depuis dix années. Ne pouvant toutefois le méconnaître, il l'embrassa cordialement, et lui dit d'un air affectueux : Eh ! te voilà, Diego, mon cher neveu, te voilà donc de retour dans la ville qui t'a vu naître? Tu viens revoir tes dieux Pénates, et le ciel te rend sain et sauf à ta famille. O jour trois et quatre fois heureux ! jour digne d'être marqué d'une pierre blanche ! Il y a bien des nouvelles, mon ami, poursuivit-il : ton oncle Pedro le bel-esprit est devenu la victime de Pluton ; il y a trois mois qu'il est mort. Cet avare, pendant sa vie, craignait de manquer des choses les plus nécessaires : *Argenti pallebat amore*. Outre les grosses pensions que quelques grands lui faisaient, il ne dépensait pas dix pistoles chaque année pour son entretien ; il était même servi par un valet qu'il ne nourrissait point. Ce fou, plus insensé

que le grec Aristippe, qui fit jeter au milieu de la Libye toutes les richesses que portaient ses esclaves, comme un fardeau qui les incommodait dans leur marche, entassait tout l'or et l'argent qu'il pouvait amasser. Et pour qui? pour des héritiers qu'il ne voulait pas voir. Il étoit riche de trente mille ducats, que ton père, ton oncle Bertrand et moi, nous avons partagés. Nous sommes en état de bien établir nos enfans. Mon frère Nicolas a déja disposé de ta sœur Thérèse; il vient de la marier avec le fils d'un de nos alcades: *Connubïo junxit stabili propriamque dicavit.* C'est cet hymen, formé sous les plus heureux auspices, que nous célébrons depuis deux jours avec tant d'appareil. Nous avons fait dresser dans la plaine ces pavillons. Les trois héritiers de Pedro ont chacun le sien, et font tour à tour la dépense d'une journée. Je voudrais que tu fusses arrivé plus tôt, tu aurais vu le commencement de nos réjouissances. Avant hier, jour du mariage, ton père faisait les frais. Il donna un festin superbe, qui fut suivi d'une course de bague. Ton oncle le mercier mit hier la nappe, et nous régala d'une fête pastorale. Il habilla en bergers dix garçons des

mieux faits, et dix jeunes filles ; il employa tous les rubans et toutes les aiguillettes de sa boutique à les parer. Cette brillante jeunesse forma diverses danses, et chanta mille chansonnettes tendres et légères. Néanmoins, quoique rien n'ait jamais été plus galant, cela ne fit pas un grand effet : il faut qu'on n'aime plus la pastorale.

Pour aujourd'hui, continua-t-il, tout roule sur mon compte, et je dois fournir aux bourgeois d'Olmédo un spectacle de mon invention : *Finis coronabit opus*. J'ai fait élever un théâtre, sur lequel, Dieu aidant, je ferai représenter par mes disciples, une pièce que j'ai composée ; elle a pour titre : *Les Amusemens de Muley Bugentuf, roi de Maroc*. Elle sera parfaitement bien jouée, parce que j'ai des écoliers qui déclament comme les comédiens de Madrid. Ce sont des enfans de famille de Penafiel et de Ségovie, que j'ai en pension chez moi. Les excellens acteurs ! Il est vrai que je les ai exercés : leur déclamation paraîtra frappée au coin du maître, *ut ita dicam*. A l'égard de la pièce, je ne t'en parlerai point ; je veux te laisser le plaisir de la surprise. Je dirai simplement qu'elle doit

enlever tous les spectateurs. C'est un de ces sujets tragiques qui remuent l'ame par les images de mort qu'ils offrent à l'esprit. Je suis du sentiment d'Aristote : il faut exciter la terreur. Ah, si je m'étais attaché au théâtre, je n'aurais jamais mis sur la scène que des princes sanguinaires, que des héros assassins; je me serais baigné dans le sang. On aurait toujours vu périr dans mes tragédies, non-seulement les principaux personnages, mais les gardes mêmes; j'aurais égorgé jusqu'au souffleur: enfin, je n'aime que l'effroyable; c'est mon goût. Aussi ces sortes de poëmes entraînent la multitude, entretiennent le luxe des comédiens, et font rouler tout doucement les auteurs.

Dans le temps qu'il achevait ces paroles, nous vîmes sortir du village et entrer dans la plaine un grand concours de personnes de l'un et de l'autre sexe. C'étaient les deux époux, accompagnés de leurs parens et de leurs amis, et précédés de dix à douze joueurs d'instrumens, qui, jouant tous ensemble, formaient un concert très-bruyant. Nous allâmes au devant d'eux, et Diego se fit connaître. Des cris de joie s'élevèrent aussitôt dans l'assem-

blée, et chacun s'empressa de courir à lui. Il n'eut pas peu d'affaires à recevoir tous les témoignages d'amitié qu'on lui donna. Toute sa famille et tous ceux même qui étaient présens, l'accablèrent d'embrassades; après quoi son père lui dit : Tu sois le bien venu, Diego. Tu retrouves tes parens un peu engraissés, mon ami ; je ne t'en dis pas davantage présentement ; je t'expliquerai cela tantôt par le menu. Cependant tout le monde s'avança dans la plaine, se rendit sous les tentes, et s'assit autour des tables qu'on y avait dressées. Je ne quittai pas mon compagnon, et nous dînâmes tous deux avec les nouveaux mariés, qui me parurent bien assortis. Le repas fut assez long, parce que le maître d'école eut la vanité de le vouloir donner à trois services, pour l'emporter sur ses frères qui n'avaient pas fait les choses si magnifiquement.

Après le festin, tous les convives témoignèrent une grande impatience de voir représenter la pièce du seigneur Thomas, ne doutant pas, disaient-ils, que la production d'un aussi beau génie que le sien ne méritât d'être entendue. Nous nous approchâmes du théâtre, au devant duquel tous les joueurs d'instru-

mens s'étaient déja placés pour jouer dans les entre-actes. Comme chacun, dans un grand silence, attendait qu'on commençât, les acteurs parurent sur la scène; et l'auteur, le poëme à la main, s'assit dans les coulisses, à portée de souffler. Il avait eu raison de nous dire que la pièce était tragique; car dans le premier acte, le roi de Maroc, par manière de récréation, tua cent esclaves maures à coups de flèches; dans le second, il coupa la tête à trente officiers portugais qu'un de ses capitaines avait faits prisonniers de guerre; et dans le troisième enfin, ce monarque, soûl de ses femmes, mit le feu lui-même à un palais isolé où elles étaient enfermées, et le réduisit en cendres avec elles. Les esclaves maures, de même que les officiers portugais, étaient des figures d'osier faites avec beaucoup d'art; et le palais, composé de carton, parut tout embrasé par un feu d'artifice. Cet embrasement, accompagné de mille cris plaintifs qui semblaient sortir du milieu des flammes, dénoua la pièce, et ferma le théâtre d'une façon très-divertissante. Toute la plaine retentit du bruit des applaudissemens que reçut une si belle tragédie; ce qui justifia le bon goût du poëte, et

fit connaître qu'il savait bien choisir ses sujets.

Je m'imaginais qu'il n'y avait plus rien à voir après *les Amusemens de Muley Bugentuf;* mais je me trompais. Des tymbales et des trompettes nous annoncèrent un nouveau spectacle : c'était la distribution des prix; car Thomas de la Fuente, pour rendre la fête plus solennelle, avait fait composer tous ses écoliers, tant externes que pensionnaires; et il devait ce jour-là donner à ceux qui avaient le mieux réussi, des livres achetés de ses propres deniers à Ségovie. On apporta donc tout-à-coup sur le théâtre deux longs bancs d'école, avec une armoire à livres, remplie de bouquins proprement reliés. Alors tous les acteurs revinrent sur la scène, et se rangèrent tout autour du seigneur Thomas, qui tenait aussi bien sa morgue qu'un préfet de collège. Il avait à la main une feuille de papier où étaient écrits les noms de ceux qui devaient remporter des prix. Il la donna au roi de Maroc, qui commença de la lire à haute voix. Chaque écolier qu'on nommait, allait respectueusement recevoir un livre des mains du pédant; puis il était couronné de lauriers, et on le faisait asseoir sur un des deux bancs, pour l'exposer aux regards

de l'assistance admirative. Quelque envie toutefois qu'eût le maître d'école de renvoyer les spectateurs contens, il ne put en venir à bout, parce qu'ayant distribué presque tous les prix aux pensionnaires, ainsi que cela se pratique, les mères de quelques externes prirent feu là-dessus, et accusèrent le pédant de partialité : de sorte que cette fête, qui jusqu'à ce moment avait été si glorieuse pour lui, pensa finir aussi mal que le festin des Lapithes.

Fin du Livre second.

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE,

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De l'arrivée de Gil Blas à Madrid, et du premier maître qu'il servit dans cette ville.

Je fis quelque séjour chez le jeune barbier. Je me joignis ensuite à un marchand de Ségovie qui passa par Olmédo. Il revenait, avec quatre mules, de transporter des marchandises à Valladolid, et s'en retournait à vide. Nous fîmes connaissance sur la route; et il prit tant d'amitié pour moi, qu'il voulut absolument me loger

lorsque nous fûmes arrivés à Ségovie. Il me retint deux jours dans sa maison ; et quand il me vit prêt à partir pour Madrid par la voie du muletier, il me chargea d'une lettre, en me priant de la rendre en main propre à son adresse, sans me dire que ce fût une lettre de recommandation. Je ne manquai pas de la porter au seigneur Matheo Melendez. C'était un marchand de drap qui demeurait à la porte du Soleil, au coin de la rue des Bahutiers. Il n'eut pas sitôt ouvert le paquet et lu ce qui était contenu dedans, qu'il me dit d'un air gracieux : Seigneur Gil Blas, Pedro Palacio mon correspondant, m'écrit en votre faveur d'une manière si pressante, que je ne puis me dispenser de vous offrir un logement chez moi. De plus, il me prie de vous trouver une bonne condition ; c'est une chose dont je me charge avec plaisir. Je suis persuadé qu'il ne me sera pas bien difficile de vous placer avantageusement.

J'acceptai l'offre de Melendez avec d'autant plus de joie, que mes finances diminuaient à vue d'œil ; mais je ne lui fus pas long-temps à charge. Au bout de huit jours, il me dit qu'il venait de me proposer à un cavalier de sa

connaissance, qui avait besoin d'un valet-de-chambre, et que, selon toutes les apparences, ce poste ne m'échapperait pas. En effet, ce cavalier étant survenu dans le moment: Seigneur, lui dit Melendez en me montrant, vous voyez le jeune homme dont je vous ai parlé. C'est un garçon qui a de l'honneur et de la morale; je vous en réponds comme de moi-même. Le cavalier me regarda fixement, dit que ma physionomie lui plaisait, et qu'il me prenait à son service. Il n'a qu'à me suivre, ajouta-t-il; je vais l'instruire de ses devoirs. A ces mots, il donna le bon jour au marchand, et m'emmena dans la grande rue, tout devant l'église de saint Philippe. Nous entrâmes dans une assez belle maison, dont il occupait une aile; nous montâmes un escalier de cinq ou six marches, puis il m'introduisit dans une chambre fermée de deux bonnes portes qu'il ouvrit, et dont la première avait au milieu une petite fenêtre grillée. De cette chambre nous passâmes dans une autre, où il y avait un lit et d'autres meubles qui étaient plus propres que riches.

Si mon nouveau maître m'avait bien considéré chez Melendez, je l'examinai à mon tour

avec beaucoup d'attention. C'était un homme de cinquante et quelques années, qui avait l'air froid et sérieux. Il me parut d'un naturel doux, et je ne jugeai point mal de lui. Il me fit plusieurs questions sur ma famille; et, satisfait de mes réponses : Gil Blas, me dit-il, je te crois un garçon fort raisonnable; je suis bien aise de t'avoir à mon service. De ton côté, tu seras content de ta condition. Je te donnerai par jour six réaux, tant pour ta nourriture et pour ton entretien, que pour tes gages, sans préjudice des petits profits que tu pourras faire chez moi. D'ailleurs, je ne suis pas difficile à servir; je ne fais point d'ordinaire; je mange en ville. Tu n'auras le matin qu'à nettoyer mes habits, et tu seras libre tout le reste de la journée. Aie soin seulement de te retirer le soir de bonne heure, et de m'attendre à ma porte; voilà tout ce que j'exige de toi. Après m'avoir prescrit mon devoir, il tira de sa poche six réaux, qu'il me donna pour commencer à garder les conventions. Nous sortîmes ensuite; il ferma les portes lui-même; et emportant les clefs : Mon ami, me dit-il, ne me suis point; va-t-en où il te plaira; mais quand je reviendrai ce soir, que je te retrouve sur cet escalier.

En achevant ces paroles il me quitta, et me laissa disposer de moi comme je le jugerais à propos.

En bonne foi, Gil Blas, me dis-je alors à moi-même, tu ne pouvais trouver un meilleur maître. Quoi ! tu rencontres un homme qui, pour épousseter ses habits et faire sa chambre le matin, te donne six réaux par jour, avec la liberté de te promener et de te divertir comme un écolier dans les vacances ! Vive Dieu ! il n'est point de situation plus heureuse. Je ne m'étonne plus si j'avais tant d'envie d'être à Madrid ; je pressentais sans doute le bonheur qui m'y attendait. Je passai le jour à courir les rues, en m'amusant à regarder les choses qui étaient nouvelles pour moi ; ce qui ne me donna pas peu d'occupation. Le soir, quand j'eus soupé dans une auberge qui n'était pas éloignée de notre maison, je gagnai promptement le lieu où mon maître m'avait ordonné de me rendre. Il y arriva trois quarts d'heure après moi ; il parut content de mon exactitude. Fort bien, me dit-il, cela me plaît ; j'aime les domestiques attentifs à leur devoir. A ces mots, il ouvrit les portes de son appartement, et les referma sur nous d'abord que

nous fûmes entrés. Comme nous étions sans lumière, il prit une pierre à fusil avec de la mèche, et alluma une bougie; je l'aidai ensuite à se déshabiller. Lorsqu'il fut au lit, j'allumai, par son ordre, une lampe qui était dans sa cheminée, et j'emportai la bougie dans l'antichambre, où je me couchai dans un petit lit sans rideaux. Il se leva le lendemain matin entre neuf et dix heures; j'époussetai ses habits. Il me compta mes six réaux, et me renvoya jusqu'au soir. Il sortit aussi, non sans avoir grand soin de fermer ses portes; et nous voilà partis l'un et l'autre pour toute la journée.

Tel était notre train de vie, que je trouvais très-agréable. Ce qu'il y avait de plus plaisant, c'est que j'ignorais le nom de mon maître. Melendez ne le savait pas lui-même. Il ne connaissait ce cavalier que pour un homme qui venait quelquefois dans sa boutique, et à qui de temps en temps il vendait du drap. Nos voisins ne purent pas mieux satisfaire ma curiosité; ils m'assurèrent tous que mon maître leur était inconnu, bien qu'il demeurât depuis deux ans dans le quartier. Ils me dirent qu'il ne fréquentait personne dans le voisinage; et

quelques-uns, accoutumés à tirer témérairement des conséquences, concluaient de là que c'était un personnage dont on ne pouvait porter un jugement avantageux. On alla même plus loin dans la suite : on le soupçonna d'être un espion du roi de Portugal, et l'on m'avertit charitablement de prendre mes mesures là-dessus. L'avis me troubla : je me représentai que si la chose était véritable, je courais risque de voir les prisons de Madrid. Mon innocence ne pouvait me rassurer : mes disgraces passées me faisaient craindre la justice. J'avais éprouvé deux fois que, si elle ne fait pas mourir les innocens, du moins elle observe si mal à leur égard les lois de l'hospitalité, qu'il est toujours fort triste de faire quelque séjour chez elle.

Je consultai Melendez dans une conjoncture si délicate. Il ne savait quel conseil me donner. S'il ne pouvait croire que mon maître fût un espion, il n'avait pas lieu non plus d'être ferme sur la négative. Je résolus d'observer le patron, et de le quitter si je m'apercevais que ce fût effectivement un ennemi de l'état; mais il me sembla que la prudence et l'agrément de ma condition demandaient que je fusse bien sûr de mon fait. Je commençai donc à exa-

miner ses actions ; et, pour le sonder, Monsieur, lui dis-je un soir en le déshabillant, je ne sais comment il faut vivre pour se mettre à couvert des coups de langue. Le monde est bien méchant ! Nous avons, entre autres, des voisins qui ne valent pas le diable. Les mauvais esprits ! Vous ne devineriez jamais de quelle manière ils parlent de nous. Bon ! Gil Blas, me répondit-il. Eh ! qu'en peuvent-ils dire, mon ami ? Ah ! vraiment, repris-je, la médisance ne manque point de matière ; la vertu même lui fournit des traits. Nos voisins disent que nous sommes des gens dangereux, que nous méritons l'attention de la cour ; en un mot, vous passez ici pour un espion du roi de Portugal. En prononçant ces paroles, j'envisageai mon maître, comme Alexandre regarda son médecin, et j'employai toute ma pénétration à démêler l'effet que mon rapport produisait en lui. Je crus remarquer dans mon patron un frémissement qui s'accordait fort avec les conjectures du voisinage, et je le vis tomber dans une rêverie que je n'expliquai point favorablement. Il se remit pourtant de son trouble, et me dit d'un air assez tranquille : Gil Blas, laissons raisonner nos voisins,

sans faire dépendre notre repos de leurs raisonnemens. Ne nous mettons point en peine de l'opinion qu'on a de nous, quand nous ne donnons pas sujet d'en avoir une mauvaise.

Il se coucha là-dessus, et je fis la même chose, sans savoir à quoi je devais m'en tenir. Le jour suivant, comme nous nous disposions le matin à sortir, nous entendîmes frapper rudement à la première porte sur l'escalier. Mon maître ouvrit l'autre, et regarda par la petite fenêtre grillée. Il vit un homme bien vêtu, qui lui dit : Seigneur cavalier, je suis alguazil, et je viens ici pour vous dire que monsieur le corrégidor souhaite de vous parler. Que me veut-il ? répondit mon patron. C'est ce que j'ignore, seigneur, répliqua l'alguazil ; mais vous n'avez qu'à l'aller trouver, et vous en serez bientôt instruit. Je suis son serviteur, repartit mon maître ; je n'ai rien à démêler avec lui. En achevant ces mots, il referma brusquement la seconde porte ; puis, s'étant promené quelque temps, comme un homme à qui, ce me semblait, le discours de l'alguazil donnait beaucoup à penser, il me mit en main mes six réaux, et me dit : Gil Blas, tu peux sortir, mon ami ; pour moi, je ne sortirai pas

sitôt, et je n'ai pas besoin de toi ce matin. Il me fit juger par ces paroles qu'il avait peur d'être arrêté, et que cette crainte l'obligeait à demeurer dans son appartement. Je l'y laissai; et, pour voir si je me trompais dans mes soupçons, je me cachai dans un endroit d'où je pouvais le remarquer s'il sortait. J'aurais eu la patience de me tenir là toute la matinée, s'il ne m'en eût épargné la peine. Mais une heure après, je le vis marcher dans la rue avec un air d'assurance qui confondit d'abord ma pénétration. Loin de me rendre toutefois à ces apparences, je m'en défiai; car il n'avait point en moi un juge favorable. Je songeai que son allure pouvait fort bien être composée; je m'imaginai même qu'il n'était resté chez lui que pour prendre tout ce qu'il avait d'or ou de pierreries, et que probablement il allait, par une prompte fuite, pourvoir à sa sureté. Je n'espérai plus le revoir, et je doutai si j'irais le soir l'attendre à sa porte, tant j'étais persuadé que, dès ce jour-là, il sortirait de la ville pour se sauver du péril qui le menaçait. Je n'y manquai pas pourtant; ce qui me surprit, mon maître revint à son ordinaire. Il se coucha sans faire paraître la moindre inquié-

tude, et il se leva le lendemain avec autant de tranquillité.

Comme il achevait de s'habiller, on frappa tout-à-coup à la porte. Mon maître regarda par la petite grille. Il reconnaît l'alguazil du jour précédent, et lui demande ce qu'il veut. Ouvrez, lui répond l'alguazil; c'est monsieur le corrégidor. A ce nom redoutable, mon sang se glaça dans mes veines. Je craignais diablement ces messieurs-là, depuis que j'avais passé par leurs mains, et j'aurais voulu dans ce moment être à cent lieues de Madrid. Pour mon patron, moins effrayé que moi, il ouvrit la porte, et reçut le juge avec respect. Vous voyez, lui dit le corrégidor, que je ne viens point chez vous avec une grosse suite; je veux faire les choses sans éclat. Malgré les bruits fâcheux qui courent de vous dans la ville, je crois que vous méritez quelque ménagement. Apprenez-moi comment vous vous appelez, et ce que vous faites à Madrid? Seigneur, lui répondit mon maître, je suis de la Castille-Nouvelle, et je me nomme dom Bernard de Castil Blazo. A l'égard de mes occupations, je me promène, je fréquente les spectacles, et me réjouis tous les jours avec un petit nombre

de personnes d'un commerce agréable. Vous avez sans doute, reprit le juge, un gros revenu? Non, seigneur, interrompit mon patron, je n'ai ni rentes, ni terres, ni maisons. Et de quoi vivez-vous donc? répliqua le corrégidor. De ce que je vais vous faire voir, repartit dom Bernard. En même temps il leva une tapisserie, ouvrit une porte que je n'avais pas remarquée, puis encore une autre qui était derrière, et fit entrer le juge dans un cabinet où il y avait un grand coffre tout rempli de pièces d'or, qu'il lui montra.

Seigneur, lui dit-il ensuite, vous savez que les Espagnols sont ennemis du travail; cependant, quelque aversion qu'ils aient pour la peine, je puis dire que je renchéris sur eux là-dessus : j'ai un fonds de paresse qui me rend incapable de tout emploi. Si je voulais ériger mes vices en vertus, j'appellerais ma paresse une indolence philosophique, je dirais que c'est l'ouvrage d'un esprit revenu de tout ce qu'on recherche dans le monde avec ardeur; mais j'avouerai de bonne foi que je suis paresseux par tempérament, et si paresseux, que, s'il me fallait travailler pour vivre, je crois que je me laisserais mourir de faim.



Il y a dans ce Cofre cinquante-mille Ducats.

Borrel Inv. J. J. Huber L. direxit

Ainsi, pour mener une vie convenable à mon humeur, pour n'avoir pas la peine de ménager mon bien, et plus encore pour me passer d'intendant, j'ai converti en argent comptant tout mon patrimoine, qui consistait en plusieurs héritages considérables. Il y a dans ce coffre cinquante mille ducats. C'est plus qu'il ne m'en faut pour le reste de mes jours, quand je vivrais au-delà d'un siècle, puisque je n'en dépense pas mille chaque année, et que j'ai déja passé mon dixième lustre. Je ne crains donc point l'avenir, parce que je ne suis adonné, graces au ciel, à aucune des trois choses qui ruinent ordinairement les hommes. J'aime peu la bonne chère, je ne joue que pour m'amuser, et je suis revenu des femmes. Je n'appréhende point que, dans ma vieillesse, on me compte parmi ces barbons voluptueux à qui les coquettes vendent leurs bontés au poids de l'or.

Que je vous trouve heureux! lui dit alors le corrégidor. On vous soupçonne bien mal à propos d'être un espion : ce personnage ne convient point à un homme de votre caractère. Allez, dom Bernard, ajouta-t-il, continuez de vivre comme vous vivez. Loin de

vouloir troubler vos jours tranquilles, je m'en déclare le défenseur; je vous demande votre amitié et vous offre la mienne. Ah! seigneur, s'écria mon maître, pénétré de ces paroles obligeantes, j'accepte avec autant de joie que de respect l'offre précieuse que vous me faites. En me donnant votre amitié, vous augmentez mes richesses, et mettez le comble à mon bonheur. Après cette conversation, que l'alguazil et moi nous entendîmes de la porte du cabinet, le corrégidor prit congé de dom Bernard, qui ne pouvait assez à son gré lui marquer de reconnaissance. De mon côté, pour seconder mon maître et l'aider à faire les honneurs de chez lui, j'accablai de civilités l'alguazil : je lui fis mille révérences profondes, quoique, dans le fond de mon ame, je sentisse pour lui le mépris et l'aversion que tout honnête homme a naturellement pour un alguazil.

CHAPITRE II.

De l'étonnement où fut Gil Blas de rencontrer à Madrid le capitaine Rolando; et des choses curieuses que ce voleur lui raconta.

Dom Bernard de Castil Blazo, après avoir conduit le corrégidor jusques dans la rue, revint vîte sur ses pas fermer son coffre-fort et toutes les portes qui en faisaient la sureté; puis nous sortîmes l'un et l'autre très-satisfaits, lui, de s'être acquis un ami puissant, et moi, de me voir assuré de mes six réaux par jour. L'envie de conter cette aventure à Melendez me fit prendre le chemin de sa maison; mais, comme j'étais près d'y arriver, j'aperçus le capitaine Rolando. Ma surprise fut extrême de le retrouver là, et je ne pus m'empêcher de frémir à sa vue. Il me reconnut aussi, m'aborda gravement, et, conservant encore son air de supériorité, il m'ordonna de le suivre. J'obéis en tremblant, et dis en moi-même: Hélas! il veut

sans doute me faire payer tout ce que je lui dois. Où va-t-il me mener? Il y a peut-être dans cette ville quelque souterrain. Malepeste! si je le croyais, je lui ferais voir tout à l'heure que je n'ai pas la goutte aux pieds. Je marchais donc derrière lui, en donnant toute mon attention au lieu où il s'arrêterait, résolu de m'en éloigner à toutes jambes, pour peu qu'il me parût suspect.

Rolando dissipa bientôt ma crainte. Il entra dans un fameux cabaret : je l'y suivis. Il demanda du meilleur vin, et dit à l'hôte de nous préparer à dîner. Pendant ce temps-là nous passâmes dans une chambre, où le capitaine, se voyant seul avec moi, me tint ce discours: Tu dois être étonné, Gil Blas, de revoir ici ton ancien commandant; et tu le seras bien davantage encore, quand tu sauras ce que j'ai à te raconter. Le jour que je te laissai dans le souterrain, et que je partis avec tous mes cavaliers pour aller vendre à Mansilla les mules et les chevaux que nous avions pris le soir précédent, nous rencontrâmes le fils du corrégidor de Léon, accompagné de quatre hommes à cheval et bien armés, qui suivaient son carrosse. Nous fîmes mordre la poussière

à deux de ses gens, et les deux autres s'enfuirent. Alors le cocher, craignant pour son maître, nous cria d'une voix suppliante : Eh ! mes chers seigneurs, au nom de Dieu, ne tuez point le fils unique de monsieur le corrégidor de Léon. Ces mots n'attendrirent pas mes cavaliers ; au contraire, ils leur inspirèrent une espèce de fureur. Messieurs, nous dit l'un d'entre eux, ne laissons point échapper le fils d'un mortel ennemi de nos pareils. Combien son père a-t-il fait mourir de gens de notre profession ! Vengeons-les ; immolons cette victime à leurs mânes. Mes autres cavaliers applaudirent à ce sentiment, et mon lieutenant même se préparait à servir de grand-prêtre dans ce sacrifice, lorsque je lui retins le bras. Arrêtez, lui dis-je ; pourquoi, sans nécessité, vouloir répandre du sang ? Contentons-nous de la bourse de ce jeune homme. Puisqu'il ne résiste point, il y aurait de la barbarie à l'égorger. D'ailleurs il n'est point responsable des actions de son père ; et son père ne fait que son devoir lorsqu'il nous condamne à la mort, comme nous faisons le nôtre en détroussant les voyageurs.

J'intercédai donc pour le fils du corrégidor,

et mon intercession ne lui fut pas inutile. Nous prîmes seulement tout l'argent qu'il avait, et nous emmenâmes les chevaux des deux hommes que nous avions tués. Nous les vendîmes avec ceux que nous conduisions à Mansilla. Nous nous en retournâmes ensuite au souterrain, où nous arrivâmes le lendemain quelques momens avant le jour. Nous ne fûmes pas peu surpris de retrouver la trappe levée, et notre surprise devint encore plus grande, lorsque nous vîmes dans la cuisine Léonarde liée. Elle nous mit au fait en deux mots. Nous admirâmes comment tu avais pu nous tromper : nous ne t'aurions jamais cru capable de nous jouer un si bon tour, et nous te le pardonnâmes, à cause de l'invention. Dès que nous eûmes détaché la cuisinière, je lui donnai ordre de nous apprêter bien à manger. Cependant nous allâmes soigner nos chevaux à l'écurie, où le vieux nègre, qui n'avait reçu aucun secours depuis vingt-quatre heures, était à l'extrémité. Nous souhaitions de le soulager, mais il avait perdu connaissance ; et il nous parut si bas, que, malgré notre bonne volonté, nous laissâmes ce pauvre diable entre la vie et la mort. Cela ne nous empêcha pas de nous mettre à table ;

et, après avoir amplement déjeûné, nous nous retirâmes dans nos chambres, où nous reposâmes toute la journée. A notre réveil, Léonarde nous apprit que Domingo ne vivait plus. Nous le portâmes dans le caveau où tu dois te souvenir d'avoir couché, et là nous lui fîmes des funérailles, comme s'il eût eu l'honneur d'être un de nos compagnons.

Cinq ou six jours après, il arriva que, voulant faire une course, nous rencontrâmes un matin, à la sortie du bois, trois brigades d'archers de la sainte Hermandad, qui semblaient nous attendre pour nous charger. Nous n'en aperçumes d'abord qu'une. Nous la méprisâmes, bien que supérieure en nombre à notre troupe, et nous l'attaquâmes; mais, dans le temps que nous étions aux mains avec elle, les deux autres, qui avaient trouvé moyen de se tenir cachées, vinrent tout-à-coup fondre sur nous; de sorte que notre valeur ne nous servit de rien. Il fallut céder à tant d'ennemis. Notre lieutenant et deux de nos cavaliers périrent dans cette occasion. Les deux autres et moi, nous fûmes enveloppés et serrés de si près, que les archers nous prirent; et, tandis que deux brigades nous conduisaient à Léon,

la troisième alla détruire notre retraite, qui avait été découverte de la manière que je vais te le dire. Un paysan de Luceno, en traversant la forêt pour s'en retourner chez lui, aperçut par hasard la trappe de notre souterrain, que tu n'avais pas abattue; car c'était justement le jour que tu en sortis avec la dame. Il se douta bien que c'était notre demeure. Il n'eut pas le courage d'y entrer. Il se contenta d'observer les environs; et, pour mieux remarquer l'endroit, il écorça légèrement avec son couteau quelques arbres voisins, et d'autres encore de distance en distance, jusqu'à ce qu'il fut hors du bois. Il se rendit ensuite à Léon, pour faire part de cette découverte au corrégidor, qui en eut d'autant plus de joie, que son fils venait d'être volé par notre compagnie. Ce juge fit assembler trois brigades pour nous arrêter, et le paysan leur servit de guide.

Mon arrivée dans la ville de Léon y fut un spectacle pour tous les habitans. Quand j'aurais été un général portugais fait prisonnier de guerre, le peuple ne se serait pas plus empressé de me voir. Le voilà, disait-on, le voilà, ce fameux capitaine, la terreur de cette contrée. Il mériterait d'être démembré avec des

tenailles, de même que ses deux camarades. On nous mena devant le corrégidor, qui commença de m'insulter. Eh bien! me dit-il, scélérat, le ciel, las des désordres de ta vie, t'abandonne à ma justice. Seigneur, lui répondis-je, si j'ai commis bien des crimes, du moins je n'ai pas la mort de votre fils unique à me reprocher; j'ai conservé ses jours; vous m'en devez quelque reconnaissance. Ah! misérable, s'écria-t-il, c'est bien avec des gens de ton caractère qu'il faut garder un procédé généreux. Et quand même je voudrais te sauver, le devoir de ma charge ne me le permettrait pas. Lorsqu'il eut parlé de cette sorte, il nous fit enfermer dans un cachot, où il ne laissa pas languir mes compagnons. Ils en sortirent au bout de trois jours, pour aller jouer un rôle tragique dans la grande place. Pour moi, je demeurai dans les prisons trois semaines entières. Je crus qu'on ne différait mon supplice que pour le rendre plus terrible, et je m'attendais enfin à un genre de mort tout nouveau, quand le corrégidor, m'ayant fait ramener en sa présence, me dit: Ecoute ton arrêt. Tu es libre. Sans toi, mon fils unique aurait été assassiné sur les grands chemins.

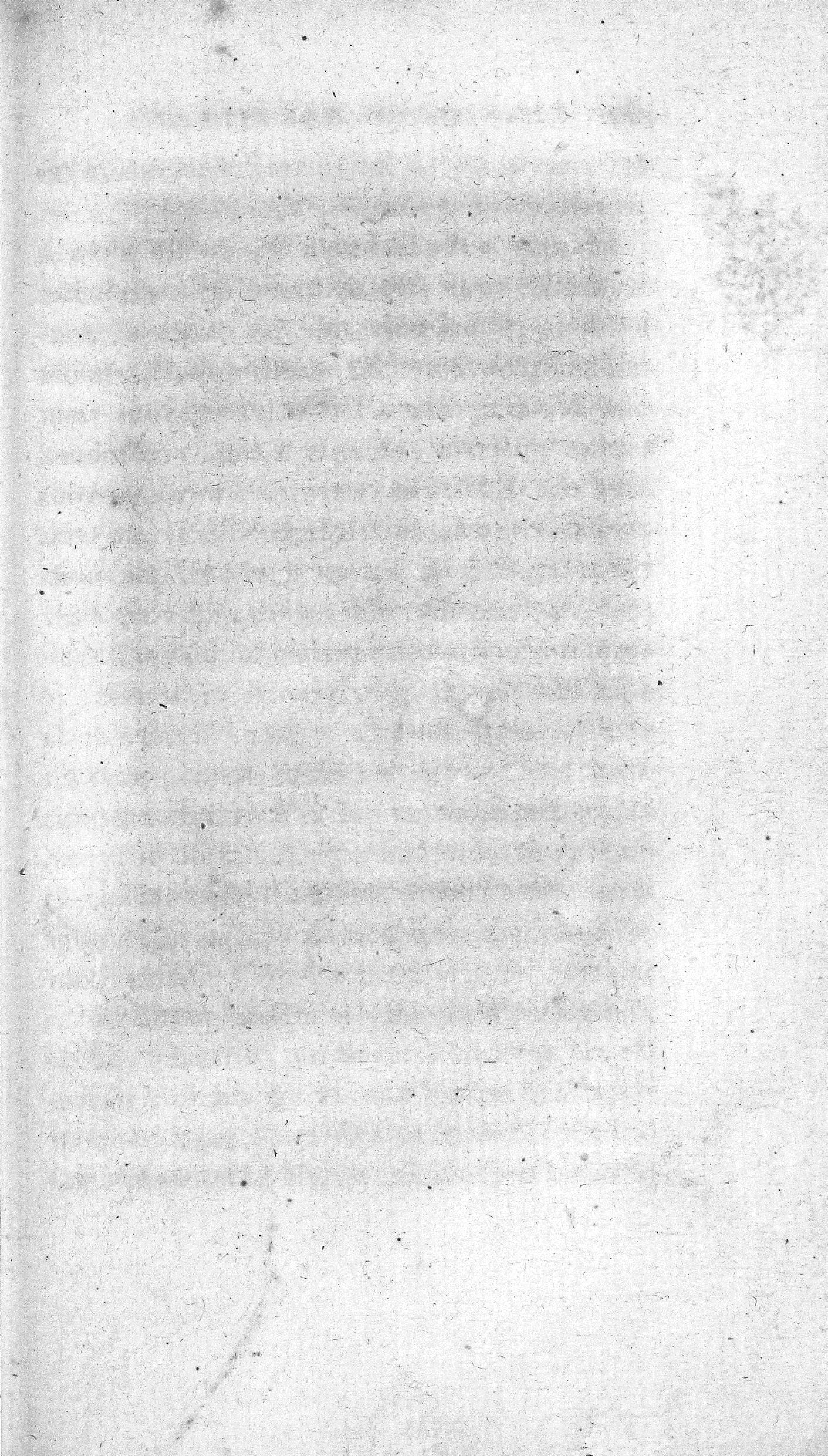
Comme père j'ai voulu reconnaître ce service; et comme juge, ne pouvant t'absoudre, j'ai écrit à la cour en ta faveur; j'ai demandé ta grace, et je l'ai obtenue. Va donc où il te plaira. Mais, ajouta-t-il, crois-moi, profite de cet heureux événement. Rentre en toi-même, et quitte pour jamais le brigandage.

Je fus pénétré de ces paroles, et je pris la route de Madrid, dans la résolution de faire une fin, et de vivre doucement dans cette ville. J'y ai trouvé mon père et ma mère morts, et leur succession entre les mains d'un vieux parent qui m'en a rendu un compte fidèle, comme font tous les tuteurs. Je n'en ai pu tirer que trois mille ducats, ce qui peut-être ne fait pas la quatrième partie de mon bien. Mais que faire à cela? Je ne gagnerais rien à le chicaner. Pour éviter l'oisiveté, j'ai acheté une charge d'alguazil. Mes confrères se seraient, par bienséance, opposés à ma réception, s'ils eussent su mon histoire. Heureusement ils l'ignorent ou feignent de l'ignorer, ce qui est la même chose; car, dans cet honorable corps, chacun a intérêt de cacher ses faits et gestes. On n'a, Dieu merci, rien à se reprocher les uns aux autres. Au diable soit le meilleur. Cependant,

mon ami, continua Rolando, je veux te découvrir ici le fond de mon ame. La profession que j'ai embrassée n'est guère de mon goût; elle demande une conduite trop délicate et trop mystérieuse : on n'y saurait faire que des tromperies secrètes et subtiles. Oh! je regrette mon premier métier. J'avoue qu'il y a plus de sureté dans le nouveau; mais il y a plus d'agrément dans l'autre, et j'aime la liberté. J'ai bien la mine de me défaire de ma charge, et de partir un beau matin pour aller gagner les montagnes qui sont aux sources du Tage. Je sais qu'il y a dans cet endroit une retraite habitée par une troupe nombreuse, et remplie de sujets catalans : c'est faire son éloge en un mot. Si tu veux m'accompagner, nous irons grossir le nombre de ces grands hommes. Je serai, dans leur compagnie, capitaine en second; et, pour t'y faire recevoir avec agrément, j'assurerai que je t'ai vu dix fois combattre à mes côtés. J'éleverai ta valeur jusqu'aux nues; je dirai plus de bien de toi, qu'un général n'en dit d'un officier qu'il veut avancer. Je me garderai bien de dire la supercherie que tu as faite : cela te rendrait suspect; je tairai l'aventure. Eh bien! ajouta-

t-il, es-tu prêt à me suivre ? J'attends ta réponse.

Chacun a ses inclinations, dis-je alors à Rolando ; vous êtes né pour les entreprises hardies, et moi pour une vie douce et tranquille. Je vous entends, interrompit-il ; la dame que l'amour vous a fait enlever, vous tient encore au cœur, et sans doute vous menez avec elle à Madrid cette vie douce que vous aimez. Avouez, monsieur Gil Blas, que vous l'avez mise dans ses meubles, et que vous mangez ensemble les pistoles que vous avez emportées du souterrain. Je lui dis qu'il était dans l'erreur, et que, pour le désabuser, je voulais, en dînant, lui conter l'histoire de la dame ; ce que je fis effectivement, et je lui appris aussi tout ce qui m'était arrivé depuis que j'avais quitté la troupe. Sur la fin du repas, il me remit encore sur les sujets catalans. Il m'avoua même qu'il avait résolu de les aller joindre, et fit une nouvelle tentative pour m'engager à prendre le même parti. Mais, voyant qu'il ne pouvait me persuader, il me regarda d'un air fier, et me dit fort sérieusement : Puisque tu as le cœur assez bas pour préférer ta condition servile à l'honneur d'en-





Comme nous sortions du Cabaret, et que nous prénions congé l'ún de l'autre, mon Maître paſsa dans la Rue.

Charpentier Inv... J.J. hubert direxit

trer dans une compagnie de braves gens, je t'abandonne à la bassesse de tes inclinations. Mais écoute bien les paroles que je vais te dire; qu'elles demeurent gravées dans ta mémoire. Oublie que tu m'as rencontré aujourd'hui, et ne t'entretiens jamais de moi avec personne; car, si j'apprends que tu me mêles dans tes discours..... tu me connais : je ne t'en dis pas davantage. A ces mots, il appela l'hôte, paya l'écot, et nous nous levâmes de table pour nous en aller.

CHAPITRE III.

Il sort de chez dom Bernard de Castil Blazo, et va servir un petit-maître.

COMME nous sortions du cabaret, et que nous prenions congé l'un de l'autre, mon maître passa dans la rue. Il me vit, et je m'aperçus qu'il regarda plus d'une fois le capitaine. Je jugeai qu'il était surpris de me rencontrer avec un semblable personnage. Il est certain que la vue de Rolando ne prévenait point en

faveur de ses mœurs. C'était un homme fort grand : il avait le visage long, avec un nez de perroquet ; et, quoiqu'il n'eût pas mauvaise mine, il ne laissait pas d'avoir l'air d'un franc fripon.

Je ne m'étais point trompé dans mes conjectures. Le soir, je trouvai dom Bernard occupé de la figure du capitaine, et très-disposé à croire toutes les belles choses que je lui en aurais pu dire si j'eusse osé parler. Gil Blas, me dit-il, qui est ce grand escogriphe que j'ai vu tantôt avec toi? Je répondis que c'était un alguazil, et je m'imaginai que, satisfait de cette réponse, il en demeurerait là : mais il me fit bien d'autres questions ; et, comme je lui parus embarrassé, parce que je me souvenais des menaces de Rolando, il rompit tout-à-coup la conversation et se coucha. Le lendemain matin, lorsque je lui eus rendu mes services ordinaires, il me compta six ducats au lieu de six réaux, et me dit : Tiens, mon ami, voilà ce que je te donne pour m'avoir servi jusqu'à ce jour. Va chercher une autre maison : je ne puis m'accommoder d'un valet qui a de si belles connaissances. Je m'avisai de lui représenter, pour ma justification, que je

connaissais cet alguazil, pour lui avoir fourni certains remèdes à Valladolid, dans le temps que j'y exerçais la médecine. Fort bien, reprit mon maître, la défaite est ingénieuse : tu devais me répondre cela hier au soir, et non pas te troubler. Monsieur, lui repartis-je, en vérité, je n'osais vous le dire par discrétion ; c'est ce qui a causé mon embarras. Certes, répliqua-t-il en me frappant doucement sur l'épaule, c'est être bien discret. Je ne te croyais pas si rusé. Va, mon enfant, je te donne ton congé.

J'allai sur le champ apprendre cette mauvaise nouvelle à Melendez, qui me dit, pour me consoler, qu'il prétendait me faire entrer dans une meilleure maison. En effet, quelques jours après, il me dit : Gil Blas, mon ami, vous ne vous attendez pas au bonheur que j'ai à vous annoncer. Vous aurez le poste du monde le plus agréable. Je vais vous mettre auprès de dom Mathias de Silva. C'est un homme de la première qualité, un de ces jeunes seigneurs qu'on appelle petits-maîtres. J'ai l'honneur d'être son marchand. Il prend chez moi des étoffes, à crédit à la vérité ; mais il n'y a rien à perdre avec ces seigneurs : ils

épousent souvent de riches héritières qui paient leurs dettes; et, quand cela n'arrive pas, un marchand qui entend son métier, leur vend toujours si cher, qu'il se sauve en ne touchant même que le quart de ses parties. L'intendant de dom Mathias, poursuivit-il, est mon intime ami. Allons le trouver. Il doit vous présenter lui-même à son maître, et vous pouvez compter qu'à ma considération, il aura beaucoup d'égards pour vous.

Comme nous étions en chemin pour nous rendre à l'hôtel de dom Mathias, le marchand me dit : Il est à propos, ce me semble, que je vous apprenne de quel caractère est l'intendant : il s'appelle Grégorio Rodriguez. Entre nous, c'est un homme de rien, qui, se sentant né pour les affaires, a suivi son génie, et s'est enrichi dans deux maisons ruinées, dont il a été intendant. Je vous avertis qu'il est fort vain; il aime à voir ramper devant lui les autres domestiques. C'est à lui qu'ils doivent d'abord s'adresser quand ils ont la moindre grace à demander à leur maître; car s'il arrive qu'ils l'aient obtenue sans sa participation, il a toujours des détours tout prêts pour faire révoquer la grace ou pour la rendre inutile.

Réglez-vous sur cela, Gil Blas : faites votre cour au seigneur Rodriguez, préférablement à votre maître même, et mettez tout en usage pour lui plaire. Son amitié vous sera d'une grande utilité. Il vous paiera vos gages exactement ; et, si vous êtes assez adroit pour gagner sa confiance, il pourra vous donner quelque petit os à ronger. Il en a tant ! Dom Mathias est un jeune seigneur qui ne songe qu'à ses plaisirs, et qui ne veut prendre aucune connaissance de ses propres affaires. Quelle maison pour un intendant !

Lorsque nous fûmes arrivés à l'hôtel, nous demandâmes à parler au seigneur Rodriguez. On nous dit que nous le trouverions dans son appartement. Il y était, et nous vîmes avec lui une manière de paysan qui tenait un sac de toile bleue, rempli d'espèces. L'intendant, qui me parut plus pâle et plus jaune qu'une fille fatiguée du célibat, vint au devant de Melendez en lui tendant les bras : le marchand, de son côté, ouvrit les siens ; et ils s'embrassèrent tous deux avec des démonstrations d'amitié, où il y avait pour le moins autant d'art que de naturel. Après cela, il fut question de moi. Rodriguez m'examina depuis les pieds jusqu'à

la tête ; puis il me dit fort poliment, que j'étais tel qu'il fallait être pour convenir à dom Mathias, et qu'il se chargeait avec plaisir de me présenter à ce seigneur. Là-dessus Melendez fit connaître jusqu'à quel point il s'intéressait pour moi : il pria l'intendant de m'accorder sa protection ; et, me laissant avec lui après force complimens, il se retira. Dès qu'il fut sorti, Rodriguez me dit : Je vous conduirai à mon maître d'abord que j'aurai expédié ce bon laboureur. Aussitôt il s'approcha du paysan ; et, lui prenant son sac, Talego, lui dit-il, voyons si les cinq cents pistoles sont là-dedans. Il compta lui-même les pièces. Il trouva le compte juste, donna quittance de la somme au laboureur, et le renvoya. Il remit ensuite les espèces dans le sac. Alors il s'adresse à moi : Nous pouvons présentement, me dit-il, aller au lever de mon maître. Il sort du lit ordinairement sur le midi ; il est près d'une heure, il doit être jour dans son appartement.

Dom Mathias venait en effet de se lever. Il était encore en robe-de-chambre, et renversé dans un fauteuil, sur un bras duquel il avait une jambe étendue ; il se balançait en rapant du tabac. Il s'entretenait avec un laquais, qui,



C'est assez, puisque c'est vous qui le produisez auprés de moi, je le reçois aveuglement a mon service.

Bornet Inv. J.J. Hubert direxit.

remplissant par *interim* l'emploi de valet-de-chambre, se tenait là tout prêt à le servir. Seigneur, lui dit l'intendant, voici un jeune homme que je prends la liberté de vous présenter pour remplacer celui que vous chassâtes avant-hier. Melendez, votre marchand, en répond; il assure que c'est un garçon de mérite, et je crois que vous en serez fort satisfait. C'est assez, répondit le jeune seigneur; puisque c'est vous qui le produisez auprès de moi, je le reçois aveuglément à mon service. Je le fais mon valet-de-chambre : c'est une affaire finie. Rodriguez, ajouta-t-il, parlons d'autres choses. Vous arrivez à propos; j'allais vous envoyer chercher. J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, mon cher Rodriguez. J'ai joué de malheur cette nuit; avec cent pistoles que j'avais, j'en ai encore perdu deux cents sur ma parole. Vous savez de quelle conséquence il est, pour des personnes de condition, de s'acquitter de cette sorte de dette. C'est proprement la seule que le point d'honneur nous oblige à payer avec exactitude. Aussi ne payons-nous pas les autres religieusement. Il faut donc trouver deux cents pistoles tout à l'heure, et les envoyer à la comtesse de

Pedrosa. Monsieur, dit l'intendant, cela n'est pas si difficile à dire qu'à exécuter. Où voulez-vous, s'il vous plaît, que je prenne cette somme? Je ne touche pas un maravedi de vos fermiers, quelque menace que je puisse leur faire. Cependant il faut que j'entretienne honnêtement votre domestique, et que je sue sang et eau pour fournir à votre dépense. Il est vrai que jusqu'ici, graces au ciel, j'en suis venu à bout; mais je ne sais plus à quel saint me vouer, je suis réduit à l'extrémité. Tous ces discours sont inutiles, interrompit dom Mathias, et ces détails ne font que m'ennuyer. Ne prétendez-vous pas, Rodriguez, que je change de conduite, et que je m'amuse à prendre soin de mon bien? L'agréable amusement pour un homme de plaisir comme moi! Patience, répliqua l'intendant, au train que vont les choses, je prévois que vous serez bientôt débarrassé pour toujours de ce soin-là. Vous me fatiguez, repartit brusquement le jeune seigneur; vous m'assassinez. Laissez-moi me ruiner sans que je m'en aperçoive. Il me faut, vous dis-je, deux cents pistoles; il me les faut. Je vais donc, dit Rodriguez, avoir recours au petit vieillard qui vous a déja prêté de l'argent

à grosse usure? Ayez recours, si vous voulez, au diable, répondit dom Mathias; pourvu que j'aie deux cents pistoles, je ne me soucie pas du reste.

Dans le moment qu'il prononçait ces mots d'un air brusque et chagrin, l'intendant sortit; et un jeune homme de qualité, nommé dom Antonio Centellés, entra. Qu'as-tu, mon ami, dit ce dernier à mon maître? Je te trouve l'air nébuleux; je vois sur ton visage une impression de colère! Qui peut t'avoir mis de mauvaise humeur? Je vais parier que c'est ce maroufle qui sort. Oui, répondit dom Mathias, c'est mon intendant. Toutes les fois qu'il vient me parler, il me fait passer quelques mauvais quarts d'heure. Il m'entretient de mes affaires; il dit que je mange le fonds de mes revenus..... L'animal! ne dirait-on pas qu'il y perd, lui? Mon enfant, reprit dom Antonio, je suis dans le même cas. J'ai un homme d'affaires qui n'est pas plus raisonnable que ton intendant. Quand le faquin, pour obéir à mes ordres réitérés, m'apporte de l'argent, il semble qu'il donne du sien. Il me fait de grands raisonnemens. Monsieur, me dit-il, vous vous abîmez; vos revenus sont saisis. Je suis obligé de lui

couper la parole, pour abréger ces sots discours. Le malheur, dit dom Mathias, c'est que nous ne saurions nous passer de ces gens-là; c'est un mal nécessaire. J'en conviens, répliqua Centellés..... Mais attends, poursuivit-il en riant de toute sa force, il me vient une idée assez plaisante. Rien n'a jamais été mieux imaginé. Nous pouvons rendre comiques les scènes sérieuses que nous avons avec eux, et nous divertir de ce qui nous chagrine. Ecoute : il faut que ce soit moi qui demande à ton intendant tout l'argent dont tu auras besoin. Tu en useras de même avec mon homme d'affaires. Qu'ils raisonnent alors tous deux tant qu'il leur plaira; nous les écouterons de sang-froid. Ton intendant viendra me rendre ses comptes; mon homme d'affaires te rendra les siens. Je n'entendrai parler que de tes dissipations; tu ne verras que les miennes. Cela nous réjouira.

Mille traits brillans suivirent cette saillie, et mirent en joie les jeunes seigneurs, qui continuèrent de s'entretenir avec beaucoup de vivacité. Leur conversation fut interrompue par Grégorio Rodriguez, qui rentra suivi d'un petit vieillard qui n'avait presque point de cheveux, tant il était chauve. Dom Antonio voulut

s'en aller. Adieu, dom Mathias, dit-il, nous nous reverrons tantôt. Je te laisse avec ces messieurs; vous avez sans doute quelque affaire sérieuse à démêler ensemble. Eh! non, non, lui répondit mon maître, demeure; tu n'es pas de trop. Ce discret vieillard que tu vois, est un honnête homme qui me prête de l'argent au denier cinq. Comment au denier cinq! s'écria Centellés d'un air étonné. Vive Dieu! je te félicite d'être en si bonnes mains. Je ne suis pas traité si doucement, moi; j'achète l'argent au poids de l'or. J'emprunte d'ordinaire au denier trois. Quelle usure! dit alors le vieil usurier; les fripons! songent-ils qu'il y a un autre monde? Je ne suis plus surpris si l'on déclame tant contre les personnes qui prêtent à intérêts. C'est le profit exorbitant que quelques-uns d'eux tirent de leurs espèces, qui nous perd d'honneur et de réputation. Si tous mes confrères me ressemblaient, nous ne serions pas si décriés; car pour moi, je ne prête uniquement que pour faire plaisir au prochain. Ah! si le temps était aussi bon que je l'ai vu autrefois, je vous offrirais ma bourse sans intérêts; et peu s'en faut même, quelle que soit aujourd'hui la misère, que je ne me

fasse un scrupule de prêter au denier cinq. Mais on dirait que l'argent est rentré dans le sein de la terre : on n'en trouve plus, et sa rareté oblige enfin ma morale à se relâcher.

De combien avez-vous besoin, poursuivit-il en s'adressant à mon maître? Il me faut deux cents pistoles, répondit dom Mathias. J'en ai quatre cents dans un sac, répliqua l'usurier; il n'y a qu'à vous en donner la moitié. En même temps il tira de dessous son manteau un sac de toile bleue, qui me parut être le même que le paysan Talego venait de laisser avec cinq cents pistoles à Rodriguez. Je sus bientôt ce qu'il en fallait penser, et je vis bien que Melendez ne m'avait pas vanté sans raison le savoir-faire de cet intendant. Le vieillard vida le sac, étala les espèces sur une table, et se mit à les compter. Cette vue alluma la cupidité de mon maître; il fut frappé de la totalité de la somme. Seigneur Descomulgado, dit-il à l'usurier, je fais une réflexion judicieuse : je suis un grand sot. Je n'emprunte que ce qu'il faut pour dégager ma parole, sans songer que je n'ai pas le sou; je serai obligé demain de recourir encore à vous. Je suis d'avis de rafler les quatre cents pistoles, pour

vous épargner la peine de revenir. Seigneur, répondit le vieillard, je destinais une partie de cet argent à un bon licencié qui a de gros héritages qu'il emploie charitablement à retirer du monde de petites filles, et à meubler leurs retraites; mais, puisque vous avez besoin de la somme entière, elle est à votre service. Vous n'avez seulement qu'à songer aux assurances..... Oh! pour des assurances, interrompit Rodriguez en tirant de sa poche un papier, vous en aurez de bonnes. Voilà un billet que le seigneur dom Mathias n'a qu'à signer. Il vous donne cinq cents pistoles à prendre sur un de ses fermiers, sur Talego, riche laboureur de Mondejar. Cela est bon, répliqua l'usurier : je ne fais point le difficultueux, moi. Alors l'intendant présenta une plume à mon maître, qui, sans lire le billet, écrivit, en sifflant, son nom au bas.

Cette affaire consommée, le vieillard dit adieu à mon patron, qui courut l'embrasser, en lui disant : Jusqu'au revoir, seigneur usurier; je suis tout à vous. Je ne sais pas pourquoi vous passez, vous autres, pour fripons; je vous trouve très-nécessaires à l'état; vous êtes la consolation de mille enfans de famille,

et la ressource de tous les seigneurs dont la dépense excède les revenus. Tu as raison, s'écria Centellés. Les usuriers sont d'honnêtes gens qu'on ne peut assez honorer, et je veux, à mon tour, embrasser celui-ci à cause du denier cinq. A ces mots, il s'approcha du vieillard pour l'accoler ; et ces deux petits-maîtres, pour se divertir, commencèrent à se le renvoyer l'un à l'autre, comme deux joueurs de paume qui pelotent une balle. Après qu'ils l'eurent bien ballotté, ils le laissèrent sortir avec l'intendant, qui méritait mieux que lui ces embrassades, et même quelque chose de plus.

Lorsque Rodriguez et son ame damnée furent sortis, dom Mathias envoya, par le laquais qui était avec moi dans la chambre, la moitié de ses pistoles à la comtesse de Pedrosa, et serra l'autre dans une longue bourse brochée d'or et de soie, qu'il portait ordinairement dans sa poche. Fort satisfait de se revoir en fonds, il dit d'un air gai à dom Antonio : Que ferons-nous aujourd'hui? tenons conseil là-dessus. C'est parler en homme de bon sens, répondit Centellés ; je le veux bien, délibérons. Dans le temps qu'ils allaient rêver à ce qu'ils

deviendraient ce jour-là, deux autres seigneurs arrivèrent. C'étaient dom Alexo Segiar et dom Fernand de Gamboa ; l'un et l'autre à peu près de l'âge de mon maître, c'est-à-dire, de vingt-huit à trente ans. Ces quatre cavaliers débutèrent par de vives accolades qu'ils se firent ; on eût dit qu'ils ne s'étaient point vus depuis dix ans. Après cela, dom Fernand, qui était un gros réjoui, adressa la parole à dom Mathias et à dom Antonio : Messieurs, leur dit-il, où dînez-vous aujourd'hui ? Si vous n'êtes point engagés, je vais vous mener dans un cabaret où vous boirez du vin des dieux. J'y ai soupé, et j'en suis sorti ce matin entre cinq et six heures. Plût au ciel, s'écria mon maître, que j'eusse fait la même chose ! je n'aurais pas perdu mon argent.

Pour moi, dit Centellés, je me suis donné hier au soir un divertissement nouveau ; car j'aime à changer de plaisirs. Aussi n'y a-t-il que la variété des amusemens qui rende la vie agréable. Un de mes amis m'entraîna chez un de ces seigneurs qui lèvent les impôts et font leurs affaires avec celles de l'état. J'y vis de la magnificence, du bon goût, et le repas me parut assez bien entendu ; mais je trouvai dans

les maîtres du logis un ridicule qui me réjouit. Le partisan, quoique des plus roturiers de sa compagnie, tranchait du grand; et sa femme, bien qu'horriblement laide, faisait l'adorable, et disait mille sottises assaisonnées d'un accent biscayen qui leur donnait du relief. Ajoutez à cela qu'il y avait à table quatre ou cinq enfans avec un précepteur. Jugez si ce souper de famille me divertit.

Et moi, messieurs, dit dom Alexo Segiar, j'ai soupé chez une comédienne, chez Arsénie. Nous étions six à table : Arsénie, Florimonde avec une coquette de ses amies, le marquis de Zenette, dom Juan de Moncade, et votre serviteur. Nous avons passé la nuit à boire et à dire des gueulées. Quelle volupté! Il est vrai qu'Arsénie et Florimonde ne sont pas de grands génies; mais elles ont un usage de débauche qui leur tient lieu d'esprit. Ce sont des créatures enjouées, vives, folles : j'aime mieux cela cent fois que des femmes raisonnables.

CHAPITRE IV.

De quelle manière Gil Blas fit connaissance avec les valets des petits-maîtres; du secret admirable qu'ils lui enseignèrent pour avoir, à peu de frais, la réputation d'homme d'esprit, et du serment singulier qu'ils lui firent faire.

Ces seigneurs continuèrent à s'entretenir de cette sorte, jusqu'à ce que dom Mathias, que j'aidais à s'habiller pendant ce temps-là, fût en état de sortir. Alors il me dit de le suivre; et tous ces petits-maîtres prirent ensemble le chemin du cabaret où dom Fernand de Gamboa se proposait de les conduire. Je commençai donc à marcher derrière eux avec trois autres valets; car chacun de ces cavaliers avait le sien. Je remarquai avec étonnement que ces trois domestiques copiaient leurs maîtres et se donnaient les mêmes airs. Je les saluai comme leur nouveau camarade. Ils me saluèrent aussi; et l'un d'entre eux, après m'avoir regardé

quelques momens, me dit: Frère, je vois, à votre allure, que vous n'avez jamais encore servi de jeune seigneur. Hélas! non, lui répondis-je, et il n'y a pas long-temps que je suis à Madrid. C'est ce qui me semble, répliqua-t-il; vous sentez la province; vous paraissez timide et embarrassé; il y a de la bourre dans votre action. Mais n'importe, nous vous aurons bientôt dégourdi, sur ma parole. Vous me flattez peut-être, lui dis-je? Non, repartit-il, non; il n'y a point de sot que nous ne puissions façonner; comptez là-dessus.

Il n'eut pas besoin de m'en dire davantage pour me faire comprendre que j'avais pour confrères de bons enfans, et que je ne pouvais être en meilleures mains pour devenir joli garçon. En arrivant au cabaret, nous y trouvâmes un repas tout préparé, que le seigneur dom Fernand avait eu la précaution d'ordonner dès le matin. Nos maîtres se mirent à table, et nous nous disposâmes à les servir. Les voilà qui s'entretiennent avec beaucoup de gaieté. J'avais un extrême plaisir à les entendre. Leur caractère, leurs pensées, leurs expressions me divertissaient. Que de feu! que de saillies d'imagination! Ces gens-là me parurent une

espèce nouvelle. Lorsqu'on en fut au fruit, nous leur apportâmes une copieuse quantité de bouteilles des meilleurs vins d'Espagne, et nous les quittâmes, pour aller dîner dans une petite salle où l'on nous avait dressé une table.

Je ne tardai guère à m'apercevoir que les chevaliers de ma quadrille avaient encore plus de mérite que je ne me l'étais imaginé d'abord. Ils ne se contentaient pas de prendre les manières de leurs maîtres, ils en affectaient même le langage; et ces marauds les rendaient si bien, qu'à un air de qualité près, c'était la même chose. J'admirais leur air libre et aisé: j'étais encore plus charmé de leur esprit, et je désespérais d'être jamais aussi agréable qu'eux. Le valet de dom Fernand, attendu que c'était son maître qui régalait les nôtres, fit les honneurs du festin; et, voulant que rien n'y manquât, il appela l'hôte, et lui dit: Monsieur le maître, donnez-nous dix bouteilles de votre plus excellent vin; et, comme vous avez coutume de faire, vous les ajouterez à celles que nos messieurs auront bues. Très-volontiers, répondit l'hôte; mais, monsieur Gaspard, vous savez que le seigneur dom

Fernand me doit déja bien des repas. Si par votre moyen j'en pouvais tirer quelques espèces..... Oh! interrompit le valet, ne vous mettez point en peine de ce qui vous est dû; je vous en réponds, moi: c'est de l'or en barre que les dettes de mon maître. Il est vrai que quelques discourtois créanciers ont fait saisir nos revenus; mais nous obtiendrons main-levée au premier jour, et nous vous paierons, sans examiner le mémoire que vous nous fournirez. L'hôte nous apporta du vin, malgré les saisies; et nous en bûmes en attendant la main-levée. Il fallait voir comme nous nous portions des santés à tous momens, en nous donnant les uns aux autres les surnoms de nos maîtres. Le valet de dom Antonio appelait Gamboa celui de dom Fernand, et le valet de dom Fernand appelait Centellés celui de dom Antonio: ils me nommaient de même Silva; et nous nous enivrions peu à peu sous ces noms empruntés, tout aussi bien que les seigneurs qui les portaient véritablement.

Quoique je fusse moins brillant que mes convives, ils ne laissèrent pas de me témoigner qu'ils étaient assez contens de moi. Silva, me dit un des plus déssalés, nous ferons quelque

chose de toi, mon ami : je m'aperçois que tu as un fonds de génie; mais tu ne sais pas le faire valoir. La crainte de mal parler t'empêche de rien dire au hasard ; et toutefois ce n'est qu'en hasardant des discours, que mille gens s'érigent aujourd'hui en beaux-esprits. Veux-tu briller? tu n'as qu'à te livrer à ta vivacité, et risquer indifféremment tout ce qui pourra te venir à la bouche : ton étourderie passera pour une noble hardiesse. Quand tu débiterais cent impertinences, pourvu qu'avec cela il t'échappe seulement un bon mot, on oubliera les sottises, on retiendra le trait, et l'on concevra une haute opinion de ton mérite. C'est ce que pratiquent si heureusement nos maîtres, et c'est ainsi qu'en doit user tout homme qui vise à la réputation d'un esprit distingué.

Outre que je ne souhaitais que trop de passer pour un beau génie, le secret qu'on m'enseignait pour y réussir me paraissait si facile, que je ne crus pas devoir le négliger. Je l'éprouvai sur le champ, et le vin que j'avais bu rendit l'épreuve heureuse ; c'est-à-dire, que je parlai à tort et à travers, et que j'eus le bonheur de mêler parmi beaucoup d'extravagances, quelques pointes d'esprit qui m'atti-

rèrent des applaudissemens. Ce coup d'essai me remplit de confiance ; je redoublai de vivacité pour produire quelque bonne saillie, et le hasard voulut encore que mes efforts ne fussent pas inutiles.

Eh bien, me dit alors celui de mes confrères qui m'avait adressé la parole dans la rue, ne commences-tu pas à te décrasser ? Il n'y a pas deux heures que tu es avec nous, et te voilà déja tout autre que tu n'étais : tu changeras tous les jours à vue d'œil. Vois ce que c'est que de servir des personnes de qualité ; cela élève l'esprit : les conditions bourgeoises ne font pas cet effet. Sans doute, lui répondis-je ; aussi je veux désormais consacrer mes services à la noblesse. C'est fort bien dit, s'écria le valet de dom Fernand entre deux vins. Il n'appartient pas aux bourgeois de posséder des génies supérieurs comme nous. Allons, messieurs, ajouta-t-il, faisons serment que nous ne servirons jamais ces gredins-là ; jurons-en par le Styx. Nous rîmes bien de la pensée de Gaspard : nous lui applaudîmes ; et, le verre à la main, nous fîmes tous ce burlesque serment.

Nous demeurâmes à table jusqu'à ce qu'il

plut à nos maîtres de se retirer. Ce fut à minuit; ce qui parut à mes camarades un excès de sobriété. Il est vrai que ces seigneurs ne sortaient de si bonne heure du cabaret, que pour aller chez une fameuse coquette qui logeait dans le quartier de la cour, et dont la maison était nuit et jour ouverte aux gens de plaisir. C'était une femme de trente-cinq à quarante ans, parfaitement belle encore, amusante, et si consommée dans l'art de plaire, qu'elle vendait, disait-on, plus cher les restes de sa beauté, qu'elle n'en avait vendu les prémices. Il y avait toujours chez elle deux ou trois autres coquettes du premier ordre, qui ne contribuaient pas peu au grand concours de seigneurs qu'on y voyait. Ils y jouaient l'après-dînée; ils soupaient ensuite, et passaient la nuit à boire et à se réjouir. Nos maîtres demeurèrent là jusqu'au jour, et nous aussi, sans nous ennuyer; car, tandis qu'ils étaient avec les maîtresses, nous nous amusions avec les servantes. Enfin, nous nous séparâmes tous au lever de l'aurore, et nous allâmes nous reposer, chacun de son côté.

Mon maître s'étant levé à son ordinaire, sur le midi, s'habilla. Il sortit. Je le suivis, et

nous entrâmes chez dom Antonio Centellés, où nous trouvâmes un certain dom Alvaro de Acuna. C'était un vieux gentilhomme, un professeur de débauche. Tous les jeunes gens qui voulaient devenir des hommes agréables, se mettaient entre ses mains. Il les formait au plaisir, leur enseignait à briller dans le monde et à dissiper leur patrimoine. Il n'appréhendait plus de manger le sien, l'affaire en était faite. Après que ces trois cavaliers se furent embrassés, Centellés dit à mon maître : Parbleu, dom Mathias, tu ne pouvais arriver ici plus à propos. Dom Alvar vient me prendre pour me mener chez un bourgeois qui donne à dîner au marquis de Zenete et à dom Juan de Moncade : je veux que tu sois de la partie. Et comment, dit dom Mathias, nomme-t-on ce bourgeois? Il s'appelle Grégorio de Noriega, dit alors dom Alvar, et je vais vous apprendre en deux mots ce que c'est que ce jeune homme. Son père, qui est un riche joaillier, est allé négocier des pierreries dans les pays étrangers, et lui a laissé, en partant, la jouissance d'un gros revenu. Grégorio est un sot qui a une disposition prochaine à manger tout son bien, qui tranche du petit-maître, et

veut passer pour homme d'esprit, en dépit de la nature. Il m'a prié de le conduire. Je le gouverne; et je puis vous assurer, messieurs, que je le mène bon train. Le fonds de son revenu est déja bien entamé. Je n'en doute pas, s'écria Centellés; je vois le bourgeois à l'hôpital. Allons, dom Mathias, continua-t-il, faisons connaissance avec cet homme-là, et contribuons à le ruiner. J'y consens, répondit mon maître; aussi bien j'aime à voir renverser la fortune de ces petits seigneurs roturiers, qui s'imaginent qu'on les confond avec nous. Rien, par exemple, ne me divertit tant que la disgrace de ce fils de publicain, à qui le jeu et la vanité de figurer avec les grands ont fait vendre jusqu'à sa maison. Oh! pour celui-là, reprit dom Antonio, il ne mérite pas qu'on le plaigne : il n'est pas moins fat dans sa misère, qu'il l'était dans sa prospérité.

Centellés et mon maître se rendirent avec dom Alvar, chez Grégorio de Noriega. Nous y allâmes aussi, Mogicon et moi, tous deux ravis de trouver une franche-lippée, et de contribuer de notre part à la ruine du bourgeois. En entrant, nous aperçumes plusieurs hommes occupés à préparer le dîner ; et il

sortait des ragoûts qu'ils faisaient, une fumée qui prévenait l'odorat en faveur du goût. Le marquis de Zenette et dom Juan de Moncade venaient d'arriver. Le maître du logis me parut un grand benêt. Il affectait en vain de prendre l'allure des petits-maîtres; c'était une très-mauvaise copie de ces excellens originaux, ou, pour mieux dire, un imbécille qui voulait se donner un air délibéré. Représentez-vous un homme de ce caractère entre cinq railleurs qui avaient tous pour but de se moquer de lui, et de l'engager dans de grandes dépenses. Messieurs, dit dom Alvar après les premiers complimens, je vous donne le seigneur Grégorio de Noriega pour un cavalier des plus parfaits. Il possède mille belles qualités. Savez-vous qu'il a l'esprit très-cultivé? Vous n'avez qu'à choisir: il est également fort sur toutes les matières; depuis la logique la plus fine et la plus serrée, jusqu'à l'ortographe. Oh! cela est trop flatteur, interrompit le bourgeois en riant de fort mauvaise grace. Je pourrais, seigneur Alvaro, vous rétorquer l'argument: c'est vous qui êtes ce qu'on appelle un puits d'érudition. Je n'avais pas dessein, reprit dom Alvar, de m'attirer une louange si spiri-

tuelle ; mais en vérité, messieurs, poursuivit-il, le seigneur Grégorio ne saurait manquer de s'acquérir du nom dans le monde. Pour moi, dit dom Antonio, ce qui me charme en lui, et ce que je mets même au-dessus de l'ortographe, c'est le choix judicieux qu'il fait des personnes qu'il fréquente. Au lieu de se borner au commerce des bourgeois, il ne veut voir que de jeunes seigneurs, sans s'embarrasser de ce qu'il lui en coûtera. Il y a là-dedans une élévation de sentimens qui m'enlève ; et voilà ce qu'on appelle dépenser avec goût et avec discernement.

Ces discours ironiques ne firent que précéder mille autres semblables. Le pauvre Grégorio fut accommodé de toutes pièces. Les petits-maîtres lui lançaient tour-à-tour des traits dont le sot ne sentait point l'atteinte ; au contraire, il prenait au pied de la lettre tout ce qu'on lui disait, et il paraissait fort content de ses convives ; il lui semblait même qu'en le tournant en ridicule, ils lui faisaient encore grace. Enfin, il leur servit de jouet pendant qu'ils furent à table, et ils y demeurèrent le reste du jour et la nuit toute entière. Nous bûmes à discrétion, de même que nos maîtres ;

et nous étions bien conditionnés les uns et les autres, quand nous sortîmes de chez le bourgeois.

CHAPITRE V.

Gil Blas devient homme à bonnes fortunes. Il fait connaissance avec une jolie personne.

Après quelques heures de sommeil, je me levai en bonne humeur ; et me souvenant des avis que Melendez m'avait donnés, j'allai, en attendant le réveil de mon maître, faire ma cour à notre intendant, dont la vanité me parut un peu flattée de l'attention que j'avais à lui rendre mes respects. Il me reçut d'un air gracieux, et me demanda si je m'accommodais du genre de vie des jeunes seigneurs. Je répondis qu'il était nouveau pour moi, mais que je ne désespérais pas de m'y accoutumer dans la suite.

Je m'y accoutumai effectivement, et bientôt

même. Je changeai d'humeur et d'esprit. De sage et posé que j'étais auparavant, je devins vif, étourdi, turlupin. Le valet de dom Antonio me fit compliment sur ma métamorphose, et me dit que, pour être un illustre, il ne me manquait plus que d'avoir de bonnes fortunes. Il me représenta que c'était une chose absolument nécessaire pour achever un joli homme; que tous nos camarades étaient aimés de quelque belle personne; et que lui, pour sa part, possédait les bonnes graces de deux femmes de qualité. Je jugeai que le maraud mentait. Monsieur Mogicon, lui dis-je, vous êtes sans doute un garçon bien fait et fort spirituel, vous avez du mérite; mais je ne comprends pas comment des femmes de qualité, chez qui vous ne demeurez point, ont pu se laisser charmer d'un homme de votre condition. Oh! vraiment, me répondit-il, elles ne savent pas qui je suis. C'est sous les habits de mon maître, et même sous son nom, que j'ai fait ces conquêtes. Voici comment. Je m'habille en jeune seigneur, j'en prends les manières. Je vais à la promenade; j'agace toutes les femmes que je vois, jusqu'à ce que j'en rencontre une qui réponde à mes mines. Je

suis celle-là, et fais si bien que je lui parle. Je me dis dom Antonio Centellés. Je demande un rendez-vous, la dame fait des façons; je la presse, elle me l'accorde, *et cætera*. C'est ainsi, mon enfant, continua-t-il, que je me conduis pour avoir de bonnes fortunes, et je te conseille de suivre mon exemple.

J'avais trop d'envie d'être un illustre, pour n'écouter pas ce conseil : outre cela, je ne me sentais pas de répugnance pour une intrigue amoureuse. Je formai donc le dessein de me travestir en jeune seigneur, pour aller chercher des aventures galantes. Je n'osais me déguiser dans notre hôtel, de peur que cela ne fût remarqué. Je pris un bel habillement complet dans la garde-robe de mon maître, et j'en fis un paquet, que j'emportai chez un petit barbier de mes amis, où je jugeai que je pourrais m'habiller et me déshabiller commodément. Là, je me parai le mieux qu'il me fut possible. Le barbier mit aussi la main à mon ajustement; et, quand nous crûmes qu'on n'y pouvait plus rien ajouter, je marchai vers le pré de saint Jérôme, d'où j'étais bien persuadé que je ne reviendrais pas sans avoir trouvé quelque bonne fortune. Mais je ne fus

pas obligé de courir si loin pour en ébaucher une des plus brillantes.

Comme je traversais une rue détournée, je vis sortir d'une petite maison et monter dans un carrosse de louage qui était à la porte, une dame richement habillée et parfaitement bien faite. Je m'arrêtai tout court pour la considérer, et je la saluai d'un air à lui faire comprendre qu'elle ne me déplaisait pas. De son côté, pour me faire voir qu'elle méritait encore plus que je ne pensais mon attention, elle leva pour un moment son voile, et offrit à ma vue un visage des plus agréables. Cependant le carrosse partit, et je demeurai dans la rue, un peu étourdi de cette apparition. La jolie figure! disois-je en moi-même : peste! il faudrait cela pour m'achever. Si les deux dames qui aiment Mogicon sont aussi belles que celle-ci, voilà un faquin bien heureux. Je serais charmé de mon sort, si j'avais une pareille maîtresse. En faisant cette réflexion, je jetai les yeux par hasard sur la maison d'où j'avais vu sortir cette aimable personne, et j'aperçus à la fenêtre d'une salle basse, une vieille femme qui me fit signe d'entrer.

Je volai aussitôt dans la maison, et je trouvai

dans une salle assez propre cette vénérable et discrète vieille, qui, me prenant pour un marquis tout au moins, me salua respectueusement, et me dit : Je ne doute pas, seigneur, que vous n'ayez mauvaise opinion d'une femme qui, sans vous connaître, vous fait signe d'entrer chez elle ; mais vous jugerez peut-être plus favorablement de moi, quand vous saurez que je n'en use pas de cette sorte avec tout le monde. Vous me paraissez un seigneur de la cour? Vous ne vous trompez pas, ma mie, interrompis-je en étendant la jambe droite et penchant le corps sur la hanche gauche ; je suis, sans vanité, d'une des plus grandes maisons d'Espagne. Vous en avez bien la mine, reprit-elle, et je vous avouerai que j'aime à faire plaisir aux personnes de qualité : c'est mon faible. Je vous ai observé par ma fenêtre. Vous avez regardé très-attentivement, ce me semble, une dame qui vient de me quitter. Vous sentiriez-vous du goût pour elle? dites-le moi confidemment. Foi d'homme de cour, lui répondis-je, elle m'a frappé : je n'ai jamais rien vu de plus piquant que cette créature-là. Faufilez-nous ensemble, ma bonne, et comptez sur ma reconnaissance.

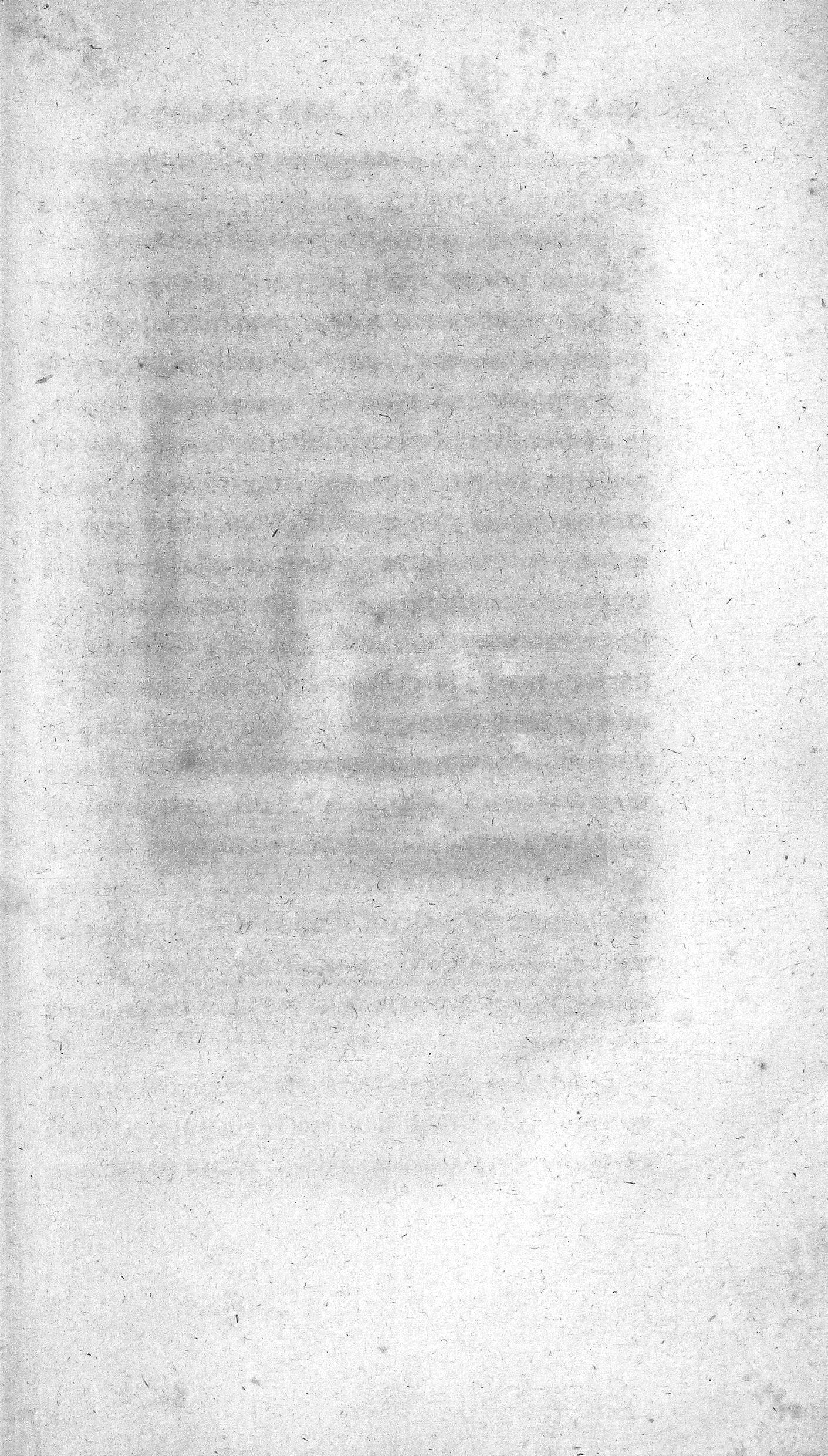
Il fait bon rendre ces sortes de services à nous autres grands seigneurs : ce ne sont pas ceux que nous payons le plus mal.

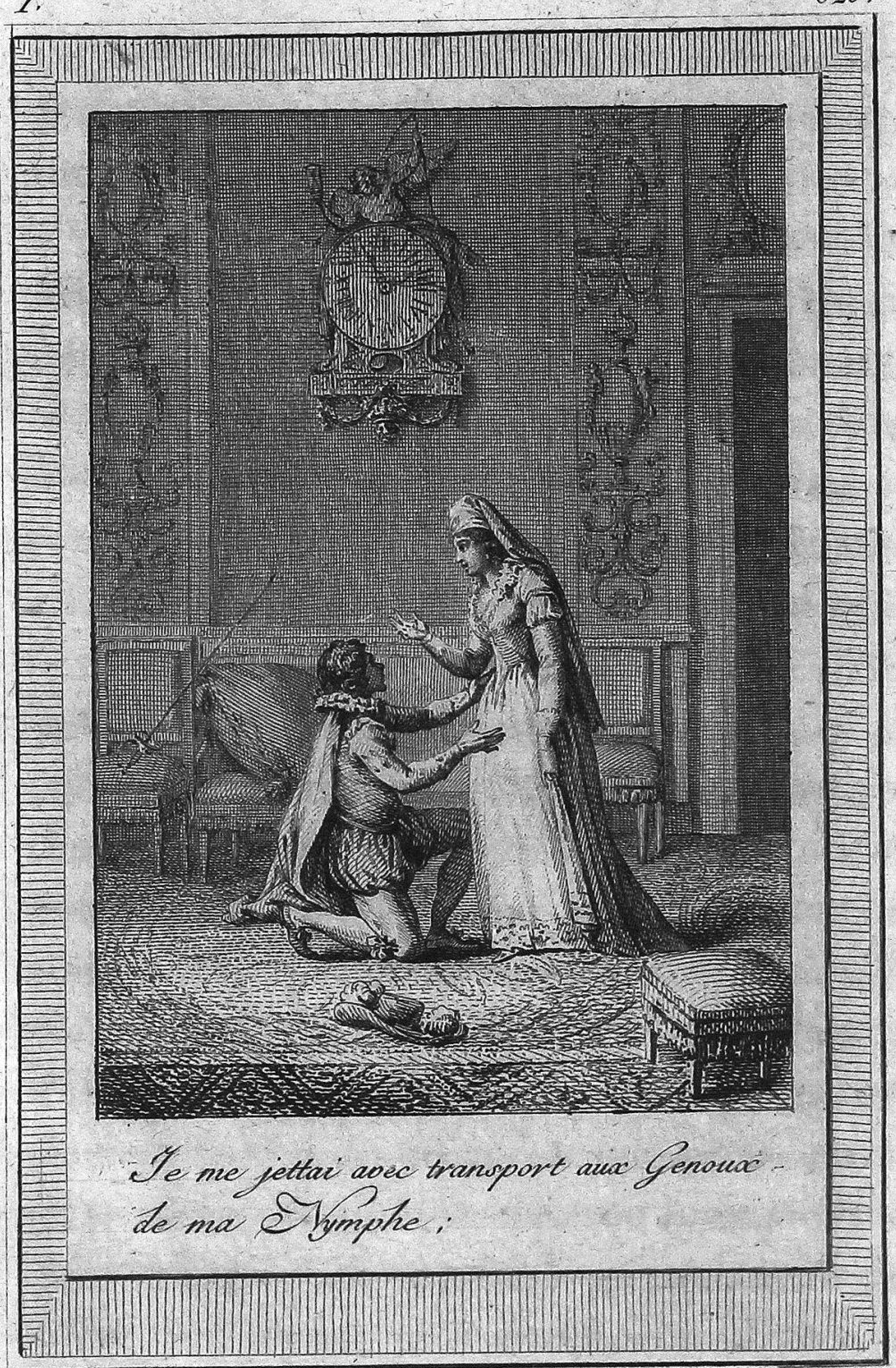
Je vous l'ai déja dit, répliqua la vieille, je suis toute dévouée aux personnes de condition ; je me plais à leur être utile. Je reçois ici, par exemple, certaines femmes que des dehors de vertu empêchent de voir leurs galans chez elles. Je leur prête ma maison, pour concilier leur tempérament avec la bienséance. Fort bien, lui dis-je ; et vous venez apparemment de faire ce plaisir à la dame dont il s'agit? Non, répondit-elle, c'est une jeune veuve de qualité qui cherche un amant ; mais elle est si délicate là-dessus, que je ne sais si vous serez son fait, malgré tout le mérite que vous pouvez avoir. Je lui ai déja présenté trois cavaliers bien bâtis, qu'elle a dédaignés. Oh! parbleu, ma chère, m'écriai-je d'un air de confiance, tu n'as qu'à me mettre à ses trousses ; je t'en rendrai bon compte, sur ma parole. Je suis curieux d'avoir un tête-à-tête avec une beauté difficile : je n'en ai point encore rencontré de ce caractère-là. Eh bien! me dit la vieille, vous n'avez qu'à venir ici demain à la même heure, vous satisferez votre

curiosité. Je n'y manquerai pas, lui repartis-je : nous verrons si un jeune seigneur peut rater une conquête.

Je retournai chez le petit barbier, sans vouloir chercher d'autres aventures, et fort impatient de voir la suite de celle-là. Ainsi, le jour suivant, après m'être encore bien ajusté, je me rendis chez la vieille une heure plus tôt qu'il ne fallait. Seigneur, me dit-elle, vous êtes ponctuel, et je vous en sais bon gré. Il est vrai que la chose en vaut bien la peine. J'ai vu notre jeune veuve, et nous nous sommes fort entretenus de vous. On m'a défendu de parler; mais j'ai pris tant d'amitié pour vous, que je ne puis me taire. Vous avez plu, et vous allez devenir un heureux seigneur. Entre nous, la dame est un morceau tout appétissant : son mari n'a pas vécu long-temps avec elle; il n'a fait que passer comme une ombre; elle a tout le mérite d'une fille. La bonne vieille, sans doute, voulait dire d'une de ces filles d'esprit qui savent vivre sans ennui dans le célibat.

L'héroïne du rendez-vous arriva bientôt en carrosse de louage comme le jour précédent, et vêtue de superbes habits. D'abord qu'elle





Je me jettai avec transport aux Genoux de ma Nymphe ;

Bornet Inv.... J.J. Hubert direxit

parut dans la salle, je débutai par cinq ou six révérences de petit-maître, accompagnées de leurs plus gracieuses contorsions. Après quoi je m'approchai d'elle d'un air très-familier, et lui dis : Ma princesse, vous voyez un seigneur qui en a dans l'aile. Votre image, depuis hier, s'offre incessamment à mon esprit, et vous avez expulsé de mon cœur une duchesse qui commençait à y prendre pied. Le triomphe est trop glorieux pour moi, répondit-elle en ôtant son voile; mais je n'en ressens pas une joie pure. Un jeune seigneur aime le changement, et son cœur est, dit-on, plus difficile à garder que la pistole volante. Eh! ma reine, repris-je, laissons là, s'il vous plaît, l'avenir; ne songeons qu'au présent. Vous êtes belle, je suis amoureux. Si mon amour vous est agréable, engageons-nous sans réflexion. Embarquons-nous comme des matelots; n'envisageons point les périls de la navigation, n'en regardons que les plaisirs.

En achevant ces paroles, je me jetai avec transport aux genoux de ma nymphe; et, pour mieux imiter les petits-maîtres, je la pressai d'une manière pétulante de faire mon bonheur. Elle me parut un peu émue de mes instances,

mais elle ne crut pas devoir s'y rendre encore; et me repoussant, Arrêtez-vous, me dit-elle, vous êtes trop vif; vous avez l'air libertin. J'ai bien peur que vous ne soyez un petit débauché. Fi donc, madame, m'écriai-je; pouvez-vous haïr ce qu'aiment les femmes hors du commun? Il n'y a plus que quelques bourgeoises qui se révoltent contre la débauche. C'en est trop, reprit-elle, je me rends à une raison si forte. Je vois bien qu'avec vous autres seigneurs, les grimaces sont inutiles : il faut qu'une femme fasse la moitié du chemin. Apprenez donc votre victoire, ajouta-t-elle avec une apparence de confusion, comme si sa pudeur eût souffert de cet aveu; vous m'avez inspiré des sentimens que je n'ai jamais eus pour personne, et je n'ai plus besoin que de savoir qui vous êtes, pour me déterminer à vous choisir pour mon amant. Je vous crois un jeune seigneur, et même un honnête homme : cependant je n'en suis point assurée; et, quelque prévenue que je sois en votre faveur, je ne veux pas donner ma tendresse à un inconnu.

Je me souvins alors de quelle façon le valet de dom Antonio m'avait dit qu'il sortait d'un

pareil embarras ; et voulant, à son exemple, passer pour mon maître, Madame, dis-je à ma veuve, je ne me défendrai point de vous apprendre mon nom ; il est assez beau pour mériter d'être avoué. Avez-vous entendu parler de dom Mathias de Silva ? Oui, répondit-elle ; je vous dirai même que je l'ai vu chez une personne de ma connaissance. Quoique déja fort effronté, je fus un peu troublé de cette réponse. Je me rassurai toutefois dans le moment ; et, faisant force de génie pour me tirer de là, Eh bien ! mon ange, repris-je, vous connaissez un seigneur..... que..... je connais aussi..... Je suis de sa maison, puisqu'il faut vous le dire. Son aïeul épousa la belle-sœur d'un oncle de mon père. Nous sommes, comme vous voyez, assez proches parens. Je m'appelle dom César. Je suis fils unique de l'illustre dom Fernand de Ribera, qui fut tué, il y a quinze ans, dans une bataille qui se donna sur les frontières de Portugal. Je vous ferais bien un détail de l'action ; elle fut diablement vive ; mais ce serait perdre des momens précieux que l'amour veut que j'emploie plus agréablement.

Je devins pressant et passionné après ce dis-

cours ; ce qui ne me mena pourtant à rien. Les faveurs que ma déesse me laissa prendre, ne servirent qu'à me faire soupirer après celles qu'elle me refusa. La cruelle regagna son carrosse, qui l'attendait à la porte. Je ne laissai pas néanmoins de me retirer très-satisfait de ma bonne fortune, bien que je ne fusse pas encore parfaitement heureux. Si, disais-je en moi-même, je n'ai obtenu que des demi-bontés, c'est que ma dame est une personne qualifiée, qui n'a pas cru devoir céder à mes transports dans une première entrevue. La fierté de sa naissance a retardé mon bonheur; mais il n'est différé que de quelques jours. Il est bien vrai que je me représentai aussi que ce pouvait être une matoise des plus raffinées. Cependant j'aimai mieux regarder la chose du bon côté que du mauvais, et je conservai l'avantageuse opinion que j'avais conçue de ma veuve. Nous étions convenus en nous quittant de nous revoir le surlendemain; et l'espérance de parvenir au comble de mes vœux, me donnait un avant-goût des plaisirs dont je me flattais.

L'esprit plein des plus riantes images, je me rendis chez mon barbier. Je changeai d'habit, et j'allai joindre mon maître dans

un tripot où je savais qu'il était. Je le trouvai engagé au jeu, et je m'aperçus qu'il gagnait; car il ne ressemblait pas à ces joueurs froids qui s'enrichissent ou se ruinent sans changer de visage. Il était railleur et insolent dans la prospérité, et fort bourru dans la mauvaise fortune. Il sortit fort gai du tripot, et prit le chemin du *Théâtre du Prince*. Je le suivis jusqu'à la porte de la comédie; là, me mettant un ducat dans la main, Tiens, Gil Blas, me dit-il, puisque j'ai gagné aujourd'hui, je veux que tu t'en ressentes: va te divertir avec tes camarades, et viens me prendre à minuit chez Arsénie, où je dois souper avec dom Alexo Segiar. A ces mots, il rentra, et je demeurai à rêver avec qui je pourrais dépenser mon ducat, selon l'intention du fondateur. Je ne rêvai pas long-temps. Clarin, valet de dom Alexo, se présenta tout-à-coup devant moi. Je le menai au premier cabaret, et nous nous y amusâmes jusqu'à minuit. De là nous nous rendîmes à la maison d'Arsénie, où Clarin avait ordre aussi de se trouver. Un petit laquais nous ouvrit la porte, et nous fit entrer dans une salle basse, où la femme-de-chambre d'Arsénie et celle de Florimonde riaient à

gorge déployée en s'entretenant ensemble, tandis que leurs maîtresses étaient en haut avec nos maîtres.

L'arrivée de deux vivans qui venaient de bien souper, ne pouvait pas être désagréable à des soubrettes, et à des soubrettes de comédiennes encore : mais quel fut mon étonnement lorsque dans une de ces suivantes je reconnus ma veuve, mon adorable veuve, que je croyais comtesse ou marquise ! Elle ne parut pas moins étonnée de voir son cher dom César de Ribera changé en valet de petit-maître. Nous nous regardâmes toutefois l'un l'autre sans nous déconcerter ; il nous prit même à tous deux une envie de rire, que nous ne pûmes nous empêcher de satisfaire. Après quoi Laure (c'est ainsi qu'elle s'appelait), me tirant à part tandis que Clarin parlait à sa compagne, me tendit gracieusement la main, et me dit tout bas : Touchez là, seigneur dom César ; au lieu de nous faire des reproches réciproques, faisons-nous des complimens, mon ami. Vous avez fait votre rôle à ravir, et je ne me suis point mal non plus acquittée du mien. Qu'en dites-vous ? Avouez que vous m'avez prise pour une de ces jolies femmes de qualité qui se plai-

sent à faire des équipées? Il est vrai, lui répondis-je; mais qui que vous soyez, ma reine, je n'ai point changé de sentiment en changeant de forme. Agréez, de grace, mes services, et permettez que le valet de chambre de dom Mathias achève ce que dom César a si heureusement commencé. Va, reprit-elle, je t'aime encore mieux dans ton naturel qu'autrement. Tu es en homme ce que je suis en femme : c'est la plus grande louange que je puisse te donner. Je te reçois au nombre de mes adorateurs. Nous n'avons plus besoin du ministère de la vieille : tu peux venir ici me voir librement. Nous autres dames de théâtre, nous vivons sans contrainte et pêle-mêle avec les hommes. Je conviens qu'il y paraît quelquefois ; mais le public en rit, et nous sommes faites, comme tu sais, pour le divertir.

Nous en demeurâmes là, parce que nous n'étions pas seuls. La conversation devint générale, vive, enjouée, et pleine d'équivoques claires. Chacun y mit du sien. La suivante d'Arsénie sur-tout, mon aimable Laure, brilla fort, et fit paraître beaucoup plus d'esprit que de vertu. D'un autre côté, nos maîtres et les comédiennes poussaient souvent de longs

éclats de rire que nous entendions ; ce qui suppose que leur entretien était aussi raisonnable que le nôtre. Si l'on eût écrit toutes les belles choses qui se dirent cette nuit chez Arsénie, on en aurait, je crois, composé un livre très-instructif pour la jeunesse. Cependant l'heure de la retraite, c'est-à-dire le jour, arriva : il fallut se séparer. Clarin suivit dom Alexo, et je me retirai avec dom Mathias.

CHAPITRE VI.

De l'entretien de quelques seigneurs sur les comédiens de la troupe du Prince.

Ce jour-là, mon maître, à son lever, reçut un billet de dom Alexo Segiar, qui lui mandait de se rendre chez lui. Nous y allâmes, et nous trouvâmes avec lui le marquis de Zenette, et un autre jeune seigneur de bonne mine, que je n'avais jamais vu. Dom Mathias, dit Segiar à mon patron, en lui présentant ce cavalier que je ne connaissais point, vous voyez dom Pompeyo de Castro, mon parent. Il est pres-

que dès son enfance à la cour de Portugal. Il arriva hier au soir à Madrid, et il s'en retourne dès demain à Lisbonne. Il n'a que cette journée à me donner : je veux profiter d'un temps si précieux ; et j'ai cru que pour le lui faire trouver agréable, j'avais besoin de vous et du marquis de Zenette. Là-dessus mon maître et le parent de dom Alexo s'embrassèrent, et se firent l'un à l'autre force complimens. Je fus très-satisfait de ce que dit dom Pompeyo ; il me parut avoir l'esprit solide et délié.

On dîna chez Segiar ; et ces seigneurs, après le repas, jouèrent pour s'amuser jusqu'à l'heure de la comédie. Alors ils allèrent tous ensemble au *Théâtre du Prince*, voir représenter une tragédie nouvelle, qui avait pour titre *la Reine de Carthage*. La pièce finie, ils revinrent souper au même endroit où ils avaient dîné ; et leur conversation roula d'abord sur le poème qu'ils venaient d'entendre, ensuite sur les acteurs. Pour l'ouvrage, s'écria dom Mathias, je l'estime peu ; j'y trouve Enée encore plus fade que dans l'Enéide. Mais il faut convenir que la pièce a été jouée divinement. Qu'en pense le seigneur dom Pompeyo ? Il n'est pas, ce me semble, de mon sentiment. Messieurs,

dit ce cavalier en souriant, je vous ai vus tantôt si charmés de vos acteurs, et particulièrement de vos actrices, que je n'oserais vous avouer que j'en ai jugé tout autrement que vous. C'est fort bien fait, interrompit dom Alexo en plaisantant, vos censures seraient ici fort mal reçues. Respectez nos actrices devant les trompettes de leur réputation. Nous buvons tous les jours avec elles; nous les garantissons parfaites: nous en donnerons, si l'on veut, des certificats. Je n'en doute point, lui répondit son parent, vous en donneriez même de leurs vie et mœurs, tant vous me paraissez amis.

Vos comédiennes de Lisbonne, dit en riant le marquis de Zenette, sont sans doute beaucoup meilleures? Oui, certainement, répliqua dom Pompeyo, elles valent mieux. Il y en a du moins quelques-unes qui n'ont pas le moindre défaut. Celles-là, reprit le marquis, peuvent compter sur vos certificats? Je n'ai point de liaisons avec elles, repartit dom Pompeyo. Je ne suis point de leurs débauches: je puis juger de leur mérite sans prévention. En bonne foi, poursuivit-il, croyez-vous avoir une troupe excellente? Non, parbleu, dit le marquis, je ne le crois pas, et je ne veux défendre

qu'un très-petit nombre d'acteurs : j'abandonne tout le reste. Ne conviendrez-vous pas que l'actrice qui a joué le rôle de Didon est admirable? N'a-t-elle pas représenté cette reine avec toute la noblesse et tout l'agrément convenable à l'idée que nous en avons ? Et n'avez-vous pas admiré avec quel art elle attache un spectateur, et lui fait sentir les mouvemens de toutes les passions qu'elle exprime ? On peut dire qu'elle est consommée dans les raffinemens de la déclamation. Je demeure d'accord, dit dom Pompeyo, qu'elle sait émouvoir et toucher : jamais comédienne n'eut plus d'entrailles, et c'est une belle représentation ; mais ce n'est point une actrice sans défaut. Deux ou trois choses m'ont choqué dans son jeu. Veut-elle marquer de la surprise ? elle roule les yeux d'une manière outrée ; ce qui sied mal à une princesse. Ajoutez à cela qu'en grossissant le son de sa voix, qui est naturellement doux, elle en corrompt la douceur, et forme un creux assez désagréable. D'ailleurs, il m'a semblé, dans plus d'un endroit de la pièce, qu'on pouvait la soupçonner de ne pas trop bien entendre ce qu'elle disait. J'aime mieux pourtant croire qu'elle était distraite,

que de l'accuser de manquer d'intelligence.

A ce que je vois, dit alors dom Mathias au censeur, vous ne seriez pas homme à faire des vers à la louange de nos comédiennes? Pardonnez-moi, répondit dom Pompeyo. Je découvre beaucoup de talent au travers de leurs défauts. Je vous dirai même que je suis enchanté de l'actrice qui a fait la suivante dans les intermèdes. Le beau naturel! avec quelle grace elle occupe la scène! A-t-elle quelque bon mot à débiter? elle l'assaisonne d'un souris malin et plein de charmes, qui lui donne un nouveau prix. On pourrait lui reprocher qu'elle se livre quelquefois un peu trop à son feu, et passe les bornes d'une honnête hardiesse; mais il ne faut pas être si sévère. Je voudrais seulement qu'elle se corrigeât d'une mauvaise habitude. Souvent, au milieu d'une scène, dans un endroit sérieux, elle interrompt tout-à-coup l'action, pour céder à une folle envie de rire qui lui prend. Vous me direz que le parterre l'applaudit dans ces momens mêmes : cela est heureux.

Et que pensez-vous des hommes? interrompt le marquis : vous devez tirer sur eux à cartouches, puisque vous n'épargnez pas les

femmes. Non, dit dom Pompeyo ; j'ai trouvé quelques jeunes acteurs qui promettent, et je suis sur-tout assez content de ce gros comédien qui a joué le rôle du premier ministre de Didon. Il récite très-naturellement, et c'est ainsi qu'on déclame en Portugal. Si vous êtes satisfait de ceux-là, dit Segiar, vous devez être charmé de celui qui a fait le personnage d'Enée. Ne vous a-t-il pas paru un grand comédien, un acteur original ? Fort original, répondit le censeur ; il a des tons qui lui sont particuliers, et il en a de bien aigus. Presque toujours hors de la nature, il précipite les paroles qui renferment le sentiment, et appuie sur les autres ; il fait même des éclats sur des conjonctions. Il m'a fort diverti, et particulièrement lorsqu'il exprimait à son confident la violence qu'il se faisait d'abandonner sa princesse : on ne saurait témoigner de la douleur plus comiquement. Tout beau, cousin, répliqua dom Alexo ; tu nous ferais croire à la fin qu'on n'est pas de trop bon goût à la cour de Portugal. Sais-tu bien que l'acteur dont nous parlons est un sujet rare ? N'as-tu pas entendu les battemens de mains qu'il a excités ? Cela prouve qu'il n'est pas si mauvais.

Cela ne prouve rien, repartit dom Pompeyo. Messieurs, ajouta-t-il, laissons là, je vous prie, les applaudissemens du parterre ; il en donne souvent aux acteurs fort mal à propos. Il applaudit même plus rarement au vrai mérite qu'au faux, comme Phèdre nous l'apprend par une fable ingénieuse. Permettez-moi de vous la rapporter ; la voici.

Tout le peuple d'une ville s'était assemblé dans une grande place, pour voir jouer des pantomimes. Parmi ces acteurs, il y en avait un qu'on applaudissait à chaque moment. Ce bouffon, sur la fin du jeu, voulut fermer le théâtre par un spectacle nouveau. Il parut seul sur la scène, se baissa, se couvrit la tête de son manteau, et se mit à contrefaire le cri d'un cochon de lait. Il s'en acquitta de manière qu'on s'imagina qu'il en avait un véritablement sous ses habits. On lui cria de secouer son manteau et sa robe, ce qu'il fit ; et, comme il ne se trouva rien dessous, les applaudissemens se renouvelèrent avec plus de fureur dans l'assemblée. Un paysan, qui était du nombre des spectateurs, fut choqué de ces témoignages d'admiration. Messieurs, s'écria-t-il, vous avez tort d'être charmés de ce bouffon ; il n'est

pas si bon acteur que vous le croyez. Je sais mieux faire que lui le cochon de lait; et, si vous en doutez, vous n'avez qu'à revenir ici demain à la même heure. Le peuple, prévenu en faveur du pantomime, se rassembla le jour suivant en plus grand nombre, et plutôt pour siffler le paysan, que pour voir ce qu'il savait faire. Les deux rivaux parurent sur le théâtre. Le bouffon commença, et fut encore plus applaudi que le jour précédent. Alors le villageois s'étant baissé à son tour, et enveloppé la tête de son manteau, tira l'oreille à un véritable cochon qu'il tenait sous son bras, et lui fit pousser des cris perçans. Cependant l'assistance ne laissa pas de donner le prix au pantomime, et chargea de huées le paysan, qui, montrant tout-à-coup le cochon de lait aux spectateurs, Messieurs, leur dit-il, ce n'est pas moi que vous sifflez, c'est le cochon lui-même. Voyez quels juges vous êtes!

Cousin, dit dom Alexo, ta fable est un peu vive. Néanmoins, malgré ton cochon de lait, nous n'en démordrons pas. Changeons de matière, poursuivit-il; celle-ci m'ennuie. Tu pars donc demain, quelque envie que j'aie de te posséder plus long-temps? Je voudrais, ré-

pondit son parent, pouvoir faire ici un plus long séjour; mais je ne le puis. Je vous l'ai déja dit, je suis venu à la cour d'Espagne pour une affaire d'état. Je parlai hier, en arrivant, au premier ministre; je dois le voir encore demain matin, et je partirai un moment après pour m'en retourner à Lisbonne. Te voilà devenu Portugais, répliqua Segiar, et, selon toutes les apparences, tu ne reviendras point demeurer à Madrid. Je crois que non, repartit dom Pompeyo; j'ai le bonheur d'être aimé du roi de Portugal; j'ai beaucoup d'agrémens à sa cour. Quelque bonté pourtant qu'il ait pour moi, croiriez-vous que j'ai été sur le point de sortir pour jamais de ses états? Eh! par quelle aventure, dit le marquis? Contez-nous cela, je vous prie. Très-volontiers, répondit dom Pompeyo; et c'est en même temps mon histoire dont je vais vous faire le récit.

CHAPITRE VII.

Histoire de dom Pompeyo de Castro.

Dom Alexo, poursuivit-il, sait qu'au sortir de mon enfance je voulus prendre le parti des armes, et que, voyant notre pays tranquille, j'allai en Portugal. De là je passai en Afrique avec le duc de Bragance, qui me donna de l'emploi dans son armée. J'étais un cadet des moins riches d'Espagne; ce qui m'imposait la nécessité de me signaler par des exploits qui m'attirassent l'attention du général. Je fis si bien mon devoir, que le duc m'avança, et me mit en état de continuer le service avec honneur. Après une longue guerre, dont vous n'ignorez pas quelle a été la fin, je m'attachai à la cour; et le roi, sur les bons témoignages que les officiers généraux lui rendirent de moi, me gratifia d'une pension considérable. Sensible à la générosité de ce monarque, je ne perdais pas une occasion de lui en témoigner ma reconnaissance par mon assiduité. J'étais de-

vant lui à toutes les heures où il est permis de se présenter à ses regards. Par cette conduite, je me fis insensiblement aimer de ce prince, et j'en reçus de nouveaux bienfaits.

Un jour que je me distinguai dans une course de bague et dans un combat de taureaux qui la précéda, toute la cour loua ma force et mon adresse; et lorsque, comblé d'applaudissemens, je fus de retour chez moi, j'y trouvai un billet par lequel on me mandait qu'une dame dont la conquête devait plus me flatter que tout l'honneur que je m'étais acquis ce jour-là, souhaitait de m'entretenir, et que je n'avais, à l'entrée de la nuit, qu'à me rendre à certain lieu qu'on me marquait. Cette lettre me fit plus de plaisir que toutes les louanges qu'on m'avait données, et je m'imaginai que la personne qui m'écrivait devait être une femme de la première qualité. Vous jugez bien que je volai au rendez-vous. Une vieille qui m'y attendait pour me servir de guide, m'introduisit par une petite porte de jardin dans une grande maison, et m'enferma dans un riche cabinet, en me disant : Demeurez ici; je vais avertir ma maîtresse de votre arrivée. J'aperçus bien des choses précieuses dans ce cabinet qu'éclairaient

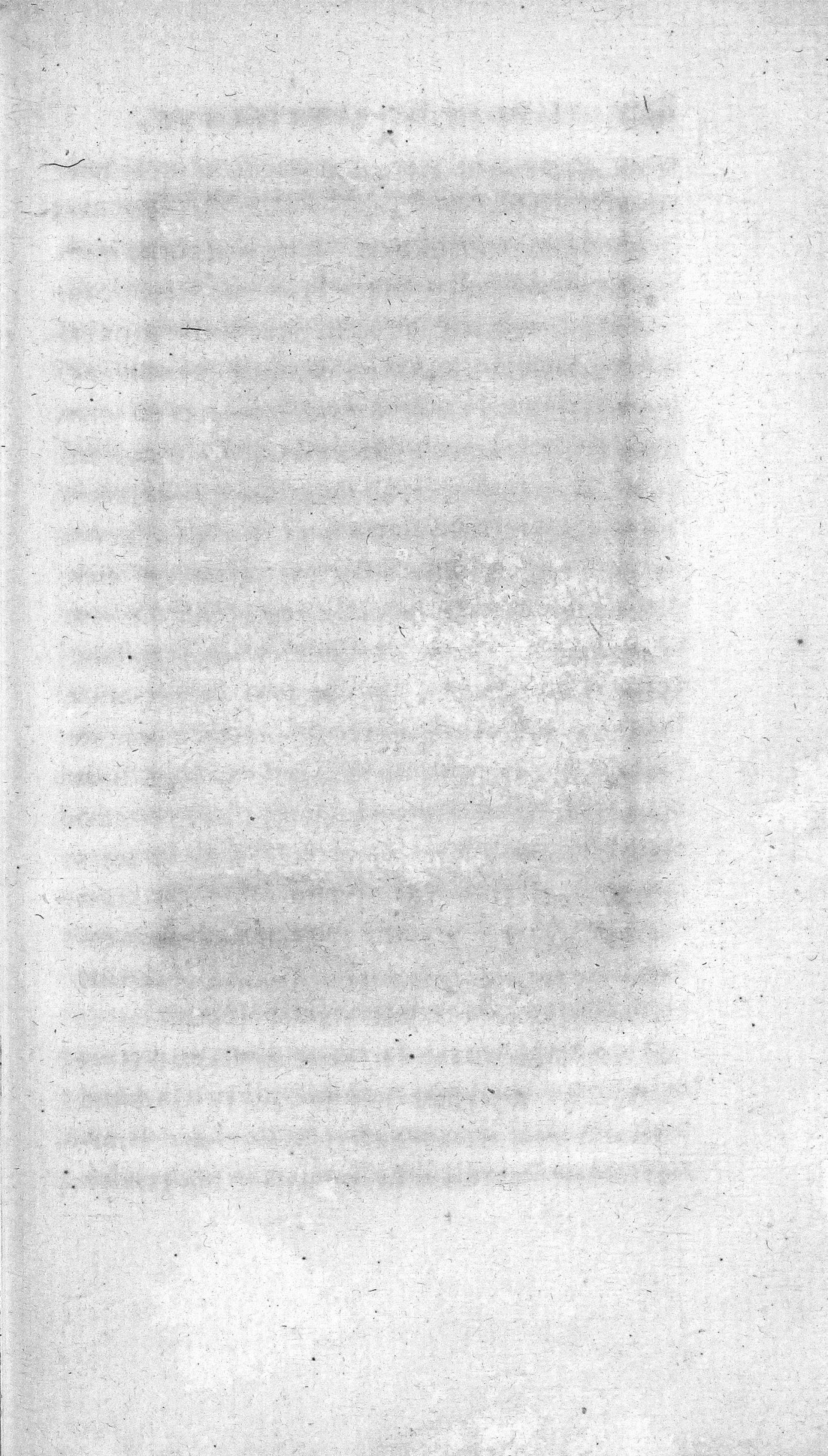
une grande quantité de bougies; mais je n'en considérai la magnificence, que pour me confirmer dans l'opinion que j'avais déja conçue de la noblesse de la dame. Si tout ce que je voyais semblait m'assurer que ce ne pouvait être qu'une personne du premier rang, quand elle parut elle acheva de me le persuader par son air noble et majestueux. Cependant ce n'était pas ce que je pensais.

Seigneur cavalier, me dit-elle, après la démarche que je fais en votre faveur, il serait inutile de vouloir vous cacher que j'ai de tendres sentimens pour vous. Le mérite que vous avez fait paraître aujourd'hui devant toute la cour, ne me les a point inspirés; il en précipite seulement le témoignage. Je vous ai vu plus d'une fois; je me suis informée de vous, et le bien qu'on m'en a dit m'a déterminée à suivre mon penchant. Ne croyez pas, poursuivit-elle, avoir fait la conquête d'une duchesse: je ne suis que la veuve d'un simple officier des gardes du roi; mais ce qui rend votre victoire glorieuse, c'est la préférence que je vous donne sur un des plus grands seigneurs du royaume. Le duc d'Almeyda m'aime, et n'épargne rien pour me plaire. Il n'y peut toutefois réussir,

et je ne souffre ses empressemens que par vanité.

Quoique je visse bien, à ce discours, que j'avais affaire à une coquette, je ne laissai pas de savoir bon gré de cette aventure à mon étoile. Dona Hortensia (c'est ainsi que se nommait la dame) était encore dans sa première jeunesse, et sa beauté m'éblouit. De plus, on m'offrait la possession d'un cœur qui se refusait aux soins d'un duc : quel triomphe pour un cavalier espagnol ! Je me prosternai aux pieds d'Hortense, pour la remercier de ses bontés. Je lui dis tout ce qu'un homme galant pouvait lui dire, et elle eut lieu d'être satisfaite des transports de reconnaissance que je fis éclater. Aussi nous séparâmes-nous tous deux les meilleurs amis du monde, après être convenus que nous nous verrions tous les soirs que le duc d'Almeyda ne pourrait venir chez elle ; ce qu'on promit de me faire savoir très-exactement. On n'y manqua pas, et je devins enfin l'Adonis de cette nouvelle Vénus.

Mais les plaisirs de la vie ne sont pas d'éternelle durée. Quelques mesures que prît la dame pour dérober la connaissance de notre commerce à mon rival, il ne laissa pas d'apprendre





Frappez, leur dit-il, que le téméraire périsse sous vos coups;

Charpentier Inv... J J hubert direxit

tout ce qu'il nous importait fort qu'il ignorât : une servante mécontente le mit au fait. Ce seigneur, naturellement généreux, mais fier, jaloux et violent, fut indigné de mon audace. La colère et la jalousie lui troublèrent l'esprit; et, ne consultant que sa fureur, il résolut de se venger de moi d'une manière infâme. Une nuit que j'étais chez Hortense, il vint m'attendre à la petite porte du jardin, avec tous ses valets armés de bâtons. Dès que je sortis, il me fit saisir par ces misérables, et leur ordonna de m'assommer. Frappez, leur dit-il, que le téméraire périsse sous vos coups; c'est ainsi que je veux punir son insolence. Il n'eut pas achevé ces paroles, que ses gens m'assaillirent tous ensemble, et me donnèrent tant de coups de bâton, qu'ils m'étendirent sans sentiment sur la place; après quoi ils se retirèrent avec leur maître, pour qui cette cruelle exécution avait été un spectacle bien doux. Je demeurai le reste de la nuit dans l'état où ils m'avaient mis. A la pointe du jour, il passa près de moi quelques personnes qui, s'apercevant que je respirais encore, eurent la charité de me porter chez un chirurgien. Par bonheur mes blessures ne se trouvèrent pas

mortelles, et je tombai entre les mains d'un habile homme qui me guérit en deux mois parfaitement. Au bout de ce temps-là je reparus à la cour, et repris mes premières brisées, excepté que je ne retournai plus chez Hortense, qui de son côté ne fit aucune démarche pour me revoir, parce que le duc, à ce prix-là, lui avait pardonné son infidélité.

Comme mon aventure n'était ignorée de personne, et que je ne passais pas pour un lâche, tout le monde s'étonnait de me voir aussi tranquille que si je n'eusse pas reçu un affront; car je ne disais pas ce que je pensais, et je semblais n'avoir aucun ressentiment. On ne savait que s'imaginer de ma fausse insensibilité. Les uns croyaient que, malgré mon courage, le rang de l'offenseur me tenait en respect et m'obligeait à dévorer l'offense; les autres, avec plus de raison, se défiaient de mon silence, et regardaient comme un calme trompeur la situation paisible où je paraissais être. Le roi jugea, comme ces derniers, que je n'étais pas homme à laisser un outrage impuni, et que je ne manquerais pas de me venger sitôt que j'en trouverais une occasion favorable. Pour savoir s'il devinait ma pensée,

il me fit entrer un jour dans son cabinet, où il me dit : Dom Pompeyo, je sais l'accident qui vous est arrivé, et je suis surpris, je l'avoue, de votre tranquillité. Vous dissimulez certainement. Sire, lui répondis-je, j'ignore qui peut être l'offenseur ; j'ai été attaqué la nuit par des gens inconnus : c'est un malheur dont il faut bien que je me console. Non, non, répliqua le roi, je ne suis point la dupe de ce discours peu sincère : on m'a tout dit. Le duc d'Almeyda vous a mortellement offensé. Vous êtes noble et Castillan ; je sais à quoi ces deux qualités vous engagent. Vous avez formé la résolution de vous venger. Faites-moi confidence du parti que vous avez pris ; je le veux. Ne craignez point de vous repentir de m'avoir confié votre secret.

Puisque votre majesté me l'ordonne, lui repartis-je, il faut donc que je lui découvre mes sentimens. Oui, seigneur, je songe à tirer vengeance de l'affront qu'on m'a fait. Tout homme qui porte un nom pareil au mien, en est comptable à sa race. Vous savez l'indigne traitement que j'ai reçu, et je me propose d'assassiner le duc d'Almeyda, pour me venger d'une manière qui réponde à l'offense. Je

lui plongerai un poignard dans le sein, ou lui casserai la tête d'un coup de pistolet, et je me sauverai, si je puis, en Espagne : voilà quel est mon dessein.

Il est violent, dit le roi ; néanmoins je ne saurais le condamner, après le cruel outrage que le duc d'Almeyda vous a fait. Il est digne du châtiment que vous lui réservez. Mais n'exécutez pas sitôt votre entreprise ; laissez-moi chercher un tempérament pour vous accommoder tous deux. Ah! seigneur, m'écriai-je avec chagrin, pourquoi m'avez-vous obligé de vous révéler mon secret? Quel tempérament peut..... Si je n'en trouve pas qui vous satisfasse, interrompit-il, vous pourrez faire ce que vous avez résolu. Je ne prétends point abuser de la confidence que vous m'avez faite. Je ne trahirai point votre honneur ; soyez sans inquiétude là-dessus.

J'étais assez en peine de savoir par quel moyen le roi prétendait terminer cette affaire à l'amiable : voici comme il s'y prit. Il entretint en particulier le duc d'Almeyda. Duc, lui dit-il, vous avez offensé dom Pompeyo de Castro. Vous n'ignorez pas que c'est un homme d'une naissance illustre, un cavalier que j'aime

et qui m'a bien servi. Vous lui devez une satisfaction. Je ne suis pas d'humeur à la lui refuser, répondit le duc. S'il se plaint de mon emportement, je suis prêt à lui en faire raison par la voie des armes. Il faut une autre réparation, reprit le roi; un gentilhomme espagnol entend trop bien le point d'honneur, pour vouloir se battre noblement avec un lâche assassin. Je ne puis vous appeler autrement; et vous ne sauriez expier l'indignité de votre action, qu'en présentant vous-même un bâton à votre ennemi, et qu'en vous offrant à ses coups. O ciel! s'écria le duc: quoi! seigneur, vous voulez qu'un homme de mon rang s'abaisse, qu'il s'humilie devant un simple cavalier, et qu'il en reçoive même des coups de bâton! Non, repartit le monarque, j'obligerai dom Pompeyo à me promettre qu'il ne vous frappera point. Demandez-lui seulement pardon de votre violence en lui présentant un bâton; c'est tout ce que j'exige de vous. Et c'est trop attendre de moi, seigneur, interrompit brusquement le duc d'Almeyda: j'aime mieux demeurer exposé aux traits cachés que son ressentiment me prépare. Vos jours me sont chers, dit le roi, et je voudrais que cette

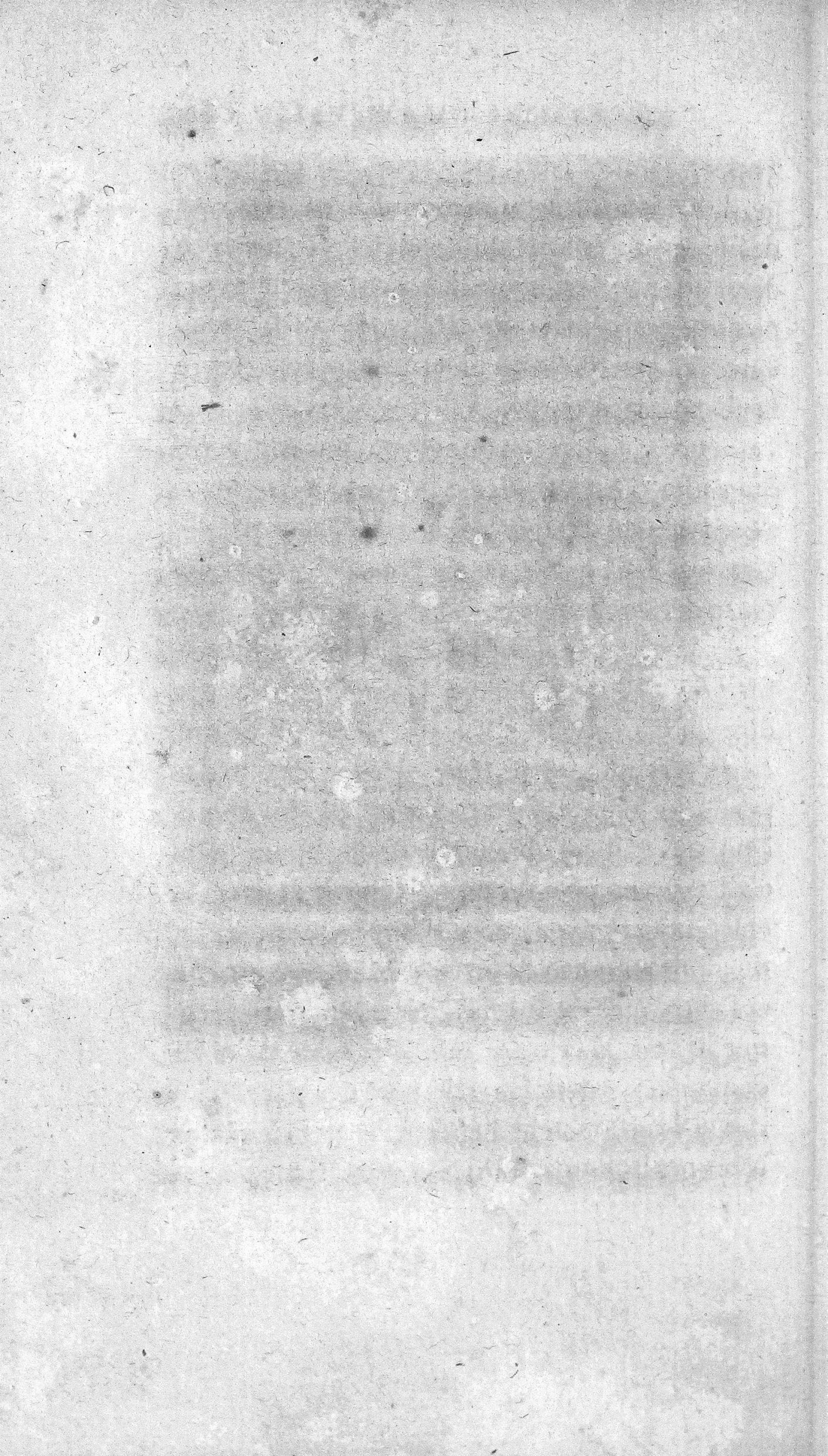
affaire n'eût point de mauvaises suites. Pour la finir avec moins de désagrément pour vous, je serai seul témoin de cette satisfaction que je vous ordonne de faire à l'Espagnol.

Le roi eut besoin de tout le pouvoir qu'il avait sur le duc, pour obtenir de lui qu'il fît une démarche si mortifiante. Ce monarque pourtant en vint à bout : ensuite il m'envoya chercher. Il me conta l'entretien qu'il venait d'avoir avec mon ennemi, et me demanda si je serais content de la réparation dont ils étaient convenus tous deux. Je répondis qu'oui; et je donnai ma parole que, bien loin de frapper l'offenseur, je ne prendrais pas même le bâton qu'il me présenterait. Cela étant réglé de cette sorte, le duc et moi nous nous trouvâmes un jour à certaine heure chez le roi, qui s'enferma dans son cabinet avec nous. Allons, dit-il au duc, reconnaissez votre faute, et méritez qu'on vous la pardonne. Alors mon ennemi me fit des excuses, et me présenta un bâton qu'il avait à la main. Dom Pompeyo, me dit le monarque en ce moment, prenez ce bâton, et que ma présence ne vous empêche pas de satisfaire votre honneur outragé. Je vous rends la parole que vous m'avez donnée de ne point



Alors mon ennemi me fit des excuses, et me présenta un bâton qu'il avoit à la main.

Bornet Inv. J.J. Hubert direxit.



frapper le duc. Non, seigneur, lui répondis-je, il suffit qu'il se mette en état de recevoir des coups de bâton : un Espagnol offensé n'en demande pas davantage. Eh bien! reprit le roi, puisque vous êtes content de cette satisfaction, vous pouvez présentement tous deux suivre la franchise d'un procédé régulier. Mesurez vos épées, pour terminer noblement votre querelle. C'est ce que je desire avec ardeur, s'écria le duc d'Almeyda d'un ton brusque; et cela seul est capable de me consoler de la honteuse démarche que je viens de faire.

A ces mots, il sortit plein de rage et de confusion; et, deux heures après, il m'envoya dire qu'il m'attendait dans un endroit écarté. Je m'y rendis, et je trouvai ce seigneur disposé à se bien battre. Il n'avait pas quarante-cinq ans; il ne manquait ni de courage ni d'adresse : on peut dire que la partie était égale entre nous. Venez, dom Pompeyo, me dit-il, finissons ici notre différend. Nous devons l'un et l'autre être en fureur, vous, du traitement que je vous ai fait, et moi, de vous en avoir demandé pardon. En achevant ces paroles, il mit si brusquement l'épée à la main, que je n'eus pas le temps de lui répondre. Il me poussa

d'abord très-vivement; mais j'eus le bonheur de parer tous les coups qu'il me porta. Je le poussai à mon tour : je sentis que j'avais affaire à un homme qui savait aussi bien se défendre qu'attaquer ; et je ne sais ce qu'il en serait arrivé, s'il n'eut pas fait un faux pas en reculant, et ne fut tombé à la renverse. Je m'arrêtai aussitôt, et dis au duc : Relevez-vous. Pourquoi m'épargner ? répondit-il, votre pitié me fait injure. Je ne veux point, lui répliquai-je, profiter de votre malheur; je ferais tort à ma gloire. Encore une fois, relevez-vous, et continuons notre combat.

Dom Pompeyo, dit-il en se relevant, après ce trait de générosité, l'honneur ne me permet pas de me battre contre vous. Que dirait-on de moi, si je vous perçais le cœur ? Je passerais pour un lâche d'avoir arraché la vie à un homme qui me la pouvait ôter. Je ne puis donc plus m'armer contre vos jours, et je sens que ma reconnaissance fait succéder de doux transports aux mouvemens furieux qui m'agitaient. Dom Pompeyo, continua-t-il, cessons de nous haïr l'un l'autre. Passons même plus avant; soyons amis. Ah! seigneur, m'écriai-je, j'accepte avec joie une proposition si agréable.

Je vous voue une amitié sincère ; et, pour commencer à vous en donner des marques, je vous promets de ne plus remettre le pied chez dona Hortensia, quand elle voudrait me revoir. C'est moi, dit-il, qui vous cède cette dame ; il est plus juste que je vous l'abandonne, puisqu'elle a naturellement de l'inclination pour vous. Non, non, interrompis-je ; vous l'aimez. Les bontés qu'elle aurait pour moi pourraient vous faire de la peine ; je les sacrifie à votre repos. Ah ! trop généreux Castillan, reprit le duc en me serrant entre ses bras, vos sentimens me charment. Qu'ils produisent de remords dans mon ame ! Avec quelle douleur, avec quelle honte je me rappelle l'outrage que vous avez reçu ! La satisfaction que je vous en ai faite dans la chambre du roi, me paraît trop légère en ce moment. Je veux mieux réparer cette injure ; et, pour en effacer entièrement l'infamie, je vous offre une de mes nièces, dont je puis disposer. C'est une riche héritière, qui n'a pas quinze ans, et qui est encore plus belle que jeune.

Je fis là-dessus au duc tous les complimens que l'honneur d'entrer dans son alliance me put inspirer, et j'épousai sa nièce peu de jours

après. Toute la cour félicita ce seigneur d'avoir fait la fortune d'un cavalier qu'il avait couvert d'ignominie, et mes amis se réjouirent avec moi de l'heureux dénouement d'une aventure qui devait avoir une plus triste fin. Depuis ce temps, messieurs, je vis agréablement à Lisbonne; je suis aimé de mon épouse, et j'en suis encore amoureux. Le duc d'Almeyda me donne tous les jours de nouveaux témoignages d'amitié, et j'ose me vanter d'être assez bien dans l'esprit du roi de Portugal. L'importance du voyage que je fais par son ordre à Madrid m'assure de son estime.

CHAPITRE VIII.

Quel accident obligea Gil Blas à chercher une nouvelle condition.

TELLE fut l'histoire que dom Pompeyo raconta, et que nous entendîmes, le valet de dom Alexo et moi, bien qu'on eût pris la précaution de nous renvoyer avant qu'il en commençât le récit. Au lieu de nous retirer, nous nous étions arrêtés à la porte, que nous avions laissée

entr'ouverte, et de là nous n'en avions pas perdu un mot. Après cela, ces seigneurs continuèrent de boire; mais ils ne poussèrent pas la débauche jusqu'au jour, attendu que dom Pompeyo, qui devait parler le matin au premier ministre, était bien aise auparavant de se reposer un peu. Le marquis de Zenette et mon maître embrassèrent ce cavalier, lui dirent adieu, et le laissèrent avec son parent.

Nous nous couchâmes pour le coup avant le lever de l'aurore, et dom Mathias, à son réveil, me chargea d'un nouvel emploi. Gil Blas, me dit-il, prends du papier et de l'encre pour écrire deux ou trois lettres que je veux te dicter; je te fais mon secrétaire. Bon ! dis-je en moi-même, surcroît de fonctions. Comme laquais, je suis mon maître par-tout; comme valet de chambre, je l'habille; et j'écrirai sous lui comme secrétaire: le ciel en soit loué! Je vais, comme la triple Hécate, faire trois personnages différens. Tu ne sais pas, continua-t-il, quel est mon dessein? Le voici : mais sois discret; il y va de ta vie. Comme je trouve quelquefois des gens qui me vantent leurs bonnes fortunes, je veux, pour leur damer le pion, avoir dans mes poches de fausses lettres

de femmes, que je leur lirai. Cela me divertira pour un moment ; et plus heureux que ceux de mes pareils qui ne font des conquêtes que pour avoir le plaisir de les publier, j'en publierai que je n'aurai pas eu la peine de faire. Mais, ajouta-t-il, déguise ton écriture de manière que les billets ne paraissent pas tous d'une même main.

Je pris donc du papier, une plume et de l'encre, et je me mis en devoir d'obéir à dom Mathias, qui me dicta d'abord un poulet dans ces termes: *Vous ne vous êtes point trouvé cette nuit au rendez-vous. Ah! dom Mathias, que direz-vous pour vous justifier? Quelle était mon erreur! et que vous me punissez bien d'avoir eu la vanité de croire que tous les amusemens et toutes les affaires du monde devaient céder au plaisir de voir dona Clara de Mendoce!* Après ce billet, il m'en fit écrire un autre, comme d'une femme qui lui sacrifiait un prince; et un autre enfin, par lequel une dame lui mandait que si elle était assurée qu'il fut discret, elle ferait avec lui le voyage de Cythère. Il ne se contentait pas de me dicter de si belles lettres, il m'obligeait à mettre au bas des noms de personnes qualifiées. Je

ne pus m'empêcher de lui témoigner que je trouvais cela très-délicat ; mais il me pria de ne lui donner des avis que lorsqu'il m'en demanderait. Je fus obligé de me taire, et d'expédier ses commandemens. Cela fait, il se leva, et je l'aidai à s'habiller. Il mit les lettres dans ses poches ; il sortit ensuite. Je le suivis, et nous allâmes dîner chez dom Juan de Moncade, qui régalait ce jour-là cinq ou six cavaliers de ses amis.

On y fit grande chère ; et la joie qui est le meilleur assaisonnement des festins, régna dans le repas. Tous les convives contribuèrent à égayer la conversation, les uns par des plaisanteries, et les autres en racontant des histoires dont ils se disaient les héros. Mon maître ne perdit pas une si belle occasion de faire valoir les lettres qu'il m'avait fait écrire. Il les lut à haute voix, et d'un air si imposant, qu'à l'exception de son secrétaire tout le monde peut-être en fut la dupe. Parmi les cavaliers devant qui se faisait effrontément cette lecture, il y en avait un qu'on appelait dom Lope de Velasco. Celui-ci, homme fort grave, au lieu de se réjouir comme les autres des prétendues bonnes fortunes du lecteur, lui demanda

froidement si la conquête de dona Clara lui avait coûté beaucoup ? Moins que rien, lui répondit dom Mathias ; elle a fait toutes les avances. Elle me voit à la promenade ; je lui plais. On me suit par son ordre ; on apprend qui je suis. Elle m'écrit, et me donne rendez-vous chez elle à une heure de la nuit où tout reposait dans sa maison. Je m'y trouvai ; on m'introduisit dans son appartement..... Je suis trop discret pour vous dire le reste.

A ce récit laconique, le seigneur de Velasco fit paraître une grande altération sur son visage. Il ne fut pas difficile de s'apercevoir de l'intérêt qu'il prenait à la dame en question. Tous ces billets, dit-il à mon maître en le regardant d'un œil furieux, sont absolument faux, et sur-tout celui que vous vous vantez d'avoir reçu de dona Clara de Mendoce. Il n'y a point en Espagne de fille plus réservée qu'elle. Depuis deux ans, un cavalier qui ne vous cède ni en naissance ni en mérite personnel, met tout en usage pour s'en faire aimer. A peine en a-t-il obtenu les plus innocentes faveurs ; mais il peut se flatter que, si elle était capable d'en accorder d'autres, ce ne serait qu'à lui seul. Eh ! qui vous dit le contraire ?

interrompit dom Mathias d'un air railleur. Je conviens avec vous que c'est une fille très-honnête. De mon côté, je suis un fort honnête garçon. Par conséquent vous devez être persuadé qu'il ne s'est rien passé entre nous que de tres-honnête. Ah! c'en est trop, interrompit dom Lope à son tour; laissons là les railleries. Vous êtes un imposteur. Jamais dona Clara ne vous a donné de rendez-vous la nuit. Je ne puis souffrir que vous osiez noircir sa réputation. Je suis aussi trop discret pour vous dire le reste. En achevant ces mots, il rompit en visière à toute la compagnie, et se retira d'un air qui me fit juger que cette affaire pourrait bien avoir de mauvaises suites. Mon maître, qui était assez brave pour un seigneur de son caractère, méprisa les menaces de dom Lope. Le fat! s'écria-t-il en faisant un éclat de rire. Les chevaliers errans soutenaient la beauté de leurs maîtresses; il veut, lui, soutenir la sagesse de la sienne: cela me paraît encore plus extravagant.

La retraite de Velasco, à laquelle Moncade avait en vain voulu s'opposer, ne troubla point la fête. Les cavaliers, sans y faire beaucoup d'attention, continuèrent de se réjouir, et ne

se séparèrent qu'à la pointe du jour suivant. Nous nous couchâmes, mon maître et moi, sur les cinq heures du matin. Le sommeil m'accablait, et je comptais de bien dormir; mais je comptais sans mon hôte, ou plutôt sans notre portier, qui vint me réveiller une heure après, pour me dire qu'il y avait à la porte un garçon qui me demandait. Ah! maudit portier, m'écriai-je en bâillant, songez-vous que je viens de me mettre au lit tout à l'heure? Dites à ce garçon que je repose, et qu'il revienne tantôt. Il veut, me répliqua-t-il, vous parler en ce moment; il assure que la chose presse. A ces mots je me levai; je mis seulement mon haut-de-chausses et mon pourpoint, et j'allai, en jurant, trouver le garçon qui m'attendait. Ami, lui dis-je, apprenez-moi, s'il vous plaît, quelle affaire pressante me procure l'honneur de vous voir de si grand matin? J'ai, me répondit-il, une lettre à donner en main propre au seigneur dom Mathias, et il faut qu'il la lise tout présentement; cela est de la dernière conséquence pour lui : je vous prie de m'introduire dans sa chambre. Comme je crus qu'il s'agissait d'une affaire importante, je pris la liberté d'aller réveiller mon maître. Pardon, lui dis-je, si j'in-

terromps votre repos ; mais l'importance.....
Que me veux-tu? interrompit-il brusquement.
Seigneur, lui dit alors le garçon qui m'accompagnait, c'est une lettre que j'ai à vous rendre de la part de dom Lope de Velasco. Dom Mathias prit le billet, l'ouvrit; et après l'avoir lu, dit au valet de dom Lope : Mon enfant, je ne me leverais jamais avant midi, quelque partie de plaisir qu'on me pût proposer; juge si je me leverai à six heures du matin pour me battre. Tu peux dire à ton maître que, s'il est encore à midi et demi dans l'endroit où il m'attend, nous nous y verrons ; va lui porter cette réponse. A ces mots il s'enfonça dans son lit, et ne tarda guère à se rendormir.

Il se leva et s'habilla fort tranquillement entre onze heures et midi ; puis il sortit, en me disant qu'il me dispensait de le suivre; mais j'étais trop tenté de voir ce qu'il deviendrait, pour lui obéir. Je marchai sur ses pas jusqu'au pré de saint Jérôme, où j'aperçus dom Lope de Velasco qui l'attendait de pied ferme. Je me cachai pour les observer tous deux ; et voici ce que je remarquai de loin. Ils se joignirent, et commencèrent à se battre un moment après. Leur combat fut long. Ils se pous-

sèrent tour-à-tour l'un l'autre avec beaucoup d'adresse et de vigueur. Cependant la victoire se déclara pour dom Lope : il perça mon maître, l'étendit par terre, et s'enfuit fort satisfait de s'être si bien vengé. Je courus au malheureux dom Mathias ; je le trouvai sans connaissance et presque déja sans vie. Ce spectacle m'attendrit, et je ne pus m'empêcher de pleurer une mort à laquelle, sans y penser, j'avais servi d'instrument. Néanmoins, malgré ma douleur, je ne laissai pas de songer à mes petits intérêts. Je m'en retournai promptement à l'hôtel sans rien dire ; je fis un paquet de mes hardes, où je mis par mégarde quelques nippes de mon maître ; et quand j'eus porté cela chez le barbier où mon habit d'homme à bonnes fortunes était encore, je répandis dans la ville l'accident funeste dont j'avais été témoin. Je le contai à qui voulut l'entendre, et sur-tout je ne manquai pas d'aller l'annoncer à Rodriguez. Il en parut moins affligé, qu'occupé des mesures qu'il avait à prendre là-dessus. Il assembla les domestiques, leur ordonna de le suivre, et nous nous rendîmes tous au pré de saint Jérôme. Nous enlevâmes dom Mathias qui respirait encore,

mais qui mourut trois heures après qu'on l'eut transporté chez lui. Ainsi périt le seigneur dom Mathias de Silva, pour s'être avisé de lire mal à propos des billets doux supposés.

CHAPITRE IX.

Quelle personne il alla servir après la mort de dom Mathias de Silva.

QUELQUES jours après les funérailles de dom Mathias, tous ses domestiques furent payés et congédiés. J'établis mon domicile chez le petit barbier, avec qui je commençais à vivre dans une étroite liaison. Je m'y promettais plus d'agrément que chez Melendez. Comme je ne manquais pas d'argent, je ne me hâtai point de chercher une nouvelle condition; d'ailleurs, j'étais devenu difficile sur cela. Je ne voulais plus servir que des personnes hors du commun; encore avais-je résolu de bien examiner les postes qu'on m'offrirait. Je ne croyais pas le meilleur trop bon pour moi, tant le valet d'un jeune seigneur me paraissait alors préférable aux autres valets.

En attendant que la fortune me présentât une maison telle que je m'imaginais la mériter, je pensai que je ne pouvais mieux faire que de consacrer mon oisiveté à ma belle Laure, que je n'avais point vue depuis que nous nous étions si plaisamment détrompés. Je n'osai m'habiller en dom César de Ribera; je ne pouvais, sans passer pour un extravagant, mettre cet habit que pour me déguiser. Mais, outre que le mien n'avait pas encore l'air trop mal propre, j'étais bien chaussé et bien coîffé. Je me parai donc, à l'aide du barbier, d'une manière qui tenait un milieu entre dom César et Gil Blas. Dans cet état, je me rendis à la maison d'Arsénie. Je trouvai Laure seule dans la même salle où je lui avais déja parlé. Ah! c'est vous, s'écria-t-elle aussitôt qu'elle m'aperçut; je vous croyais perdu. Il y a sept ou huit jours que je vous ai permis de me venir voir : vous n'abusez point, à ce que je vois, des libertés que les dames vous donnent.

Je m'excusai sur la mort de mon maître, sur les occupations que j'avais eues; et j'ajoutai fort poliment que, dans mes embarras mêmes, mon aimable Laure avait toujours été présente à ma pensée. Cela étant, me dit-elle, je ne

vous ferai plus de reproches, et je vous avouerai que j'ai aussi songé à vous. D'abord que j'ai appris le malheur de dom Mathias, j'ai formé un projet qui ne vous déplaira peut-être point. Il y a long-temps que j'entends dire à ma maîtresse qu'elle veut avoir chez elle une espèce d'homme d'affaires, un garçon qui entende bien l'économie, et qui tienne un registre exact des sommes qu'on lui donnera pour faire la dépense de la maison. J'ai jeté les yeux sur votre seigneurie; il me semble que vous ne remplirez point mal cet emploi. Je sens, lui répondis-je, que je m'en acquitterai à merveille. J'ai lu les Economiques d'Aristote; et pour tenir des registres, c'est mon fort..... Mais, mon enfant, poursuivis-je, une difficulté m'empêche d'entrer au service d'Arsénie ·Quelle difficulté? me dit Laure. J'ai juré, lui répliquai-je, de ne plus servir de bourgeois; j'en ai même juré par le Styx. Si Jupiter n'osait violer ce serment, jugez si un valet doit le respecter. Qu'appelles-tu des bourgeois? repartit fièrement la soubrette: pour qui prends-tu les comédiennes? Les prends-tu pour des avocates ou pour des procureuses? Oh! sache, mon ami, que les comédiennes

sont nobles, archinobles par les alliances qu'elles contractent avec les grands seigneurs.

Sur ce pied-là, lui dis-je, mon infante, je puis accepter la place que vous me destinez ; je ne dérogerai point. Non, sans doute, répondit-elle : passer de chez un petit-maître au service d'une héroïne de théâtre, c'est être toujours dans le même monde. Nous allons de pair avec les gens de qualité. Nous avons des équipages comme eux, nous faisons aussi bonne chère, et dans le fond on doit nous confondre ensemble dans la vie civile. En effet, ajouta-t-elle, à considérer un marquis et un comédien dans le cours d'une journée, c'est presque la même chose. Si le marquis, pendant les trois quarts du jour, est, par son rang, au dessus du comédien, le comédien, pendant l'autre quart, s'élève encore davantage au dessus du marquis, par un rôle d'empereur ou de roi qu'il représente. Cela fait, ce me semble, une compensation de noblesse et de grandeur qui nous égale aux personnes de la cour. Oui vraiment, repris-je, vous êtes de niveau, sans contredit, les uns aux autres. Peste! les comédiens ne sont pas des marouffles, comme je le croyais, et vous me donnez

une forte envie de servir de si honnêtes gens. Eh bien! repartit-elle, tu n'as qu'à revenir dans deux jours. Je ne te demande que ce temps-là pour disposer ma maîtresse à te prendre : je lui parlerai en ta faveur. J'ai quelque ascendant sur son esprit; je suis persuadée que je te ferai entrer ici.

Je remerciai Laure de sa bonne volonté. Je lui témoignai que j'en étais pénétré de reconnaissance, et je l'en assurai avec des transports qui ne lui permirent pas d'en douter. Nous eûmes tous deux un assez long entretien, qui aurait encore duré, si un petit laquais ne fût venu dire à ma princesse qu'Arsénie la demandait. Nous nous séparâmes. Je sortis de chez la comédienne, dans la douce espérance d'y avoir bientôt bouche à cour, et je ne manquai pas d'y retourner deux jours après. Je t'attendais, me dit la suivante, pour t'assurer que tu es commensal dans cette maison. Viens, suis-moi; je vais te présenter à ma maîtresse. A ces paroles, elle me mena dans un appartement composé de cinq à six pièces de plain pied, toutes plus richement meublées les unes que les autres.

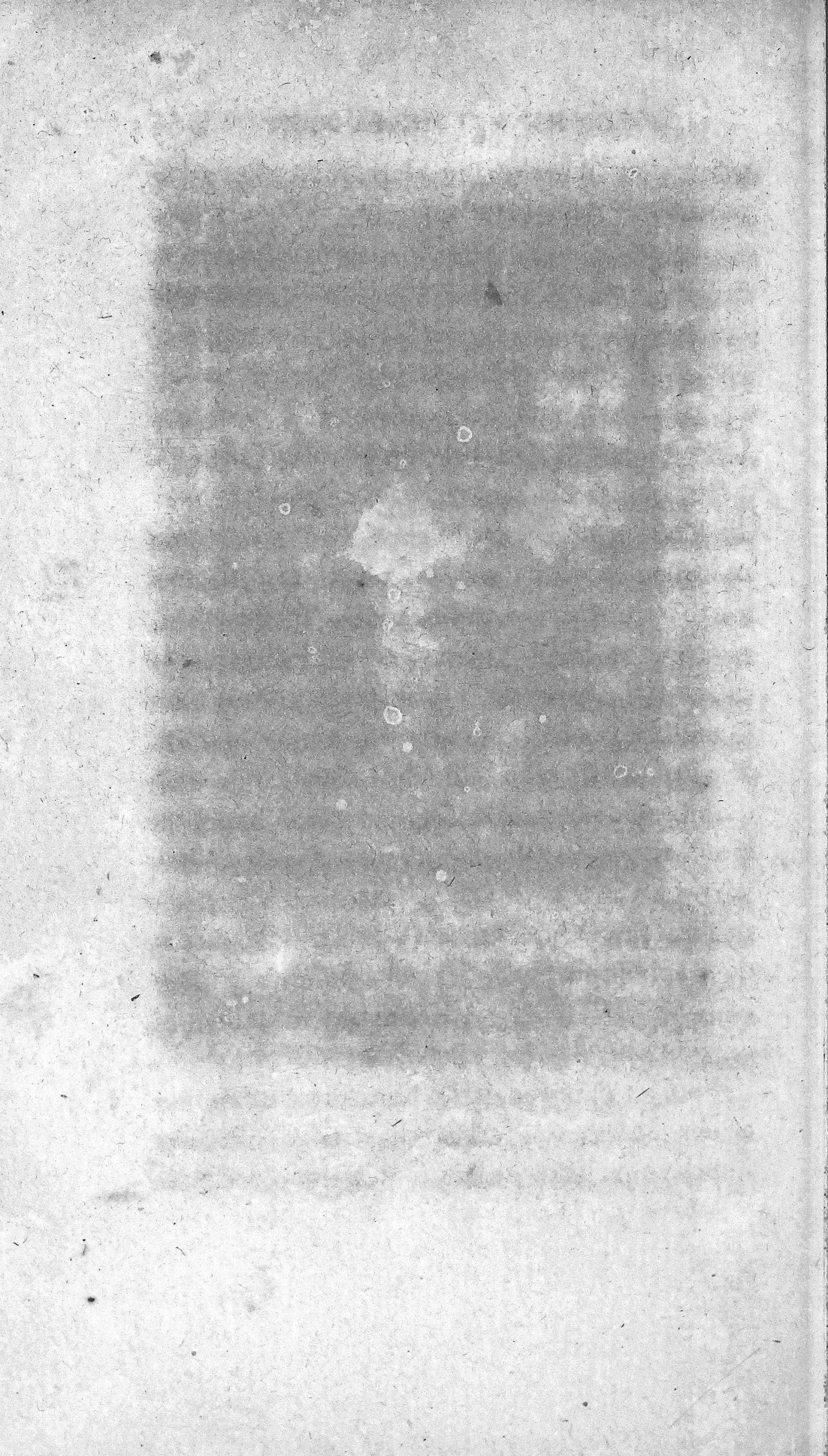
Quel luxe! quelle magnificence! Je me crus

chez une vice-reine, ou, pour mieux dire, je m'imaginai voir toutes les richesses du monde amassées dans un même lieu. Il est vrai qu'il y en avait de plusieurs nations, et qu'on pouvait définir cet appartement, le temple d'une déesse où chaque voyageur apportait pour offrande quelques raretés de son pays. J'aperçus la divinité assise sur un gros carreau de satin ; je la trouvai charmante, et grasse de la fumée des sacrifices. Elle était dans un déshabillé galant, et ses belles mains s'occupaient à préparer une coîffure nouvelle pour jouer son rôle ce jour-là. Madame, lui dit la soubrette, voici l'économe en question ; je puis vous assurer que vous ne sauriez avoir un meilleur sujet. Arsénie me regarda très-attentivement, et j'eus le bonheur de ne lui pas déplaire. Comment donc, Laure, s'écria-t-elle, mais voilà un fort joli garçon ; je prévois que je m'accommoderai bien de lui. Ensuite m'adressant la parole, Mon enfant, ajouta-t-elle, vous me convenez, et je n'ai qu'un mot à vous dire : vous serez content de moi si je le suis de vous. Je lui répondis que je ferais tous mes efforts pour la servir à son gré. Comme je vis que nous étions d'accord, je sortis sur le champ



Comment donc, Laure, s'écriat-elle, mais voila un fort joli Garçon.

Bornet inv. — J J Hubert direxit



pour aller chercher mes hardes, et je revins m'installer dans cette maison.

CHAPITRE X,

Qui n'est pas plus long que le précédent.

IL était à peu près l'heure de la comédie; ma maîtresse me dit de la suivre avec Laure au théâtre. Nous entrâmes dans sa loge, où elle ôta son habit de ville, et en prit un autre plus magnifique pour paraître sur la scène. Quand le spectacle commença, Laure me conduisit et se plaça près de moi dans un endroit d'où je pouvais voir et entendre parfaitement bien les acteurs. Ils me déplurent pour la plupart, à cause sans doute que dom Pompeyo m'avait prévenu contre eux. On ne laissait pas d'en applaudir plusieurs, et quelques-uns de ceux-là me firent souvenir de la fable du cochon.

Laure m'apprenait le nom des comédiens et des comédiennes, à mesure qu'ils s'offraient à nos yeux. Elle ne se contentait pas de les

nommer ; la médisante en faisait de jolis portraits. Celui-ci, disait-elle, a le cerveau creux ; celui-là est un insolent. Cette mignonne que vous voyez, et qui a l'air plus libre que gracieux, s'appelle Rosarda : mauvaise acquisition pour la compagnie ; on devrait mettre cela dans la troupe qu'on lève par ordre du vice-roi de la nouvelle Espagne, et qu'on va faire incessamment partir pour l'Amérique. Regardez-bien cet astre lumineux qui s'avance, ce beau soleil couchant : c'est Casilda. Si, depuis qu'elle a des amans, elle avait exigé de chacun d'eux une pierre de taille pour en bâtir une pyramide, comme fit autrefois une princesse d'Egypte, elle en pourrait faire élever une qui irait jusqu'au troisième ciel. Enfin Laure déchira tout le monde par des médisances. Ah ! la méchante langue ! Elle n'épargna pas même sa maîtresse.

Cependant j'avouerai mon faible ; j'étais charmé de ma soubrette, quoique son caractère ne fût pas moralement bon. Elle médisait avec un agrément qui me faisait aimer jusqu'à sa malignité. Elle se levait dans les entr'actes, pour aller voir si Arsénie n'avait pas besoin de ses services ; mais au lieu de venir promptement

reprendre sa place, elle s'amusait derrière le théâtre à recueillir les fleurettes des hommes qui la cajolaient. Je la suivis une fois pour l'observer, et je remarquai qu'elle avait bien des connaissances. Je comptai jusqu'à trois comédiens qui l'arrêtèrent l'un après l'autre pour lui parler, et ils me parurent s'entretenir avec elle très-familièrement. Cela ne me plut point; et, pour la première fois de ma vie, je sentis ce que c'est que d'être jaloux. Je retournai à ma place si rêveur et si triste, que Laure s'en aperçut aussitôt qu'elle m'eut rejoint. Qu'as-tu, Gil Blas? me dit-elle avec étonnement; quelle humeur noire s'est emparée de toi depuis que je t'ai quitté? Tu as l'air sombre et chagrin. Ma princesse, lui répondis-je, ce n'est pas sans raison; vos allures sont un peu vives. Je viens de vous voir avec des comédiens..... Ah! le plaisant sujet de tristesse, interrompit-elle en riant! Quoi! cela te fait de la peine? Oh! vraiment tu n'es pas au bout; tu verras bien d'autres choses parmi nous. Il faut que tu t'accoutumes à nos manières aisées. Point de jalousie, mon enfant; les jaloux, chez le peuple comique, passent pour des ridicules. Aussi n'y en a-t-il presque point. Les pères,

les maris, les frères, les oncles et les cousins sont les gens du monde les plus commodes, et souvent même ce sont eux qui établissent leurs familles.

Après m'avoir exhorté à ne prendre ombrage de personne et à regarder tout tranquillement, elle me déclara que j'étais l'heureux mortel qui avait trouvé le chemin de son cœur. Puis elle m'assura qu'elle m'aimerait toujours uniquement. Sur cette assurance, dont je pouvais douter sans passer pour un esprit trop défiant, je lui promis de ne plus m'alarmer, et je lui tins parole. Je la vis, dès le soir même, s'entretenir en particulier et rire avec des hommes. A l'issue de la comédie, nous nous en retournâmes avec notre maîtresse au logis, où Florimonde arriva bientôt avec trois vieux seigneurs et un comédien qui y venaient souper. Outre Laure et moi, il y avait pour domestiques dans cette maison, une cuisinière, un cocher et un petit laquais. Nous nous joignîmes tous cinq pour préparer le repas. La cuisinière, qui n'était pas moins habile que la dame Jacinte, apprêta les viandes avec le cocher. La femme-de-chambre et le petit laquais mirent le couvert, et je dressai le buffet, composé de

la plus belle vaisselle d'argent et de plusieurs vases d'or, autres offrandes que la déesse du temple avait reçues. Je le parai de bouteilles de différens vins, et je servis d'échanson, pour montrer à ma maîtresse que j'étais un homme à tout. J'admirais la contenance des comédiennes pendant le repas ; elles faisaient les dames d'importance ; elles s'imaginaient être des femmes du premier rang. Bien loin de traiter d'*Excellence* les seigneurs, elles ne leur donnaient pas même de la *Seigneurie ;* elles les appelaient simplement par leur nom. Il est vrai que c'étaient eux qui les gâtaient et qui les rendaient si vaines, en se familiarisant un peu trop avec elles. Le comédien, de son côté, comme un acteur accoutumé à faire le héros, vivait avec eux sans façon ; il buvait à leur santé, et tenait, pour ainsi dire, le haut bout. Parbleu, dis-je en moi-même, quand Laure m'a démontré que le marquis et le comédien sont égaux pendant le jour, elle pouvait ajouter qu'ils le sont encore davantage pendant la nuit, puisqu'ils la passent toute entière à boire ensemble.

Arsénie et Florimonde étaient naturellement enjouées. Il leur échappa mille discours hardis,

entremêlés de menues faveurs et de minauderies qui furent bien savourées par ces vieux pécheurs. Tandis que ma maîtresse en amusait un par un badinage innocent, son amie, qui se trouvait entre les deux autres, ne faisait point avec eux la Susanne. Dans le temps que je considérais ce tableau, qui n'avait que trop de charmes pour un vieil adolescent, on apporta le fruit. Alors je mis sur la table des bouteilles de liqueurs et des verres, et je disparus pour aller souper avec Laure qui m'attendait. Eh bien! Gil Blas, me dit-elle, que penses-tu de ces seigneurs que tu viens de voir? Ce sont sans doute, lui répondis-je, des adorateurs d'Arsénie et de Florimonde. Non, reprit-elle, ce sont de vieux voluptueux qui vont chez les coquettes sans s'y attacher. Ils n'exigent d'elles qu'un peu de complaisance, et ils sont assez généreux pour bien payer les petites bagatelles qu'on leur accorde. Graces au ciel, Florimonde et ma maîtresse sont à présent sans amans; je veux dire qu'elles n'ont pas de ces amans qui s'érigent en maris et veulent faire tous les plaisirs d'une maison, parce qu'ils en font toute la dépense. Pour moi, j'en suis bien aise, et je soutiens qu'une coquette sensée

doit fuir ces sortes d'engagemens. Pourquoi se donner un maître? Il vaut mieux gagner sou à sou un équipage, que de l'avoir tout d'un coup à ce prix-là.

Lorsque Laure était en train de parler, et elle y était presque toujours, les paroles ne lui coûtaient rien. Quelle volubilité de langue! Elle me conta mille aventures arrivées aux actrices de la troupe du prince; et je conclus de tous ses discours, que je ne pouvais être mieux placé pour connaître parfaitement les vices. Malheureusement j'étais dans un âge où ils ne font guère d'horreur; et il faut ajouter que la soubrette savait si bien peindre les déréglemens, que je n'y envisageais que des délices. Elle n'eut pas le temps de m'apprendre seulement la dixième partie des exploits des comédiennes; car il n'y avait pas plus de trois heures qu'elle en parlait. Les seigneurs et le comédien se retirèrent avec Florimonde, qu'ils conduisirent chez elle.

Après qu'ils furent sortis, ma maîtresse me dit en me mettant de l'argent entre les mains: Tenez, Gil Blas, voilà dix pistoles pour aller demain matin à la provision. Cinq ou six de nos messieurs ou de nos dames doivent dîner

ici; ayez soin de nous faire faire bonne chère. Madame, lui répondis-je, avec cette somme je promets d'apporter de quoi régaler toute la troupe même. Mon ami, reprit Arsénie, corrigez, s'il vous plaît, vos expressions: sachez qu'il ne faut point dire la troupe, il faut dire la compagnie. On dit bien une troupe de bandits, une troupe de gueux, une troupe d'auteurs; mais apprenez qu'on doit dire une compagnie de comédiens: les acteurs de Madrid sur-tout méritent bien qu'on appelle leur corps une compagnie. Je demandai pardon à ma maîtresse de m'être servi d'un terme si peu respectueux; je la suppliai très-humblement d'excuser mon ignorance. Je lui protestai que dans la suite, quand je parlerais de messieurs les comédiens de Madrid d'une manière collective, je dirais toujours la compagnie.

CHAPITRE XI.

Comment les comédiens vivaient ensemble, et de quelle manière ils traitaient les auteurs.

Je me mis donc en campagne le lendemain matin pour commencer l'exercice de mon emploi d'économe. C'était un jour maigre; j'achetai, par ordre de ma maîtresse, de bons poulets gras, des lapins, des perdreaux, et d'autres petits pieds. Comme messieurs les comédiens ne sont pas contens des manières de l'église à leur égard, ils n'en observent pas avec exactitude les commandemens. J'apportai au logis plus de viandes qu'il n'en faudrait à douze honnêtes gens pour bien passer les trois jours du carnaval. La cuisinière eut de quoi s'occuper toute la matinée. Pendant qu'elle préparait le dîner, Arsénie se leva, et demeura jusqu'à midi à sa toilette. Alors les seigneurs Rosimiro et Ricardo, comédiens, arrivèrent. Il survint ensuite deux comé-

diennes, Constance et Celinaura; et un moment après parut Florimonde, accompagnée d'un homme qui avait tout l'air d'un *Senor Cavallero* des plus lestes. Il avait les cheveux galamment noués, un chapeau relevé d'un bouquet de plumes de feuille-morte, un haut-de-chausses bien étroit, et l'on voyait aux ouvertures de son pourpoint une chemise fine avec une fort belle dentelle. Ses gants et son mouchoir étaient dans la concavité de la garde de son épée, et il portait son manteau avec une grace toute particulière.

Néanmoins, quoiqu'il eût bonne mine et fût très-bien fait, je trouvai d'abord en lui quelque chose de singulier. Il faut, dis-je en moi-même, que ce gentilhomme-là soit un original. Je ne me trompais point; c'était un caractère marqué. Dès qu'il entra dans l'appartement d'Arsénie, il courut, les bras ouverts, embrasser les actrices et les acteurs l'un après l'autre, avec des démonstrations plus outrées que celles des petits-maîtres. Je ne changeai point de sentiment, lorsque je l'entendis parler. Il appuyait sur toutes ses syllabes, et prononçait ses paroles d'un ton emphatique, avec des gestes et des yeux accommodés au sujet.

J'eus la curiosité de demander à Laure ce que c'était que ce cavalier. Je te pardonne, me dit-elle, ce mouvement curieux : il est impossible de voir et d'entendre pour la première fois le seigneur Carlos Alonso de la Ventoleria, sans avoir l'envie qui te presse ; je vais te le peindre au naturel. Premièrement, c'est un homme qui a été comédien. Il a quitté le théâtre par fantaisie, et s'en est depuis repenti par raison. As-tu remarqué ses cheveux noirs ? ils sont teints, aussi bien que ses sourcils et sa moustache. Il est plus vieux que Saturne ; cependant, comme au temps de sa naissance ses parens ont négligé de faire écrire son nom sur les registres de sa paroisse, il profite de leur négligence, et se dit plus jeune qu'il n'est de vingt bonnes années pour le moins. D'ailleurs, c'est le personnage d'Espagne le plus rempli de lui-même. Il a passé les douze premiers lustres de sa vie dans une ignorance crasse ; mais pour devenir savant, il a pris un précepteur qui lui a montré à épeler en grec et en latin. De plus, il sait par cœur une infinité de bons contes qu'il a récités tant de fois comme de son crû, qu'il est parvenu à se figurer qu'ils en sont effectivement. Il les

fait venir dans la conversation, et on peut dire que son esprit brille aux dépens de sa mémoire. Au reste, on dit que c'est un grand acteur. Je veux le croire pieusement ; je t'avouerai toutefois qu'il ne me plaît point. Je l'entends quelquefois déclamer ici ; et je lui trouve, entre autres défauts, une prononciation trop affectée, avec une voix tremblante qui donne un air antique et ridicule à sa déclamation.

Tel fut le portrait que ma soubrette me fit de cet histrion honoraire ; et véritablement je n'ai jamais vu de mortel d'un maintien plus orgueilleux. Il faisait aussi le beau parleur. Il ne manqua pas de tirer de son sac deux ou trois contes qu'il débita d'un air imposant et bien étudié. D'une autre part, les comédiennes et les comédiens qui n'étaient point venus là pour se taire, ne furent pas muets. Ils commencèrent à s'entretenir de leurs camarades absens d'une manière peu charitable, à la verité ; mais c'est une chose qu'il faut pardonner aux comédiens comme aux auteurs. La conversation s'échauffa donc contre le prochain. Vous ne savez pas, mesdames, dit Rosimiro, un nouveau trait de Cesarino, notre cher confrère. Il a ce matin

acheté des bas de soie, des rubans, et des dentelles qu'il s'est fait apporter à l'assemblée par un petit page, comme de la part d'une comtesse. Quelle friponnerie! dit le seigneur de la Ventoleria, en souriant d'un air fat et vain. De mon temps on était de meilleure foi; nous ne songions point à composer de pareilles fables. Il est vrai que les femmes de qualité nous en épargnaient l'invention; elles fesaient elles-mêmes les emplettes; elles avaient cette fantaisie-là. Parbleu, dit Ricardo du même ton, cette fantaisie les tient bien encore; et s'il était permis de s'expliquer là-dessus..... Mais il faut taire ces sortes d'aventures, surtout quand des personnes d'un certain rang y sont intéressées.

Messieurs, interrompit Florimonde, laissez-là, de grace, vos bonnes fortunes; elles sont connues dans toute la terre. Parlons d'Isménie. On dit que ce seigneur qui a fait tant de dépense pour elle, vient de lui échapper. Oui vraiment, s'écria Constance; et je vous dirai de plus qu'elle perd un petit homme d'affaires qu'elle aurait indubitablement ruiné. Je sais la chose d'original. Son mercure a fait un *quiproquo*: il a porté au seigneur un

billet qu'elle écrivait à l'homme d'affaires, et a remis à l'homme d'affaires une lettre qui s'adressait au seigneur. Voilà de grandes pertes, ma mignonne, reprit Florimonde. Oh! pour celle du seigneur, repartit Constance, elle est peu considérable. Le cavalier a mangé presque tout son bien; mais le petit homme d'affaires ne fesait que d'entrer sur les rangs. Il n'a point encore passé par les mains des coquettes : c'est un sujet à regretter.

Ils s'entretinrent à peu près de cette sorte avant le dîner, et leur entretien roula sur la même matière lorsqu'ils furent à table. Comme je ne finirais point, si j'entreprenais de rapporter tous les autres discours pleins de médisance ou de fatuité que j'entendis, le lecteur trouvera bon que je les supprime, pour lui conter de quelle façon fut reçu un pauvre diable d'auteur qui arriva chez Arsénie sur la fin du repas.

Notre petit laquais vint dire tout haut à ma maîtresse : Madame, un homme en linge sale, crotté jusqu'à l'échine, et qui, sauf votre respect, a tout l'air d'un poète, demande à vous parler. Qu'on le fasse monter, répondit Arsénie. Ne bougeons, messieurs; c'est un auteur.



Madame, lui dit-il, agréez de grace le rôle que je prend la liberté de vous offrir.

Bornel Inv.... J J Hubert direxit

Effectivement c'en était un dont on avait accepté une tragédie, et qui apportait un rôle à ma maîtresse. Il s'appelait Pedro de Moya. Il fit en entrant cinq ou six profondes révérences à la compagnie, qui ne se leva ni même ne le salua point. Arsénie répondit seulement par une simple inclination de tête aux civilités dont il l'accablait. Il s'avança dans la chambre d'un air tremblant et embarrassé. Il laissa tomber ses gants et son chapeau. Il les ramassa, s'approcha de ma maîtressse, et lui présentant un papier plus respectueusement qu'un plaideur ne présente un placet à son juge: Madame, lui dit-il, agréez de grace le rôle que je prends la liberté de vous offrir. Elle le reçut d'une manière froide et méprisante, et ne daigna pas même répondre au compliment.

Cela ne rebuta point notre auteur, qui, se servant de l'occasion pour distribuer d'autres personnages, en donna un à Rosimiro et un autre à Florimonde, qui n'en usèrent pas plus honnêtement avec lui qu'Arsénie. Au contraire, le comédien, fort obligeant de son naturel, comme ces messieurs le sont pour la plupart, l'insulta par de piquantes railleries. Pedro de

Moya les sentit. Il n'osa toutefois les relever, de peur que sa pièce n'en pâtît. Il se retira sans rien dire, mais vivement touché, à ce qu'il me parut, de la réception que l'on venait de lui faire. Je crois que dans son dépit il ne manqua pas d'apostropher en lui-même les comédiens comme ils le méritaient; et les comédiens, de leur côté, quand il fut sorti, commencèrent à parler des auteurs avec beaucoup de courtoisie. Il me semble, dit Florimonde, que le seigneur Pedro de Moya ne s'en va pas fort satisfait.

Eh! madame, s'écria Rosimiro, de quoi vous inquiétez-vous? Les auteurs sont-ils dignes de notre attention? Si nous allions de pair avec eux, ce serait le moyen de les gâter. Je connaîs ces petits messieurs, je les connaîs; ils s'oublieraient bientôt. Traitons-les toujours en esclaves, et ne craignons point de lasser leur patience. Si leurs chagrins les éloignent de nous quelquefois, la fureur d'écrire nous les ramène, et ils sont encore trop heureux que nous voulions bien jouer leurs pièces. Vous avez raison, dit Arsénie; nous ne perdons que les auteurs dont nous faisons la fortune. Pour ceux-là, sitôt que nous les avons

bien placés, l'aise les gagne, et ils ne travaillent plus. Heureusement la compagnie s'en console et le public n'en souffre point.

On applaudit à ces beaux discours ; et il se trouva que les auteurs, malgré les mauvais traitemens qu'ils recevaient des comédiens, leur en devaient encore de reste. Ces histrions les mettaient au dessous d'eux, et certes ils ne pouvaient les mépriser davantage.

CHAPITRE XII.

Gil Blas se met dans le goût du théâtre ; il s'abandonne aux délices de la vie comique, et s'en dégoûte peu de temps après.

Les conviés demeurèrent à table jusqu'à ce qu'il fallut aller au théâtre. Alors ils s'y rendirent tous. Je les suivis, et je vis encore la comédie ce jour-là. J'y pris tant de plaisir, que je résolus de la voir tous les jours. Je n'y manquai pas, et insensiblement je m'accoutumai aux acteurs. Admirez la force de l'ha-

bitude. J'étais particulièrement charmé de ceux qui brillaient et gesticulaient le plus sur la scène, et je n'étais pas seul dans ce goût-là.

La beauté des pièces ne me touchait pas moins que la manière dont on les représentait. Il y en avait quelques-unes qui m'enlevaient, et j'aimais, entre autres, celles où l'on faisait paraître tous les cardinaux ou les douze pairs de France. Je retenais des morceaux de ces poèmes incomparables. Je me souviens que j'appris par cœur en deux jours une comédie entière qui avait pour titre : *La Reine des Fleurs*. La Rose, qui était la reine, avait pour confidente la Violette, et pour écuyer le Jasmin. Je ne trouvais rien de plus ingénieux que ces ouvrages, qui me semblaient faire beaucoup d'honneur à l'esprit de notre nation.

Je ne me contentais pas d'orner ma mémoire des plus beaux traits de ces chefs-d'œuvre dramatiques ; je m'attachai à me perfectionner le goût ; et, pour y parvenir sûrement, j'écoutais avec une avide attention tout ce que disaient les comédiens. S'ils louaient une pièce, je l'estimais ; leur paraissait-elle mauvaise? je la méprisais. Je m'imaginais qu'ils se connaissaient en pièces de théâtre, comme les

joailliers en diamans. Néanmoins la tragédie de Pedro de Moya eut un très-grand succès, quoiqu'ils eussent jugé qu'elle ne réussirait point. Cela ne fut pas capable de me rendre leurs jugemens suspects, et j'aimai mieux penser que le public n'avait pas le sens commun, que de douter de l'infaillibilité de la compagnie. Mais on m'assura, de toutes parts, qu'on applaudissait ordinairement les pièces nouvelles dont les comédiens n'avaient pas bonne opinion, et qu'au contraire celles qu'ils recevaient avec applaudissement étaient presque toujours sifflées. On me dit que c'était une de leurs règles de juger si mal des ouvrages, et là-dessus on me cita mille succès de pièces qui avaient démenti leur décision. J'eus besoin de toutes ces preuves pour me désabuser.

Je n'oublierai jamais ce qui arriva un jour qu'on représentait pour la première fois une comédie nouvelle. Les comédiens l'avaient trouvée froide et ennuyeuse; ils avaient même jugé qu'on ne l'acheverait pas. Dans cette pensée, ils en jouèrent le premier acte, qui fut fort applaudi. Cela les étonna. Ils jouent le second acte; le public le reçoit encore mieux que le premier. Voilà mes acteurs déconcertés.

Comment diable, dit Rosimiro, cette comédie prend! Enfin ils jouent le troisième acte, qui plut encore davantage. Je n'y comprends rien, dit Ricardo; nous avons cru que cette pièce ne serait pas goûtée; voyez le plaisir qu'elle fait à tout le monde. Messieurs, dit alors un comédien fort naïvement, c'est qu'il y a dedans mille traits d'esprit que nous n'avons pas remarqués.

Je cessai donc de regarder les comédiens comme d'excellens juges, et je devins un juste appréciateur de leur mérite. Ils justifiaient parfaitement tous les ridicules qu'on leur donnait dans le monde. Je voyais des actrices et des acteurs que les applaudissemens avaient gâtés, et qui, se considérant comme des objets d'admiration, s'imaginaient faire grace au public lorsqu'ils jouaient. J'étais choqué de leurs défauts; mais par malheur je trouvai un peu trop à mon gré leur façon de vivre, et je me plongeai dans la débauche. Comment aurais-je pu m'en défendre? Tous les discours que j'entendais parmi eux étaient pernicieux pour la jeunesse, et je ne voyais rien qui ne contribuât à me corrompre. Quand je n'aurais pas su ce qui se passait chez Casilda, chez Constance et

chez les autres comédiennes, la maison d'Arsénie toute seule n'était que trop capable de me perdre. Outre les vieux seigneurs dont j'ai parlé, il y venait des petits-maîtres, des enfans de famille que les usuriers mettaient en état de faire de la dépense ; et quelquefois on y recevait aussi des traitans, qui, bien loin d'être payés, comme dans leurs assemblées, pour leur droit de présence, payaient là pour avoir droit d'être présens.

Florimonde, qui demeurait dans une maison voisine, dînait et soupait tous les jours avec Arsénie. Elles paraissaient toutes deux dans une union qui surprenait bien des gens. On était étonné que des coquettes fussent en si bonne intelligence, et l'on s'imaginait qu'elles se brouilleraient tôt ou tard pour quelque cavalier ; mais on connaissait mal ces amies parfaites. Une solide amitié les unissait. Au lieu d'être jalouses comme les autres femmes, elles vivaient en commun. Elles aimaient mieux partager les dépouilles des hommes, que de s'en disputer sottement les soupirs.

Laure, à l'exemple de ces deux illustres associées, profitait aussi de ses beaux jours. Elle m'avait bien dit que je verrais de belles cho-

ses. Cependant je ne fis point le jaloux ; j'avais promis de prendre là-dessus l'esprit de la compagnie. Je dissimulai pendant quelques jours. Je me contentais de lui demander le nom des hommes avec qui je la voyais en conversation particulière. Elle me répondait toujours que c'était un oncle ou un cousin. Qu'elle avait de parens ! Il fallait que sa famille fût plus nombreuse que celle du roi Priam. La soubrette ne s'en tenait pas même à ses oncles et à ses cousins ; elle allait encore quelquefois amorcer des étrangers et faire la veuve de qualité chez la bonne vieille dont j'ai parlé. Enfin Laure, pour en donner au lecteur une idée juste et précise, était aussi jeune, aussi jolie et aussi coquette que sa maîtresse, qui n'avait point d'autre avantage sur elle que celui de divertir publiquement le public.

Je cédai au torrent pendant trois semaines. Je me livrai à toutes sortes de voluptés. Mais je dirai en même temps qu'au milieu des plaisirs, je sentais souvent naître en moi des remords qui venaient de mon éducation, et qui mêlaient une amertume à mes délices. La débauche ne triompha point de ces remords ; au contraire, ils augmentaient à mesure que

je devenais plus débauché; et, par un effet de mon heureux naturel, les désordres de la vie comique commencèrent à me faire horreur. Ah! misérable, me dis-je à moi-même, est-ce ainsi que tu remplis l'attente de ta famille? N'est-ce pas assez de l'avoir trompée en prenant un autre parti que celui de précepteur? Ta condition servile te doit-elle empêcher de vivre en honnête homme? Te convient-il d'être avec des gens si vicieux? L'envie, la colère et l'avarice règnent chez les uns, la pudeur est bannie de chez les autres; ceux-ci s'abandonnent à l'intempérance et à la paresse, et l'orgueil de ceux-là va jusqu'à l'insolence. C'en est fait; je ne veux pas demeurer plus long-temps avec les sept péchés mortels.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce premier Volume.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I. *De la naissance de Gil Blas, et de son éducation*......................Page 9

CHAP. II. *Des alarmes qu'il eut en allant à Pegnaflor ; de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville, et avec quel homme il soupa.*..............................13

CHAP. III. *De la tentation qu'eut le muletier sur la route ; quelle en fut la suite, et comment Gil Blas tomba dans Carybde en voulant éviter Scylla*..............26

CHAP. IV. *Description du souterrain, et quelles choses y vit Gil Blas*...............32

CHAP. V. *De l'arrivée de plusieurs autres vo-*

leurs dans le souterrain, et de l'agréable conversation qu'ils eurent tous ensemble. 37

CHAP. VI. *De la tentative que fit Gil Blas pour se sauver, et quel en fut le succès* 50

CHAP. VII. *De ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux*......................55

CHAP. VIII. *Gil Blas accompagne les voleurs. Quel exploit il fait sur les grands chemins.* 59

CHAP. IX. *De l'événement sérieux qui suivit cette aventure* 64

CHAP. X. *De quelle manière les voleurs en usèrent avec la Dame. Du grand dessein que forma Gil Blas, et quel en fut l'événement*..........................68

CHAP. XI. *Histoire de dona Mencia de Mosquera*.........................78

CHAP. XII. *De quelle manière désagréable Gil Blas et la Dame furent interrompus*...91

CHAP. XIII. *Par quel hasard Gil Blas sortit enfin de prison, et où il alla*........97

CHAP. XIV. *De la réception que dona Mencia lui fit à Burgos*....................103

CHAP. XV. *De quelle façon s'habilla Gil Blas, du nouveau présent qu'il reçut de la Dame,*

et dans quel équipage il partit de Burgos. 110

CHAP. XVI, *Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter sur la prospérité* 118

CHAP. XVII. *Quel parti prit Gil Blas après l'aventure de l'hôtel garni* 129

LIVRE SECOND.

CHAP. I. FABRICE *mène et fait recevoir Gil Blas chez le licencié Sédillo. Dans quel état était ce chanoine. Portrait de sa gouvernante* 143

CHAP. II. *De quelle manière le chanoine, étant tombé malade, fut traité ; ce qu'il en arriva ; et ce qu'il laissa par testament à Gil Blas* 154

CHAP. III. *Gil Blas s'engage au service du docteur Sangrado, et devient un célèbre médecin* 164

CHAP. IV. *Gil Blas continue d'exercer la médecine avec autant de succès que de capacité. Aventure de la bague retrouvée.* 174

CHAP. V. *Suite de l'aventure de la bague retrouvée. Gil Blas abandonne la médecine et le séjour de Valladolid*..........191

CHAP. VI. *Quelle route il prit en sortant de Valladolid, et quel homme le joignit en chemin*..........202

CHAP. VII. *Histoire du garçon barbier*..207

CHAP. VIII. *De la rencontre que Gil Blas et son compagnon firent d'un homme qui trempait des croûtes de pain dans une fontaine ; et de l'entretien qu'ils eurent avec lui*..........248

CHAP. IX. *Dans quel état Diego retrouva sa famille, et après quelles réjouissances Gil Blas et lui se séparèrent*..........255

LIVRE TROISIÈME.

CHAP. I. *De l'arrivée de Gil Blas à Madrid, et du premier maître qu'il servit dans cette ville*..........267

CHAP. II. *De l'étonnement où fut Gil Blas de rencontrer à Madrid le capitaine Rolando, et des choses curieuses que ce voleur lui raconta*..........281

CHAP. III. *Il sort de chez dom Bernard de Castil Blazo, et va servir un petit-maître.* 291

CHAP. IV. *De quelle manière Gil Blas fit connaissance avec les valets des petits-maîtres ; du secret admirable qu'ils lui enseignèrent pour avoir, à peu de frais, la réputation d'homme d'esprit, et du serment singulier qu'ils lui firent faire*....................307

CHAP. V. *Gil Blas devient homme à bonnes fortunes. Il fait connaissance avec une jolie personne*....................318

CHAP. VI. *De l'entretien de quelques seigneurs sur les comédiens de la troupe du Prince.* 332

CHAP. VII. *Histoire de dom Pompeyo de Castro*....................341

CHAP. VIII. *Quel accident obligea Gil Blas à chercher une nouvelle condition*......354

CHAP. IX. *Quelle personne il alla servir après la mort de dom Mathias de Silva*.....363

CHAP. X, *Qui n'est pas plus long que le précédent*....................369

CHAP. XI. *Comment les comédiens vivaient ensemble, et de quelle manière ils traitaient les auteurs*....................377

Chap. XII. *Gil Blas se met dans le goût du théâtre ; il s'abandonne aux délices de la vie comique, et s'en dégoûte peu de temps après*......................385

Fin de la Table des Chapitres.

